



TRAITÉ GÉNÉRAL DES ACCOUCHEMENS,

Qui inſtruit de tout ce qu'il faut faire pour être habile Accoucheur.

Par M. DIONIS, *premier Chirurgien de feues Meſdames les Dauphines, & Maître Chirurgien Juré à Paris.*





A PARIS,
Chez CHARLES-MAURICE D'HOURY, Imprimeur-Libraire. 1724.

Se vend, A BRUXELLES,
Chez SIMON T'SERSTEVENS, Imprimeur-Libraire, près les RR. PP. Dominicains.



PREFACE.

ON ſera peut-être ſurpris de voir un nouveau Traité des Accouchemens, après tous ceux qui ont paru ci-devant, & principalement après celui qu'en a donné M. Mauriceau; on convient qu'il a été un des plus experts Accoucheurs de ſon tems; qu'il a pouſſé l'Art des Accouchemens au de-là de ce qu'il étoit avant lui, & qu'il en a fait un Livre qui a eu une approbation univerſelle; mais on conviendra auſſi qu'il n'eſt pas impoſſible d'ajouter à ce qu'il a dit, & à ce qu'il a fait ſur cette matiére, parce qu'il n'eſt pas permis à un homme de tout ſavoir, & que juſqu'à préſent il ne s'en eſt point trouvé qui ait été univerſel.

Si tous les hommes, chacun dans leur profeſſion, ſont obligez de travailler, pour enrichir leur Art de quelques nouvelles découvertes, il faut que profitant des lumié-

res de leurs prédeceſſeurs, ils faſſent des efforts pour les ſurpaſſer, & qu'après s'être rendus habiles, & avoir été à la tête des autres, ils ſoient perſuadez qu'ils auront auſſi des ſucceſſeurs qui iront encore au de-là des connoiſſances qu'ils auront aquiſes, parce que les Arts ſe perfectionnent tous les jours, à méſure que les hommes avancent en âge, & croiſſent en lumiéres.

En effet n'a-t-on pas obligation aux premiers Pilotes de nous avoir découvert des Terres qui n'étoient connues de perſonne? ne croyoit-on pas alors qu'il n'y avoit rien à déſirer au-delà de ces Iſles fameuſes, juſqu'où ces Pilotes avoient pouſſé leur navigation? & pourtant dans ces derniers ſiécles, il s'en eſt trouvé encore de plus hardis, qui convaincus des lumiéres qu'ils avoient de l'étendue du Globe terreſtre, ont oſé engager des Monarques à contribuer à des navigations aſſez heureuſes pour découvrir un Monde preſque entier: L'on peut dire auſſi que ſans eux, ce nouveau Monde nous ſeroit encore inconnu, ſi l'on en étoit demeuré aux découvertes des premiers Pilotes.

De même la Médecine ſeroit-elle auſſi floriſſante, ſi l'on s'étoit contenté de tant de Volumes que les premiers Médecins nous ont laiſſé par écrit? Auroit-on dé-

couvert

couvert tant de remèdes ſpécifiques inventez de nos jours, pour une infinité de maladies, dont la plûpart paſſoient pour incurables ? la Chirurgie ſeroit-elle parvenue au dégré de perfection où elle eſt aujourd'hui, ſi l'on pratiquoit encore les operations avec la même cruauté, & avec les mêmes inſtrumens dont les Anciens ſe ſervoient dans leur tems ? Connoîterions-nous l'homme & tous les reſſorts dont notre admirable machine eſt compoſée, ſi l'on s'en étoit tenu aux ſeules lumiéres qu'en avoient les Dulaurens, les Riolans, les Bartholins, & pluſieurs autres qui ont été les plus habiles Anatomiſtes de leur tems ? En effet ſi dans le dernier ſiécle il ne s'étoit pas trouvé des Anatomiſtes plus pénetrans, qui nous ont fait voir une infinité de choſes inconnues aux Anciens, nous ignorerions encore la circulation du ſang ; & nous ne ſaurions pas que c'eſt le cœur qui eſt l'auteur de la ſanguification, ſi l'on n'avoit pas découvert les vénes lactées, le canal Thorachique, & une infinité d'autres parties inconnues aux Anciens.

Ces raiſons générales ne ſont que trop ſuffiſantes pour nous engager à n'avoir pas une ſoumiſſion aveugle pour tout ce que nos Anciens nous ont laiſſé dans leurs Ecrits ; nous leurs avons l'obligation de nous avoir tracé le chemin, & de nous avoir donné

 les

les premiéres lumiéres de l'Anatomie; mais c'eſt à nous, en les ſuivant pas à pas, à examiner ſi les faits qu'ils avancent, ſont véritables ou non, parce que, comme tous les autres hommes, ils n'ont pas été infaillibles.

Dans la Deſcription Anatomique des parties de la femme qui ſervent à la génération, par où Mauriceau commence ſon Livre, il ſuit entiérement l'ancienne opinion dans l'hiſtoire de la génération qu'il nous donne; il prétend qu'elle ſe fait par le mêlange de la ſémence de l'homme avec celle de la femme, & il en eſt tellement perſuadé, que quoique de ſon tems on ait fait des découvertes qui prouvoient qu'elle ſe faiſoit par le moyen d'un œuf, il n'a jamais voulu changer de ſentiment; & comme il l'avoit écrit de cette maniére dans la premiére Edition de ſon Livre, qu'il donna en l'année 1668. il a continué à le mettre dans les autres Editions qui en ont été faites dans la ſuite.

Il eſt donc à propos que le jeune Chirurgien ſoit deſabuſé de ces anciennes erreurs, & qu'il ſoit inſtruit de la véritable maniére qu'un homme eſt produit; c'eſt pourquoi au commencement de ce Traité, je donnerai une explication ſur la génération de l'homme par le moyen d'un œuf, dans laquelle je ferai voir qu'elle ne ſe peut

pas

pas faire autrement, & que l'Auteur de la Nature s'eſt ſervi de ce moyen uniforme pour produire tous les Etres, dont il a voulu peupler l'Univers.

Le Traité que nous a donné Mauriceau eſt diviſé en trois Livres; dans le premier il enſeigne comment il faut conduire une femme groſſe; dans le ſecond il apprend comment il la faut accoucher; & dans le troiſiéme il inſtruit comment il la faut gouverner dans ſes couches: ſa matiére ne pouvoit pas mieux être diſpoſée; mais il y ajoute beaucoup de maladies qui pour être guéries, ne demandent point la main du Chirurgien, & qui dépendent plûtôt de la Médecine que de la Chirurgie; c'eſt ce qui fait que ſon Livre eſt très-gros, & plus ample qu'il n'auroit été s'il ſe fût renfermé dans ce qui regarde l'Art des Accouchemens.

Dans l'Ouvrage que je donne, je ne parlerai point des maladies qui regardent les femmes ou les enfans, qui la plûpart ſont du reſſort de la Médecine. Je me renfermerai dans les bornes preſcrites aux Chirurgiens, qui ſont de ne traiter que de celles où la main du Chirurgien eſt néceſſaire; & des accidens qui arrivent aux femmes groſſes, aux Accouchées & aux enfans.

L'Art d'Accoucher ne demande point de grands raiſonnemens, c'eſt pourquoi je n'en

n'en fais que le moins que je puis pour venir au fait de la pratique, ſur lequel j'ai tâché de ne rien oublier ; deſorte que ce Traité contenant en abregé tout ce que celui de Mauriceau a de meilleur, & tout ce qu'on voit dans les obſervations que d'autres Accoucheurs ont faites ſur cette matiére, il ſera un guide aſſuré pour tous les jeunes Chirurgiens qui voudront embraſſer la pratique des Accouchemens.

Quoique j'aye donné une Deſcription exacte des parties de la génération, tant de l'homme que de la femme, dans mon Anatomie, qui a été ſi bien reçûe du Public, j'ai néanmoins trouvé à propos de la repeter ici, plûtôt que d'y renvoyer le Lecteur, afin de lui éviter la peine d'aller chercher dans pluſieurs Livres ce qu'il doit connoître abſolument, avant que de vouloir entrer dans le myſtère de la génération, qu'il eſt impoſſible de pénetrer ſi on ignore la diſpoſition naturelle des organes où elle ſe paſſe.

Il y a dans les Livres de *Guillemeau*, de *Mauriceau*, & de pluſieurs autres qui ont écrit des Accouchemens, une infinité de Planches qui montrent les différentes ſituations des enfans dans la matrice, je n'ai pas jugé à propos de les repeter ici, eſtimant qu'elles ſeroient inutiles, parce que ce ne ſont point les yeux de l'Accoucheur qui lui apprennent comment l'enfant eſt

tourné dans la matrice, c'eſt en la touchant qu'il s'en inſtruit ; deſorte qu'il n'y a que le toucher de néceſſaire en ce rencontre, & non point la vûe.

Je n'ai pas pû me diſpenſer d'y mettre les Planches qui repréſentent les parties de la génération, parce que ſans elles on ne peut pas être ſuffiſamment inſtruit de leur ſtructure ; il y en a auſſi quelques-unes qui font connoître les inſtrumens néceſſaires pour faire les operations convenables à quelques maladies qui ſont des ſuites des Accouchemens.

Quoique dans le ſixiéme Livre de cet Ouvrage, il ne ſoit point parlé ni de maladies, ni d'operations, il n'eſt pas pour cela moins curieux, ni moins utile que les cinq précedens, puiſqu'il marque les qualitez que l'Accoucheur & la Sage-femme doivent avoir pour bien faire leur exercice ; & que ſi l'on entre dans le détail des choſes qui les regardent, il y a des raiſons qui peuvent faire donner la préference à l'un ou à l'autre. On y prouve auſſi les obligations que les meres ont de nourrir leurs enfans ; enfin on y fait voir comment doit être une bonne Nourrice, & les qualitez que doit avoir une Garde d'Accouchées ; deſorte que ſans ce dernier Livre, l'on conviendra que ce Traité qui renferme une pratique exacte ſur les Accouchemens, auroit pû paſſer pour imparfait.

TOUT CE TRAITE' GEneral des Accouchemens est renfermé dans six Livres, qui sont chacuns composés de plusieurs Chapitres.

LIVRE PREMIER.

De la génération de l'homme.

LIVRE SECOND.

Comment il faut gouverner une femme grosse.

LIVRE TROISIE'ME.

Ce qu'il faut faire durant l'accouchement.

LIVRE QUATRIE'ME.

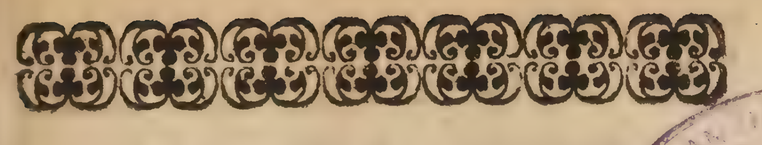
Comment il faut conduire une femme après l'accouchement.

LIVRE CINQUIE'ME.

Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nés.

LIVRE SIXIE'ME.

Du choix de l'Accoucheur, de la Nourrice, & de la Garde.



TABLE

Des Chapitres contenus en ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

Ch.

LIVRE SIXIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier ce *Traité général des Accouchemens par M. Dionis, &c.* & je n'y ai rien trouvé que de très-inſtructif pour ceux qui veulent s'appliquer avec ſuccès à la pratique de cet Art, dont il ſeroit à ſouhaiter pour la vie de bien des meres, & de bien des enfans, qu'il n'y eût que des Chirurgiens qui s'en mêlaſſent. Fait à Paris ce 2. Octobre 1716.

ANDRY.



TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS

LIVRE PREMIER.

De la génération de l'Homme.



C'Eſt une néceſſité indiſpenſable à tous ceux qui veulent ſavoir comment un enfant eſt formé, de connoître parfaitement la ſtructure des parties deſtinées à la génération, tant de celles de l'Homme que de celles de la Femme, parce que de l'union de ces parties il en ſort un enfant : je ne conſeille point à ceux qui en veulent être inſtruits de les étudier chez les Anciens, ils étoient tous dans l'erreur ſur le fait de la production de l'Homme, & l'opinion qu'ils ont ſuivi par tradition les uns après les autres, ne ſe peut plus ſoutenir aujourd'hui.

Pour ſavoir comment l'Homme eſt formé, il faut connoître ſes parties deſtinées à la génération.

C'eſt chez les Anatomiſtes modernes qu'il faut chercher la vérité ; ce ſont eux qui ont pénetré dans les ſecrets de la Nature les plus cachez, & qui en diſſequant à loiſir & avec réflexion les parties de notre corps, en ont découvert la véritable mécanique : Ce ſont donc eux qui nous en peuvent donner des lumiéres certaines, & par conſequent ce ſont eux qu'il faut conſulter, & qu'il en faut croire.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, ou plûtôt c'eſt une néceſſité abſoluë, de connoître ces parties dans l'homme & dans la femme, puiſque ſi la connoiſſance des reſſorts admirables qui les font agir, n'avoit précedé, il ſeroit impoſſible de rien comprendre dans la ſuite de ce diſcours. En effet ſi mon deſſein étoit d'expliquer la génération par des *facultez*, après une pareille explication, le Lecteur n'en ſeroit pas plus éclairci qu'auparavant, parce que ce mot de *faculté* n'eſt qu'un terme dont les Anciens ſe ſervoient, en parlant de tout ce qui ſe paſſe dans la Nature, attribuant pour raiſon des mouvemens de chaque partie, la faculté qu'elle avoit de faire, ce qu'elle ne pouvoit pas, par ſa diſpoſition naturelle, ſe diſpenſer d'exécuter : mais comme je prétens faire voir que la génération, auſſi-bien que toutes les autres actions qui ſe paſſent dans l'homme, ſont des ſuites de la mécanique des parties qui le compoſent ; il faut avant toutes choſes, pour donner jour aux matiéres que j'ai à traiter dans ce Livre, que je commence par la deſcription Anatomique des parties deſtinées à la génération, dont le premier Chapitre contiendra celles de l'Homme, & le ſecond celles qui appartiennent à la Femme.

CHA-

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription des parties naturelles de l'Homme.

L'Homme ne vient au monde que pour mourir, c'eſt une vérité conſtante que tous les pas qu'il fait le conduiſe à la mort ; rien ne le peut rendre immortel, & tous les ſécours qu'il implore de la Médecine, ne font tout au plus que retarder la mort de quelques jours, ſans la pouvoir éviter. La ſeule conſolation qu'il a dans cette néceſſité indiſpenſable de mourir, c'eſt de ſe voir revivre dans un fils, & ce ſont les parties de la génération qui lui procurent cet avantage ; car c'eſt par leur moyen que la Nature ſe perpetuë, en produiſant de nouvelles créatures qui rempliſſent les places de celles qui périſſent ; & afin que l'homme fût excité à produire ſon ſemblable, elle a mis aux parties qu'elle deſtinoit à cet effet, un ſentiment ſi exquis, & un chatoüillement ſi vif, que ſouvent ſans écouter la raiſon, il ne cherche qu'à ſe ſatisfaire ; & l'idée de ce plaiſir, autant que le déſir de s'éterniſer, lui échauffe tellement l'imagination, qu'il s'abandonne avec précipitation à cette paſſion naturelle que reſſent chaque animal en particulier pour les embraſſemens, & pour la multiplication de ſon eſpèce.

Pluſieurs parties de la génération.

Les parties qui ſervent à la génération ſont communes, ou propres ; les communes ſont celles qui ſe trouvent dans l'un & dans l'autre ſexe, comme les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, & les vaiſſeaux déferens ; les parties propres ſont ou particuliéres à l'homme,

comme les paraſtates, ou épidydimes, les veſſicules ſéminaires, les proſtates & la verge; ou à la femme, comme la matrice.

Voilà, Meſſieurs, toutes les parties de la génération, dont j'ai à vous entretenir dans la ſuite des matiéres qui compoſent notre Ouvrage. Je commencerai par une explication des organes de l'homme, dans laquelle je ferai voir non-ſeulement ceux qui lui ſont propres, mais encore ceux qu'il a de communs avec la femme, afin qu'on reconnoiſſe en quoi ils diffèrent: Je ſuivrai ce même ordre dans tout ce que je vous démontrerai.

Pluſieurs Auteurs ont prétendu que toutes ces parties méritoient le titre de parties nobles, auſſi-bien que le cerveau & le cœur. Il y en a même qui enchériſſent, & qui leur donnent la préference ſur toutes les autres parties, diſant que le cerveau & le cœur ne tendent qu'à la conſervation d'un ſeul animal, & que ces parties travaillent à celle de l'eſpèce, qui a rapport à pluſieurs individus.

Quatre vaiſſeaux ſpermatiques.

LES parties qui paroiſſent les premiéres à l'Homme, ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont quatre, ſavoir deux artères, & deux vénes.

A A Deux artères ſpermatiques.

Les deux artères ſpermatiques viennent du tronc de l'aorte partie antérieure, environ deux doigts au deſſous des émulgentes; celle du côté droit en ſort environ un demi doigt au deſſus de celle du côté gauche; elles s'étendent obliquement ſur les uretères, & deſcendent le long du muſcle pſoas juſqu'aux aînes, où elles trouvent une production du péritoine qui les reçoit, & les conduit juſqu'aux teſticu-

les,

ſes, en paſſant par les anneaux des aponévroſes des muſcles de l'abdomen.

BB Deux vénes ſpermatiques.

Les deux vénes ſpermatiques ſortent des teſticules pour aller aboutir à la véne cave, ou tronc de laquelle celle du côté droit va immédiatement ; au lieu que celle du côté gauche ne va qu'à l'émulgente ; pendant que ces vénes avancent, il y a de petites branches de vénes qui viennent du péritoine & des muſcles voiſins, ſe joindre à elles, & leur rapporter le réſidu du ſang de ces parties pour être conduit dans la véne cave.

C Corps pampiniforme.

L'artère & la véne, dont l'une monte & l'autre deſcend de chaque côté, s'approchent l'une de l'autre, & ſe couvrent du péritoine. Les differens rameaux que la véne y produit en remontant, ſe réflêchiſſent & ſerpentent, de maniére qu'elles forment ſeules ce corps, qu'on appelle variqueux ou piramidal, dont la baſe eſt auprès du teſticule, l'artère n'y contribuant en rien, puiſqu'elle deſcend preſqu'en ligne droite dans le teſticule, ſans ſe diviſer, excepté trois doigts au deſſus de ſon inſertion, où elle ſe partage en deux rameaux, dont le plus petit va ſe terminer à l'épidydime, & l'autre au teſticule ; & ainſi il ne faut pas dire comme ceux qui ont écrit depuis peu, que la véne & l'artère s'entrelacent par pluſieurs circonvolutions, & qu'elles font le pampiniforme.

Grandeur des vaiſſeaux ſpermatiques.

Les vaiſſeaux ſpermatiques ſont plus grands aux hommes qu'aux femmes ; & tant aux uns qu'aux autres les artères ſe ſont quelquefois trouvés plus amples que les vénes : ils ne percent point le péritoine, comme aux chiens, mais ils ſont conduits dans ſa production, accompagnez de quelques rameaux de nerfs qui

partent d'un plexus ſitué dans l'hypogaſtre, & de ceux de la vingt & uniéme paire de l'épine, qui s'en vont aux teſticules pour y porter l'eſprit animal, ou ſuivant quelques-uns, la matiére de la ſémence; ce qui ne peut pas être, parce que les nerfs n'ayant pas de cavité, ne peuvent ſervir de conduits, qu'à une liqueur auſſi ſubtile, que le ſuc animal, & non pas à une matiére auſſi épaiſſe que la ſémence. Ces mêmes vaiſſeaux ſpermatiques ſont non-ſeulement envelopez enſemble dans une production du péritoine, ils ſont encore attachez les uns aux autres par quantité de pellicules & de fibres membraneuſes qui tiennent à cette envelope extérieure: on y remarque auſſi de petits vaiſſeaux lymphatiques qui vont au réſervoir.

La véne ſpermatique gauche va à l'émulgente.

On a cherché la raiſon pourquoi la véne ſpermatique gauche n'alloit qu'à l'émulgente, & non pas au tronc de la véne cave, comme la droite; & on a rencontré aſſez juſte quand on a dit que c'eſt à cauſe qu'elle auroit pû ſe rompre par le battement continuel de l'aorte, en paſſant par deſſus; & que ce mouvement joint à la groſſeur de cette artère, auroit empêché le retour du ſang de la véne ſpermatique dans la véne cave, cette humeur lente & affoiblie au ſortir du teſticule, ayant encore aſſez de peine à être portée juſqu'à l'émulgente, quoique la Nature ait mis dans les vénes ſpermatiques plusieurs valvules de diſtance en diſtance, qui ſervent comme d'échelons au ſang pour monter.

Ces vaiſſeaux étoient appellez les vaiſſeaux préparans.

Ces deux artères & ces deux vénes ſpermatiques ont été nommées vaiſſeaux préparans par les Anciens, parce qu'ils croyoient que la ſémence commençoit à s'y préparer, & pour cela ils ſuppoſoient que ces vaiſſeaux s'uniſſoient par

des

des ouvertures ſenſibles, qu'on appelle anaſtomoſes, par le moyen deſquelles ils diſoient qu'il ſe faiſoit un mélange du ſang artériel avec le vénal, & que ces deux ſangs arrêtez enſemble quelque tems dans ces corps pampiniformes, y recevoient la premiére teinture de la ſémence.

Mais le principe que nous ſuivons eſt bien oppoſé à leur erreur, puiſqu'il nous apprend que le ſang eſt directement porté par les deux artères aux teſticules, & que ſi elles ſe diviſent chacune en deux petites branches un peu avant que d'y entrer, c'eſt afin d'en mieux pénétrer la ſubſtance, en y entrant par pluſieurs endroits à la fois, & de faire que les principes ſéminaux que le ſang artériel amene avec lui, en ſoient plus exactement ſéparez : d'ailleurs la circulation nous fait voir que le réſidu de ce ſang eſt reporté par les vénes ſpermatiques à la véne cave, & qu'il n'y a point d'anaſtomoſes des artères avec les vénes, non-ſeulement en cet endroit, mais encore dans aucune partie du corps; car il eſt certain que ſi le ſang paſſoit des extrémitez des artères dans celles des vénes, comme il arriveroit s'il y avoit anaſtomoſe, la nourriture des parties ni la ſéparation des liqueurs ne ſe pourroit faire; & ce ſeroit en vain que la Nature auroit donné aux artères des tuniques ſi fortes pour contenir le ſang artériel, ſi elle avoit abbouché ces tuyaux avec les vénes qui n'ont que des membranes très-minces ; car alors les artères & les vénes ne ſeroient plus que comme un même vaiſſeau. On peut ajoûter à ces raiſons, qui ſont toutes très-convainquantes, que ſi le ſang, auſſi violent qu'il eſt dans les artères, avoit la liberté d'entrer de ces canaux immédiatement dans les vénes, il

Il n'y a point d'anaſtomoſes entre les artères & les vénes ſpermatiques.

les dilateroit, & les romproit infailliblement.

Expérience qui prouve qu'il n'y a point d'anastomoses.

Les sens ne sont pas moins opposez que la raison à la doctrine des Anciens. Voici une expérience que j'ai faite plusieurs fois : je prenois deux liqueurs que je composois avec de l'huile & de la cire fonduës ensemble ; à l'une je mêlois un peu de vermillon, & à l'autre une teinture verte pour les rendre de differentes couleurs ; j'en séringuois fort aisément une dans l'artère spermatique, & je ne pouvois pas faire entrer l'autre dans la véne, parce que les valvules, qui regardent de bas en haut, s'y opposoient : mais lorsque j'allois chercher le principal rameau de cette véne proche le testicule, & que je séringuois ma liqueur, elle y entroit facilement, & en remplissoit toutes les branches pour se dégorger dans la véne cave. Ainsi ces liqueurs qu'il faut séringuer chaudes, étant réfroidies, se congéloient, & me donnoient une grande facilité d'en dissequer jusqu'aux moindres rameaux ; je trouvois la liqueur rouge dans toutes les branches des artères, & la verte dans toutes celles des vénes, sans m'être jamais aperçû qu'il y en fut passé de l'une dans l'autre, d'où je conclus avec certitude qu'il n'y a point d'anastomoses, & que le sang de l'artère spermatique est porté au testicule, & celui de la véne reporté au tronc de la cave sans aucun mélange.

Observations sur cette expérience.

Il faut observer en faisant cette expérience, de ne dissequer ces vaisseaux qu'à l'endroit où vous les voulez ouvrir pour y conduire le bout de la séringue, parce qu'en les découvrant davantage, on pourroit en couper quelque petit rameau, par lequel la liqueur s'échaperoit en séringuant. Et si vous faites cette expérience,

vous

vous n'aurez point de regret à la peine que vous vous serez donnée, parce qu'en vous convainquant de la vérité, vous verrez encore les circonvolutions, & les entrelacemens des vénes, qui méritent d'être examinez.

Je suis persuadé que ces circonvolutions de vénes, aident au sang qu'elles contiennent, à se transporter de bas en haut, & que la Nature s'est servie de la même industrie dont nous nous servons, lorsque nous voulons monter une montagne, car nous n'allons pas directement au sommet, mais tantôt à droite, & tantôt à gauche; & faisant un chemin oblique en forme de zigzague, nous parvenons enfin jusqu'au lieu le plus élevé. *Usage des circonvolutions.*

Les valvules qui sont dans la cavité des vénes, sont aussi d'un grand sécours au sang pour le faire monter; elles y sont disposées d'espace en espace, afin de le soutenir, & de l'empêcher de tomber ; de maniére que cette disposition naturelle le conduit dans la véne cave, pour peu qu'il y soit poussé par le nouveau sang qui entre dans la véne spermatique. *Utilitez des valvules.*

La description que je viens de vous faire des vaisseaux spermatiques, nous enseigne leur véritable usage ; le sang est porté par les artères à la partie supérieure de chaque testicule ; delà il s'insinuë dans toutes les parties de cet organe, qui en ayant séparé les particules séminaires, & celles dont il a bésoin pour sa nourriture, renvoye le reste de ce sang dans les branche des vénes qui le reportent dans la véne cave. *L'usage des vaisseaux spermatiques.*

DD

LEs testicules sont ainsi appellez du mot Latin *testes*, qui signifie *témoins*, parce qu'ils le sont de la force & de la vigueur de l'homme: *Les testicules.*

me : & que chez les Romains on n'appelloit point en témoignage ceux qui étoient privez de ces parties. On les appelle encore *didymes*, c'eſt-à-dire, *gémeaux*, à cauſe qu'ils ſont ordinairement deux ; car il eſt rare d'en trouver trois, ou de n'en trouver qu'un; cependant des gens dignes de foi ont dit que tous les mâles d'une certaine famille illuſtre d'Allemagne en avoient trois, & qu'ils avoient auſſi plus d'ardeur pour le ſexe. J'en ai vû trois à une perſonne de qualité qui m'a aſſuré que la plus grande partie de ceux de ſa famille en avoient trois comme lui.

Il y a des Auteurs qui rapportent que les teſticules & la verge même, ſont demeurez cachez dans l'abdomen juſqu'à l'âge de puberté à quelques perſonnes, à qui ces parties ne ſont ſorties au dehors que par quelque effort violent qu'elles ont fait, & qu'ayant paſſé pour des filles juſqu'alors, ces parties ont rendu témoignage que c'étoit des hommes.

Situation des teſticules. Ils ſont ſituez à l'homme hors de l'abdomen à la racine de la verge, dans le ſcrotum, qui eſt une bourſe faite de deux membranes, qu'on nomme communes, à cauſe qu'elles entourent également les deux teſticules. La raiſon de cette ſituation eſt ſelon quelques-uns, afin que les vaiſſeaux qui portent la ſémence fuſſent plus longs, & que le ſang y reſtât plus long-tems, pour mieux prendre la forme de la ſémence : mais ces tuyaux n'ont de part à cette formation, que parce qu'ils charient le ſang dont la ſémence doit être ſéparée dans le teſticule. D'ailleurs, ſi la Nature avoit eu deſſein de faire le chemin de ces vaiſſeaux plus long, elle pouvoit les faire ſortir d'un endroit plus haut

de

de l'aorte: mais il y a plus lieu de croire qu'ils ſont placez au dehors pour empêcher que leur chaleur naturelle ne fût augmentée par celle des parties du bas ventre; ce qui auroit rendu l'homme trop laſcif; car l'expérience fait voir que les animaux qui les ont en dedans, ſont plus chauds & plus féconds que les autres.

Les teſticules ſont d'une figure ovale, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon; on prétend néanmoins que le droit eſt toujours un peu plus gros que le gauche, que la ſémence qui s'y filtre, eſt plus cuite, & que c'eſt lui, comme le plus vigoureux, qui engendre les mâles. *Figure & grandeur des teſticules.*

Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt qu'on croyoit que le ſang étant apporté par les vénes ſpermatiques, celle du côté droit, qui venoit immédiatement du tronc de la cave, en fourniſſoit de plus chaud, que celle du côté gauche qui vient de l'émulgente; & qu'ainſi ce devoit être le teſticule gauche qui engendroit les femelles. Mais cette opinion ſe détruit d'elle-même, parce que les vénes ne portent rien aux teſticules, que les artères qui leur diſtribuent le ſang, viennent toutes deux du tronc de l'aorte, & que ceux à qui on a ôté un teſticule, ſoit le droit, ſoit le gauche, engendrent également des mâles & des femelles. *Erreur des Anciens.*

Les tuniques qui envelopent les teſticules ſont cinq; ſavoir deux communes, qui ſont le ſcrotum & le dartos; & trois propres, qui ſont l'éritroïde, l'élitroïde, & l'albugineuſe. Les deux premiéres ſont appellées communes, parce qu'elles renferment les deux teſticules; & les trois autres ſont nommées propres, à cauſe qu'elles n'en envelopent que chacun un. *Cinq membranes aux teſticules.*

La premiére des membranes communes, eſt le *Le ſcrotum.*

le ſcrotum, ou la bourſe ; elle eſt compoſée de la cuticule, & de la peau, qui eſt plus déliée & plus mince en cet endroit qu'aux autres parties du corps ; elle eſt molle, ridée, & ſans graiſſe ; elle ſe couvre de poils à quatorze ou quinze ans, elle eſt diviſée en partie droite, & en partie gauche, par une ligne ou ſuture, qui commence à l'anus, qui paſſe par le périnée, & qui finit au gland. Quand on ouvre le ſcrotum, on doit éviter de couper cette ligne, à cauſe des vaiſſeaux qui y concourent de diverſes parties.

Le dartos. La ſeconde membrane commune, s'appelle dartos. Selon les Anciens c'étoit une continuation du panicule charnu ; mais à préſent on reconnoît que c'eſt un muſcle cutané tiſſu de beaucoup de fibres charnuës : c'eſt par le moyen de ce muſcle que le ſcrotum ſe reſſerre, & devient tout ridé ; il a pluſieurs artères & vénes qui lui viennent des honteuſes ; il n'envelope pas ſeulement les deux teſticules, comme le ſcrotum, mais il s'avance entr'eux pour les ſéparer l'un de l'autre, & empêcher par ce moyen qu'ils ne ſe froiſſent en s'entre-touchant.

E L'éritroïde. La premiére des tuniques propres, eſt l'éritroïde, c'eſt-à-dire rouge ; elle eſt parſemée de fibres charnuës qui la font paroître rougeâtre ; elle eſt produite par le muſcle ſuſpenſeur des teſticules, appellé cremaſter, qui tire ſon origine de l'épine de l'os pubis.

F L'élitroïde. La ſeconde eſt l'élitroïde ; elle reſſemble à une guaine ; c'eſt ce qui la fait nommer vaginale ; elle eſt formée par la dilatation de la production du péritoine dans laquelle les vaiſſeaux ſpermatiques ſont renfermez, & deſcendent juſqu'au teſticule où cette envelope ſe dilate pour l'embraſſer ; elle a ſa ſuperficie interne égale

égale & polie, & l'externe rude & inégale; ce qui la rend fort adhérente à la premiére des propres.

La troisiéme est l'albugineuse, qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est blanche : elle est nerveuse, forte & épaisse; c'est elle qui couvre immédiatement la substance du testicule, dont elle a la même figure, ou plûtôt c'est elle qui lui donne celle qu'il a; elle prend son origine des tuniques qui enferment les vaisseaux spermatiques. Sa superficie externe est polie, & toujours humide; entre cette surface & l'intérieur de la tunique précedente, on trouve vers le bas du testicule une séparation où se peut amasser de l'eau qui cause quelquefois une hydropisie en cette partie : mais la surface interne de cette troisiéme envelope est inégale, & tient de tous côtez au corps du testicule. G *L'albugineuse.*

On n'a pas plûtôt coupé cette derniére tunique, qu'on découvre la substance du testicule qui est blanche, molle & lâche, parce qu'elle est composée de plusieurs petits vaisseaux séminaires, & de quantité d'autres capillaires, qui sont des rameaux d'artères, de vénes, de nerfs, de vaisseaux limphatiques, & des racines des vaisseaux qu'on appelle déferens; de maniére que toute cette substance n'est qu'un tissu & un lassis d'une infinité de vessicules & de petits tuyaux, dont la structure est surprenante; on avoit crû qu'elle étoit moëlleuse & glanduleuse, parce qu'on ne s'étoit pas donné la peine de l'examiner. H *Un testicule ouvert.*

Deux muscles qu'on nomme cremasters ou suspenseurs, tiennent les testicules suspendus. Ils prennent leur origine d'un ligament qui est à l'os du pénil, où les muscles transverses de l'ab- I *Le muscle cremaster.*

l'abdomen finissent, & desquels ils paroissent être une continuité ; ils sortent par la production du péritoine, & envelopent les testicules comme deux tuniques, ce qui fait que quelques-uns les confondent avec la premiére des propres. Quand ces muscles cutanés se trouvent plus forts qu'ils n'ont accoûtumé d'être, on peut mouvoir les testicules à son gré, par la contraction de ces muscles, comme on le voit à quelques-uns qui les font monter & les laissent descendre selon leur volonté. Les vaisseaux du dedans du testicule vont de sa circonférence vers son milieu, étant disposez par paquets dans de petites cellules formées par des membranes très-délicates, qui représentent assez bien les cellules d'une orange coupée par la moitié.

Usage des testicules. Pour comprendre l'usage des testicules, il faut remarquer que l'artère spermatique va toujours entre les circonvolutions de la véne, & cela afin que le sang qu'elle contient soit échauffé, rarefié & mis en mouvement par la chaleur du sang de la véne, ce qui le dispose à être filtré dans le testicule où il commence à faire sa précipitation ; & c'est pour cette raison que dans les bêtes, l'artère fait plusieurs détours comme la véne, afin de récompenser par la longueur du chemin, qui est beaucoup plus court dans les bêtes que dans l'homme, la filtration qui se doit faire dans le testicule.

La partie la plus délicate, la plus fermentative, la plus subtile, & la plus pénétrante du sang, est filtrée & séparée du reste dans le testicule par sa substance glanduleuse qui ne permet le passage qu'à une portion de sang qui est parvenuë à un certain dégré de volatilité & de force, & le reste est repris par les vénes. Cette

par-

partie du ſang ainſi filtrée, eſt perfectionnée par la longueur des tuyaux où elle paſſe; car plus une liqueur coule lentement, plus les parties ont de tems pour ſe ſubtiliſer. Elle eſt encore rafinée par les détours & les anfractuoſitez de ces tuyaux, ſes particules étant briſées à tout moment, en ſe deſuniſſant, en bricolant & en pirouettant continuellement les unes ſur les autres. Mais elle eſt encore épurée dans le canal excrétoire du teſticule qui va former l'épididyme; ce canal eſt fait de la réünion de trois ou quatre petits tuyaux qui en ſont comme les racines, & qui en traverſant le teſticule par le milieu, reçoivent par pluſieurs ruiſſeaux tout ce qui a été filtré dans les paquets des vaiſſeaux, & dans les cellules dont nous venons de parler. La ſémence ſe rectifie de plus en plus en paſſant par le canal déferent où elle commence à blanchir, & à devenir écumeuſe, & un peu conſiſtante; au lieu que dans le teſticule elle étoit encore griſâtre & fluide: elle reçoit enfin ſon dernier dégré de perfection, c'eſt-à-dire, l'activité & les caractères qui la rendent fermentative & féconde par l'influence des eſprits dans les paſſions amoureuſes; car les folies & les jeux d'amour ne mettent pas ſeulement la ſémence en mouvement, mais ils l'atténuent & l'animent, en la faiſant pétiller dans ſes réſervoirs.

Cette ſémence eſt conſervée pour le béſoin dans les dilatations du canal déferent; & celle que les veſſicules ſéminales ont filtrée, reſte dans leur propre capacité, d'où elle ſort quand une fois l'imagination s'eſt échauffée par une penſée lubrique, ainſi que nous dirons en parlant du ſens de l'amour. Alors la paſſion la met

en mouvement, & la rarefie de telle maniére qu'elle force les soupapes qui garnissent ses conduits, & leurs ouvertures : mais ce qui contribuë davantage à sa sortie, c'est la compression des membranes charnuës qui en couvrent les réservoirs, & qui se contractent par l'ébranlement des nerfs, & par l'affluence des esprits.

Dans le même tems les prostates poussent une liqueur grasse & oleagineuse, qui envelope & embrasse cette sémence si pénetrante & si subtile, qui sans cela se dissiperoit & s'évaporeroit ; c'est ce que nous enseigne l'artifice dont les Parfumeurs se servent si avantageusement pour conserver leurs essences, en y mêlant des huiles pour retenir les parties les plus pénetrantes & les plus volatiles : & il coule toujours un peu de cette liqueur onctueuse dans le canal de l'urètre, pour le garentir des pointes & de l'acrimoine de l'urine.

LL *Les épididymes.* Les épididymes ou parastates sont de petits corps ronds, qui sortent d'un des bouts du testicule, tout le long de la partie supérieure, duquel ils se reflêchissent & se replient plusieurs fois ; ils sont ainsi nommez, à cause qu'ils sont couchez sur les testicules, qu'on appelle didymes ; ils sont semblables à des vers à soye, & sont fortement attachez à la tunique albugineuse du testicule, laquelle leur fournit une membrane qui les lie & les resserre.

Usage des épididymes. On donne beaucoup de differens usages aux épididymes, mais leur véritable est de recevoir la sémence séparée dans le testicule, & de la verser dans le tronc du vaisseau déferent, auquel ils sont continus.

M *Vaisseaux déferens.* LEs vaisseaux déferens sont ainsi appellez à cause de leur usage ; d'autres qui croyent que

que la sémence dans le tems des approches est éjaculée par ces vaisseaux, les appellent éjaculatoires ; mais ils ne méritent pas ce nom, puisqu'ils ne font que conduire la sémence goutte à goutte dans les vessicules séminaires.

La substance de ces vaisseaux est blanche & nerveuse, épaisse & forte, leur grosseur est comme un tuyau de plume, leur cavité est obscure dans leur commencement, plus sensible dans leur milieu, & très-apparente dans leur fin, mais presque par-tout d'inégal diamétre. *Leur substance & leur figure.*

Leur situation est en partie dans le scrotum, & en partie dans l'abdomen ; car ils ont leurs racines dans l'épididyme d'où ils sortent par un bout, & montent en haut dans la même production du péritoine qui envelope les vaisseaux spermatiques : Lorsqu'ils sont parvenus à la partie supérieure du pénil, ils se courbent par-dessus les uretères, & vont en s'approchant l'un de l'autre à la partie postérieure de la vessie, où ils vont finir au commencement des vessicules séminales, entre la vessie & le rectum. *Situation des vaisseaux déferens.*

Ce sont ces extrémitez des déferens que *Du Laurens* appellent parastates ; quoique *Bartholin* ne donne ce nom qu'à leur commencement. On ne sauroit mieux comparer ces capsules membraneuses, ou vessicules séminaires qu'à une grappe de raisin, & leurs cellules qu'aux cavitez des grains de grenade, dont ils imitent parfaitement l'ordre & la figure. *NN Vessicules séminaires.*

Il y en a qui les font ressembler à des intestins d'oiseaux, qui se dilatent en quelques endroits de leurs circonvolutions, & qui se retrecissent en d'autres ; elles sont longues de trois doigts & plus grosses dans un des côtez que dans l'autre : leur largeur est environ d'un pouce à l'endroit même où elles sont le plus dilatées ; leurs *Figure des vessicules séminaires.*

cavitez sont inégales ; car il y en a de plus grandes les unes que les autres ; & quoiqu'on les compare à une grappe de raisin, elles ne sont pas pour cela séparées chacune par une membrane, comme les grains, ayant communication les unes avec les autres : celles du côté droit sont séparées de celles du côté gauche ; elles sont situées entre la vessie & le rectum proche les prostates ; elles servent de réservoirs à la sémence.

Leur usage.

Deux petits conduits qu'on appelle éjaculatoires.

Il sort de ces vessicules deux petits conduits qui n'ont pas plus d'un pouce de longueur : ils sont larges proche les vessicules, & diminuent à mésure qu'ils approchent de l'urètre qu'ils percent ensemble à sa partie postérieure ; ils sont séparez l'un de l'autre par une cloison qui avance, & que quelques-uns appellent tête de coq, dont les deux yeux sont représentez par les deux orifices de ces conduits, qui forment au dedans de l'urètre, à l'endroit par où ils entrent, une caroncule ou crête, qu'on appelle *verumontanum*. C'est une espèce de petite valvule qui empêche que l'urine en passant par l'urètre, ne se glisse dans les ouvertures de ces deux petits conduits. Elle a encore un autre usage, qui est de déterminer la sémence quand elle sort par ces ouvertures, à prendre le chemin de la verge, & non pas celui de la vessie.

Avertissement pour les Chirurgiens.

Il y a beaucoup de Chirurgiens qui ont pris cette caroncule pour une carnosité, à cause de la résistance qu'ils y ont sentie en introduisant la sonde dans l'urètre : c'est à quoi on doit prendre garde.

Usage des vaisseaux éjaculatoires.

Ce seroit avec juste raison qu'on appelleroit ces deux conduits, vaisseaux éjaculatoires, vû que c'est principalement par leur construction & par le resserrement des fibres musculeuses

des

des vessicules séminaires, que la sémence est poussée de ces vessicules dans l'urètre au tems de l'acte vénérien. Il y a aussi apparence que ces canaux ont un sentiment très-vif, parce que le plaisir qui s'excite au moment de l'éjaculation, se fait sur tout appercevoir vers l'endroit où ils sont situez.

Ces vaisseaux éjaculatoires ont été inconnus aux Anciens qui disoient, que la sémence étoit portée des vessicules dans deux glandes, qu'on nomme prostates, que de ces glandes elle passoit par plusieurs petits trous imperceptibles dans l'urètre; & que ce qui causoit le plaisir, c'étoit la violence que la semence faisoit pour traverser les porositez de ces glandes; mais ces deux conduits dont je vous viens de parler, détruisent cette opinion, & nous font connoître le véritable chemin de la liqueur séminale. *Erreur sur ces vaisseaux.*

OO

LEs prostates sont deux corps glanduleux blanchâtres, spongieux, & plus durs que les autres glandes : il y en a qui les appellent petits testicules, parce qu'ils prétendent qu'ils séparent une sémence qui est plus glaireuse & plus grise que l'autre : ils séparent à la vérité une humeur, mais on ne peut pas dire que ce soit de la sémence, puisque les châtrez ont cette humeur, & n'engendrent point. *Les prostates.*

Ils sont placez à côté l'un de l'autre, & situez à la racine de la verge sous le col de la vessie au commencement de l'urètre, qui passe même entre eux deux à l'endroit où il a cette petite caroncule que nous avons appellé *verumontanum*; ils ont dans toute leur substance beaucoup de vessicules pleines d'une humeur glaireuse, qu'ils déchargent dans la cavité de l'urètre par plusieurs petits tuyaux qui vont s'y rendre. La figu- *Situation des prostates.*

figure de ces corps est à peu près globuleuse, étant larges à leur partie supérieure, & de forme ovalaire à l'inférieure : à les regarder ensemble, ils paroissent de la grosseur d'une noix.

Trous des prostates. Les orifices de ces petits tuyaux qui apportent l'humeur glaireuse de ces corps glanduleux dans l'urètre, sont autour du trou par où sort la sémence. Il n'y en a jamais dans l'homme moins de dix ou douze. Ces orifices ont chacun une petite caroncule qui sert à les boucher, & qui empêche l'écoulement continuel de cette viscosité, qui précède toujours la sortie de la sémence : ces caroncules servent aussi à faire couler l'urine par dessus ces orifices, qui par ce moyen ne sont point irritez par son acrimoine.

Le siége des gonorrhées est dans les prostates. On prétend que le siége ordinaire des gonorrhées est en cet endroit, à cause que quelques sels volatils s'y attachant, y causent des ulcères, qui ayant rongé ces caroncules, & les orifices de ces tuyaux par lesquels se répand la liqueur visqueuse dont nous parlons, donne occasion à cette humeur de couler quelquefois toute la vie.

Usage des prostates. L'usage des prostates est donc de séparer du sang une humeur tenace & huileuse ; de la garder quelque tems dans leur substance vasculeuse & spongieuse, & de l'exprimer peu à peu dans l'urètre par ces dix ou douze tuyaux qui y aboutissent. *Usage de l'humeur glaireuse.* Par le sécours de cette onctuosité, le conduit de l'urètre étant incessamment graissé, humecté & enduit, ne se desseiche, ni ne se flétrit point, & il demeure au contraire toujours glissant. Elle fait en cela deux bons effets ; le premier est qu'elle empêche que ce canal ne soit offensé par l'acreté de l'urine qui y passe très-souvent ; & l'autre, qu'elle sert de véhicule à la sémence dans le tems de l'éjacu-

lation ;

lation; car il eſt certain que ſi l'urètre n'étoit pas humecté par quelque liqueur, la ſémence venant à ſortir, il s'en arrêteroit quelque portion aux parois de ce tuyau; de maniére que ce ferment ſéminal n'arrivant pas à la matrice auſſi ſpiritueux qu'il l'étoit au ſortir des veſſicules ſéminaires, la génération ne ſe pourroit accomplir.

On ne peut pas diſconvenir de cet uſage, ſi on obſerve que c'eſt particuliérement dans les fortes érections que cette humeur eſt exprimée dans l'urètre, d'où on en voit ordinairement alors ſortir quelques goutes, parce que les proſtates ſont comprimées par la tenſion & par le gonflement de la verge, à laquelle elles touchent.

Les vaiſſeaux déferens que pluſieurs nomment éjaculatoires, reçoivent leurs artères & leurs vénes des ſpermatiques, & leurs nerfs des parties voiſines, & il ſort des paraſtates quelques limphatiques qui ſe rendent avec ceux des teſticules dans le réſervoir du chyle. Quant aux artères & aux vénes qui appartiennent aux veſſicules ſéminales & aux proſtates, ce ſont des branches des hypogaſtriques, des honteuſes & des méſaraïques inférieures, & leurs nerfs partent des plexus qu'on remarque dans le baſſin de l'hypogaſtre.

LA peine que la Nature s'eſt donnée à travailler une ſémence qui eût toutes les qualitez néceſſaires pour former un homme par le dévelopement, & par la fermentation de l'œuf dans l'ovaire, auroit été inutile, ſi elle ne lui avoit donné quelque partie pour la porter dans la matrice: c'eſt par le moyen de la verge que ce levain eſt conduit & verſé dans ce lieu. La ver-

Y La verge.

verge eſt appellée aſſez communément le membre viril, parce que c'eſt elle qui diſtingue l'homme d'avec la femme; on lui donne encore pluſieurs autres noms que la bienſéance ne nous permet pas de rapporter.

Situation de la verge. Elle eſt placée à la partie inférieure & externe du bas-ventre; elle eſt adhérente, & attachée à la partie moyenne & inférieure de l'os pubis: cette ſituation lui eſt d'autant plus avantageuſe qu'elle n'incommode pas les autres parties dans les embraſſemens.

Subſtance de la verge. La ſubſtance de la verge eſt particuliére, elle ſe diviſe en parties contenantes, & en parties contenuës; les premiéres, qui ſont l'épiderme & la peau, lui ſervent d'envelope. Les parties contenuës, ſont les vaiſſeaux, les muſcles, le gland, les deux corps caverneux, & l'urètre. On remarque que la peau en eſt plus fine qu'aux autres parties, ce qui contribuë à la rendre auſſi ſenſible qu'elle l'eſt. Elle n'a point de graiſſe; parce que ſi elle engraiſſoit comme les autres parties, elle deviendroit trop groſſe, trop lourde & trop molle, outre que la graiſſe étant inſenſible & aſſoupiſſante, elle émoufferoit le ſentiment qu'il faut qu'ait la verge pour déterminer l'homme à cette action. Il y a des animaux qui ont la verge oſſeuſe, comme les chiens, les loups, les renards; & dans les chiens qui manquent de veſſicules ſéminales, elle eſt environnée de pluſieurs glandes qui dans le tems du coit s'enflent, de maniére qu'ils ne peuvent plus la retirer qu'après que cette tumefaction eſt diminuée, afin que par les efforts que font ces animaux pour ſe débaraſſer, la ſémence puiſſe être exprimée de leurs teſticules, & paſſer dans l'uterus de la chienne.

La verge a beaucoup de nerfs, d'artères & de vé-

vénes, & même plus qu'elle n'en auroit bésoin, si nous en jugions par sa grosseur ; mais par rapport à son action, elle n'en a pas plus qu'il en faut. Elle a deux nerfs qui la rendent très-sensible : ils viennent de la derniere paire de la moëlle de l'épine, & sortant par les trous de l'os sacrum, ils montent par le milieu de la bifurcation, & parcourant le dos de la verge, ils se distribuent à tout son corps, au gland & aux muscles ; ses plus petites branches vont à la peau ; les plexus du bassin lui envoyent encore d'autres nerfs. Elle reçoit des artères des hypogastriques & des honteuses : les deux qui viennent des hypogastriques sont les plus considérables, elles s'insèrent au commencement de l'endroit où se fait l'union des deux corps caverneux ; leurs plus gros rameaux entrent dans ces corps après que les deux branches des plus considérables ont rampé de part & d'autre sur son dos, & les moindres se distribuent le long de la verge : celle des honteuses ne sont que des rameaux qui se perdent dans sa circonférence. Les vénes sont en aussi grand nombre que les artères ; elles reçoivent le reste du sang qui a été épanché dans la verge, tant pour la nourrir que pour l'enfler, & le reportent dans les vénes hypogastriques & honteuses. On remarque que ces vénes de la verge, s'unissant au dessous du concours des corps nerveux, forment un tronc particulier qui s'étend vers le gland, & dans ce tronc vers l'endroit de sa division, il y a des valvules qui empêchent le retour du sang des rameaux dans ce même canal : l'ordre de ces principaux vaisseaux est tel que la véne occupe toujours le milieu, le nerf la partie latérale, & l'artère un lieu moyen entre les deux. 22 *Vaisseaux de la verge.*

Quatre muscles à la verge. Quatre muscles, savoir deux érecteurs, & deux

deux éjaculateurs, servent à la verge à faire tous ses mouvemens; les deux érecteurs prennent leur origine de la partie interne de la tubérosité de l'ischion, & vont s'inserer lateralement au corps caverneux, & répandre leurs fibres dans ces membranes; les deux éjaculateurs sont plus longs que les précedens, ils naissent du sphincter de l'anus, ils s'avancent le long de l'urètre jusqu'à son milieu où ils s'insèrent lateralement.

RR Les deux érecteurs.

SS Les deux éjaculateurs.

Usage des quatre muscles de la verge.

Les noms qu'on a donné à ces muscles, nous marquent leur action, les premiers aident à l'érection de la verge, comme nous l'expliqueront incontinent & ceux-ci à l'éjaculation de la sémence, parce qu'en se gonflant dans leur corps, & se racourcissant, comme font tous les muscles, ils compriment les vessicules séminaires, & obligent la sémence d'entrer dans l'urètre, d'où elle sort ensuite avec impétuosité.

Ligament de la verge.

La verge a un ligament fort, qui l'attache aux os du pénil, & qui prend son origine du cartilage qui joint ces os ensemble, & va s'inserer à la partie supérieure & moyenne de la verge; ce ligament lui est d'un grand sécours, non-seulement dans le tems de l'érection, mais encore lorsqu'elle s'amollit & se relâche; car il la suspend, & empêche qu'elle ne tombe trop sur les testicules.

Parties de la verge.

On considère à la verge son corps & ses extrémitez: son corps est cette partie moyenne, qui n'est pas tout-à-fait ronde; il y faut observer quatre parties; une supérieure qui se nomme le dos de la verge; deux laterales qui sont faites des corps caverneux; & une inférieure par où passe l'urètre. Ses extrémitez sont deux, l'une où est le gland, qu'on appelle la tête du membre viril, & l'autre qui tient au ventre,

qu'on nomme la racine de la verge ; cette extrémité eſt environnée de poils, principalement à ſa partie ſupérieure qu'on nomme le pénil.

TT *Le gland.* Le balanus ou gland, ainſi nommé à cauſe de ſa reſſemblance à un gland de chêne, eſt ce que nous avons appellé la tête du membre viril ; cette partie eſt la plus charnuë de la verge, elle eſt polie & douce, afin de ne point bleſſer la matrice. Il ſe termine un peu en pointe, afin d'y entrer plus facilement : il eſt couvert d'une membrane fort déliée & fort fine, qui n'eſt qu'une expanſion mince du prépuce, elle rend le gland très-ſenſible au chatouïllement cauſé par la friction. Quand le ſang & les eſprits y affluent, comme dans le tems de l'érection, il s'enfle & devient vermeil ; mais quand ils ſe retirent, il pâlit & ſe ride : il eſt environné d'un cercle comme d'une couronne, ſon extrémité percée pour laiſſer ſortir la ſémence & l'urine. Quand les enfans viennent au monde, ſans y avoir d'ouverture, comme cela arrive quelquefois, il ne faut pas manquer d'y en faire, & lorſque l'ouverture eſt naturellement trop petite, il faut l'agrandir, afin qu'on ne ſoit pas trop long-tems à piſſer, & afin que la ſémence puiſſe être jettée promptement dans la matrice.

V *Le prépuce.* Le prépuce eſt l'extrémité de l'envelope qui couvre la verge, il eſt fait de la peau même de la verge, qui eſt lâche afin de s'alonger pour couvrir le gland, ou de ſe redoubler pour le découvrir. Il eſt attaché ſous le gland par un petit ligament fort délié, qu'on nomme le frein, ou filet ; lorſqu'il eſt trop court, il tire en bas l'ouverture du gland, & alors il faut couper comme on fait celui de deſſous la langue, parce qu'il empêche que la ſémence ne ſoit éjaculée en droite ligne dans le vagin. Il arrive quel-

que-

quefois que l'extrémité du prépuce est si serrée, qu'on ne peut pas découvrir le gland, alors on appelle cette incommodité *phymosis*; & quand on la coupe, ou par maladie, ou par ordonnance de quelque Loi, cette operation se nomme *circoncision*.

Usage du prépuce. L'usage du prépuce est de servir de chaperon, & de couverture au gland, & d'augmenter le plaisir dans l'action. C'est ce qui a fait dire à *Riolan*, que les femmes des Pays où les hommes sont circoncis, en avoient moins que les autres.

X

Les corps caverneux. Les corps caverneux sont deux, un de chaque côté, ce sont eux qui composent la partie la plus grande & la plus considérable de la verge; leur figure est ronde & longue, & ils naissent des parties inférieures de l'os du pénil & de l'ischion, comme d'un fondement ferme & inébranlable; ils y sont attachez par deux ligamens, dont le premier tient à la commissure de l'os pubis, & le second s'étend d'une des tuberositez de l'os ischion à l'autre; dans leur origine ces corps sont séparez l'un de l'autre; mais en s'approchant peu à peu ils se joignent, & font la figure de la lettre Y: ces deux corps couvrent & embrassent le conduit de l'urine, & vont finir au gland.

Substance des corps caverneux. Ces deux corps ou nerfs caverneux ont deux substances, l'une externe, qui est épaisse, dure, nerveuse, & semblable aux membranes des artères; & l'autre interne, qui est fongueuse, rare & spongieuse, comme de la moëlle de sureau, excepté qu'elle est d'un rouge tirant sur le brun, & que celle du sureau est blanche. Je vous ai dit que les deux principales branches des artères hypogastriques entroient dans ces corps, qu'elles alloient finir à leur extrémité proche le gland, & qu'elles diminuoient à mesure qu'elles

les avançoient, parce qu'elles jettent une infinité de branches à droite & à gauche, qui versent le ſang dans ces parties. Il ſe rencontre entre l'un & l'autre de ces corps une membrane qui fait une ſéparation qui devient inſenſible proche le gland, juſqu'où cette cloiſon ne s'étend pas; d'ailleurs étant interrompuë en pluſieurs endroits, elle permet à la liqueur qui entre dans l'un de paſſer dans l'autre; enſorte qu'ils ne peuvent ſe gonfler que tous les deux à la fois.

Ce qui fait la tenſion de la verge.

Lorſque la verge ſe roidit, ce ſont ces corps caverneux qui s'enflent en s'empliſſant, non pas d'eſprits ſeulement, comme le vouloient les Anciens, mais de ſang; car en féringuant quelque liqueur dans les artères hypogaſtriques, je l'ai fort bien fait entrer dans les corps caverneux; ce qui m'a fait croire que c'étoit le ſang artériel qui y étoit épanché, qui en faiſoit la tenſion, & que la verge devenoit lâche & molle, quand ce même ſang ſe vuidoit par les vénes hypogaſtriques.

Expérience.

Autre expérience.

J'ai encore fait pluſieurs expériences qui m'empêchent de douter que ce ne ſoit le ſang qui faſſe cette tenſion; car ayant coupé la verge à des chiens, lorſqu'elle étoit tenduë, j'en voyois ſortir tout autant de ſang qu'il en falloit pour faire la groſſeur qu'elle avoit lorſqu'elle étoit roide.

Confirmation de ces expériences.

D'ailleurs la ſubſtance ſpongieuſe qui emplit les corps caverneux, me confirme dans cette opinion; car s'il n'y avoit eu qu'une cavité ſimple, le ſang artériel y étant porté, ſe ſeroit trop promptement vuidé par les vénes; mais cette ſubſtance l'y arrête quelque tems, & fait que l'érection en eſt plus forte. De plus, la couleur rougeâtre de cette ſubſtance eſt un effet du ſang qui y étant entré & ſorti dans les érections, y a im-

imprimé cette couleur ; car les enfans ont cette substance presque toute blanche. Je ne prétens pas nier qu'il ne s'y porte aussi des esprits, & qu'il ne soit même nécessaire qu'il y en soit versé par les nerfs ; mais je dis que ce qui fait principalement l'érection, c'est le sang, cet esprit étant en trop petite quantité pour la faire.

L'érection est faite de sang & d'esprits.

Ce qu'il faut donc avouer ici, c'est que l'imagination étant frapée par le ressentiment du plaisir de la copulation, l'esprit animal s'excite, se détache, & courre avec impétuosité par les nerfs aux parties de la génération qu'il gonfle en se mêlant avec le sang artériel qui y est porté par les artères, & que par le mêlange de ces deux liqueurs il s'y fait une fermentation, & comme une ébullition qui dilate extrêmement toutes les cellules des corps nerveux, qui étant entretissus de fibres charnuës se roidissent, & se durcissent de plus en plus par la contraction que les pointes & la chaleur que ces liqueurs excitent dans ces fibres. Quant à la premiére cause de cette influence du sang dans ces petites cavernes, l'opinion la plus suivie & la plus vraisemblable, la raporte à l'action des muscles de la verge, lesquels étant excitez dans les mouvemens de volupté, se contractent & pressent les vénes à leur sortie du corps de la verge, de maniére que le sang distribué par les artères à tous les vaisseaux de cette partie, ne pouvant plus retourner à la masse des humeurs, s'amasse peu à peu dans les cellules du corps caverneux, qui en s'étendant ferment encore plusieurs soupapes pour empêcher le sang de retourner par la racine de la verge vers où ces muscles tirant principalement, ils relèvent le membre viril, lorsqu'il est tendu par l'abondance du sang : la par-


F.3
B
A
A
B
C
N
N
L
L
O
O
R
R
S
S
D
G
F
E
D
H
T
X
T

partie ſpongieuſe de l'urètre ſe gonfle de la même façon, & en même tems que les corps caverneux.

L'Urètre eſt un canal qui s'étend depuis le col de la veſſie juſqu'au bout de la verge, ayant quelque continuité avec le gland ; il eſt ſitué au deſſous & au milieu des corps caverneux ; il a une partie ſpongieuſe & dilatable. Sa capacité eſt preſqu'égale depuis le commencement juſqu'à la fin. *I L'urètre.*

L'urètre eſt compoſée de deux membranes dont l'extérieure eſt charnuë & tiſſuë de fibres tranſverſes ; c'eſt pourquoi l'urètre étant ouverte par quelque operation, elle ſe cicatriſe. L'interne eſt déliée, nerveuſe, & enduite d'une humeur onctueuſe, dont je vous ai fait remarquer ci-deſſus les deux bons effets. *Deux membranes à l'urètre.*

La figure de ce conduit eſt comme une S; car il deſcend de la veſſie pour paſſer par deſſous les os du pénil, puis il remonte en haut pour accompagner la verge juſqu'à ſon extrémité où il finit. Les Chirurgiens doivent bien obſerver cette figure pour introduire la ſonde avec adreſſe dans la veſſie. Cette partie reçoit des vénes & des artères des hypogaſtriques, & des hémorroïdales internes; & dans les femmes elle en reçoit encore des ſpermatiques; les nerfs lui viennent des deux plexus du baſſin de l'hypogaſtre. *Figure de l'urètre.*

L'uſage de l'urètre eſt de tenir lieu de conduit commun à la ſémence & à l'urine, & non pas, comme quelques-uns l'ont voulu, à l'humeur glaireuſe qui y vient des proſtates par ces petits tuyaux dont je vous ai parlé; parce que l'urètre n'eſt pas faite pour cette humeur, mais cette humeur eſt faite pour l'urètre. *Uſage de l'urètre.*

Voilà toutes les parties que nous trouvons dans

dans l'Homme qui soient employées à la gé-nération; je ferai voir celles de la Femme dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Description des parties de la Femme qui servent à la génération.

Pour savoir comment la Femme est formée, il faut connoître ses parties destinées à la génération.

IL ne suffit pas d'avoir parlé amplement dans le Chapitre précedent, des parties de l'Homme qui servent à la génération, il faut aussi pour être pleinement instruits comment elle se fait, faire voir dans la suite les parties de la Femme qui contribuent également à ce grand œuvre de la Nature. La structure admirable de ces parties, & le nombre qui les composent n'étant pas moins considérable que tout ce que nous avons fait voir dans l'Homme; nous allons les examiner à fonds, puisque la connoissance de leur constitution & de leur fabrique est le seul moyen qui puisse nous donner les lumiéres que nous cherchons sur le fait de la génération.

Quatre vaisseaux spermatiques.

MAis afin de suivre le même ordre que j'ai observé dans la description que j'ai faite des parties de l'Homme, je commencerai par les vaisseaux spermatiques. Ils sont quatre, deux artères & deux vénes. Il y a, comme dans les hommes, une artère & une véne de chaque côté.

A A Deux artères spermatiques.

Les artères sortent de la partie antérieure de l'aorte, à quelque distance l'une de l'autre; leur origine est semblable à celle des hommes, mais leur insertion est différente; car au milieu de leur chemin elles se divisent en deux branches, dont l'une va au testicule, & à la trompe

de

de Fallope de chaque côté, après avoir fait plusieurs détours ; & la plus petite à la matrice, où elle se divise en quantité de rameaux dont les uns vont à ses côtez, à ses trompes, à son col, & les autres à la partie supérieure du fond.

Cette distribution d'artère est accompagnée d'autant de branches de vénes, qui remontant de la matrice & du testicule, se joignent ensemble, & font deux vénes considérables qui vont se terminer, savoir celle du côté droit à la véne cave, & celle du côté gauche à l'émulgente. *BB Deux vénes spermatiques.*

Les vaisseaux spermatiques des femmes diffèrent de ceux des hommes en deux maniéres ; car premiérement ils ne sont pas si longs, à cause que les artères & les vénes ont moins de chemin à faire dans les femmes que dans les hommes, depuis leur origine jusqu'à leur insertion, soit que les artères descendent de l'aorte dans les testicules, ou que les vénes remontent des testicules dans la véne cave, puisque les femmes ont leurs testicules qu'on appelle ovaires, comme nous l'expliquerons ci-après, dans la capacité du bas ventre, & que les hommes les ont dans le scrotum. En second lieu, ils diffèrent encore en ce que les artères spermatiques ne descendent pas en droite ligne aux testicules dans les femmes comme dans les hommes ; mais en serpentant & se réflêchissant de côté & d'autre, autant afin d'empêcher par ces circonvolutions, & par ce corps variqueux qu'elles forment avec les vénes qui remontent, que le sang artériel ne se porte avec trop de précipitation au testicule ; qu'afin d'aider le sang vénal à remonter dans la véne cave. *Ces vaisseaux diffèrent de ceux des hommes.*

Je vous ai déja dit que les Anciens appelloient ces vaisseaux préparans : j'ai même refuté les raisons qu'ils avoient de les appeller ainsi,

ainsi, lorsque je vous ai entretenu des artères & des vénes spermatiques des hommes ; mais leur opinion me paroît encore plus mal fondée à l'égard de la femme ; car premiérement s'il étoit vrai que l'artère spermatique, qui se divise en deux rameaux, dont l'un va au testicule, & l'autre à la matrice, préparât le sang, & commençât à le changer en sémence, il s'ensuivroit non-seulement qu'il n'y auroit qu'une partie de ce sang ainsi préparé qui seroit portée au testicule ; mais encore que la matrice seroit nourrie, pour ainsi dire, de sémence ; puisque tout le sang qui y est porté doit être principalement employé à la nourrir, lorsqu'elle ne contient ni fœtus ni embryon. D'ailleurs j'ai déja fait voir qu'il n'y a point d'anastomoses entre les artères & les vénes spermatiques ; desorte que ce prétendu mêlange du sang artériel avec le vénal, avant que d'aller au testicule, ne se fait point ; & ainsi il faut remarquer que les vaisseaux spermatiques n'ont point d'autre usage que celui qu'ont toutes les artères & les vénes du corps, savoir qu'une artère porte par une de ses branches du sang au testicule pour le nourrir, & pour en séparer la sémence comme étant un corps glanduleux destiné à la filtration de cette humeur, & par l'autre du sang à la matrice pour sa nourriture ; & que le sang qui n'y a pas été tout employé, est reporté par deux branches de vénes, dont l'une vient du testicule, & l'autre à la matrice, lesquelles branches se joignant ensemble, font la véne spermatique.

Les artères n'ont point d'anastomoses avec les vénes.

CC Testicules. Leur situation.

LEs femmes ont deux testicules aussi-bien que les hommes : c'est ce que les Modernes appellent ovaires ; ils sont situez dans la capacité du

lu bas ventre aux côtez du fond de la matrice, luquel ils ne sont pas éloignez que de deux loigts.

On nous a voulu persuader que la Nature ne les avoit placez ainsi, qu'à dessein d'échauffer la sémence qu'ils contiennent, & de la mieux perfectionner que s'ils avoient été en dehors comme ceux des hommes : d'autres ont dit que c'étoit afin de rendre les femmes plus portées à la génération ; mais sans trop sonder es desseins de la Nature, nous pouvons dire que la place qu'ils occupent leur est plus commode qu'aucune autre, parce qu'ayant beaucoup de commerce & de rapport avec la matrice, ils n'en devoient pas être éloignez. *Raisons de cette situation.*

Les testicules des femmes ne diffèrent pas seulement de ceux des hommes en situation, mais encore en grandeur, en figure, en connexion, en tegumens, & en substance. *En quoi ils diffèrent de ceux des hommes.*

La grandeur est différente, selon la différence les âges, de maniére qu'on ne la peut marquer précisément ; elle n'excède pas néanmoins pour l'ordinaire la grosseur d'un petit œuf de pigeon. *Leur grandeur.*

Leur figure n'est pas absolument ronde, mais large, & applatie dans leur partie antérieure & supérieure, & leur superficie externe est inégale & bosselée, & non pas absolument unie, comme est celle des hommes. *Leur figure.*

Ils sont attachez & retenus dans leurs places par un ligament large, & ils tiennent aux côtez le la matrice par un ligament court & fort, que es Anciens ont appellé mal à propos vaisseau déferent, puisqu'il n'est aucunement creux ; ils sont encore comme liez vers la region de l'os les îles par les vaisseaux spermatiques, & par une membrane appellée aîle de chauve-souris, qui n'est autre chose que le péritoine qui va de *Leur connexion.*

la trompe aux testicules, & qui lui sert comm
de mésentère.

Leur membrane. Ils sont couverts du péritoine, aussi-bien qu les vaisseaux de l'Antiquité a toujours appelle spermatiques, & on y distingue encore un membrane propre, faite de fibres charnuës.

Leur substance. Il faut remarquer que les testicules des fem mes sont bien différens de ceux des homme dans leur substance, car ce n'est autre chos qu'un amas de vessicules qu'on prend commu nément pour des œufs; d'où vient qu'on ap pelle maintenant les testicules des femmes ovaires. L'hérisson femelle & la truye ont ce petites vessicules séparées les unes des autres comme le sont tous les œufs dans une poule Quand on examine les vessicules contenuës dan l'ovaire de la femme, on y voit un million d vaisseaux sanguins d'une extrême délicatesse qu se ramifient sur leurs tuniques. Sans doute qu' y a aussi de petites glandes imperceptibles à l vûë, qui servent à filtrer une liqueur laiteuse laquelle en se perfectionnant dans la cavité d ces vessicules, compose la matiére de l'œuf qu renferme le germe où le fœtus est contenu.

D Les trompes. CEs parties qu'on voit à droite & à gauch de la matrice, se nomment les trompes, cause qu'elles approchent de la figure des trom pettes; elles naissent de son fond par une pro duction fort petite, & se dilatent ensuite insen siblement jusqu'à leur extrémité : elles ont au tour de leur orifice supérieur, qui est toujour ouvert, de petites membranes déchirées ou dé chiquetées à peu près comme de la frange; c'est cet endroit qu'on appelle le morceau du diable ou le pavillon de la trompe.

Les trompes sont attachées au dessous de testi

esticules par des membranes larges & déliées, qui ressemblent aux aîles des chauve-souris. Le edans de ces trompes est ridé. Leur grandeur 'est pas toujours la même dans toutes ses paries; leur longueur est de quatre à cinq doigts, leur grosseur est environ d'un petit tuyau de lume : elles ont les mêmes vaisseaux que les esticules; savoir des vénes, des artères, & des erfs qui se distribuent aux ovaires, & des limhatiques qui vont au réservoir. *Figure des trompes.*

La substance de ces trompes est charnuë & membraneuse, pour avoir du mouvement, & ouvoir se dilater, & se resserrer selon qu'il est écessaire, afin que l'œuf descende plus facilement dans la matrice; car elles servent à conuire l'œuf depuis l'ovaire jusques dans la caacité de la matrice, & non à donner issuë aux apeurs qui s'élèvent de cet organe, comme es Anciens l'ont crû. *Substance des trompes.*

Le sentiment le plus probable sur l'usage des rganes dont je viens de parler, est que la parie la plus volatile de la sémence de l'homme, asse des trompes jusqu'à l'ovaire pour rendre es œufs féconds. Cet esprit animal ne sauroit énetrer les trompes sans en irriter & mettre n mouvement les fibres charnuës, qui par leur ontraction font que le morceau déchiré vient mbrasser l'ovaire de tous côtez, de maniére ue l'œuf, que les esprits de la sémence ont fermenté, se détache insensiblement, & rompt ou carte les fibres de la membrane qui envelope ovaire, pour entrer dans la trompe, & de là escendre dans la matrice. *L'opinion la plus reçûë sur les œufs.*

L'œuf a deux membranes parsemées de vaiseaux très-délicats dans les premiers tems, mais ui augmentent toujours dans la suite, lorsque 'œuf a pris racine dans la matrice, & que le

placenta commence à groſſir & à recevoir le ſu
alimentaire que lui apportent les vaiſſeaux d
cet organe ; ainſi toutes les parties du fœtu
croiſſent par la nourriture qu'il reçoit preſqu
d'abord du placenta par le cordon.

Les gemeaux viennent toujours de deux œufs qui ſe ſont détachez en même tems de l'ovaire. Mais quelquefois l'œuf ne ſauroit deſcendre dans la matrice ; quand cela arrive, il prend de la nourriture dans la trompe, & l'enfant croît juſqu'au troiſiéme, & même aſſez ſouvent juſqu'au quatriéme ou cinquiéme mois, que la trompe ſe déchire, parce que le fœtus manquant d'alimens, & ayant aquis une groſſeur conſidérable, fait des efforts extraordinaires qui cauſent à ces parties des convulſions qui les font déchirer. On voit bien que cela ne peut guères arriver ſans un détachement du petit placenta qui s'eſt dû former dans la trompe, laquelle juſques-là aura tenu lieu de matrice; & ce détachement cauſe une hémorragie ſi conſidérable, qu'il arrive très-ſouvent que la mere & l'enfant en meurent.

La matrice. LE principal organe où s'achève la génération eſt la matrice, ainſi appellée, parce qu'elle fomente le fœtus comme une tendre mere fait ſon enfant ; on la nomme auſſi *uterus*, c'eſt-à-dire, poche ou ſac à cauſe de ſa figure & de ſon uſage. *Situation de la matrice.* Elle eſt ſituée au bas de l'hypogaſtre, entre le rectum & la veſſie, dans la cavité qu'on nomme le baſſin qui eſt plus ample aux femmes qu'aux hommes, afin de donner à cet organe la liberté de s'étendre dans les groſſeſſes; deſorte qu'elle eſt environnée par ſa partie antérieure, de l'os pubis, par ſa poſtérieure, de l'os ſacrum, & par les laterales des os ilion & iſchion.

La grandeur de la matrice ne ſe peut pas bien dé-

éterminer, étant différente ſelon les différens états où ſe trouvent les femmes & les filles, par exemple, elle n'eſt pas plus groſſe qu'une noix dans les filles, & dans les femmes elle eſt comme la plus petite courge; au lieu que lorſqu'elle contient un enfant, elle devient d'une grandeur prodigieuſe, montant quelquefois juſqu'au delà du nombril. Il faut pourtant remarquer ici que le col ne ſuit pas la dilatation de ſon fond, conſervant toujours ſon premier état, ſa forme & ſa figure, non-ſeulement dans les femmes, mais même dans pluſieurs eſpèces d'animaux. On ne peut pas non plus marquer préciſément ſa longueur; car étant membraneuſe, elle peut s'alonger ou s'étrecir ſelon la néceſſité. *Grandeur de la matrice.*

A l'égard de ſon épaiſſeur, elle varie auſſi beaucoup; dans les vierges elle eſt mince, mais dans les femmes qui ont eu des enfans, elle a un peu plus d'épaiſſeur; elle eſt fort épaiſſe proche ſon orifice interne, qui eſt l'endroit le plus étroit, ce qui fait qu'il peut s'étendre & ſe dilater tout autant qu'il le faut pour le paſſage de l'enfant. L'épaiſſeur de la matrice change encore, & s'augmente notablement dans le tems des ordinaires, parce que le ſang qui y aborde pour lors étant verſé dans toute ſa ſubſtance, la tumefie; mais elle diminuë à méſure qu'il s'écoule par les purgations. Toutefois dans une femme qui n'eſt pas groſſe, la longueur la plus ordinaire de l'uterus depuis ſon fond juſqu'à ſon col, eſt d'environ trois doigts & demi, & ſon épaiſſeur de deux doigts; ſa cavité qui eſt unique, ne peut contenir alors qu'un corps environ du volume d'une groſſe fève. *Epaiſſeur de la matrice.*

Le ſentiment de tous les Anciens ſur les membranes de la matrice, étoit qu'elles devenoient plus épaiſſes à méſure que la groſſeſſe s'avançoit *Diverſité de ſentiment ſur l'épaiſſeur de la matrice.*

çoit, & ils s'écrioient sur la sagesse de la N
ture qui les avoit faites ainsi pour donner à l'e
fant, pendant qu'il est dans la matrice, par l'
bondance du sang & des esprits, tous les sécou
dont il avoit besoin. Mais les recherches d
Modernes ont fait voir que ces membranes
voient le même sort que toutes les autres qui
trouvent dans le corps humain, qui est de s'ami
cir à mésure qu'elles se dilatent, & qu'il éto
néanmoins vrai qu'elles étoient plus épaisses
l'endroit de son fond seulement, où le placen
est attaché.

Figure de la matrice. La matrice est ronde & oblongue, car d'un
base large qui est son fond, elle se termine p
à peu en pointe vers son orifice interne, qui
son endroit le plus étroit, ce qui la fait re
sembler à une petite ventouse, ou bien à une p
re. Et si on y joint son col, elle a la figure d'un
fiole renversée; elle n'est pas exactement rond
mais un peu applatie par devant & par derrier
ce qui la rend plus stable, & l'empêche de vacill

Ce qu'on entend par les cornes de la matrice. On voit deux petites éminences aux parti
laterales & supérieures de son fond, qu'on a
pelle les cornes de la matrice, parce qu'ell
ressemblent à celles des veaux, lorsqu'elles com
mencent à pousser. Ces éminences qui répo
dent à deux petits enfoncemens qui sont au ha
& aux côtez de la cavité de l'uterus, se tro
vent fort proches des extrémitez par lesquell
les trompes s'insèrent dans le fond de cette p
che.

Substance de la matrice. La substance de la matrice est membraneus
& en quelque façon charnuë, afin qu'elle puiss
s'ouvrir pour recevoir la sémence; se dilater
s'étendre pour l'accroissement de l'enfant;
resserrer pour l'aider à sortir dans le tems de l'ac
couchement, & pour pousser après lui l'arriére

faix

aix ; & enfin ſe remettre dans ſon état naturel.

La matrice eſt couverte du péritoine, comme on l'a fait remarquer ; & l'envelope qu'elle en reçoit eſt forte & épaiſſe, pouvant aiſément ſe diviſer en deux, elle eſt gliſſante par dehors, & rude par dedans pour s'accrocher aux parties qu'elle revêt, elle embraſſe tout l'uterus, & l'attache au rectum, à la veſſie, &c. La membrane propre qui peut paſſer pour la ſubſtance même de la matrice, eſt compoſée de pluſieurs ſortes de fibres diverſement entre-lacées pour former des eſpaces cellulaires à peu près comme dans les glandes conglobées ; au rang deſquelles l'illuſtre *Malpihi* a mis la matrice : toute cette ſubſtance eſt par dedans tapiſſées d'une membrane nerveuſe qui ſert à la ſenſation, & qui appuye les fibres muſculeuſes de la ſubſtance de la matrice dont la ſurface concave eſt liſſe & égale dans ſon fond, & s'il arrive qu'elle ſoit quelquefois ridée & inégale, ce n'eſt que dans le tems des menſtrues, à cauſe des orifices des vaiſſeaux qui s'ouvrent au dedans de ſa cavité, & qui y forment de petites éminences. On la trouve toûjours ridée dans ſon col : la membrane nerveuſe a connexion avec la tunique interne du vagin, & avec celle des trompes. *Membranes de la matrice.*

La matrice eſt attachée par ſon col & par ſon fond ; le col qui eſt couvert du péritoine, eſt adhérent à la veſſie & aux os pubis par devant, & par derriére au rectum & à l'os ſacrum. Le fond ne tient pas ſi fortement que le col, parce que ce fond devoit être libre, afin de ſe mouvoir, de s'étendre, & de ſe reſſerrer ſelon les occaſions ; néanmoins pour empêcher qu'il ne ſe jette plus d'un côté que d'un autre, & qu'il ne ſoit agité par des mouvemens continuels, on lui donne quatre ligamens, ſavoir deux ſupérieurs & deux inférieurs. *Connexion de la matrice.*

FF *Les deux ligamens larges.* Les ſupérieurs, qu'on appelle ligamens larges, à raiſon de leur forme, ſont membraneux & entre-tiſſus de quelques filets muſculeux : ils ne ſont autre choſe que des productions du péritoine qui viennent des lombes, & vont s'inſérer aux parties laterales du fond de la matrice & à celles du vagin pour empêcher que le fond ne tombe ſur le col, comme il arrive lorſque ces ligamens ſont trop relâchez : on les compare à des aîles de chauve-ſouris, dont ils imitent la figure, ils ſervent encore à conduire les vaiſſeaux qui vont ſe rendre à la matrice, & à affermir les teſticules avec les trompes dans leur ſituation naturelle.

GG *Les deux ligamens ronds.* Les inférieurs, qu'on nomme ligamens ronds, à cauſe de leur figure ronde, prennent leur origine des côtez du fond de la matrice vers ſes cornes, où ils ſont un peu larges, mais en s'éloignant de la matrice ils s'arondiſſent : ils vont paſſer par les anneaux qui ſont aux aponevroſes des muſcles de l'abdomen pour ſortir de cette cavité, & ſe gliſſer obliquement ſur l'os pubis, afin de ſe rendre aux aînes, où étant arrivez, ils ſe diviſent en forme d'une patte d'oye en pluſieurs petites branches, dont les unes s'inſèrent auprès du clitoris, quelques-uns aux grandes lèvres de la vulve, & les autres aux cuiſſes, en ſe confondant avec les membranes qui couvrent la partie antérieure & ſupérieure de ces organes; c'eſt delà que viennent les douleurs que les femmes groſſes reſſentent dans les cuiſſes, & qu'elles ſentent augmenter à méſure que la matrice groſſit & monte en haut : c'eſt auſſi la raiſon pourquoi elles ne peuvent pas être long-tems à genou, parce que les jambes étant ployées, elles tirent la peau des cuiſſes en enbas, & par conſéquent la matrice par le moyen de ces ligamens :

mens : il arrive encore que les boyaux & l'épiploön se glissant par les mêmes anneaux par où passent les ligamens ronds, font les descentes en tombant dans les aînes, & quelquefois même jusques dans les grandes lèvres.

Ces deux ligamens sont composez d'une double membrane, & munis intérieurement de toutes sortes de vaisseaux; ils sont longs, nerveux, ronds, & assez gros proche de la matrice, où quelques Anatomistes les ont trouvez caves, aussi-bien que dans leur chemin jusqu'aux os pubis, auquel endroit ils deviennent plus petits, & s'applatissent pour s'insérer comme nous venons de dire; on prétend que ce sont eux qui empêchent que la matrice ne monte trop haut; mais cet usage n'est guères nécessaire, car le fond de la matrice est trop attaché à son col, pour croire qu'il s'en puisse beaucoup éloigner; d'ailleurs si la Nature ne s'étoit proposée que de retenir la matrice dans l'hypogastre par leur entre-mise, elle seroit souvent trompée, puisqu'ils lui permettent de monter jusques dans l'épigastre pendant la grossesse; & ce n'est pas seulement durant la grossesse que ces ligamens ne peuvent pas l'assujettir dans un même lieu, mais encore dans les mouvemens convulsifs dont elle est susceptible, & qui sont quelquefois si grands, qu'ils ont fait dire à *Platon* & à *Aristote*, que la matrice étoit un animal renfermé dans un autre animal; car elle se mût tantôt en en haut, tantôt en enbas, & fait des mouvemens si extraordinaires dans les vapeurs & dans les maladies hystiriques, qu'il est impossible de ne pas s'appercevoir qu'alors ces ligamens ne suffisent pas pour la retenir, puisqu'une bonne ou méchante odeur est capable de la mettre en des convulsions terribles, & de la faire changer de place nonobstant ces ligamens.

Structure des ligamens ronds.

Ils ne peuvent assujettir la matrice.

Par la démonstration que je viens de vous faire de ces deux ligamens, il faut convenir qu'ils ont un autre usage que celui que tous les Anciens leur ont donné, qui étoit d'empêcher que la matrice ne se portât trop vers les parties supérieures : je trouve au contraire que leur action est d'amener le fond de la matrice en enbas, & par un mouvement de ressort dont ils sont capables, d'approcher le fond de la matrice de la verge dans le tems de la copulation ; afin que l'orifice interne reçoive avec plus de facilité la sémence lorsqu'elle sort de l'extrémité de la verge. Si on fait réflexion sur toutes les circonstances qui accompagnent cette action que je passe ici sous silence, & si on examine bien la structure de ces ligamens, on conviendra qu'ils ne peuvent pas avoir un autre usage que celui que je leur donne, & que sans leur sécours la génération ne se feroit que très-rarement.

Nerfs de la matrice. Les nerfs de la matrice lui viennent de deux endroits, les uns de la paire vague, & les autres de ceux qui sortent par l'os sacrum. Tous ces nerfs se vont répandre tant à son fond qu'à son col, ils la rendent susceptible de plaisir & de douleur, & ils la font sympathiser avec toutes les parties du corps ; quand elle est bien disposée, ou quand elle souffre, le reste du corps s'en ressent ; c'est ce qui fait appeller la matrice l'horloge qui marque la santé ou la maladie des femmes.

Artères de la matrice. Les artères qui vont à la matrice sont de deux sortes ; les unes font partie de l'artère spermatique, que je vous ai démontrée ; & les autres partent des artères hypogastriques ; les premiéres se perdent toutes dans le fond ; & ces derniéres qui sont les plus grosses, se distribuent principalement à son col, & à ses parties late-

rales ;

rales; deſorte que la matrice eſt arroſée de toutes parts par le ſang qu'elle reçoit de ces artères. Les hémorroïdales lui en fourniſſent auſſi qui ſe diſtribuent à la partie inférieure du vagin.

Pourquoi tant d'artères à la matrice.

Il n'eût pas fallu tant d'artères à la matrice, ſi elles n'euſſent porté du ſang que pour ſa nourriture; mais elles portent encore celui qui eſt néceſſaire pour la nourriture de l'enfant; elles le verſent par une infinité de petits rameaux, principalement dans la partie glanduleuſe à laquelle tient tout le corps du placenta, pour être conduit par le cordon à l'enfant; & lorſque la femme n'eſt pas groſſe, ce même ſang s'échape par pluſieurs petits tuyaux qui s'ouvrent dans toute la circonférence de ſon fond, & tombe dans ſa cavité, d'où il ſort par le vagin; c'eſt ce ſang qui coule tous les mois, qu'on appelle les menſtrues, ou les ordinaires. Ces tuyaux ſe voyent manifeſtement en celles qu'on ouvre peu de tems après qu'elles ſont accouchées, ou qu'elles ont eu leurs menſtrues.

Artères qui vont à l'orifice interne de la matrice.

Il y a des rameaux de ces artères qui vont à la partie extérieure ou la plus avancée de l'orifice interne, y porter du ſang pour ſa nourriture: ils laiſſent quelquefois échaper de ce ſang dans le tems de la groſſeſſe, particuliérement lorſque les femmes en ont plus qu'il n'en faut pour la nourriture de l'enfant; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner s'il y a des femmes qui ont leurs ordinaires pluſieurs fois durant leur groſſeſſe, & qui ont porté leur enfant à terme; parce qu'alors ces purgations viennent des vaiſſeaux qui ſont au col de la matrice, & non pas de ceux de ſon fond, qui ſeroit obligé de s'ouvrir pour les laiſſer paſſer, ce qui cauſeroit l'avortement.

Vénes de la matrice.

Le nombre des vénes n'eſt pas moindre que

ce-

celui des artères; il y en a deux principales, qui sont une spermatique, & une hypogastrique, qui accompagnent les artères du même nom. Elles sont faites d'une infinité de branches qui viennent de toutes les parties de la matrice, & qui reportent le sang dans le tronc de la véne cave; ces vénes s'entr'ouvrent en plusieurs endroits les unes dans les autres, de maniére qu'elles s'abouchent par un grand nombre d'anastomoses; ce qui est un peu plus facile à voir que dans les artères, car en souflant dans une seule des vénes de la matrice, on voit enfler non seulement toutes les autres, mais encore celles du col & des testicules.

Ses vaisseaux limphatiques. On remarque encore à la matrice plusieurs vaisseaux limphatiques qui rampent sur sa partie extérieure, & qui vont se décharger dans le réservoir du chyle, après s'être réünis peu à peu en de gros rameaux. Ces trois sortes de vaisseaux, aussi-bien que les nerfs, font mille circonvolutions dans la substance de cet organe, afin que lorsqu'il vient à s'étendre, ils se puissent allonger presque sans efforts & sans distraction violente.

Examen de la matrice en particulier. Après vous avoir démontré tout ce qui regarde la matrice en général, il faut, pour en avoir une parfaite connoissance, entrer dans le détail des parties qui la composent; puisque nous l'avons comparée à une fiole, elle doit avoir comme elle un fond, un col, & deux orifices; l'un interne; qui est celui du fond; & l'autre externe, qui est celui du col; nous commencerons par l'orifice externe, parce qu'il se présente le premier.

H

L'orifice externe de la matrice. JE ne rapporterai point les différens noms qu'on a donnez à cette partie, je me conten-

tenterai de vous dire qu'elle ſe nomme ordinairement la partie honteuſe ; je ne ſai ſi elle a ce nom, parce qu'elle ſe cache d'elle-même, ou bien parce qu'on eſt honteux de la montrer. Elle eſt composée de pluſieurs parties, dont les unes paroiſſent d'elles-mêmes à l'extérieur, comme le pénil, la motte, les lèvres, & la grande feinte ; & les autres au contraire ne ſe peuvent voir qu'en écartant les lèvres, comme les nymphes, le clitoris, le méat de l'urine, & les caroncules.

La premiére de toutes ces parties eſt le pénil ; il eſt ſitué à la partie antérieure des os pubis, ce n'eſt autre choſe que le deſſus de la partie honteuſe ; il eſt un peu élevé, parce qu'il eſt tout fourré de graiſſe, qui ſert comme de couſſin, pour empêcher que la dureté des os ne bleſſe dans l'action. *I Le pénil.*

La motte eſt ſituée un peu au deſſous du pénil ; c'eſt ce qu'on appelle le mont de Venus ; elle eſt élevée comme une petite colline au deſſus des grandes lèvres ; elle eſt, auſſi-bien que le pénil, couverte de petits poils qui commencent à y croître à l'âge de quatorze ans. Ce poil empêche que les parties de l'homme ne ſe froiſſent contre celles de la femme dans les embraſſemens ; il peut ſervir encore à entretenir ces endroits plus chauds. *K La motte.*

De la motte deſcendent deux parties, l'une à droite, & l'autre à gauche, qui ſe joignent au périnée ; ce ſont ces parties qu'on appelle les grandes lèvres : elles ſont faites de la peau redoublée & garnie interiérement de chair ſpongieuſe & de graiſſe, ce qui leur donne aſſez d'épaiſſeur : elles ſont plus fermes aux filles qu'aux femmes ; elles ſont molaſſes & pendantes à celles qui ont eu beaucoup d'enfans : elles ſont ſeu- *LL Les grandes lèvres.*

seulement par dehors revêtues de poils, qui sont moins forts que ceux du pénil & de la motte. Leur partie inférieure qu'on nomme le frein des lèvres, est une peau ligamenteuse qui se relâche beaucoup par le réïteration de l'acte vénérien, & dans les accouchemens.

La grande fente. L'espace qui est entre ces deux lèvres s'appelle la grande fente, parce qu'elle est beaucoup plus grande que l'entrée du col de la matrice, qu'on nomme la petite fente. Elle va depuis la motte jusqu'au périnée.

MM Les nymphes. En écartant les cuisses, & ouvrant les deux lèvres, on découvre deux productions ou excroissances charnuës, molles & spongieuses qu'on appelle nymphes, parce qu'elles président aux eaux en conduisant l'urine au dehors; elles sont deux, l'une à droite & l'autre à gauche : elles sont situées entre les deux lèvres à la partie supérieure.

Figure des nymphes. Leur figure est triangulaire, ou plûtôt comme la moitié d'une ovale coupée suivant sa longueur, ressemblant à cette membrane qui pend au dessous du gosier des poules; leur couleur est rouge comme la crête d'un coq : leur substance est en partie charnuë & en partie membraneuse, étant faite du redoublement de la peau interne des grandes lèvres. Elles descendent du haut du clitoris par les côtez du conduit urinaire jusqu'environ le milieu des parties laterales du vagin, où elles s'attenuent & se perdent insensiblement; leur largeur est environ d'un demi doigt, mais leur grandeur n'est pas toujours égale; car il arrive quelquefois que l'une est plus grande que l'autre : il y a même des femmes qui les ont plus grandes les unes que les autres; elles croissent à quelques-unes de telle sorte, qu'elles excèdent les grandes lèvres, & qu'on est obligé de les couper.

Elles s'avancent vers la partie supérieure de la grande fente, où en se joignant elles forment une petite membrane qui sert de chaperon au clitoris. Les filles ont les nymphes si fermes & si solides, que lorsqu'elles pissent, l'urine sort avec sifflement. Les femmes les ont molles & flasques, & principalement après avoir eu des enfans. *Structure des nymphes.*

On prétend que les usages des nymphes sont de conduire l'urine comme entre deux parois, & d'empêcher que l'air n'entre dans la matrice, mais je croi que leur usage, outre celui de donner du plaisir à la femme, est plûtôt de s'étendre, afin de permettre aux grandes lèvres de prêter tout autant qu'il le faut pour le passage de l'enfant dans le tems de l'accouchement; & cela est si vrai, qu'en ouvrant quelques femmes mortes peu de tems après être accouchées, je les ai trouvées presque effacées; parce qu'étant faites de la peau interne & redoublée des grandes lèvres, elles s'étoient tellement étenduës qu'elles ne paroissoient plus. *Usage des nymphes.*

ON voit à la partie interne de la grande fente, au dessus des nymphes, un corps glanduleux rond, long, & un peu gros à son extrémité; on l'appelle le clitoris. Il est inutile de rapporter tous les noms qu'on a imposez à cette partie qu'on dit être le siége principal du plaisir dans les embrassemens; il est vrai qu'elle est fort sensible, & il y a des femmes qui sont d'un temperament si amoureux, que par la friction de cette partie, elles se procurent du plaisir qui supplée au défaut des hommes; c'est ce qui la fait appeller par quelques-uns, le mépris des hommes. *NN Le clitoris.*

Le clitoris est pour l'ordinaire assez petit, c'est *Grandeur du clitoris.*

c'eſt ce qui fait qu'il ne paroît preſque point aux femmes mortes : il commence à paroître aux filles à l'âge de quatorze ans ou environ, & groſſit à méſure qu'elles avançent én âge, & ſelon qu'elles ſont plus ou moins amoureuſes : il enfle & devient dur dans l'ardeur des approches, ce qui ſe fait par le moyen du ſang & des eſprits dont il ſe remplit dans cette action, de la même maniére que fait la verge de l'homme dans l'érection; c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi la verge de la femme, parce qu'elle lui reſſemble en beaucoup de choſes: il y a des femmes qui l'ont extrêmement gros, & à qui il ſort hors des lèvres; il y en a d'autres qui l'ont ſi long, qu'il a la grandeur de la verge d'un homme, & celles-là peuvent en abuſer avec d'autres femmes; il faiſoit paſſer autrefois pour hermafrodites les femmes en qui il étoit devenu d'une groſſeur conſidérable, comme cela arrive aſſez ſouvent aux femmes d'Egypte, & de quelques autres pays chauds où on eſt quelquefois obligé de le rétrancher.

Compoſition du clitoris. Les mêmes parties qui entrent dans la composition de la verge de l'homme, entrent dans celle du clitoris ; ſon extrémité reſſemble au gland, excepté qu'elle n'eſt pas percée, quoiqu'on y voye les veſtiges d'un conduit : il a une membrane d'une même nature que celle qui tapiſſe la ſurface interne des côtez de la grande fente ; cette peau ſe joignant à angle aigu dans la partie ſupérieure de la fente, forme une production membraneuſe, & toute ridée, qu'on appelle le prépuce du clitoris, à cauſe qu'elle en recouvre l'extrémité, & à ſa partie inférieure on voit un petit frein comme à la verge. Il y a deux nerfs caverneux, un de chaque côté, qui viennent de l'os iſchion : ce ſont ces nerfs, qu'on

O Le gland du clitoris.

P Le prépuce du clitoris.

ap-

appelle, avant que de ſe joindre, les jambes du clitoris, & qui ſe réüniſſant, en font le corps, qui cependant eſt toujours diſtingué en deux parties droite ou gauche par une eſpèce de cloiſon membraneuſe, comme la verge virile; le corps du clitoris eſt la moitié plus court que les jambes; à la différence de celui de la verge qui d'ordinaire eſt quatre fois plus long que ce qu'on nomme ſes jambes ou ſes racines. On trouve ſouvent les jambes du clitoris pleines d'un ſang noir & épais, embaraſſé dans leurs fibres. *ZZ Les jambes du clitoris.*

Il y a quatre muſcles qui vont s'attacher au clitoris; ſavoir deux érecteurs & deux éjaculateurs; les deux premiers prennent leur origine comme vous voyez de l'éminence de l'iſchion; ils ſont couchez ſur les nerfs caverneux, & vont s'inſérer aux parties laterales du clitoris; ils peuvent par leur contraction comprimer des canaux ſanguins, & les obliger de ſe décharger dans la ſubſtance ſpongieuſe du clitoris pour la groſſir & la dreſſer; les deux autres, qu'on appelle éjaculateurs, ſont larges & plats, ils ſortent du ſphincter de l'anus, & s'avançant lateralement le long des lèvres, s'insèrent à côté du clitoris tout proche le conduit de l'urine. Dans leur action ils doivent un peu rétrecir l'orifice du conduit urinaire. *Quatre muſcles du clitoris.* *RR Deux éjaculateurs.*

Quoique ces quatre muſcles finiſſent au clitoris, ils ne ſervent pas ſeulement à le relever & à le roidir, mais encore à reſſerrer & à rétrecir l'orifice du vagin, parce qu'en ſe gonflant ils obligent les lèvres de ſe ſerrer l'un contre l'autre, de maniére qu'elles en compriment mieux la verge dans le tems des approches; c'eſt auſſi par le moyen de ces muſcles que quelques femmes font mouvoir ces lèvres ſelon leur volonté. *Uſage de ces muſcles.*

Vaisseaux du clitoris.

Le clitoris reçoit un nerf assez considérab qui vient de l'intercostal; les artères honteuss lui fournissent du sang, & les vénes du mêm nom reportent ce même sang dans la véne c ve: tous ces vaisseaux sont plus gros que ne demande une partie aussi petite que le clitori ce qui persuade qu'y étant porté plus d'espri & de sang qu'il n'en faut pour sa nourritur le reste est employé à quelqu'autre usage, pa exemple, à le dresser, à le roidir, & à lui cau ser d'agréables titillations.

Usage du clitoris.

Le clitoris étant d'un sentiment aussi exqu qu'il est, ne peut avoir d'autres usages que d' tre le siége du plaisir que les femmes ressente dans l'action.

Le conduit urinaire.

Au dessous du clitoris on voit un trou rond qui est l'entrée du conduit de l'urine; ce can est plus large & plus court que celui des hom mes; c'est pourquoi les femmes ont plûtôt vu dé leur urine. Elles en reçoivent encore un au tre avantage, qui est que l'urine sortant promp tement, entraîne avec soi les petites pierres, sable & le gravier qui reste souvent au fond la vessie des hommes; ce qui empêchent qu'e les ne soient aussi sujettes qu'eux à la pierr Ce conduit qui s'avance par un petit tubercu dans la grande fente, est environné d'un sphin ter, qui est un muscle qui sert à retenir ou lâcher l'urine quand on veut.

Les prostates des femmes.

Il y a entre les fibres charnuës de l'urètre la membrane du vagin, un corps blanchâtre glanduleux, épais d'un doigt, qui s'étend long & autour du col de la vessie: il a plusieur conduits qui sont autant de canaux excrétoire que *Graëf* appelle lacunes, qui se terminent a bas du commencement de l'urètre à la partie an térieure de la vulve, où ils versent une humeu

glai

glaireuſe qui enduit les parties extérieures de la vulve, & les lieux voiſins, ſans ſe mêler avec la ſémence du mâle.

EN deſcendant plus-bas, & écartant les deux lèvres, on void une cavité oblongue, qu'on appelle la foſſe naviculaire, au milieu de laquelle paroiſſent quatre caroncules appellées mirtiformes, parce qu'elles reſſemblent aux grains de mirte; elles ſont ſituées de maniére que chacune occupe un angle, & qu'elles forment toutes enſemble un quarré: ce ſont quatre petites éminences membraneuſes charnuës qui environnent la petite fente; la plus grande au deſſous du conduit de l'urine, les deux moyennes aux parties laterales, & la plus petite eſt placée poſtérieurement à l'oppoſite de la premiére. Leur nombre & leur arrangement varient néanmoins aſſez ſouvent, ſelon la différence des ſujets. *VVVV Quatre caroncules mirtiformes.*

Ces caroncules ſont rougeâtres, fermes, & relevées aux vierges, dans leſquelles elles ſont jointes l'une à l'autre par leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant auſſi ſujettes, leur font avoir la figure d'un bouton de roſe à demi épanouï; mais aux femmes elles ſont ſéparées les unes des autres, & particuliérement à celles qui ont eu des enfans, parce que les membranes qui les uniſſent, étant une fois rompuës, ou par l'entrée de la verge, ou par la ſortie de l'enfant, ne ſe rejoignent jamais.

Elles ſont faites des rides membraneuſes & charnuës du vagin, ce qui en rend l'entrée plus étroite; elles ont deux uſages, l'un d'embraſſer & de ſerrer la verge lorſqu'elle eſt entrée, ce qui augmente le plaiſir mutuel dans l'action; & l'au- *Subſtance des caroncules mirtiformes.*

tre de pouvoir s'étendre aisément, afin de facili-
ter la sortie de l'enfant dans le tems de l'accou-
chement ; on a même observé qu'elles ne paroiss-
sent plus dans les premiéres jours après l'enfan-
tement, à cause de la grande dilatation du vagin
& qu'on ne les revoit qu'après que cette partie
est retressie, & revenue dans son premier état..

XX *Le col de la matrice.*

LE col de la matrice est un canal rond & long
qui est situé entre l'orifice interne & l'ex-
terne ; il reçoit l'épée du mâle, & lui sert de
fourreau ; c'est pourquoi on l'appelle vagin ou
vagina, qui signifie une guaine.

Substance du col de la matrice.

Ce col est d'une substance nerveuse & un peu
spongieuse, ce qui fait qu'il peut s'étendre & se
resserrer : il est composé de deux membranes;
l'une extérieure, qui est rouge & charnuë, ayant
ses fibres dirigées suivant la longueur de la par-
tie, & faisant l'office d'un sphincter, c'est elle
qui attache la matrice avec la vessie & le rectum
& l'autre intérieure, qui est blanche, nerveuse
& ridée orbiculairement comme le palais d'un
bœuf, sur-tout à la partie qui approche de l'ori-
fice externe. Aux femmes qui n'ont point eu
d'enfans, ce col a environ quatre pouces de
longueur, & un pouce & demi de largeur ; mais
à celles qui en ont eu, on ne peut en limiter
la grandeur : les rides qui sont à la membrane
interne, servent à le rendre plus capable de s'al-
longer ou de se racourcir, de se dilater ou de
se resserrer pour s'accommoder à la longueur
& à la grosseur de la verge, & pour donner pas-
sage à l'enfant quand il sort de la matrice.

Grandeur du col de la matrice.

Ce qu'on appelle hymen.

Quelques Anatomistes prétendent qu'il y a
une membrane qu'ils appellent hymen, située
dans le vagina proche les caroncules ; ils veu-
lent qu'elle soit placée en travers, qu'elle soit
per-

percée dans son milieu pour laisser couler les mois ; qu'elle demeure ainsi tenduë jusqu'à ce que par l'approche de l'homme, ou autrement elle soit rompuë & déchirée ; & qu'enfin c'est cet hymen qui est la marque du pucelage.

L'hymen ne se trouve point.

Quelque diligence que j'aye faite pour chercher cette membrane, je ne l'ai point encore vûë, quoique j'aye ouvert des filles de tout âge, c'est pourquoi je ne puis pas en convenir : on peut avoir trouvé le col de la matrice fermé d'une membrane à quelques-unes, comme on l'a trouvé à l'endroit des caroncules à quelques autres : mais ce sont des faits particuliers & extraordinaires.

Le véritable signe du pucelage.

Je ne veux pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la premiére copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelques gouttes de sang ; & que les filles vierges ne ressentent un peu de douleur dans les premiéres approches, mais je ne croi pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement de cette membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que fait la verge pour entrer dans le vagin, en forçant ces caroncules mirtiformes, & en rompant ou dilatant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble ; ce qui rend cette ouverture fort étroite : voilà en quoi consiste la véritable marque du pucelage. Toutes les filles chastes ne peuvent pourtant pas donner à leur nouvel époux ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant à qui la Nature a épargné cette petite douleur, en disposant ces caroncules, de maniére que la verge peut entrer sans faire violence, quoiqu'elles ayent toujours été fort sages : & enfin on ne doit pas être si prompt

à décider sur l'honneur des filles, puisque d'ail-
leurs ni l'étrecissement de l'orifice du vagin, ni
le linge tâché de sang, ne sont pas des marques
assurées de la défloration des filles.

V

L'orifice interne de la matrice.

L'Orifice interne de la matrice est un trou
semblable à celui qui est au bout de la verge
de l'homme: c'est le commencement d'un con-
duit étroit qui s'ouvre pour donner entrée à ce
qui doit être reçû dans la matrice, ou pour
laisser passer ce qui en doit sortir. Cette partie
ressemble tout-à-fait bien au museau d'un petit
chien nouveau né, ou à celui d'une tanche.

Substance de l'orifice interne.

Cet orifice est fort épais, parce qu'il est com-
posé d'une chair spongieuse, & de membranes
froncées & ridées, qui peuvent se dilater & s'é-
tendre beaucoup; quoique cette ouverture soit
si petite dans les vierges, qu'à peine y peut-on
introduire un stilet des plus menus, néanmoins
quand elles sont devenues femmes, elle s'ouvre
suffisamment pour laisser passer un enfant : je
croi que cela ne se fait pas sans peine, puisque
c'est cette partie qui retarde le plus l'accouche-
ment, en ne s'ouvrant que peu à peu par des
efforts que l'enfant fait pour l'obliger à se dila-
ter. Quand les Accoucheurs touchent cet orifi-
ce, ils trouvent qu'il ceint la tête de l'enfant
comme une couronne, ce qui fait appeller cet
état le couronnement de l'enfant : mais après
que l'enfant est passé, cet orifice disparoît, &
toute la matrice n'est plus qu'une grande cavité
depuis l'entrée du col jusqu'à son fond, ce qui
ne dure pas long-tems; car immédiatement
après l'accouchement, ces parties se retrecis-
sent comme une bourse à jettons, dont on tire
les cordons pour la fermer, & elles reprennent
leur état naturel.

L'ori-

L'orifice interne s'entr'ouvre pour recevoir a sémence dans le moment de l'éjaculation ; il e referme ensuite si exactement après l'avoir eçûë que la sonde la plus petite n'y pourroit pas ntrer. Il demeure en cet état jusques vers les lerniers mois de la grossesse, qu'il s'abbreuve l'une humeur visqueuse & glaireuse, qui tranudant des porositez internes de la matrice, découle par cet orifice, ce qui sert à l'amollir & l'humecter, afin qu'il puisse s'étendre plus acilement pour laisser sortir l'enfant. *L'orifice interne est fermé pendant toute la grossesse.*

L'action de l'orifice interne est purement naurelle, puisqu'il agit par une mécanique néessaire, & indépendante de l'ame : & si les nouvemens en étoient volontaires, il se pouroit trouver des femmes qui lui en feroient faie de tout opposez à ceux qu'il fait. *Action de l'orifice interne.*

LA derniére partie qui reste à examiner, est le fond de la matrice, qui est son propre corps, & la partie principale pour laquelle toues les autres sont faites ; elle est plus ample, plus large, & plus élevée que les autres : je l'ai ouverte de sa longueur, afin que vous voyez a capacité, qui est l'endroit où se passe ce qu'il y a de plus surprenant & de plus admirable dans a Nature. *ZZ Le fond de la matrice.*

Le conduit qui est depuis l'orifice interne usqu'à la principale cavité de la matrice, est appellé le col court, pour le distinguer du véritable col, qui est le vagina ; il est de la longueur d'un pouce ou environ ; il est assez large pour aisser entrer une plume d'oye ; sa cavité est inégale & ridée. Ce col aussi-bien que l'orifice nterne, se ferme après la conception, & demeure fermé pendant tout le tems de la grossesse. *Le col court de la matrice.*

Substance du fond de la matrice. La substance de ce fond est membraneuse charnuë & glanduleuse, ses parois ont un doigt d'épaisseur, ce qui fait qu'il peut s'étendre commodement ; sa superficie externe est polie & égale, excepté ses deux côtez où on voit deux éminences qu'on nomme les cornes, où s'attachent les ligamens ronds : l'interne est parsemée de beaucoup de petits pores & de petits vaisseaux qui distilent tous les mois le sang qui doit être évacué, c'est ce qu'on appelle menstrues.

La cavité de la matrice est unique. La matrice des femmes n'a qu'une cavité non plus que celle des bêtes : les lapines, les chiennes, &c. ont une matrice dont les deux cornes se dilatent & forment des sacs particuliers qui contiennent chacun un petit. Ce n'est pas la même chose de la femme, de la cavalle &c. où la matrice ne forme qu'une cavité qui s'élargit plus ou moins selon la grosseur du fœtus, & selon le nombre des enfans, comme lorsqu'il y a des gemeaux. Les cotiledons de la matrice sont plus petits dans les femmes que dans les femelles des autres animaux : & on peut dire que dans celles-là, ce ne sont que des inégalitez de la partie glanduleuse, laquelle a été beaucoup augmentée pour donner racine au placenta.

La cavité de la matrice est fort petite. Cette cavité est si petite, qu'on a de la peine à comprendre qu'un enfant, & quelquefois même plusieurs, puissent être formez dans un espace si resserré ; mais il ne falloit pas qu'elle fût plus grande pour pouvoir embrasser étroitement l'œuf. Et vous remarquerez que cette cavité n'est pas absolument ronde, qu'elle est un peu applatie, afin qu'en approchant ses deux parois l'un de l'autre, elle puisse pousser la sémence reçûë par les trompes jusqu'aux ovaires comme nous le ferons voir dans la suite en parlant de la génération.

CHA-


E.30
B
B
A
A
C
C
D
D
E
G
G
F
F
I
K
N
T
V
V
M
M
H
L
L
V
X
V
Z
Z
Y
X
R
R
N
P
O
S
Q
Q



CHAPITRE III.

Qu'eſt-ce que génération.

LA génération eſt une production d'un Etre ſemblable à celui dont il a été détaché, c'eſt par ſon moyen que les hommes produiſent leurs ſemblables, auſſi-bien que tous les animaux chacun dans leurs eſpèces. L'Auteur de la Nature n'ayant pas trouvé à propos de rendre les Etres qui peuplent l'Univers immortels par eux-mêmes, il a voulu qu'ils ſe perpétuaſſent en s'engendrant les uns des autres, juſques à ce qu'il lui plût de détruire le monde qui eſt l'ouvrage de ſes mains.

C'eſt donc l'intention du Créateur que tous les êtres ſe multiplient par le ſécours de la génération, & pour cet effet, il leurs a donné à tous les parties qui y étoient néceſſaires, il a doué ces parties d'un certain plaiſir qui les détermine à s'accoupler & qui les y porte malgré eux ſans pouvoir s'en défendre : il a fait plus, il a donné à tous les animaux une tendreſſe naturelle qui leurs fait aimer leurs petits, les couver, les défendre, les allaiter, & leurs apporter dequoi les nourrir, juſques à ce qu'ils ſoient en état d'en aller chercher eux-mêmes.

L'homme & la femme ne ſont pas exempts de cette loi générale, leurs parties ſont ſenſibles au plaiſir comme celles des animaux, & c'eſt ſouvent ce plaiſir, plûtôt que le déſir d'avoir des enfans qui les fait ſoûmettre aux loix du mariage, & c'eſt en quoi le Seigneur a donné des marques de ſa ſageſſe & de ſa prévoyance, ſachant bien que la génération deviendroit une action indifférente à l'homme, s'il n'attachoit aux parties deſtinées pour la faire un aiguillon

de

de plaisir qui l'y entraînât, & dont il lui fût difficile de se défendre.

Nous voyons néanmoins quantité d'homme qui ne se soûmettent pas à ce principe universel, les uns par devotion qui se jettent dans de Cloîtres, les autres par libertinage qui ne veulent pas subir le joug du mariage, & d'autre par avarice qui craignent la dépense qu'il fau faire pour élever les enfans. Je ne sai point s'il font bien suivant les règles des Casuistes; mai je croi qu'ils péchent contre l'intention d Créateur, dont le dessein est de peupler l'Univers, car si tous les hommes prenoient ce part les Etats se détruiroient, & le monde devien droit un désert.

Puisqu'il y a des gens insensibles aux avantages & aux plaisirs du mariage, qui ne se souciant point de se voir revivre dans des successeurs qui sont d'autres eux-mêmes, & qui deviennent inutils à l'Etat, en lui réfusant de sujets qui le soûtiendroient, je voudrois qu'il le dédommageassent par quelqu'autre endroit si j'en étois crû; car tout homme qui auroi atteint l'âge de vingt-cinq ans, payeroit un impôt à l'Etat que l'on augmenteroit tous les an jusques à ce qu'il se mariât, & qui finiroit a jour de son mariage, & cet argent seroit employé pour l'éducation des enfans dont les Pere n'auroient pas un bien suffisant pour les élever

Platon, & après lui, les plus grands Philosophes disent que celui qui refuse de se marie & d'avoir des enfans commet un crime, parc qu'outre qu'il devient un membre inutil à l République, il renonce à l'immortalité, meurt tout entier.

J'ai dit qu'avant que d'entrer dans le détai de ce qui se passe dans la génération, il fallo

com

connoître les parties de l'homme & de la femme; mais cette connoiſſance ſeule ne ſuffit pas, il y a deux liqueurs, l'une eſt la ſémence que l'homme donne, & l'autre le ſang menſtruel que fournit la femme qu'il faut examiner, & dont on doit être inſtruit, c'eſt ce que nous allons faire.

CHAPITRE IV.

Qu'eſt-ce que ſémence.

LA ſémence eſt une liqueur blanche écumeuſe & animée, ſéparée du ſang par les teſticules, & abſolument néceſſaire pour la génération. Ceux qui ont cru qu'elle étoit la cauſe matérielle de l'enfant, l'ont regardée comme un aſſemblage de quantité de petites particules détachées de toutes les parties du corps dont elles étoient extraites, leſquelles ſe ſéparoient de la maſſe du ſang en paſſant par les teſticules, & que par l'arrangement de toutes ces particules dans la matrice qui avoient chacunes une idée naturelle des parties dont elles étoient détachées, il s'en formoit un enfant.

Depuis les premiers Anatomiſtes juſques au dernier ſiécle, on a cru que c'étoit le ſang qui étoit la véritable matiére de la ſémence qu'étant apporté par les vaiſſeaux ſpermatiques dans la ſubſtance du teſticule par ſa vertu & ſa chaleur, il s'en feroit une coction, & que ce ſang y étoit converti en ſémence, on croyoit que la véne & l'artère ſpermatique de chaque côté s'anaſtomoſoient enſemble, & qu'il s'y faiſoit un mélange de ſang vénal & d'artériel, & que ces deux ſangs dans le chemin qu'ils faiſoient enſemble pour parvenir au teſticule, ils étoient pré-

préparés pour devenir sémence : c'est pourqu
ils ont appellé cette véne & cette artère vai
seaux préparans.

Cette opinion sur le mêlange du sang vén
avec l'artériel s'est détruite dans le dernier si
cle par la découverte de la circulation du san
On a connu qu'il n'y avoit que l'artère spe
matique qui apporte du sang de la grosse artè
au testicule, & que la véne spermatique repo
toit ce même sang dans le tronc de la véne c
ve ; mais l'opinion que c'étoit du sang qui d
venoit sémence dans le testicule a toujours su
sisté, avec cette différence, qu'on n'y adme
toit plus le sang vénal, & qu'il n'y avoit qu
l'artériel qui en étoit l'unique maître : c'éto
le sentiment de Mauriceau dans lequel il a pe
sisté tant qu'il a vécu.

Ces trois opinions que je viens de rapport
ne sont pas plus vrayes les unes que les autre
on a obligation aux Anatomistes modernes qu
ont fait voir qu'il ne se faisoit point de coctio
dans la substance du testicule, que la sémen
y étoit seulement séparée & filtrée, comme tou
tes les autres liqueurs le sont par les glande
desorte que sans avoir recours à des vertus
à des facultez, je vais vous expliquer ce qu
c'est que la sémence, & comment elle se fait
j'entens la sémence des hommes, car pour cell
des femmes j'en parlerai ailleurs.

Le sang porté du tronc de la grosse artèr
par l'artère spermatique au testicule, se répan
dans toute sa substance, qui n'est qu'un com
posé d'une infinité de petits filets entrelassés le
uns dans les autres, semblables à un tamis trè
fin dont les porosités sont très-petites, & néan
moins capables de laisser échaper la liqueur sé
minale mêlée avec le sang dont tout le testicul

et

ſt arroſé : ces petites particules ſéminales ainſi éparées, ſe coulent le long des filamens juſ-ues à l'épidydime qui eſt à la partie ſupérieure u teſticule, & qui fait le commencement du aiſſeau déferent, & aſſemblées enſemble elles ont un corps de liqueurs qui eſt conduit par le aiſſeau déferent dans les réſervoirs de la ſé-nence, qui ſont des gardouches ou veſſicules éminaires placées entre le col de la veſſie & le ectum : c'eſt là où nous laiſſons la ſémence, 'où elle ſortira dans quelque tems pour porter a fécondité dans l'ovaire de la femme.

CHAPITRE V.

Du ſang menſtruel.

LE ſang que les femmes perdent de tems en tems, eſt appellé ſang menſtruel, parce que ette évacuation ſe fait & ſe doit faire chez el-es, tous les mois ; c'eſt une loi impoſée aux emmes par la Nature, d'avoir de petites pertes e ſang douze fois l'année, à jour marqué. El-es y ſont tellement accoûtumées, qu'elles re-ardent ces pertes comme des ordinaires qui ne oivent pas manquer ; car lorſqu'elles ſe déran-ent, elles ſont incommodées ; c'eſt pourquoi a matrice qui fait ces ſortes d'évacuations, eſt omme l'horloge des femmes, qui marque leur onne ou leur mauvaiſe ſanté.

Il y a néanmoins deux tems pendant leſquels a femme ne doit point avoir ſes ordinaires, le remier, pendant qu'elle eſt groſſe, parce que e ſang qu'elle perdoit, eſt employé pendant la roſſeſſe à la nourriture de l'enfant ; le ſecond uand elle eſt nourrice, à cauſe que le chyle qui eviendroit ſang, eſt converti en lait ; il n'y a pour

pour lors point de ſang ſuperflu, & par conſé-
quent point béſoin d'évacuation : ainſi la fem-
me ne doit rien voir dans ces deux occaſions.

Les filles commencent à avoir leurs ordinai-
res à quatorze ans ; & lorſqu'elles ont une fois
paſſé ce tems, elles ſont réputées grandes fil-
les ; ſi elles avancent ce tems, ou qu'elles re-
culent, c'eſt contre les règles de la Nature. Les
femmes ceſſent de les avoir à cinquante ans ou
environ ; deſorte que depuis quatorze ans juſ-
qu'à cinquante, elles ſont en état d'avoir des
enfans.

Les ſentimens des Anciens ſont différens
ſavoir ſi ce ſang s'échape par les vaiſſeaux du
fond de la matrice, & ſi ce ſont les artères ou
les vénes qui le fourniſſent ; mais ſans m'arrêter
à leurs opinions, je vous dirai que ce ſang ſort
par les vaiſſeaux du fond de la matrice, & qu'il
y eſt apporté par les artères ; car la circulation
nous apprend que les vénes n'apportent rien de
la maſſe du ſang à la matrice, qu'elles ne font
que reporter dans la véne cave le ſuperflu du
ſang dont elle a été arroſée.

Ces mêmes artères, quand la femme eſt groſ-
ſe, s'abouchent avec le placenta, d'où part un
cordon qui en conduit le ſang à l'enfant pour
le nourrir ; le reſte de ce ſang eſt reporté par le
même cordon au placenta, qui le verſe dans les
embouchures des vénes pour être reporté à la
maſſe ; c'eſt pourquoi les femmes ne voyent rien
pendant la groſſeſſe, ou ne doivent rien voir ;
car il y en a quelquefois qui dans les premiers
mois ont été reglées, & même quelques-unes
durant tout le tems de la groſſeſſe, mais cela eſt
rare, & n'arrive qu'à des femmes ſanguines,
dont le ſang, par trop de repletion, cherche à
s'échaper par les vaiſſeaux du col de la matrice.

& comme ce cas eſt extraordinaire, il ne change rien de la loi générale.

La durée de cette évacuation n'eſt pas reglée par la Nature, les unes ne l'ont que pendant vingt-quatre heures, à d'autres elle dure pendant deux ou trois jours, & à d'autres elle ſe continuë juſques au ſixiéme ou ſeptiéme jour, cela dépend du temperament, du plus ou du moins de nourriture que l'on prend, & de l'exercice ou du travail que la femme eſt obligée de faire.

Pour la quantité du ſang qui doit s'évacuer, on ne peut pas la déterminer ; il y en a qui en perdent très-peu, & d'autres qui ſont obligées de mettre des linges, ſans quoi on les ſuivroit à la piſte de leur ſang. Les Dames qui mangent beaucoup, & qui ſont ſédentaires, ont leurs ordinaires en abondance, parceque fourniſſant beaucoup de matiére pour faire ce ſang, & ne faiſant aucun exercice, il faut bien que ce ſang ſorte, ou qu'elles meurent.

La qualité de ce ſang eſt ordinairement bonne, car étant deſtiné, & ſervant effectivement pour la nourriture de l'enfant, il ne doit pas être plein d'autant d'impuretez, comme quelques Auteurs lui en donnent, ni produire tous les méchans effets qu'on lui impute ; il eſt bien vrai qu'il ſe fait des ſuintemens des glandes du col de la matrice, dont les ſéroſitez ſe mêlant avec ce ſang, font qu'il ne paroît pas de bonne qualité, & qu'il ne teint pas le linge d'une couleur auſſi vermeille qu'il auroit fait ſans ce mêlange ; mais ſi on le conſidéroit en ſortant des embouchures des artères du fond de la matrice, on le trouveroit d'une belle couleur, & d'une bonne conſiſtance, & tel qu'il doit être pour nourrir un enfant.

On demande dans lequel de ces trois term
une femme devient grosse, ou si c'est éloign
de ses ordinaires, ou si c'est avant que de l
avoir, ou si c'est après qu'elles sont finies. O
répond que c'est presque toujours à la fin de s
ordinaires; & les Accoucheurs comptent pou
le premier jour de la grossesse celui où les or
dinaires ont fini, & ils ne se trompent guères
car dans le tems de cette évacuation, & imme
diatement après, la matrice échauffée par
sang qui y a passé, fait que la femme en cha
leur désire le mari avec plus d'ardeur, & qu'ell
le reçoit plus amoureusement, & de l'aveu d
presque toutes les femmes, c'est le tems o
elles ressentent plus de plaisir, & c'est aussi c
lui où elles conçoivent plûtôt.

Quoique ce soit une loi absoluë aux femm
d'être reglées pour se bien porter, il y en
néanmoins quelques-unes qui ne l'ont jama
été. En voici un exemple. La femme d'un Va
let de Chambre du Roi, m'a dit il y a sept
huit ans, qu'elle n'avoit jamais eu d'ordinaire
qu'elle n'avoit point été saignée de sa vie,
qu'elle ne savoit point de quelle couleur éto
son sang, parce qu'elle n'en avoit pas vû un
seule goute; & ce qu'il y a encore de particu
lier, c'est que sa mere ayant pris une Paysann
pour la nourrir chez elle à Saint-Germain e
Laye, qui s'ennuyant de ne plus voir sa propr
fille qu'elle avoit donnée à une autre nourric
pria la mere de trouver bon qu'elle la prît, di
sant qu'elle se sentoit assez de lait pour les nou
rir toutes deux ensemble: ces deux filles nour
ries du même lait, n'ont jamais rien vû, & s
portent parfaitement bien; mais aussi elles n'on
point eu d'enfans, quoiqu'elles ayent à présen
chacune vingt années de mariage.

CHA

CHAPITRE VI.

De la fécondité.

LA fécondité eſt une diſpoſition naturelle qu'ont tous les animaux de produire leurs emblables, mais cette diſpoſition deviendroit nutile, ſi tant les mâles que les femelles ne uivoient pas un inſtinct qui les fait s'accoupler es uns avec les autres, d'où s'enſuit la généation : tous les animaux ſe laiſſent entraîner ar cet inſtinct qui leur a été donné par le premier Etre dès la création du Monde ; il n'y a ue l'homme qui, rebelle aux volontez du Souerain Maître, invente de méchantes raiſons our ne s'y pas ſoumettre.

Dans l'Ancien Teſtament la fécondité étoit egardée comme une grace particuliére du Seineur ; c'étoit la bénédiction des mariages, & s familles les plus nombreuſes étoient répuées les plus heureuſes : il n'y avoit ni Moines, i Religieux dans ces tems, tout le monde ſe arioit, & faiſoit des enfans. Nous voyons dans s Evangiles de la Nativité du Sauveur du Ionde, & de la Vierge, une longue Généaogie des Patriarches qui ſe ſont engendrez les ns les autres ; ſi par caprice quelqu'un de ces atriarches eut voulu ſe faire Moine, ces généalogies d'où a dépendu le ſalut des hommes, uroient été interrompues, comme nous avons û des premiéres familles de la France finir par ne eſpèce de devotion mal placée.

Mais ſans pénetrer dans l'Antiquité, on voit s bons effets de la fécondité ; elle produit des tres qui peuplent l'Univers ; elle donne des ujets aux Etats & aux Républiques ; elle fait

naître des enfans qui soutiennent & perpétu[e]
les familles; elle imprime la qualité de pere [&]
de mere aux gens mariez; elle redouble l'am[i]
tié conjugale de mari pour la femme, qui [se]
voyant revivre dans des enfans qui portent [son]
nom, cherche à lui donner tous les jours [de]
nouvelles marques de son amour & de sa reco[n]
noissance; mais quand il n'y a point d'enfan[s,]
le froid & l'indifférence regnent entre le m[ari]
& la femme; & pour lors le mari ressemble [au]
Jardinier qui néglige de labourer un arbre [qui]
ne lui donne point de fruit.

Mauriceau qui a été marié pendant quaran[te]
six ans sans avoir eu des enfans, dit dans [son]
Livre qu'il ne pardonne la passion d'être pe[re]
qu'à ceux qui sont de la famille des Césars [&]
des Bourbons; qu'il s'étonne comment des ge[ns]
du commun peuvent souhaiter ce qui n'est pe[r]
mis qu'aux Monarques & aux hommes Illu[s]
tres. Tous ceux qui n'ont point d'enfans, & q[ui]
ont perdu l'espérance d'en avoir, parlent com
me Mauriceau: ils croyent faire les esprits for[ts]
& se distinguer des autres hommes, en témo[i]
gnant de l'indifférence d'avoir des successeur[s;]
mais dans le fond de l'ame ils pensent autr[e]
ment; & il n'y en a pas un qui ne donna [la]
moitié de son bien pour avoir un enfant: je l['ai]
ouï dire à Mauriceau lui-même plus d'une fo[is,]
& jamais homme ne l'a tant souhaité.

On ne peut pas statuer sur des signes absol[u]
ment certains de la fécondité: elle dépend pri[n]
cipalement de la structure de la matrice, qui [est]
un organe composé de plusieurs ressorts, q[ui]
tous ensemble doivent s'accorder, afin qu'el[le]
fasse bien son devoir; & comme on ne peut p[as]
changer la mécanique de cette partie, quan[d]
quelqu'un de ces ressorts est mal fabriqué, il [n]
fau[t]

it pas être surpris si une femme ne fait point
enfans, quoique d'ailleurs elle paroisse avoir
s dispositions favorables & nécessaires pour
donner.

Les signes généraux de la fécondité, sont qu'u-
femme ait eu ses ordinaires, qu'elle soit bien
glée, que le sang en soit vermeil, & de bonne
nsistance, qu'elle n'en ait ni trop, ni trop peu,
'il coule sans interruption, que l'évacuation
dure qu'environ trois jours, qu'elle les ait
ns douleurs & sans coliques, que la femme
soit point trop grasse, qu'elle ne soit point
ntrefaite dans la taille, qu'elle ne soit point
ngée de vapeurs, qu'elle n'ait point de fleurs
nches, point de pâles couleurs, point d'ap-
tit dépravé, qu'elle ait un bon teint, & qu'elle
t d'un temperament sanguin, qui est le meil-
r de tous.

Avec toutes ces dispositions favorables pour
fécondité, il faut encore que l'imagination
la femme soit échauffée par les avant-goûts
plaisir; il faut qu'elle souhaite l'action,
'elle s'y abandonne sans reserve, qu'elle s'y
rte avec ardeur, qu'elle sente ce qu'elle fait,
qu'entiérement occupée de ce qui se passe,
n esprit ne soit point ailleurs.

Il ne suffit pas pour qu'une terre produise,
'elle ait les qualitez d'une bonne terre, il faut
core pour la rendre féconde qu'elle reçoive
bon grain; aussi la femme avec toutes les
nnes qualitez que je viens de marquer, doit
cevoir de l'homme une sémence bien condi-
nnée, qui y porte la fécondité: toutes les
mences des hommes ne sont point capables
production: on voit des femmes faites &
llées de maniére à donner des enfans, & qui
anmoins n'en font point; le défaut alors vient

du mari qui en sémence mal sa terre, ce qui f
qu'elle ne produit rien : l'expérience journ
liére nous fait voir que plusieurs femmes n'o
point eu d'enfans avec leur premier mari,
qu'elles en ont fait avec un second.

La fécondité dépend donc souvent des bo
nes qualitez de la sémence du mari, & la me
leure est celle qui sort d'un temperament sa
guin : le bilieux a une sémence acre & piquan
le mélancolique l'a trop lente & trop épaiss
le pituiteux la donne trop froide & trop séreus
mais celle du sanguin est blanche, écumeus
& d'une consistance à porter la fécondité da
l'ovaire de la femme. En effet de tous les tem
peramens, le sanguin est préferable aux autre
il est doux, sincère, affable, amoureux, cordi
& le moins vicieux; c'est aussi celui qui gag
le cœur des femmes, qui en est le plus aimé,
qui donne des enfans en plus grand nombre.

CHAPITRE VII.

De la stérilité.

LA stérilité est une disposition générale
toute l'habitude du corps, & en particuli
de la matrice, tout-à-fait opposée à la fécond
té ; autant qu'on louë la femme féconde, a
tant méprise-t-on celle qui est stérile : en effe
quoi est-elle bonne? quel usage en faire dans
monde? Elle est comme une terre ingrate qui n
peut pas faire profiter la sémence qu'on y jett

On distingue deux sortes de stérilitez ; l'un
qui est naturelle, & l'autre qui arrive par acc
dent; par la naturelle on entend celle qui vie
par le vice de la conformation, laquelle on n
voit point, & à laquelle on ne peut apporter a
cun remède ; par celle qui vient par acciden
co

n entend celle dont on connoît la cauſe, & à
quelle le Chirurgien peut remédier.

La ſtérilité naturelle eſt celle dont les parties
e la matrice ſont mal conſtruites dès la pre-
iére conformation, & qui par conſéquent ne
euvent point faire l'action auquel elles étoient
eſtinées ; comme un fond de matrice trop dure
trop ſolide, qui ne laiſſe point échaper par
s embouchures des artériolles, le ſang qui
oit ſortir tous les mois, & qui ne peut point
cevoir les racines de l'œuf & du placenta : une
ompe dont l'ouverture du côté de la matrice,
ui étant bouchée, ne permet pas à la ſémence
e l'homme d'être portée à l'ovaire, ni à l'œuf
e deſcendre dans la matrice ; des reſſorts de la
ompe mal fabriquez, qui l'empêcheront d'al-
r embraſſer l'œuf pour le recevoir, & le con-
uire où il doit aller ; la membrane de l'ovaire
op épaiſſe qui ne permettra pas à la ſémence
e pénetrer dans l'œuf, ni de le laiſſer échaper.
r pluſieurs empêchemens de cette nature, ren-
ent une femme ſtérile pendant toute ſa vie,
elles qui ont eu pluſieurs maris, & qui néan-
oins n'ont point fait d'enfans, doivent être
ertaines qu'elles ont quelqu'un de ces défauts
aturels qui les empêchent d'en avoir.

On renferme les cauſes de la ſtérilité par ac-
dent en quatre articles ; le premier eſt la mau-
aiſe habitude de tout le corps : le ſecond, les
npuretez qui ſe jettent, & qui s'écoulent par
matrice : le troiſiéme, quand l'orifice inter-
e eſt caleux ou recourbé : & le quatriéme eſt
uand l'orifice externe n'eſt pas ouvert comme
le doit être.

Par la mauvaiſe habitude, on entend une fié-
e lente qui mine & affoiblit ; une maigreur
niverſelle qui fond juſques aux parties ſolides,

 une

une masse de sang corrompu, dont les pa
cules séminaires sont tellement dissoutes &
gries, qu'elles ne sont plus propres à être
semblées dans l'œuf pour former les parties
l'enfant; une indolence pour l'action, une
sensibilité pour le plaisir, & une indifféren
pour les caresses du mari.

La matrice, quoique la partie la plus noble
la plus nécessaire pour la production de l'indi
du, est néanmoins un égoût par où s'écoul
les ordinaires tous les mois, & les vuidan
dans les couches. Si elle ne donnoit passage q
ces deux évacuations reglées, elle ne deviendr
pas stérile, elle n'en seroit au contraire que p
fertile, mais les fleurs blanches & les impure
qu'elle reçoit très-souvent, dont elle est abr
vée, & quelquefois ulcerée, font qu'il n'est p
dans son pouvoir de faire la fonction nature
& la rendent incapable de produire un enfan

La troisiéme cause de la stérilité se trouv
l'orifice interne de la matrice, qui devenu d'u
substance dure & calleuse, ne peut pas s'ouv
pour recevoir la sémence de l'homme, ou
fermer pour la retenir lorsqu'il la reçûë,
quand l'ouverture de cet orifice ne regarde p
directement l'orifice externe, étant recour
ou à droite, ou à gauche, ou en arriére, d
sorte que la sémence éjaculée ne peut pas êt
lancée en droite ligne contre cet orifice intern
& qui par conséquent ne peut pas la recevoir

Enfin la quatriéme cause qui rend une fem
me stérile, c'est quand l'orifice externe est te
lement clos & bouché, que la verge de l'hom
me ne peut pas entrer, ce qui arrive ou par
jonction des quatre caroncules mirtiformes,
par une membrane supernumeraire qui en bo
che le passage; il y a tant d'exemples de fille
qu

ui ſont venues au monde imperforées, qu'on e peut pas douter de ce fait, il a fallu avoir cours à la main du Chirurgien, pour donner oyen aux ordinaires de ſortir, & à la verge e l'homme d'y entrer, ſans quoi le mariage e ſe pouvoit pas conſommer. Fabricius cite exemple d'une ſervante que tous les Ecoliers une Penſion ne purent pas dépuceler.

Il y a du remède à ces quatre cauſes accidenlles, à la premiére en guériſſant la fiévre, reonnant de l'embonpoint, & purifiant la maſſe u ſang: à la ſeconde en détournant les imputez qui ſe jettent, & qui abreuvent la matri: à la troiſiéme en rendant la ſoupleſſe à l'ofice interne par des injections émollientes, & faiſant pancher la femme dans l'action ſur côté droit ou gauche, ſelon que l'orifice inrne y eſt recourbé, ou bien s'il regarde l'inſtin rectum, en empruntant la poſture des imaux qui eſt aſſurement la meilleure & la us naturelle; à la quatriéme en débridant les aroncules, ou en ouvrant la membrane ſuperumeraire, afin que la verge puiſſe entrer dans vagin, & porter à la matrice la ſémence néeſſaire pour la génération.

Dans tous les tems la ſtérilité a été regardée omme un défaut eſſentiel. Les femmes qui e donnent point d'enfans, ſont mépriſées, & omparées à un arbre ſec qui ne porte point de uit, que l'on arrache, & que l'on jette au feu. ans l'Ancien Teſtament on croyoit que la ſtélité étoit une punition du Seigneur, & celles ui ne pouvoient point avoir des enfans, ne offenſoient point quand leurs maris en faiient à leurs ſervantes, ou quand ils demanoient à rompre leurs mariages, pour en épour une autre, parce que les enfans étoient eſtiez la bénédiction des mariages.

Les ſentimens d'être pere ou mere, ſont naturels aux hommes & aux femmes, que c'e être criminel que de ne les pas avoir : ceux qu ne veulent point avoir des enfans, ſont comm des monſtres dans la Nature, qui travaillent ſa deſtruction ; on doit au contraire cherch les moyens d'en avoir ; ceux qui ont paſſé tems conſidérable dans le mariage ſans en avoi ſont obligez en conſcience de conſulter Méd cins ou Chirurgiens, de ſe baigner, d'all prendre les eaux, & de faire & ſuivre ce qu'i leurs preſcriront, d'avoir recours aux Saint faire neuvaines & pélérinages ; & il pourra arr ver qu'après tout cela ils n'en auront poin mais ils n'auront rien à ſe réprocher ; ils auro fait voir leur bonne volonté.

Henri II. fut pluſieurs années marié avec Ca therine de Médicis, ſans avoir des enfans. L Roi conſulta Fernel ſon premier Médecin, qu après avoir examiné d'où venoit le défaut, lu enſeigna la poſture dont il ſe devoit ſervir e careſſant la Reine, qui en eut ſept tout de ſuit

Henri IV. ne pouvant point avoir des enfan avec la Reine Catherine ſa premiére femme après nombre d'années paſſées, & avoit fait plu ſieurs remèdes inutiles : l'Egliſe les ſépara. Il épouſa Marie de Médicis, dont il en eut plu ſieurs ; ce qui fait voir que la ſtérilité eſt un cauſe de la diſſolution du mariage.

Louis XIII. a été vingt ans marié avec Ann d'Autriche, ſans qu'elle devint groſſe, dont i ne faut pas s'étonner, puiſque le Roi étoit d'un tempérament indifférent pour les femmes, & qu'il étoit preſque toujours ſéparé de la Reine : mais au bout de ce tems, ſoit par un retour d'amitié, ou ſoit que ſon Confeſſeur lui eut or-donné par pénitence de coucher avec la Reine ;

elle

lle eut deux Princes, ce qui prouve que ce n'eſt
as le Sacrement qui fait germer les enfans,
nais que c'eſt quand le mari fait ſon devoir.

Ce n'eſt pas dans les femmes ſeules que la
érilité eſt réputée un vice ; elle l'eſt encore
ans les hommes: ceux à qui on a ôté les par-
es qui les faiſoient véritablement hommes,
ont fuis & mépriſez de tout le monde ; car ou-
e qu'ils ne ſont bons à rien, c'eſt qu'ils ont
ne phiſionomie chocante, qui ſemble porter le
nalheur par-tout où ils vont ; dans une baſſe-
our même les chapons à qui on a ôté le pou-
oir d'être peres, & les poulardes celui d'être
eres, ſont chaſſez & battus par les autres ani-
aux qui les haïſſent, quoiqu'ils n'en ſachent
s la raiſon; ainſi tout ce qui eſt ſtérile eſt mépri-
ble & vicieux, ſelon les règles de la Nature.

Je dis ſelon les règles de la Nature, car je
prétens pas condamner ceux & celles qui re-
oncent à la fécondité par des vœux, ou par des
otifs de devotion ; mais je regarde la fécon-
té comme un talent donné par l'Auteur de la
ature, à tous les Etres pour s'en ſervir, &
ur travailler à la multiplication ; & je croi que
ux qui la mépriſent, & qui ne ſe marient
int, péchent contre ſon intention, puiſque
premier Sacrement qu'il a inſtitué, c'eſt ce-
i du Mariage.

CHAPITRE VIII.

De la conception.

A conception eſt au principe, un commen-
cement d'un nouvel Etre, qui ſe fait par la
nction & l'action du mâle & de la femelle.
ous avons expliqué dans le Chapitre précedent
mment elle ſe faiſoit, nous allons dans celui-
ci

ci tâcher de connoître quand elle eſt faite.

Il n'y a guères d'occaſions où le Chirurgie ſoit plus ſouvent conſulté que ſur les dout où les femmes ſont de ſavoir ſi elles ſont gro ſes, ou non; & il n'y a rien de plus embaraſſa pour lui que la déciſion qu'il en doit faire, pa ce qu'elles ne parlent que ſuivant ce qu'elles d ſirent; celles qui ſouhaitent d'être groſſes, disent que ce qui peut favoriſer leurs intention celles au contraire qui ne voudroient pas l'êtr déguiſent tout ce qui pourroit convaincre qu'e les le ſont; elles ont preſque toutes ſi peu c bonne foi là-deſſus, qu'il ne faut pas que Chirurgien, par trop de confiance en leurs p roles, en décide légèrement; il faut qu'il l écoute, qu'il paroiſſe perſuadé de ce qu'elles l diſent, mais qu'il diffère ſon jugement à cau des ſuites fâcheuſes qui pourroient en arriv ſi elles ſe trouvoient groſſes, après qu'il aur prononcé qu'elles ne l'étoient pas.

Afin que le Chirurgien ne puiſſe pas ſe trom per ſur le jugement qu'il doit porter toucha la conception, il faut qu'il en diſtingue les ſi nes en quatre tems différens : 1°. En ceux q ont précedé l'action : 2°. En ceux qui ont a compagné l'action : 3°. En ceux qui ont ſui immédiatement l'action : 4°. En ceux qui n ſont ſurvenus que quelques tems après l'actio

Les ſignes qui précèdent l'action, ſont ſi l femme a un air de ſanté, ſi elle n'eſt point tro graſſe, ni trop maigre; ſi elle eſt d'un bon tem pérament, c'eſt-à-dire amoureux, ſi elle aim bien ſon mari, ſi elle en a été ſéparée par que que voyage, ſi elle a ſouhaité ſon retour ave empreſſement, ſi étant revenu elle a reſſenti u treſſaillement de joye qui lui annonçoit le plai ſir qu'elle en attendoit, s'il eſt arrivé ſur la fi

du

du tems de ſes ordinaires, ou peu de jours
après; avec toutes ces bonnes diſpoſitions une
femme eſt prête à concevoir.

Ceux qui accompagnent l'action, ſont l'avi-
dité avec laquelle la femme ſouhaite le mari,
'ardeur avec laquelle elle le reçoit, le plaiſir
nutuel qu'ils reſſentent l'un & l'autre; ſi le mari
ent la tête de ſa verge fraper contre l'orifice
nterne, ce qui fait un redoublement de plaiſir
la femme; quand l'homme & la femme éja-
ulent leurs ſémences en même tems; quoique
elle de la femme ne faſſe que contribuer à ſon
laiſir; cela marque une matrice échauffée, &
n fureur, pour ainſi dire, qui va audevant de
a ſémence de l'homme pour la recevoir, & qui
'ayant reçûë, fait un mouvement de contrac-
ion qui la comprime, & l'oblige d'entrer dans
es trompes, & d'aller juſqu'à l'ovaire. Les
abiles faiſeuſes d'enfans ſont ſûres d'avoir con-
û quand elles ont ſenti ce tremouſſement in-
ontinent après l'éjaculation, parce que c'en
ſt un ſigne infaillible.

Ceux qui ſuivent de près l'action du coit;
Mauriceau veut que l'homme retire la verge
lus ſeiche qu'à l'ordinaire; que la femme ne
e trouve point mouillée, parce qu'il ſuppoſe
ue les deux ſémences ſont retenues pour for-
ner l'enfant; mais cela ne ſe trouve pas vrai,
ar il n'y a qu'une très-petite partie de la ſé-
nence de l'homme qui ſoit portée à l'ovaire,
 la femme eſt mouïllée comme de coutume:
 elle a ſenti une légère douleur au nombril, ſi
a region de la matrice s'eſt applatie, ſi elle s'eſt
entie plus abatue & plus fatiguée après l'ac-
on, qu'elle n'avoit accoutumé de l'être, & ſi
lle n'a point eu d'envie de recommencer; ce
nt des ſignes qu'elle a conçû.

Les

Les signes qui n'arrivent que quelques jours après l'action, sont en très-grand nombre : si elle devient chagrine, de mauvaise humeur, paresseuse, & assoupie ; si elle perd l'appetit & ne veut point manger de ce qu'elle aimoit le plus, si elle a des envies dépravées pour des alimens extraordinaires, si elle a les yeux battus, enfoncez & languissans, si son sein commence à lui faire de la douleur, s'il grossit & se durcit, si le cercle en est plus grand & plus brun, si les bouts en sont plus gros & plus relevez, si elle crache beaucoup, si elle a des douleurs de dents, si elle vomit quelquefois, si elle a de l'indifférence pour les caresses du mari ; enfin si ses ordinaires sont arrêtez, & qu'elle ne voye plus rien : tous ces signes dénotent la conception.

Ils ne sont pas néanmoins si certains qu'ils ne puissent tromper ; par exemple, la suppression des ordinaires sans grossesse, peut produire beaucoup de ses accidens ; c'est pourquoi il faut que le Chirurgien fasse voir sa prudence lorsqu'il doit prononcer si une femme est grosse ou non ; il ne risque rien à faire un jugement douteux plûtôt qu'affirmatif, parce que c'est le tems qui éclaircit de la vérité. Un Chirurgien ne se répent jamais d'avoir douté, & il peut se répentir d'avoir assuré.

Dans une maladie considérable qui demandera de grands remèdes, si la malade est soupçonnée d'être grosse, les Médecins ne lui en ordonneront point qu'ils ne soient sûrs de l'état où elle est, qui peut mieux les en instruire que le Chirurgien-Accoucheur ; c'est alors qu'après avoir examiné mûrement toutes choses, il doit encore suspendre son jugement, parce que toute femme qui est en puissance de mari, peut tous les jours devenir grosse : Quel spectacle

af-

ffreux ne feroit-ce point fi après avoir décidé qu'elle n'étoit pas groffe, & avoir pris des remèdes violens, on voyoit fortir un enfant mort, omme il n'eft arrivé que trop fouvent ; ou fi nalgré tous les remèdes la femme demeuroit roffe, & accouchoit à tems, comme je l'ai û plus d'une fois!

Si le Chirurgien eft confulté par une mere nquiéte & foupçonneufe, qui aura fait un juement téméraire de fa fille, ou par une autre nere de trop bonne foi, à qui il ne fera pas enré dans l'efprit que fa fille peut être groffe, & ue l'on traitera pour une autre maladie, il faut our lors que le Chirurgien faffe l'office de Méiateur, qu'il ménage l'honneur de la fille, & a réputation de fa famille, & qu'il n'aille pas ar trop de précipitation irriter les parens, & ournir matiére à une hiftoire qui ferviroit d'enetien à toute la Ville.

Il arrive fouvent que des femmes condamées à la mort, déclarent qu'elles font groffes; eux qui font appellez par les Juges pour les ifiter & en décider, ne doivent point imiter ette Sage-femme, qui dans une pareille occaon dit aux Juges que la criminelle n'étoit point roffe, à laquelle ayant été exécutée, on troua dans la matrice, en la diffequant publiquenent, un enfant de trois mois & demi. Il eft rai qu'il y a plufieurs de ces malheureufes qui e difent groffes pour differer leur punition; mais vaut encore mieux la retarder de quelques nois, jufqu'à ce que l'on ait des preuves cerines qu'elles ne le font pas, que de rifquer de ire périr un enfant avec fa mere.

On fait qu'il fe fait tous les jours des coneptions, & on eft certain qu'elles fe font dans ventre de la mere, mais on a de la peine à

com-

comprendre comment elles se font ; la diversi
des sentimens de ceux qui nous en ont écri
jette dans l'embarras sur ce que l'on en do
croire ; je vais rapporter dans le Chapitre sui-
vant les trois principaux, afin que l'on puiss
juger, & suivre celui qu'on trouvera le plu
vrai-semblable.

CHAPITRE IX.

Trois sentimens sur la génération.

IL ne faut pas s'étonner si sur l'ouvrage l
plus impénétrable de la Nature, qui est l
génération, il y a tant de différens sentimens
je ne rapporterai ici que les trois principaux
dans lesquels je me renfermerai. Le premier
que c'est l'homme qui fournit toute la matié
dont l'enfant est formé : le second, que l'hom-
me & la femme donnent également leurs sé-
mences pour le former : le troisiéme, que c'e
la femme qui donne un œuf, dans lequel l'en-
fant est formé après que la sémence de l'hom-
me y a porté la fécondité.

Ce premier sentiment étoit celui des ancien
Philosophes dont Aristote étoit du nombre, qu
croyoient que la sémence seule de l'homme éto
suffisante pour produire un autre homme ; qu
cette sémence jettée & reçûë dans le fond de l
matrice, son orifice interne se fermoit si exacte-
ment, qu'il n'y pouvoit plus rien entrer ni sor-
tir ; qu'après il se faisoit un arrangement d
particules de cette sémence, dont chaque par-
tie du corps étoit composée.

Ils regardoient la femme comme une terr
fertile dans laquelle le Laboureur jette du grai
& qui ne produiroit rien si elle n'étoit bien en-
sémencée ; desorte que selon eux, le mâle don-
n

ie la sémence, & la femelle le lieu & la nourriture à un fœtus, jusques à ce qu'il soit assez ort pour sortir de cette prison.

Ils alloient plus loin, en disant que les femelles étoient des animaux imparfaits; que la Nature se proposoit de faire des mâles, qu'ils isoient être parfaits, & qu'elle ne faisoit des emelles que par erreur; mais les lumiéres du Christianisme ont détruit cette opinion des preniers Philosophes; elles nous apprennent que : mâle & la femelle sont tous deux sortis de i main du Créateur, & par conséquent égalenent parfaits.

Le second sentiment a subsisté pendant plus e quinze ou seize Siécles. Tous les Anatomises qui ont écrit pendant tout ce tems, étoient ersuadez que la génération se faisoit par le mênge des sémences de l'homme & de la feme, que l'un & l'autre en fournissoient égaleent pour former l'enfant.

Ce sentiment étoit si universellement reçû, appuyé de tant de raisons, & de tant de faits ui leurs paroissoient vrai-semblables, que pennt la longueur de tous ces tems, personne ne est avisé de le contester; & nous le suiverions ut-être encore aujourd'hui, si dans le dernier écle quelques Anatomistes ne nous avoient it voir que l'homme étoit produit par un uf, comme le sont tous les Etres qui peuplent Univers.

En effet on ne doit pas être surpris si cette reur a subsisté; tant de circonstances sembient l'autoriser, qu'il étoit impossible de ne pas suivre; c'est cette vrai-semblance qui a traîné Mauriceau dans cette opinion; il a telment crû qu'elle étoit la véritable, que quoie de son tems on ait fait la découverte des

œufs,

œufs, il n'a jamais voulu changer de ſentimen
& au contraire il l'a regardée comme une nou
veauté que l'on ne devoit point introduire,
a perſiſté dans ſes écrits à ſoutenir que la géne
ration ſe faiſoit de la maniére qu'il l'a décrit

Il eſt perſuadé que la femme a deux teſticul
comme les hommes, qu'ils ſont placez dans
capacité du ventre, au deſſus de la matrice, afi
que par la chaleur du lieu, la ſémence de la fem
me qui eſt plus ſéreuſe & plus humide que cell
des hommes, fut animée & perfectionnée; qu
dans la ſubſtance de ces teſticules, comme dan
celle des hommes, il s'y fait une coction du ſan
qui y eſt converti en ſémence, laquelle y e
gardée dans de petits veſſicules, pour être en
ſuite portée par les vaiſſeaux éjaculatoires dan
le fond de la matrice, au tems de l'action.

La ſémence de la femme étant, ſelon Mau
riceau, verſée avec plaiſir & chatoüillemen
dans la matrice, dans le même tems que cell
de l'homme eſt éjaculée dans le vagin, & reçû
dans ce même fond de la matrice, dont l'orific
interne ſe ferme alors pour ne les point laiſſe
échaper, & pour comprimer & embraſſer d
toutes parts ces deux ſémences; après quoi ell
réduit de puiſſance en acte par ſa chaleur, le
diverſes facultez qui ſont dans les ſémence
qu'elle contient, dont elle débroüille peu à pe
le cahos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſémen
ces écumeuſes & boüillantes ſont toutes rem
plies, leſquelles ayant reçûs un mouvement di
vin dans le premier moment de la conception
ſont comme les inſtrumens avec quoi elle com
mence à tracer les premiers lineamens de toute
les parties auſquelles elle donne avec le tems
l'accroiſſement & la derniére perfection, ave
le ſécours du ſang menſtruel qui y eſt porté.

O

On a objecté que si la génération se faisoit de
tte maniére, il faudroit que la femme n'usa
pint du coit pendant qu'elle est grosse, parce
ue la sémence versée par l'éjaculation qu'elle
feroit dans le fond de la matrice, troubleroit
conception, & causeroit l'avortement. Pour
ver cette objection, on suppose qu'il y a un
tre vaisseau éjaculatoire qui dans le tems de
grossesse, conduit la sémence dans le col de
matrice; que ce vaisseau étant plus long que
utre, est la cause pourquoi les femmes gros-
s ont plus de plaisir dans le coit que les au-
es, parce que par la longueur du conduit le
atouillement dure plus long-tems; mais ces
ux vaisseaux éjaculatoires sont imaginaires,
se pouvant pas démontrer, aussi-bien que
tte augmentation du plaisir dont les femmes
conviennent pas.

Ces deux parties situées au dessous & à quel-
e distance du fond de la matrice, que des An-
ens ont nommez testicules, ne le sont point
fectivement, ce sont deux corps composez
acun de dix ou douze vessicules de la grosseur
un gros pois, attachées chacune par une pe-
e queuë comme sont les grains de raisin, &
i semblable aux grains de raisin, n'ont point
communication les unes avec les autres, &
i contiennent chacune une liqueur capable
former un enfant, comme tous les œufs qui
mposent l'ovaire d'un poule, renferment cha-
n dequoi faire un poulet.

Suivant le principe de Mauriceau, il faudroit
e ces vessicules dont il forme le testicule de
femme, se communicassent les unes aux au-
s pour pouvoir verser la liqueur qu'elles con-
nnent dans le vaisseau éjaculatoire qu'il leur
nne; il faudroit aussi qu'il pût faire voir cet

autre vaiſſeau, par lequel il conduit la ſéme
dans le vagina pendant la groſſeſſe; il faud
encore qu'il nous prouva l'inutilité de pluſie
parties qui ſont au col de la matrice, & à l'o
fice externe, & particuliérement du clitoris,
l'uſage duquel il ne dit pas un mot; mais co
me il n'y a pas une ſeule particule dans la
brique de la machine qui n'ait ſon uſage, n
allons tâcher de les connoître.

Cette opinion du mêlange des ſémences,
tellement pleine de difficultés qu'il eſt preſ
impoſſible de les éclaircir, & d'autant plus q
pour l'expliquer on a recours à des facultez
des vertus, & à des mouvemens divins qui
contentent point le Phyſicien qui veut qu'
lui faſſe connoître ce qui ſe paſſe par des eff
purement naturels.

On convient que Dieu a créé tous les Et
qui ſont dans l'Univers, & que nous ente
dons par la Nature, une cauſe ſeconde qui a
ſur tous ces Etres, ſelon les mouvemens qu'
ont reçûs du Créateur, & ſuivant les règles
la mécanique dont ils ſont fabriquez; ſur
principe tâchons de déveloper comment ſe f
la génération de l'homme, & n'ayons point
cours à des qualitez occultes, ni à des facult
qui ne ſont que des termes qui n'expliquent rie

L'Ecriture nous apprend que Dieu ne s'
ſervi que d'un ſeul moyen pour créer l'Unive
& tous les Etres qui le rempliſſent: il a dit,
tout a été fait; & comme il vouloit que c
Etres fuſſent perpétuels en ſe produiſant les u
les autres, les recherches des habiles Phyſicie
nous font voir que le Créateur s'eſt ſervi d'u
moyen uniforme pour cette production unive
ſelle, qui eſt par le moyen d'un œuf.

Par ce mot d'œuf, on n'entend pas ſeul
men

ent parler de ceux des oiſeaux qui ſont con-
us de tout le monde. On en fait un mot géné-
l qui comprend ceux des animaux, des poiſ-
ns, des inſectes, & des plantes; enfin par un
uf on entend tout ce qui renferme en ſoi un
tre ſemblable à celui dont il a été détaché.

On ſait que les œufs des oiſeaux contiennent
acun dequoi produire un petit oiſeau; que
ux des poiſſons renferment un autre poiſſon;
ie de ceux des inſectes il en ſort un petit in-
ſte; que des graines des plantes il en vient
ie plante ſemblable à celle qui l'a produit. Il
y avoit que les animaux terreſtres qu'on ne
oyoit pas ſortir d'un œuf, parce qu'étant en-
ndrez & nourris dans les entrailles de leurs
eres, ils n'en ſortoient qu'après être tout-à-
it formez; mais le principe de leur génération
fait par un œuf, & eſt ſemblable à celui de
us les autres Etres, avec cette différence que
s oiſeaux couvent hors d'eux-mêmes, & que
s animaux de la terre, dont l'homme eſt du
ombre, couvent en eux-mêmes.

Parce que j'ai commencé de dire ſur l'opi-
on des œufs, on connoît que je ſuis perſuadé
ie c'eſt l'unique moyen dont l'Auteur de la
ature s'eſt ſervi pour la production de tous
s Etres, je vais tâcher d'en convaincre le Lec-
ur, en lui expliquant le plus intelligiblement
'il me ſera poſſible, tout ce qui ſe paſſe dans
génération.

CHAPITRE X.

Comment l'enfant eſt formé.

J'Eviterai tout autant que je le pourrai de me
ſervir d'aucuns mots qui puiſſent choquer
la pudeur de ceux qui liront cet Ouvrage: je

choisirai les termes les plus modestes, & n'emploirai que ceux dont les Physiciens & Naturalistes ne peuvent pas se dispenser de servir pour faire connoître toutes les circonsta ces d'une action que tous les hommes veulle pratiquer, & dont ils ne veulent pas qu'on parr

La premiere circonstance, qui est absolume nécessaire pour la génération, c'est la diversi des sexes : le mâle sans la femelle, & la feme séparée du mâle, ne produiront rien ; il fa donc qu'ils soient l'un avec l'autre, & qu' s'approchent ; car s'ils ne faisoient que se r garder, ils ne feroient point d'enfans, & il suffit pas qu'ils s'approchent l'un de l'autre, faut encore qu'ils s'accouplent ensemble.

Tous les animaux, chacun dans leurs espèc exécutent cet accouplement dans la posture q leur instinct naturel leur a inspiré ; il n'y a q l'homme qui a inventé des postures pour s plaisir. Devroit-il chercher du ragoût dans u action dont il doit s'aquiter simplement, parr qu'elle est purement naturelle. Je n'entre point dans ce détail, je dirai seulement que posture la plus convenable pour la génératio est celle dans laquelle la sémence peut être la cée directement dans le fond de la matrice.

On ne voit point les animaux se cacher po s'accoupler ; ils le font dans tous les endro où ils se rencontrent : l'homme seul se déro aux yeux des autres, & il semble qu'il soit ho teux de produire son semblable. Il n'en éto pas de même dans l'Antiquité, puisqu'en d mandant à un Philosophe ce qu'il faisoit, il r pondit fiérement, je plante un homme. En e fet, y a-t-il plus de mal à planter un homm qu'à planter un choux ?

Afin que l'accouplement du mâle avec la fe mel

ıelle ait ſon effet, il faut que l'un & l'autre
ɔurniſſent chacun de leur part ce qui eſt né-
eſſaire pour engendrer. Examinons ce qui dé-
end du mâle, & après nous verrons ce que
femelle doit donner.

Trois conditions ſont requiſes au mâle, 1°.
érection, 2°. l'introduction, 3°. l'éjaculation;
il manquoit quelqu'un de ces trois articles,
ouvrage ne ſe pourroit pas accomplir; car il
ut qu'ils ſe ſuccèdent l'un à l'autre, & très-
omptement.

Par l'érection on entend le roidiſſement de
verge, qui ſe fait par le ſang artériel porté
ıns les deux nerfs caverneux, lorſque l'ima-
nation eſt échauffée par la préſence de l'objet,
ı par l'idée du plaiſir qu'on ſouhaite de reſ-
ntir. Ce ſang alors emplit ces gros nerfs, les
ɔnfle, & les roidit de telle maniére, que la
erge devenuë furieuſe, cherche à ſe ſatisfaire,
animal n'étant plus maître de lui, & l'hom-
ıe ayant ſouvent oublié ſa raiſon.

Par l'introduction on entend l'entrée de la
erge ainſi roide dans le col de la matrice, qui
a pas moins d'empreſſement de la recevoir,
ı'elle en a d'y entrer. Ces deux parties ſont
ıtant faite l'une pour l'autre, qu'une gaine eſt
ite pour un couteau; c'eſt pourquoi on a don-
é au col de la matrice le nom de vagin, dérivé
e *vagina*, qui ſignifie gaine. Ces parties pour
rs reſſentent un chatouïllement mutuel cauſé
r une friction qui leur fait ſouhaiter une éja-
ılation réciproque, à laquelle elles aſpirent,
ımme étant le but de leurs plaiſirs.

Par l'éjaculation on entend la ſortie de la ſé-
ence de l'homme, qui étant détachée des gar-
uches ſéminaires, force les vaiſſeaux éjacu-
oires de lui donner paſſage, & eſt pouſſée

avec impétuosité par les muscles éjaculatoi hors de l'urètre, pour être jettée dans la m trice. C'est dans ce moment que par un engou dissement délicieux, le plaisir augmente à excès, que l'imagination & toutes les sen tions, abandonnent les autres parties pour porter uniquement en cet endroit; desorte q ce qui n'étoit qu'un chatouillement dans commencement, devient une espèce d'ext sur la fin de l'action.

Ces trois circonstances accomplies, ce n' point la faute de l'homme si la femme ne co çoit point, il a fait de son côté tout ce qui pendoit de lui. Voyons à présent ce qui se pa chez la femme.

Je suppose une femme d'une bonne con tution, qui n'a aucune maladie essentielle, qui a passé l'âge de quatorze ans, laquelle vrée aux caresses de son mari, les reçoit av joye, & s'y abandonne toute entiére: dans c te heureuse disposition, la verge dans l'état q je viens de la marquer, ayant été introdu dans le vagina, & ayant éjaculé la sémen contre l'orifice interne de la matrice, cette mence en est reçûë & portée dans le fond la matrice, d'où elle est poussée par les co duits des trompes aux ovaires, où frapant l'œ le premier disposé à être en maturité, elle rend fécond, & l'oblige de se détacher de l' vaire, & de tomber dans le même canal de trompe qui le conduit dans le fond de la mat ce, & dont par la suite il en sort un enfant.

Cette manœuvre, quoique nouvellement c couverte, s'est faite de tous tems; il ne fa pas avoir des lumiéres surnaturelles pour concevoir, car elle est toute mécanique; & examinant bien la structure de la matrice,

es parties qui l'accompagnent, on connoîtra u'elle ne se peut pas faire autrement. Je vais n faire observer toutes les particularitez, afin ue les plus incrédules, & les plus obstinez ontre l'opinion des œufs, ne puissent pas en isconvenir.

Les deux ligamens ronds dont j'ai fait voir, ontre le sentiment de tous les Anatomistes qui eurs en attribuoient un tout opposé, que l'u-age étoit d'amener le fond de la matrice au-evant de la verge pour en recevoir la sémence; es ligamens ayant fait leur fonction, & la sé-nence reçûë, l'orifice interne s'étant fermé xactement, le fond de la matrice par un mou-ement peristaltique la resserre, & sa cavité de-enant plus petite, elle presse la sémence, & oblige d'entrer dans les canaux des trompes, d'aller jusqu'à l'ovaire.

Il faut observer que la cavité de la matrice 'est pas absolument ronde, qu'elle est large & late; que quand elle se resserre ce sont ces eux parois, savoir celui de devant, & celui de erriére, qui s'approchent l'un de l'autre, com-ne font les deux platines d'un gofrier, & qui aplatissans sur la sémence reçûë, la contraig-ent de prendre le chemin de l'ovaire. C'est ce nouvement de la matrice que les femmes ne nanquent pas de ressentir, qui a fait croire aux ectateurs du mêlange des deux sémences, que 'étoit la matrice qui se resserroit pour embras-er les sémences, & qui leur a fait dire que c'é-oit un signe infaillible de la conception.

Une des raisons des plus fortes de ces Sec-ateurs contre les Ovaristes, étoit que les ca-aux des trompes étant ouverts par leurs extré-nitez, la sémence qu'ils avoient reçû ne pou-roit pas se dispenser de tomber dans la capacité du

du ventre ; que si l'on vouloit qu'elle fût por
tée à l'ovaire , il falloit donner à cette tromp
un instinct ou une faculté d'aller dans ce tem
là se joindre à l'ovaire, parce que dans les au
tres tems elle en est éloignée, comme on le vo
effectivement dans tous les cadavres que l'o
ouvre.

On répond à cette objection, que le mêm
mouvement que les ligamens ronds font fai
au corps de la matrice en l'approchant de la ve
ge, tire aussi l'extrémité des trompes qui y so
attachées, & que l'autre extrémité des tromp
est obligée par ce moyen de monter en hau
& de s'approcher des ovaires ; & de plus les lig
mens larges étant attachez au fond de la ma
trice , ils ne peuvent se dispenser de le suivr
lorsqu'il descend en bas ; & par conséquent le
ovaires qui tiennent à ces ligamens larges ; de
sorte que l'extrémité de la trompe montant e
haut , & l'ovaire descendant en bas par le mê
me mouvement, ces parties deviennent conti
gues , & en état à l'ovaire d'être frapé par l
sémence apportée par la trompe, & à la trom
pe de recevoir l'œuf qui se détache de l'ovair
pour le porter dans la matrice.

Il ne faut point à ces parties, d'instinct ni d
facultez pour faire ce qu'elles font , de mêm
qu'il n'en faut point pour sonner à des sonnet
tes attachées à un cordon ; il n'y a qu'à tirer l
cordon, & infailliblement elles sonneront. Ain
ces parties agissent par un mouvement de res
sort qui dépend absolument de leur structur
naturelle , & qui ne leur permet pas de fair
autrement.

Tous les œufs qui composent l'ovaire de la
femme, ne sont pas d'égale grosseur , de même
que ceux qu'on trouve dans les ovaires des pou-
les ;

es; ceux qui approchent le plus de leur matu-
ité, sont les plus gros, & ceux qui en sont
es plus éloignez, sont les plus petits. Ces œufs
ont composez d'une petite pellicule très-dé-
ée, qui renferme une liqueur assez semblable
du blanc d'œuf; si on les fait cuire, ils se
urcissent comme le blanc d'un œuf de poule.
C'est de cette liqueur dont l'enfant est formé,
omme le poulet l'est du blanc de l'œuf.

Les œufs des animaux terrestres sont diffé-
ens de ceux des volatils : ceux des premiers
e sont composez que d'une petite membrane,
: d'une liqueur qu'elle contient, ceux des
erniers ont une coquille, & renferment un
iune, la coquille leur étoit nécessaire, parce
u'étant obligez de couver leurs œufs hors
'eux-mêmes, il leur falloit cette coquille pour
eur servir de rampart contre de petits accidens
ui pourroient leur arriver : ils avoient aussi
ésoin d'un jaune pour servir de nourriture au
etit dans le tems qu'il est renfermé dans la
oquille, & jusqu'à ce qu'il pût en sortir; mais
es animaux terrestres couvans en eux-mêmes,
'avoient bésoin ni de l'un, ni de l'autre.

Tous les œufs pour être rendus féconds, il
ut qu'ils soient frapez par la sémence du mâ-
: nous voyous que les œufs que les poulettes
nt sans avoir été cochées, sont clairs, & ne
roduisent rien. Il faut donc que la sémence
u coq porte la fécondité à l'ovaire de la pou-
, si l'on veut avoir des poulets; il faut de
ême que la sémence de l'homme aille à l'o-
aire de la femme, si on en veut voir sortir des
fans.

On fait bien que c'est la sémence du mâle
ui rend l'œuf fécond; mais l'embarras est de
voir comment cela se fait : tâchons de dé-
voiler

voiler ce myftère. Dans le moment de l'éjacu-
lation, les deux premiéres gouttes de la fémen-
ce, qui font ce qu'il y a de plus fubtil, & qu
en font proprement l'efprit, font lancées
jettées loin de la verge, le plus groffier & .
plus épais ne faifant que baver le long de
tête de la verge, demeure dans le vagina :
font ces deux premiéres gouttes qui font reçû
dans la matrice, & envoyées promptement
l'ovaire, qui frapans la membrane du premi
œuf qu'elles touchent, l'imbibent, la pénètren
& fe mêlans avec la liqueur qui la remplit, e
les la vivifient & l'animent, de maniére qu
devenu plus gros, il fort de la petite cavité q
le contenoit, & entrant dans la trompe,
porté & conduit dans la matrice.

J'ai vû quelques filles qui malheureufemen
pour elles, ont expérimenté ce que j'avanc
dans la crainte de devenir groffes, elles ne pe
mettoient à leurs amans que de le mettre ent
les cuiffes, & fe croyoient par ce moyen e
fûreté, & qui par la fuite fe font trouvées gro
fes & pucelles; ce qui n'eft pas difficile à com
prendre, car dans l'ardeur de l'action, la ma
trice échauffée, avide de recevoir la verge
la fémence, s'étoit avancée jufqu'à l'orific
externe ; & ces deux premiéres gouttes de l
fémence de l'amant ayant été lancée contre l'o
rifice, elles avoient été reçûes & portées à l'o
vaire; deforte que ces filles font devenues gro
fes fans qu'il y ait eu introduction de la verge
& quoique le plus groffier de la fémence n'a
été verfé qu'entre leurs cuiffes.

Il n'y a pas long-tems que je fus confult
par un Directeur à qui une fille de Famille e
fe confeffant à lui, avoit fait un pareil aveu
Il ne pouvoit pas croire qu'il n'y eut eu quel
qu

ue chose de plus ; mais après que je lui eut xpliqué la possibilité du fait, il me quitta dans e dessein de travailler auprès des Parens pour es marier ensemble.

Par tous ces faits on connoît que c'est l'esrit seul de la sémence, contenu dans ces deux remiéres gouttes qui vivifie l'œuf; que le plus rossier ne sert qu'à pousser le plus subtil dans 'endroit où il doit aller : d'autres faits détruient encore l'opinion du mêlange des deux sénences ; ceux qui la soutenoient étoient peruadez que tout le corps de la sémence entroit ans le fond de la matrice, & par conséquent ue la femme se trouvoit seiche après l'action ; nais cette circonstance ne se trouve pas vraye, ar soit qu'elle ait conçû, ou soit qu'elle n'ait as conçû, elle est toujours mouïllée, & obligée de s'essuyer.

Il n'est pas difficile à concevoir que le plus ubtil de la sémence qui en est comme l'élixir, peut aisément pénetrer la membrane de l'œuf pour l'animer, puisque la sève de la terre qui n'est pas à beaucoup près si pénetrante que la émence, imbibe les membranes des graines que l'on y jette, les perce, les grossit, & les fait germer en peu de tems.

Il y a environ dix ans qu'il s'éleva une opinion nouvelle, qui disoit que l'origine de l'homme & de tous les animaux, étoit un vers ; qu'il y avoit dans toutes les sémences une infinité de petits vers, qu'ils appelloient séminaires ; que le microscope faisoit découvrir, comme ceux que l'on voit nager dans le vinaigre, qu'on les apperçoit se mouvoir dans une sémence chaude, & qu'ils périssoient aussi-tôt qu'elle étoit refroidie. Ils prétendoient que de la sémence qui alloit fraper l'œuf, un de ces vers en perçoit

çoit la membrane, & que s'étant placé da
l'œuf, ce jet étoit le premier principe de l'a-
nimal qui en étoit formé ; ils ne rempliſſoie
pas ſeulement de vers la ſémence, ils en me
toient encore dans toutes les liqueurs, & da
toutes les parties de l'animal.

Cette opinion s'eſt rallentie peu à peu,
ceux qui en ont été les inventeurs & les défe
ſeurs, ont de la peine à la ſoutenir, parce qu'i
prétendoient faire voir des milliers de petits ve
dans très-peu de ſémence, & que de ce gran
nombre il n'y en avoit qu'un qui vivifia l'œu
& que tous les autres devenoient inutils; ma
que ce ſoit un ver ou l'eſprit de la ſémence q
entre dans l'œuf pour l'animer, cela ne chang
rien à notre principe, il ſe détache enſuite,
entre dans la trompe pour être conduit dans l
matrice.

Les trompes ſont des conduits membraneu
dont les ouvertures des extrémitez flotante
ſont plus larges que celles qui percent la ma-
trice; elles ſont faites à peu près comme de pe-
tits entonnoirs; deſorte qu'ayant reçû l'œuf pa
l'extrémité la plus large, elle l'embraſſe & l
preſſant doucement par un mouvement vermi-
culaire ſemblable à celui des inteſtins, elle l
fait avancer juſqu'à ce qu'il ſoit tombé dans l
cavité de la matrice.

CHAPITRE XI.

Des enfans formez hors de la matrice.

IL eſt arrivé quelquefois, ſoit par la groſſeu
de l'œuf, ſoit par l'étroiteſſe du paſſage qu
l'œuf s'eſt arrêté dans ce conduit, qui ne pou-
vant pas aller plus loin, s'y eſt germé, y a jetté
des

es racines, qui s'étant abouchées avec les vaiſ-
aux de la trompe, comme il auroit fait avec
eux de la matrice s'il y étoit entré, s'eſt nourri
a groſſi juſqu'à un certain dégré ; mais la
embrane de la trompe n'étant pas capable d'u-
e auſſi grande diſtenſion que celle de la ma-
ice, elle s'eſt crevée, & l'enfant eſt tombé
ans la capacité du ventre, où il a quelquefois
ſté mort pluſieurs années, & d'autres fois cau-
la mort à ſa mere dans le tems qu'il a forcé
priſon.

Les exemples de la groſſeſſe de vingt-cinq
ns d'une femme de Toulouſe, celle de vingt-
ois ans d'une femme de Pont-à-Mouſſon, &
uſieurs autres dont je rapporte les hiſtoires
ans la Diſſertation ſur la génération que j'ai
onnée dans mon Anatomie de l'Homme, font
i de ce que j'avance : j'ai encore reçû de Breſt
y a peu d'années, la relation d'une groſſeſſe
ont l'enfant avoit été formé dans la trompe,
ne l'ai pas encore donnée au Public, mais
lle confirme les autres, & prouve que c'eſt un
it conſtant qu'il y a eu des enfans qui ſe ſont
rmez dans la trompe, comme dans la matrice.

De ces faits, quoique véritables, Mauriceau
'en a jamais voulu convenir, parce qu'ils ne
accordoient pas à ſon principe ſur la généra-
on. Il étoit perſuadé qu'elle ſe faiſoit par le
êlange des deux ſémences ; or ces ſémences
e pouvoient s'arrêter dans le conduit de la
ompe, étant des liqueurs qui en ſeroient ſor-
aiſément par l'une de ſes extrémitez ; il n'y
oit donc qu'une cavité comme celle de la
atrice qui les pût retenir : & ſelon lui, il n'y
oit que ce lieu ſeul où ſe pût faire la géné-
tion ; mais s'il eût voulu ſe rendre à l'opinion
es œufs, il eût connu qu'elle étoit poſſible
dans

dans la trompe, comme on le voit par cett
planche qui représente un enfant formé dans l
trompe d'une femme grosse morte à l'Hôte
Dieu de Paris.

L'histoire qu'il rapporte lui-même de cett
femme de la ruë de la Tannerie qui mouru
& dont il fit graver la matrice, prouve ce qu'i
s'efforce de contester. Il soutient que l'enfan
a été formé dans la propre substance de la ma
trice, & non dans la trompe; sa preuve e
que le ligament rond, & la corne de la matri
ce de ce côté en étoient séparez, parce qu'i
s'étoit fait un allongement en forme de her
ne, dans lequel étoit une poche qui contenoi
l'enfant, & que s'étant crevée à trois mois
avoit causé la mort à la mere avec des convu
sions, & de très-grandes douleurs. Mauricea
auroit bien de la peine à nous faire concevo
comment la sémence, telle qu'il la suppos
mêlangée avec celle de la femme, peut entre
dans la substance de la matrice, s'y loger, &
y former un enfant, aussi n'en parle-t-il pa
Mais on peut facilement comprendre que l'œu
s'est arrêté à l'extrémité de la trompe qui per
ce la substance de la matrice, parce que ce bou
de la trompe en étant l'endroit le plus étroit
il est probable qu'il se doit plûtôt arrêter l
qu'ailleurs. Tous ceux qui ont examiné ce fai
sont convenus que cet enfant avoit été form
dans l'extrémité de la trompe qui aboutit à l
matrice, & ont été confirmez dans l'opinio
des œufs. Graëf l'a aussi autorisé dans son Li
vre des Organes de la femme qui servent à l
génération; il n'y a que Mauriceau qui a voul
être seul de son sentiment.

Ne parlons plus de ces œufs qui s'arrêten
en chemin, examinons ceux qui arrivent à bo
port

ort, munis de toutes les qualitez néceſſaires our donner des enfans, c'eſt-à-dire qui conennent toutes les particules capables de forier un corps, & qui ont été rendus féconds ar la ſémence de l'homme qui les a frapez.

CHAPITRE XII.

'ar quels moyens l'enfant reçoit ſa nourriture.

UN œuf ayant été reçû & embraſſé de la matrice, commence par jetter de petits amens en forme de racines qui ſe gliſſant en- e les fibres de la ſubſtance de la matrice, en çoivent un ſang qu'ils apportent à l'œuf pour nourrir, l'augmenter, & déveloper ce qu'il ontient ; il reſſemble en cela à un grain de ed, qui jetté dans une terre fertile, comence par répandre des racines qui lui appornt une ſève qui lui ſert à nourrir la plante ı'il renferme.

De ces premiers filamens & de ce ſang aprté, il s'en forme un corps de figure ronde, mblable à un petit gâteau qu'on nomme *plaцta*, qui non-ſeulement ſert à attacher & ſuſndre l'œuf au milieu du fond de la matrice, ais encore à entretenir la circulation du ſang la mere avec l'enfant, & de l'enfant avec la ere en recevant celui de la mere & l'envoyant l'enfant, & en renvoyant à la mere celui qui i revient de l'enfant.

Le placenta par une mécanique admirable, çoit le ſang par les artères de la mere, qui pandu dans ſa ſubſtance entre dans les bran- es de la yéne umbicale, qui le porte par le rdon à l'enfant ; il va enſuite paſſer par le

ven-

ventricule droit de ſon cœur, d'où il paſſe pa
le trou Botal dans le gauche, ne pouvant pa
paſſer par ſes poumons, parce que le fœtus n
reſpire point : de ce ſang artériel de l'enfant
il en revient une partie au placenta par les deu
artères iliaques, où étant de nouveau répandu
dans le placenta, il entre dans les embouchu
res des vénes de la matrice, pour être port
dans la véne cave, & de là au cœur avec l
reſte du ſang de la mere; deſorte qu'il y a dan
le placenta des artères de la mere & de l'enfan
& il en ſort auſſi des vénes de la mere & d
l'enfant, ce qui entretient la circulation entr
l'une & l'autre, tant que l'enfant eſt dans l
ventre de la mere.

Le placenta attaché par ſa partie ſupérieur
au fond de la matrice, & par ſon inférieure
la membrane de l'œuf, ces parties ne font plu
qu'un corps pendant que l'enfant eſt enferm
dans la matrice. Du milieu de ce corps deſcen
un petit cordon qui va s'attacher par ſon extré
mité à un petit germe qui eſt au milieu de l'œuf
ce petit germe eſt le premier principe de l'hom
me, qui dans le commencement n'eſt pas plu
gros qu'un grain de millet, il groſſit à méſur
que le ſang y eſt apporté, & inſenſiblemen
toutes les parties de ſon corps ſe dévelopent le
unes après les autres, qui toutes enſemble for
ment un enfant parfait.

Ce cordon qui eſt attaché par ſon extrémit
ſupérieure au placenta, va par ſon inférieur
s'inſérer au nombril du fœtus; il eſt compoſ
d'une véne appellée umbilicale, qui porte l
ſang de la mere qu'elle puiſe du placenta dan
le corps du fœtus, & des deux artères nom
mées iliaques, qui partent des artères du fœ
tus, & qui vont le long de ce cordon verſer le
ſang

ng qui revient du fœtus dans le placenta : ces
ois vaiſſeaux ſont envelopez d'une membrane
ii empêche qu'ils ne ſe rompent dans le che-
in qu'ils font du fœtus au placenta.

Quelques Anciens croyoient que la longueur
ce cordon contribuoit à perfectionner le ſang
ii y paſſe, mais ils n'en ont pas trouvé les
ritables uſages qui ſont deux, l'un pour laiſſer
liberté à l'enfant de ſe remuer, & de ſe
urner dans le ventre de la mere ; & l'autre
our laiſſer ſortir l'enfant le premier dans le
ms de l'accouchement, & enſuite le placenta,
qui n'auroit pas pû ſe faire s'ils euſſent été
tachez l'un proche de l'autre, parce qu'ils au-
ient été obligez de ſortir enſemble.

Ceux qui ont voulu ſavoir ce qui ſe formoit
premier, ont tous aſſuré que c'étoit la mem-
ane qui contenoit les ſémences : nous en con-
enons avec eux ; mais non pas de la maniére
la formation ; car ils prétendent qu'elle eſt
ite dans la matrice, & qu'elle eſt le premier
ıvrage de la Nature, & nous aſſurons qu'elle
t fabriquée dans l'ovaire, & qu'elle tombe
ute faite dans la matrice avec la liqueur qu'el-
contient.

Ce fait rapporté par Hippocrate, dont ils ſe
rvent pour autoriſer leur opinion, prouve la
ôtre : ils diſent qu'après une conception de
jours une femme avorta, & que ce qu'elle
tta étoit renfermé dans une membrane ſem-
able à celle d'un œuf qui n'a point de coquil-
, & que la ſémence contenue dans cette mem-
ane étoit déja brouïllée & pleine de filets rou-
s qui marquoient le commencement d'un en-
nt ; d'où ils concluent que cette membrane
ant auſſi forte, c'étoit ce qui avoit été com-
encé le premier.

On leur répond, qu'il eſt impoſſible que ce membrane ait pû être formée en ſix jours, renfermer en ſi peu de tems les deux ſémi ces, & leur donner les premiéres teintures la conception. On ajoute que ſi elle eût formée dans la cavité de la matrice, elle en roit eu la forme, parce qu'elle lui auroit ſé de moule, mais qu'étant ronde & petite, venoit de l'ovaire, & que c'étoit un œuf après avoir ſéjourné pendant ſix jours dans matrice, s'en étoit détaché, & en étoit ſo par l'avortement; ainſi cette hiſtoire rappor par Hippocrate, & citée par Mauriceau, co firme l'opinion des œufs.

En mettant une vingtaine d'œufs couver ſo une poule, & en caſſant un tous les jours, verra quelles parties ſont formées les prem res; & on connoîtra les progrès qu'elles fo tous les jours; mais on ne peut pas faire de p reilles expériences ſur les femmes; il en fa juger par comparaiſon de l'un à l'autre, & d tems qu'il faut pour les former; car l'homm eſt neuf mois enfermé dans le ventre de ſa m re, & le poulet ſort de ſa coquille au bout dix-huit jours.

Tous les Naturaliſtes conviennent que c' le cœur qui eſt le premier formé; que c'eſt l qui par ſon mouvement donne les premiers ſi nes de la vie. En effet ſi on regarde à trave de la lumiére un œuf nouvellement couvé, verra un point rouge qui eſt le cœur, où abo tiſſent pluſieurs vénules qui lui apportent ſang, lequel il diſtribue aux autres parties po les former & les nourrir.

Quand une fois le cœur eſt en mouvemen il communique la vie à toutes les autres parti de la machine, par le moyen du ſang qu'il

re

çû, qu'il a vivifié en passant par ses ventri-
ules, & qu'il distribue universellement par tout
corps, où il est poussé par une infinité de
fférentes pulsations ; desorte que c'est par la
rculation du sang que l'homme commence de
vre, c'est par elle qu'il vit tant qu'elle sub-
ste, & c'est enfin par elle qu'il meurt aussi-
t qu'elle cesse.

C'est donc le cœur qui est le premier formé, premier vivant, & le dernier mourant; mais s Physiciens ne s'accordent pas sur le tems où corps de l'enfant est tout-à-fait formé ; les ns veulent que le mâle le soit avant la femel- ; d'autres que ce soit la femelle qui ait le plû- t atteint sa perfection : & d'autres que le mâle la femelle soient parfaits en même tems; le us grand nombre est de ceux qui suivent ce ernier sentiment. En effet nous voyons que s cochets & les poulettes éclosent en même our ; & si l'on consulte les femmes qui ont eu lusieurs enfans, elles diront qu'elles sentent galement remuer les garçons & les filles dans même tems ; & s'il y en a quelqu'une qui ait enti un enfant remuer plûtôt qu'un autre, ce- a vient de la force ou de la foiblesse de l'en- ant, & non pas par l'avancement ou le retar- ement de la formation.

Si nous en croyons Kerckring, il nous as- ure dans son Traité de la génération du fœtus, voir trouvé dans la matrice d'une femme mor- e subitement, quatre jours après ses menstrues, n petit fœtus dont les parties se distinguoient es unes des autres, quoiqu'elles ne fussent en- ore que grossiérement tracées. Hippocrate dit ue toutes les parties du corps de l'enfant sont ntiérement formées & figurées au septiéme our. Pineau nous a donné la figure d'un fœ-

tus de vingt jours, qui étoit parfaitement accompli en toutes ses parties. Mauriceau en a conservé dans de l'esprit de vin deux de vingt-cinq ou trente jours, dont toutes les parties du corps étoient tellement bien figurées, qu'on distinguoit assez que l'un étoit un garçon, & l'autre une fille.

De ces faits rapportez nous tirerons deux conséquences ; la premiére que le fœtus est plûtôt formé que ne l'ont dit une infinité d'Auteurs, qui ont prétendu qu'il n'étoit parfait & vivant que lorsque la mere commençoit à le sentir : & la seconde, qu'il faut qu'il ait été formé d'un œuf qui en renfermoit la matiére & le principe, avant que d'être dans la matrice; car s'il étoit produit par le mêlange des sémences, il ne pourroit pas être parfait en si peu de tems.

Nous voilà en quelque maniére éclaircis de la formation du fœtus, mais nous sommes dans une ignorance grossiére sur le tems que l'ame vient en prendre possession pour l'animer, & mettre en mouvement tous les organes & les ressorts d'une aussi belle machine.

CHAPITRE XIII.

A quel tems l'enfant est animé.

TOus les Anatomistes ne s'accordent point sur ce tems; les uns le fixent à trente jours, d'autres à quarante, & d'autres vont jusques à deux ou trois mois ; mais suivant notre principe elle y doit arriver plûtôt, qui est dans le tems que le cœur & les vaisseaux sont disposez à commencer le mouvement circulaire du sang; ce seroit en vain que la Nature auroit fabriqué

un

n corps plein d'organes & de ressorts, si l'ame 'y entroit point, il resteroit immobile, & sans ie.

C'est donc l'ame qui met la matiére en mou-ement ; c'est elle qui lui fait faire toutes ses onctions, qui comme Souveraine se place dans cerveau, d'où comme d'un Trône elle en-oye par le moyen des nerfs ses ordres à toutes s parties pour se faire obéïr ; c'est elle enfin ui conserve le corps, & qui le fait subsister nt qu'elle ne le quitte point, & qui le laisse érir quand elle s'en sépare.

Mais qu'est-ce que l'ame ? de plus habiles ens que moi n'ont jamais pû le dire ; c'est pour-uoi je n'entreprendrai pas d'en parler, je me ontenterai de rapporter ici ce que quelques-ns en ont pensé : Il y en a qui croyent que utes les ames sont créées dès le commence-ent du monde, & qu'aussi-tôt qu'un corps oit disposé à la recevoir, il en descendoit une our l'animer ; d'autres sont persuadez que les nes sont créées à mésure que les corps sont rmez, & prêts à être organisez ; d'autres que me est une harmonie & union des quatre qua-ez élementaires qui font agir la matiére ; d'au-es que l'ame est l'esprit & la chaleur de la sé-ence, qui met en mouvement les parties cor-orelles ; d'autres qu'elle est un soufle du Créa-ur, qui comme cause premiére fait mouvoir utes les causes secondes. Tous ces différens ntimens seroient plus capables de nous em-rrasser, que de nous éclaircir, si la foi ne nous seignoit pas que l'ame est une substance in-ible & immortelle qui anime le corps ; & l'étant une étincelle de la Divinité, elle doit bsister éternellement.

CHAPITRE XIV.

Des membranes qui envelopent l'enfant.

LA membrane qui ſert d'envelope à l'enfa
tant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere,
la même qui renfermoit la liqueur de l'œ
avant la conception; de très-mince qu'elle ét
pour lors, & ſemblable à une toille d'araigné
elle épaiſſit à méſure que l'enfant croît, & e
eſt très-forte dans les derniers mois de la gr
ſeſſe, & capable de réſiſter à tous les mouv
mens de l'enfant.

Cette membrane qui ne paroiſſoit que ſimp
lorſqu'elle étoit œuf, ſe peut ſéparer en de
quand l'enfant en eſt ſorti; dont l'une qui
l'extérieure, eſt appellée chorion, & l'au
amnios.

Cette premiére membrane à qui l'on a don
le nom de chorion, eſt forte, dure & épaiſſ
elle eſt un peu rude & inégale par toute ſa pa
tie extérieure, qui eſt du côté qu'elle touche
la matrice; mais elle eſt plus polie en dedan
& elle s'unit & ſe joint de toutes parts avec l'am
nios; deſorte qu'il ſemble que les deux ne fa
ſent qu'une ſeule & unique membrane. Il y
a qui veulent qu'elle ſoit attachée dans tou
ſa circonférence à la matrice; mais elle n'
adhérente qu'à l'endroit du placenta qu'elle r
vêt du côté qui regarde l'enfant.

Le ſentiment de Mauriceau eſt que le ch
rion eſt adhérent à la matrice; il y a apparen
qu'il le croit, puiſqu'il l'a écrit; mais ſon op
nion eſt détruite par trois ou quatre objectio
que voici: La premiére, lorſque l'accouch
ment ſe déclare, cette membrane pouſſe en d
hors

rs, & s'alonge en forme d'un gros boudin
ein d'eau, qui se crève pour donner passage
'enfant; cet alongement ne se pourroit pas
re si elle étoit adhérente. La seconde, c'est
e quelquefois l'enfant sort la tête envelopée
une grande partie de cette membrane, c'est
qu'on appelle être né coëffé; cette partie de
embrane ne pourroit pas sortir avec l'enfant
elle tenoit à la matrice. La troisiéme, qu'a-
ès l'accouchement, lorsqu'on veut délivrer
femme, on ne trouve point d'adhérence de
tte membrane avec la matrice, il n'y en a
'à l'endroit du placenta. Enfin ma quatriéme
servation, c'est que pendant la grossesse plu-
urs femmes vuident des eaux qui se sont amas-
es entre la matrice & le chorion : si ces par-
es étoient adhérentes, ces eaux n'auroient pas
s'y placer.

La seconde membrane qui est appellée am-
os, & qui tapisse intérieurement le chorion,
t si mince qu'elle en est transparente; elle est
n peu inégale du côté qu'elle s'attache au cho-
on, mais elle est fort polie par sa partie inter-
e, qui est le côté par où elle touche à l'en-
nt qu'elle renferme immédiatement. Elle ne
uche point au placenta, parce que le chorion
t entre les deux; elle est tellement adhérente
chorion, qu'on a de la peine à l'en séparer;
quand des deux on n'en feroit qu'une, on
e se tromperoit guères.

On peut comparer ces membranes à un ba-
n dont la peau de dehors est beaucoup plus
paisse & plus forte que celle de dedans, ou
en aux deux membranes qui envelopent le
rveau, dont la dure-mere est plus épaisse que
pie-mere, avec cette différence que celles du
rveau sont tout-à-fait séparées l'une de l'au-

 tre;

tre; & que celles-ci ſont tellement jointes
adhérentes enſemble, que les plus habiles An
tomiſtes ont de la peine à les ſéparer.

Les uſages de ces membranes ſont, 1°. d'a
ſembler, & de renfermer toutes les particul
propres à former un enfant. 2°. De condui
de l'ovaire par la trompe dans la matrice tout
ces particules aſſemblées dans leurs cavitez
afin qu'elles ne ſe diſſipent, & qu'elles y arr
vent toutes en ſûreté. 3°. De ſervir d'envelop
à l'enfant pendant les neuf mois qu'il eſt dan
le ventre de la mere. 4°. De contenir les eau
dans leſquelles nage l'enfant, juſqu'au momen
qu'il ſort de ſa priſon.

Les Commeres ſont perſuadées que les en
fans qui viennent au monde avec une partie d
cette membrane qui leur couvre la tête, ſon
plus heureux que les autres, elles diſent qu'i
ſont nez coëffez, & cela s'eſt tourné en pro
verbe chez elles; mais cette circonſtance étan
tout-à-fait naturelle, elle ne contribue en au
cune maniére à les rendre plus heureux que le
autres. Mauriceau dit qu'elle arrive aux accou
chemens qui ſe font promptement, & toujour
aux femmes qui ſont faites de maniére à laiſſe
ſortir leurs enfans en toute liberté, parce qu
pour lors l'enfant n'eſt pas obligé de faire de
grands efforts pour crèver la membrane dans ſa
pointe, il l'amene preſque toute entiére au
tour de ſa tête, ce qu'il n'auroit pas fait ſi le
chemin avoit été plus étroit; deſorte qu'il dit
que la mere & l'enfant ſont également heureux
dans un pareil accouchement, la mere d'avoir
accouché avec facilité, & l'enfant de n'avoir
pas fait beaucoup d'efforts pour ſortir.

CHA-

CHAPITRE XV.

Des eaux dans lesquelles nage l'enfant.

IL est certain qu'il y a dans ces membranes une liqueur séreuse dans laquelle l'enfant flo- tant qu'il y est enfermé ; mais nos anciens natomistes ne s'accordent point sur la nature e cette liqueur, & ils ne conviennent pas mê- ne sur la maniére dont elle y est apportée.

Le plus grand nombre a décidé que cette eau 'étoit autre chose que l'urine de l'enfant, fon- ez sur ce qu'elle étoit salée comme l'urine, e qui n'est pas une preuve convaincante : les rmes ont une saveur salée, & plusieurs autres rositez, & néanmoins elles ne sont point uri- e; les eaux devoient avoir de la salure, afin e les défendre contre la corruption, & qu'el- s se pussent conserver autant de tems que l'en- nt séjourne dans la matrice ; elles servent ême de saumur à l'enfant ; & on voit mani- stement qu'un enfant mort dans le ventre de mere, s'y conserve un très-long-tems sans corrompre.

Nous voyons que l'urine laissée dans un pot e chambre s'y fermente, & aquiert un dégré e puanteur insupportable, quand elle a séjour- é dans la vessie plus qu'elle ne doit, quoique n réservoir naturel, elle y devient plus rou- e, plus âcre & plus puante ; à plus forte rai- n si elle avoit demeuré pendant neuf mois ns ces membranes, que deviendroit-elle ? incommoderoit-elle pas l'enfant, & ne le fe- it-elle pas périr. Dans les accouchemens nous yons que cette eau est claire & nette, & qu'elle a aucune mauvaise odeur, ce n'est donc pas l'urine?

Si l'enfant urinoit, pendant le long-tem qu'il séjourne dans la matrice, il faudroit qu'i s'amassa plus d'un seau d'urine ; mais comm le sang qui y est apporté pour sa nourritur est épuré de tous excremens tant grossiers qu séreux, il ne sort rien ni par l'anus, ni par l'u rètre ; ainsi cette sérosité ne peut pas être c l'urine.

Les voyes par lesquelles ils la font versé dans ces membranes, font voir l'impossibilit que ce soit de l'urine : les uns veulent que c soit par l'ouraque qu'elle y est apportée ; d'au tres que ce soit par la verge qu'elle y est ver sée ; mais l'ouraque n'étant qu'un ligament qu sert à suspendre le fonds de la vessie, & qu n'étant point cave, ne peut point servir de con duit à l'urine ; les autres qui la font verser pa l'urètre, croyent avoir trouvé un chemin facil & incontestable ; mais les garçons qui vienner au monde avec le bout de la verge tout-à-fa clos, & les filles qui ne sont point percées, qui néanmoins on trouve la même quantit d'eau, & qui par conséquent n'ont pas uriné font voir que leur opinion n'est pas la vérita ble ; à quoi on peut ajoûter que dans les fausse grossesses, & dans les faux germes, il y a d l'eau comme dans les véritables.

Mauriceau croit que ces eaux sont engen drées des humidités vaporeuses qui transuden & exhalent sans cesse par les porositez du corp de l'enfant, lesquelles frapant les membrane se convertissent en eau ; qu'ainsi elles ne son faites que par la seule transpiration : il ne s souvient pas en cet endroit qu'il a dit que le faux germes avoient de l'eau ; cela étant son opinion n'est pas la véritable, puisque les faux germes sont des corps dures & solides qui n

peu

euvent pas tranſpirer, & de plus dès les pre-
iers jours de la conception, le germe de l'en-
nt n'étant pour lors que gros comme un grain
e millet, on le trouve environné d'eau, quoi-
u'il ſoit incapable de tranſpiration.

Cette eau a la même origine que toutes les
utres ſérofitez du corps; c'eſt une lymphe qui
ſt ſéparée & filtrée par les glandes de ces mem-
ranes, & qui diſtile peu à peu dans leurs cavi-
ez; de même que la ſérolité qu'on trouve au
œur, eſt filtrée par les glandes du péricarde,
celle qu'on voit dans les ventricules de la tête
ar les glandes du cerveau. Dès le moment
ue l'enfant eſt germé, il eſt environné de l'eau
ui eſt dans l'œuf, à méſure que les membra-
es s'étendent & s'épaiſſiſſent, la quantité de
eau augmente de telle ſorte, qu'il s'en trouve
nviron une chopine dans le tems de l'accou-
hement.

Il eſt plus vrai-ſemblable de croire que cette
au eſt filtrée & diſtilée par les glandes, com-
ne le ſont toutes les autres ſérofitez, que de
ouloir la faire ſortir par les ſueurs de l'enfant;
faudroit ſuppoſer qu'il fût dans des ſueurs
ontinuelles, pour en fournir autant qu'il s'en
onſerve pendant neuf mois, & autant que l'on
n voit ſortir dans l'accouchement, ce qui l'af-
oibliroit, & l'empêcheroit de profiter, & de
roître par la trop grande diſſipation qui ſe fe-
oit chez lui.

On donne trois uſages à ces eaux; le pre-
nier, d'être un corps moyen entre l'enfant &
es membranes, afin qu'il n'en ſoit point trop
reſſé, comme celle du péricarde qui empêche
ue le cœur ne ſoit incommodé par ſon enve-
ppe, & celle du ventricule du cerveau qui em-
êche que leurs parois ne s'affaiſſent l'un con-
tre

tre l'autre. Le ſecond, de permettre à l'enfant de ſe mouvoir en liberté, & de ſe tourner dans les tems qu'il le doit. Le troiſiéme, de faciliter l'accouchement en humectant les parties de la femme, ce qui les rend plus capables de dilatation, & ce qui fait que l'enfant gliſſe & ſort plus facilement que ſi ces parties ſe trouvoient à ſec.

Il y a environ quarante-cinq ans, qu'étant à des Conférences que M. Denis Médecin, faiſoit chez lui, on agita une queſtion, ſavoir ſi l'enfant dans le ventre de la mere, étoit nourri par l'umbilic, ou s'il ſe nourriſſoit par la bouche; il ſe trouva quelques Savans, ou ſoi diſans tels, qui s'efforcèrent de prouver qu'il prenoit ſon aliment par la bouche; la meilleure raiſon qu'ils apportoient pour prouver leur ſentiment étoit que l'enfant auſſi-tôt qu'il étoit né, en lui préſentant le teton, il le prenoit, le ſuccçoit & avaloit le lait qui en ſortoit, ce qu'il n'auroit pû faire, diſoient-ils, s'il n'avoit contracté cette habitude dans le ventre de la mere : ils vouloient que l'eau dans laquelle il nage, fut une ſéroſité laiteuſe qu'il avaloit ſans ceſſe, & qui lui ſervoit de nourriture. Cette propoſition fut agitée dans pluſieurs Conférences; & enfin cette nouvelle opinion avorta peu de tems après ſa naiſſance : il y eut tant de raiſons qui la détruiſoient, qu'elle ne pût pas ſe ſoutenir longtems. Je n'en apporte point ici, je laiſſe au Lecteur à en décider.

CHAPITRE XVI.

Du placenta ou arriére-faix.

LE placenta, que la plûpart des Sages-femmes appellent délivre, parce qu'une femme qui

ui accouche n'eſt pas abſolument délivrée qu'il
e ſoit ſorti ; d'autres le nomment arriére-faix,
arce que c'eſt un fardeau que la femme ne vui-
e qu'après que l'enfant eſt ſorti de la matrice.
'eſt une maſſe de chair ſpongieuſe, ſemblable
 quelque maniére à la ſubſtance des poumons
 de la rate, entrelaſſée & tiſſue d'une infini-
 d'artères & de veines qui compoſent la plus
ande partie de ſon corps.

Cette maſſe de chair a la figure d'un gâteau ;
le eſt plate & ronde, & de la grandeur d'une
ſiette : elle a l'épaiſſeur de deux travers de
oigts dans ſon milieu, mais elle eſt moins é-
iiſſe vers les extrémitez de toute ſa circonfé-
nce : ſi on la conſidère du côté qu'elle re-
rde l'enfant, on la trouvera couverte & ta-
ſſée par le chorion qui y eſt tout-à-fait adhé-
nt ; mais ſi on l'examine du côté qu'elle étoit
tachée à la matrice, on y verra pluſieurs pe-
es embouchures par où le ſang y entroit de
 matrice pour être porté à l'enfant ; & d'au-
es par où le ſang qui revenoit de l'enfant,
rtoit pour être reporté à la mere.

On a raiſon de dire que le placenta eſt une
aſſe de chair ſpongieuſe ; elle a des poroſitez
 des ouvertures ſemblables à celles d'une é-
onge, avec cette différence que celles de l'é-
onge ſont capables de s'imbiber de quelque
queur qui emplit toute ſa ſubſtance, & que
lles du placenta ſont autant de canaux qui re-
ivent le ſang de la mere pour le porter à l'en-
nt, ou qui le laiſſent ſortir pour le rendre à
 mere.

Si on examine la compoſition du placenta,
 verra une infinité de canaux répandus dans
ute ſa ſubſtance, ſemblables à ceux des artè-
 & des vénes pulmonaires, dont les pou-
mons

mons ſont tous parſémez. Ces canaux ſont de quatre ſortes qui font différentes fonctions ; les premiers ſont des artérioles de la mere qui verſent du ſang dans le placenta. Les ſeconds ſont des branches de la véne umbilicale qui reçoivent le ſang, & qu'elles conduiſent à l'enfant. Les troiſiémes ſont des rameaux des artères iliaques qui reportent au placenta le ſuperflu du ſang de l'enfant. Et les quatriémes ſont des vénules de la matrice qui reçoivent ce ſang ſuperflu, & qui le portent dans la véne cave de la mere pour être de nouveau vivifié par la circulation.

Cette ſtructure du placenta nous fait connoître ſon uſage, qui eſt d'être un corps moyen entre la mere & l'enfant pour entretenir la circulation du ſang de l'un à l'autre, en recevant le ſang de la mere & l'envoyant à l'enfant, & en rendant ce même ſang à la mere après qu'il l'a reçû de l'enfant.

Je m'étonne que Mauriceau ait avancé que le placenta étoit un réſervoir du ſang de la mere, que là il étoit purifié de toutes ſes impuretez avant que d'aller à l'enfant, parce que, ſelon lui, c'eſt un ſang menſtruel impur, qui ne ſeroit point propre à nourrir l'enfant, s'il n'étoit épuré par le placenta.

Cette opinion n'eſt fondée que ſur un raiſonnement qui ne ſe peut pas prouver, puiſque la mécanique & les expériences la détruiſent. S'il étoit un réſervoir du ſang, il y auroit des cavitez pour le contenir où il ſéjourneroit pendant quelque tems, mais n'étant qu'un tiſſu de vaiſſeaux & de conduits, il ne ſert que de paſſage au ſang qui ne s'y peut point arrêter, parce qu'il eſt pouſſé continuellement par un nouveau ſang, ſuivant les règles de la circulation.

aquelle cesseroit si le sang s'arrêtoit dans le
lacenta: de plus si le sang y étoit purifié, il y
uroit des égoûts, ou des vaisseaux excrétoires
our porter ailleurs les impuretez qui y auroient
té séparées: mais n'y en ayant aucuns, on ne
eut pas convenir de cet épurement, d'autant
lus que les enfans sont affligez des mêmes ma-
adies que leurs meres, tant qu'ils sont enfer-
nez dans la matrice; si la mere a gagné la ma-
adie vénérienne, l'enfant apporte en naissant
a même maladie; si pendant qu'elle est grosse
lle a la petite verole, l'enfant l'a comme elle;
: cela est si vrai, que j'en ai vû naître à qui l'on
oyoit encore toutes les marques des pustules.
e fait que Mauriceau rapporte de lui-même,
u'en naissant il avoit apporté plusieurs pustu-
s de la petite verole, prouve que le sang n'est
as purifié par le placenta avant que d'aller à
enfant, comme il a voulu nous le persuader.

CHAPITRE XVII.

Des vaisseaux umbilicaux.

DU milieu du placenta, du côté qui regar-
de l'enfant, sort un cordon de la longueur
une demi aulne ou environ, composé de trois
aisseaux qu'on appelle umbilicaux, lesquels
nt revêtus & embrassez tous trois ensemble
une forte membrane, qui est une continua-
on du chorion.

Ces trois vaisseaux sont une véne & deux ar-
res. La véne commence par plusieurs vénules
ui sortant du placenta, forment un tronc qui
conduit tout le long du cordon, jusqu'à l'um-
lic de l'enfant, où l'ayant percé, il va par la
issure du foye finir à la véne cave de l'enfant.

Les

Les deux artères commencent aux artères illiaques de l'enfant, & viennent sortir par son nombril, & de là continuant leur chemin par le cordon, elles vont après s'être divisées en plusieurs petites artériolles, se perdre dans le placenta.

Quelques Auteurs ont dit qu'il y avoit quatre vaisseaux; ils y mettoient deux vénes apparamment, parce qu'ayant dissequé des cordons de brebis, & y en ayant trouvé deux, ils croyoient qu'au fœtus il y devoit en avoir autant; mais il est certain qu'il n'y a qu'une véne umbilicale: d'autres y ajoûtoient un cinquiéme conduit qui est l'ouraque, par lequel ils faisoient vuider l'urine de l'enfant dans le chorion: cet ouraque ne sort point par le nombril de l'enfant, c'est un ligament qui par un de ses bouts, est attaché à l'umbilic, & par l'autre au fonds de la vessie, qui sert à le suspendre, & à empêcher qu'il ne tombe vers son col, afin qu'elle puisse contenir une plus grande quantité d'urine.

La véne umbilicale n'a point de valvules, elle ne devoit point en avoir, parce que le sang qui va à l'enfant ne devoit point être retardé dans son cours, & il ne devoit point trouver d'embarras dans son chemin, de crainte que l'enfant n'en souffrît. Elle est de beaucoup plus grosse que les artères, parce que l'enfant devoit recevoir plus de sang qu'il n'en renvoyoit, la plus grande partie étant employée pour sa nourriture, & pour son accroissement.

La membrane qui embrasse la véne & les artères umbilicales, & qui les tient unies ensemble, est très-forte; elle le devoit être pour empêcher que ces vaisseaux qui n'ont que des membranes très-minces, ne se rompissent dans le long chemin qu'ils font, ce qui auroit pû arriver très-souvent, s'ils n'avoient été fortifiés

pa

r une gaine de cette nature. On trouve plu-
urs eſpèces de nœuds le long du cordon, que
bonnes gens croyent marquer autant d'en-
ıs que la mere doit encore avoir; mais com-
e il y en a également dans les vieilles com-
e dans les jeunes femmes, & qu'il s'en trou-
au dernier enfant comme au premier; c'eſt
e erreur populaire à laquelle il ne faut point
oir de foi, & il faut plûtôt croire qu'ils n'y
nt que pour rendre le cordon plus ſolide &
ıs fort, & empêcher qu'il ne ſe rompe, ou
'il ne s'alonge trop par les efforts cauſez par
mouvemens de l'enfant, auſquels il faut qu'il
iſte. Pour moi je croi qu'ils rendent à ce
rdon le même office que les énervations ren-
nt au muſcle long de l'abdomen, qui ſont de
rtifier ſon action.

Il eſt certain que c'eſt par le moyen du pla-
nta & des trois vaiſſeaux umbilicaux, que le
ng circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant
a mere; mais Mauriceau donne des bornes
ce mouvement circulaire, & il ne lui donne
s toute l'étendue qu'il a: voici comme il le
nçoit. Le ſang de la mere verſé dans le pla-
nta, eſt reçû par les embouchures des bran-
es de la véne umbilicale qui le porte juſques
ns la veine cave de l'enfant; de là il va dans
ventricule droit de ſon cœur, d'où il paſſe
r le trou Botal dans le gauche, & enſuite il
pouſſé dans ſes artères, qui le diſtribuent
r toutes les parties de ſon corps pour les nour-
& augmenter; qu'il revient à peu près la
ême quantité de ce ſang, qui par les artères
ques eſt reporté au placenta, où ce ſang étant
nouveau élabouré & purifié, il rentre dans
véne umbilicale, & faiſant le même chemin,
retourne au cœur de l'enfant: & ainſi tou-
H jours

jours ſucceſſivement ſans diſcontinuation.

Suivant ſon opinion, la circulation ne ſe-
roit que du placenta à l'enfant, & de l'enf-
au placenta : ce ſeroit toujours le même ſa
qui feroit le même chemin; & quand une f
une partie du ſang de la mere ſeroit entré d
le placenta pour aller à l'enfant, ce ſang ne re
treroit jamais dans les vaiſſeaux de la mere, c
ce qui s'en conſome ſeroit ſeulement rep
par de nouveau ſang qu'il recevroit de tems
tems de la mere. Cette opinion eſt oppoſée
ſentiment univerſel qui établit la circulation
ſang entre la mere & l'enfant.

Il eſt conſtant que le ſang qui va de la m
à l'enfant, ni celui qui revient de l'enfant
placenta, ne peut pas être ni élabouré, ni p
rifié par le placenta, parce qu'il n'eſt pas par
capable de le faire, il n'y a que le cœur de
mere qui lui puiſſe rendre cet office. Sur
principe il faut donc qu'il y ſoit conduit,
qu'en paſſant par les deux fournaiſes de ſes ve
tricules, il y ſoit de nouveau purifié, & e
ſuite reporté à l'enfant pour l'animer, le no
rir & le croître.

Si c'étoit toujours le même ſang qui circu
du placenta à l'enfant, le plus ſubtil & le pl
pur s'étant conſommé pour la nourriture
l'enfant, il reſteroit dans ſes vaiſſeaux une ma
de ſang épaiſſe & peſante, qui ne pourroit p
être ſuffiſamment vivifié par le cœur ſeul
l'enfant; de plus pour rendre le ſang vermei
écumeux & leger, il faut qu'il s'y mêle des pa
ticules de l'air quand nous reſpirons ; or l
poumons de l'enfant qui ne reſpire point,
peuvent lui en donner, il faut qu'il en reçoi
d'ailleurs. C'eſt donc une néceſſité qu'il ail
paſſer par les poumons de la mere pour y rec

vo

oir cet air si nécessaire à sa perfection; & par
onséquent l'opinion de Mauriceau ne se peut
as soutenir.

Aussi-tôt que l'enfant est né, le placenta, le
ordon & les vaisseaux umbilicaux, deviennent
rties inutiles; c'est pourquoi on lie le cordon
deux travers de doigts près du ventre de l'en-
nt, & on le coupe au dessus de la ligature;
e qui en reste se sépare proche du ventre de
enfant, & tombe au bout de cinq ou six jours.
y demeure un nœud au même endroit qui y
ste pendant toute la vie, & qui conserve le
om du nombril.

Les parties de ces trois vaisseaux, savoir de
véne & des artères umbilicales qui sont au
edans du ventre de l'enfant, demeurent tou-
ours attachées au nombril: elles se dessechent,
deviennent comme de petites cordes, n'ayant
us aucun usage pendant toute la vie. Il y a
éanmoins une infinité d'Auteurs qui leur en
nt voulu donner. Ils ont dit que la véne um-
licale servoit de ligament au foye, & les deux
tères de soutien à la vessie; c'est une vieille
pinion que Mauriceau a suivi, & qu'il croit,
uisqu'il l'a écrit. S'il y avoit bien fait atten-
on, il auroit vû que la véne umbilicale n'é-
nt composée que d'une seule membrane, ce
eroit un trop foible ligament pour un viscère
ussi gros que le foye; & que quand même elle
eroit assez forte pour être ligament, elle l'in-
ommoderoit en la tirant vers le nombril où il
t attaché: il auroit encore vû que les artères
nbilicales devenues cordes ne servent de rien
la vessie, puisqu'elles en sont éloignées de
us d'un travers de doigt; & qu'ainsi elles ne
euvent pas la soutenir; de maniére qu'il faut
ettre ces vaisseaux au nombre des reins suc-

centuriaux du trou Botal du thimus, & de qu
ques autres parties qui étoient nécessaires
fœtus, & qui ne lui sont plus d'aucune uti
après sa naissance.

Nous n'avons parlé jusques à présent que
la génération d'un enfant seul, mais comm
une femme est souvent grosse de deux, & qu
quefois de trois enfans, examinons si ces e
fans jumeaux sont faits par superfétation,
s'ils sont engendrez dans le même moment.

CHAPITRE XVIII.

De la superfétation.

PAr ce mot de *superfétation* on entend u
seconde conception qui se fait quelqu
jours ou quelques mois après la premiére :
sentimens sont partagez sur cet article; il y
a qui ne font point de difficulté de l'admettr
& de le croire possible : il y en a d'autres q
balancent leur jugement, ne sachant quel pa
prendre, & il y en a qui la nient absolument

Ceux qui sont du premier sentiment, se fo
dent sur des histoires rapportées par des A
ciens, comme celle d'une Servante qui aya
été caressée deux fois en un même jour par de
différentes personnes, eut deux enfans, do
l'un ressembloit à son Maître, & l'autre à so
Procureur. D'une autre femme qui eut deu
enfans, dont l'un ressembloit à son mari,
l'autre à son amant. L'histoire encore d'un
femme qui accoucha au septiéme mois d'un en
fant mort, & qui accoucha encore de deux au
tres enfans deux mois après. Ils prétenden
qu'une femme accouchant de deux enfans don
l'un sera fort & robuste, & l'autre petit & foi
ble;

; que pour lors c'eſt une ſuperfétation, s'i-
ginans que le plus gros enfant a été fait le
emier, & que le plus petit n'a été conçû que
elque tems après l'autre : mais ces hiſtoires
ſi-bien que ces faits qui ſont aiſez à réfuter,
prouvent point la ſuperfétation.
Ceux qui ſont neutres comme Mauriceau,
décident rien ni en faveur, ni contre la ſu-
fétation : il a raiſon de prendre ce parti; car
vant ſon principe ſur la génération, qu'il
tend être faite par le mêlange des deux ſé-
nces, il lui eſt impoſſible de faire voir com-
nt elle ſe peut faire : ſi la matrice s'ouvroit
ır recevoir une ſeconde ſémence, il ſe fe-
: un écoulement de la premiére; & quand il
oit poſſible que les deux ſémences jettées
is des tems éloignez, puſſent être reçûes
s le même fond de la matrice; comment
naginer qu'elles ne puiſſent pas ſe mêler en-
nble, & qu'elles ayent un inſtinct de ſe ſé-
er l'une de l'autre pour former deux enfans
érens : c'eſt ce qui a fait que penchant du
é de la ſuperfétation, & prévoyant ces diffi-
tez, il ne l'admet point dans les premiers
rs de la conception, parce que les ſémen-
ſe confondans enſemble, elle ne ſe pour-
pas faire; mais il la trouve poſſible après
eptiéme jour, appuyé du ſentiment d'Hip-
rate, qui dit qu'après ce tems les premiéres
nences ſont envelopées dans une membrane
e qu'étoit celle de cette femme qui avorta
ixiéme jour de ſa conception. Et une preu-
qu'il en doute, quoiqu'il s'efforce d'en faire
la poſſibilité, c'eſt qu'il dit qu'elle eſt auſſi
cile à connoître que le flux & le reflux de
Mer.
Malgré toutes les preuves & les objections

faites contre cette ſeconde conception, Ma
riceau ne ſe rend point. Il répond qu'il n'y
point de règles générales ſans exception; qu
la matrice quoiqu'exactement fermée, peut s'en
tr'ouvrir pour laiſſer ſortir quelques ſéroſit
glaireuſes; que ſi pour lors la femme eſt
chaleur & animée d'un déſir extraordinaire
l'action, que venant aux priſes amoureuſes, el
peut décharger par le conduit qu'il dit about
au fond de la matrice; que ſi la ſémence
l'homme y eſt lancée dans le moment, la fem
me peut concevoir une ſeconde fois; mais
principe ſur lequel il établit ce raiſonnemen
n'étant pas vrai, toutes les conſéquences qu'
en tire ſont fauſſes.

On convient néanmoins de la ſuperfétatio
dans les lapines, les chiennes, les chattes, l
truyes, & tous les animaux dont la matrice
ſéparée en pluſieurs cellules, parce que da
chacune de ces cavitez il s'y peut placer un p
tit en différens tems; mais on la nie abſolumen
dans les femmes dont la matrice n'a qu'un
ſeule cavité, qui étant remplie d'une premié
conception, n'en peut pas recevoir une ſecond

Ceux qui tiennent l'opinion des œufs, q
eſt tout-à-fait oppoſée à la ſuperfétation,
peuvent pas en convenir; car ils démontren
manifeſtement que deux jumeaux ſont faits e
même tems, que ce ſont deux œufs vivifiez
détachez dans le même moment, qui tomben
dans la matrice, qui ayant deux trompes pou
porter la ſémence aux deux ovaires, il eſt trè
poſſible que chaque trompe puiſſe porter de
particules vivifiantes de la ſémence, chacune
ſon ovaire; que quoique de ces jumeaux l'u
ſoit plus fort que l'autre, ce n'eſt pas une con
ſéquence qu'ils n'ayent pas été formez en mê
me

e tems, puiſqu'une même mere ne donne pas
ujours des enfans d'une même groſſeur; &
e de ſix enfans qu'elle aura, ils ſeront ſou-
nt différens & de viſage, & de taille.

Une preuve infaillible que l'enfant vient d'un
uf, & qu'il apporte ſa membrane de l'ovaire,
eſt que s'il y en a deux, ils ont chacun leur
embrane ſéparée: or ſi la génération ſe faiſoit
r le mêlange des ſémences, lorſque l'hom-
e auroit donné de ſon côté aſſez de ſémence
ur deux enfans, & que la femme en auroit
ſſi fourni autant du ſien, il faudroit que la
atrice ſépara en deux la ſémence de l'hom-
e, & qu'elle en fit autant de celle de la fem-
e, & que les ayant mêlées enſemble, elle tra-
illa à former deux membranes pour les en-
loper chacune ſéparement. Je vous avouë
'il m'eſt impoſſible de comprendre comment
la ſe peut faire, & que je conçois aiſément
e deux œufs deſcendent dans la matrice, &
germent auſſi facilement que s'il n'y en avoit
'un.

Mauriceau finit ce Chapitre par un conſeil
'il donne aux femmes pour éviter la ſuperfé-
tion, qui eſt de s'abſtenir du coit durant les
emiers mois après qu'elles auront conçû;
iſqu'il leur donne un conſeil auſſi difficile à
ivre que celui-là, c'eſt une marque qu'il croit
ne ſeconde conception poſſible, & qu'il eſt
rſuadé qu'elles doivent ſe priver de ce qui
ur fait le plus de plaiſir pour l'éviter; mais
n peut l'aſſurer qu'il n'y aura pas une femme
i ſuive ſon conſeil; qu'elles ne réfuſeront
oint les careſſes de leur mari, & qu'il n'arri-
era point de ſuperfétation.

On fait une queſtion aux Ovariſtes, on leur
emande où ils placent le plaiſir que les fem-

mes reſſentent dans l'action, puiſqu'ils ôt
les fonctions des vaiſſeaux éjaculatoires, qu
établiſſoit auteurs de ce plaiſir dans le mom
de l'éjaculation.

On répond qu'il n'eſt pas ſurprenant que
Ovariſtes ne conviennent pas que le ſiége
plaiſir des femmes ſoit dans les vaiſſeaux é
culatoires, puiſqu'ils nient qu'il y en ait; ce
qui tiennent l'opinion du mêlange des ſém
ces qui croyent que la liqueur qu'ils voy
dans l'ovaire qu'ils appellent teſticules, d
tomber dans la matrice, ſuppoſent quatre va
ſeaux éjaculatoires, dont ils prétendent qu'i
en a deux qui vont au fond de la matrice,
deux à l'entrée de ſon col : & ſur ce princ
ils font de grands raiſonnemens, qui ſe détr
ſent lorſque l'on cherche ſes vaiſſeaux, par
qu'ils ne ſe trouvent point. Ses trompes ne pe
vent pas faire ſentir du plaiſir, parce que
ſont des conduits larges qui ne ſervent que
paſſages aux œufs pour aller à la matrice; il
faut donc point aller chercher le ſiége du plai
des femmes dans ces parties enfoncées de la m
trice, il ne faut que s'arrêter à l'entrée de l'
rifice externe, & on le trouve dans le clitor

Il ne faut pas s'imaginer qu'un organe t
qu'eſt le clitoris, compoſé de tant de parti
différentes, & aſſez ſemblables à celles de
verge de l'homme, ait été fait inutilement,
qu'il n'ait aucun uſage: il a un gland, un pr
puce, des nerfs caverneux, des muſcles, d
glandes, & des vaiſſeaux éjaculatoires; pou
quoi toutes ces parties auroient-elles été faite
ſi ce n'étoit pas pour donner à la femme le m
me plaiſir, que la verge fait ſentir à l'homme

En effet par la friction, la verge de l'homm
eſt chatouillée de maniere que l'éjaculation ſo

suite; le clitoris sensible au même chatouïl-
ment causé par la friction, jette par éjacula-
on une sérosité que les glandes qui l'environ-
ent ont séparée, ce qui fait que le plaisir que
s femmes ressentent, n'est pas moins grand
ie celui des hommes.

Cette sérosité ne sort pas par le gland du cli-
ris, parce qu'il n'est pas percé, mais par plu-
urs petits trous que l'on nomme lacunes,
ii sont dans sa circonférence; elle est quel-
iefois lancée aux femmes amoureuses par gou-
lettes hors des lèvres, & jusques sur le pénil
l'homme qui se trouve souvent tout mouïllé
rès l'action : & il arrive quelquefois qu'il y
des femmes tellement lubriques, qu'elles font
usieurs de ces éjaculations avant que l'hom-
e ait fini la sienne.

Toutes les femmes de bonne foi avouent que
clitoris est une partie tellement sensible, que
our peu qu'on leur touche avec le doigt seule-
ent, elles entrent dans une passion ardente de
cevoir le mari; & il y en a même de si em-
ortées sur cet article, qu'elles en abusent elles-
êmes: ce qui a fait que quelques Auteurs ont
pellé le clitoris, le mépris des hommes.

Il ne faut pas mettre toutes les femmes au
ême rang; il y en a qui quoique naturelle-
ent d'un temperament amoureux, savent ren-
rmer leurs passions dans les bornes que la ver-
leur prescrit; il y en a d'autres si indolentes,
i'elles n'ont aucun mérite d'être vertueuses.
en ai vû beaucoup qui m'ont dit, que ce plai-
qui faisoit faire tant d'extravagances, leur
oit inconnu, & qu'elles étoient devenues
osses sans avoir senti aucun plaisir.

La génération de l'homme se fait donc par
n œuf, comme je croi l'avoir suffisamment
prou-

prouvé, & fait voir que c'eſt un moyen uniſco me dont le Créateur s'eſt ſervi pour toutes l productions de l'Univers. Cet œuf ayant é reçû dans la matrice, il jette des racines po lui apporter la nourriture; dont la premiére e employée à former le placenta qui l'attache a fond de la matrice; la membrane même l'œuf tapiſſe le placenta du côté qu'il regar l'enfant; de ce placenta pend un cordon q va s'attacher au centre du germe, qui eſt a milieu de l'œuf, qui de très-petit qu'il étc dans ſon principe, groſſit peu à peu par la nou riture qui lui eſt apportée par le cordon; d ſorte que ce germe qui n'avoit dans ſon com mencement que la groſſeur d'un grain de m let, devient un enfant de la peſanteur de d ou douze livres, lorſqu'il ſort du ventre de mere au bout de neuf mois, qui eſt le term preſcrit par l'Auteur de la Nature. Nous allo le perdre de vûë pour quelque tems, & no le laiſſerons croître en repos juſqu'à la fin c ſon terme, que nous travaillerons à le tirer c ſon cachot, pour lui procurer la naiſſance q eſt la fin que la Nature ſe propoſe dans tout les générations.

Pendant les neuf mois que l'enfant ſéjour dans la matrice, il arrive une infinité d'incom moditez, dont il y en a de naturelles qui ſo des ſuites de la groſſeſſe, & d'accidentaires q ſurviennent par des malheurs imprévûs: o implore pour lors la main du Chirurgien po y remédier, c'eſt pourquoi il faut qu'il ſoit i ſtruit de tout ce qui peut arriver dans le cou de la groſſeſſe; c'eſt ce que nous allons fai dans le Livre ſuivant.

TRA

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE SECOND.

omment il faut gouverner une femme grosse.

POur instruire un jeune Chirurgien de tout ce qui regarde les Accouchemens, la meilleure méthode est celle que j'ai suivie dans Cours des Operations de Chirurgie que j'ai nné au Public, où j'ai fait observer ce qu'il avoit à faire devant, durant & aprês chaque eration. Or l'accouchement étant une opetion de Chirurgie, je ne puis pas prendre un eilleur parti que d'apprendre à ceux qui veunt pratiquer l'Art des Accouchemens, 1°. mment ils s'y prendront pour gouverner une mme grosse avant l'accouchement. 2°. Ce 'il faut qu'ils fassent durant l'accouchement, it naturel, soit laborieux. 3°. Comment il faut 'ils conduisent une femme après son accouement. De ces trois tems différens, j'en fait ois classes, qui dans cinquante-huit Chapitres nneront les lumiéres & les instructions néssaires pour sécourir une femme dans quele état qu'elle se trouve.

CHA-

CHAPITRE PREMIER.

De la bonne & de la fauſſe groſſeſſe.

LA groſſeſſe eſt une élevation & une enflur du ventre de la femme, cauſée par un enfant qui ſe forme dans la matrice. On enten par cette définition une bonne groſſeſſe; car l ventre ſe peut enfler par d'autres cauſes que pa un enfant.

Les premiers ſignes qui nous ont annoncé l conception, ſont ſemblables à ceux qui nou aſſurent la groſſeſſe, parce qu'elle n'eſt qu'un ſuite de la conception ; mais à méſure que l groſſeſſe s'avance, il ſurvient des ſignes qui l confirment, & qui détruiſent les doutes qui nou étoient reſtez des ſeuls ſignes de la conception

Ces ſignes ſont augmentation de douleurs & d'enflure du ſein, dégoût pour les alimen que la femme mangeoit ordinairement, & qu'ell trouvoit bons ; appetit dépravé pour ceux qu lui paroiſſoient mauvais ; ſuppreſſion totale d ſes ordinaires ſans cauſe de maladie ; ſon ventre commence à groſſir peu à peu vers la region de la matrice ; & quand elle a ſenti remuer l'enfant, ç'en eſt le ſigne le plus certain.

On fait de deux ſortes de groſſeſſes, l'un bonne, & l'autre mauvaiſe. La bonne groſſeſſ eſt celle où il y a un enfant vivant qui occup & remplit la capacité de la matrice : la mauvaiſ groſſeſſe eſt celle où il n'y a que des corps étranges engendrez & formez dans la matrice.

Ces corps étranges ſont quelquefois des eau qui font une hydropiſie de matrice ; d'autrefois des vents qui étant ſortis imperceptiblement, ou tout d'un coup avec bruit, font éva-

nouir

ouïr la groſſeſſe; d'autres fois un faux germe
ui eſt une conception manquée; d'autres fois
ne molle qui eſt une maſſe de chair; & d'au-
es fois une infinité de veſſicules remplies d'eau,
tachées les unes aux autres, qui font un corps
mblable à pluſieurs grapes de raiſin liées en-
mble.

Dans une bonne groſſeſſe le ventre de la fem-
e ſe ſoutient, ſa groſſeur eſt éminente, & ſe
orte en devant; le nombril eſt élevé & ſort en
hors; ſi l'on touche l'orifice interne de la
atrice, on la trouvera humectée, & d'une ſub-
nce ſouple & mollaſſe ſans dureté, & les
ammelles s'empliſſent de lait, qui eſt un té-
oignage aſſuré de la bonne groſſeſſe.

Dans la fauſſe groſſeſſe le ventre eſt égale-
ent tendu de tous côtez; ſi la femme ſe cou-
e ſur un côté, ſon ventre tombe comme une
ulle peſante du même côté; elle a ſon nom-
il enfoncé, & l'orifice interne de la matrice
dur & petit; il ne ſe porte point à ſes mam-
elles du véritable lait, ce n'eſt qu'une ſéro-
é provenant de la ſuppreſſion de ſes menſtrues,
quoiqu'il y ait pluſieurs mois qu'elle ſe croye
oſſe, parce qu'elle n'eſt point reglée, elle ne
t rien remuer.

Il eſt de la derniére importance au Chirur-
n de ſavoir diſtinguer la bonne groſſeſſe d'a-
 la mauvaiſe; parce que dans la premiére il
it travailler à faire demeurer l'enfant dans la
trice juſqu'à la fin de ſon terme, & juſqu'à
qu'il en ſorte par un bon accouchement;
is dans la mauvaiſe il doit avoir une indica-
n toute oppoſée, il faut que le plûtôt qu'il
rra il procure la ſortie de ces corps étran-
, qui par leur ſéjour ne font que fatiguer &
ommoder la matrice; c'eſt pourquoi le Chi-
rurgien

rurgien ne peut être trop attentif sur toutes l
circonstances que nous avons marquées ava
que de faire son prognostic, & avant que d'
porter un jugement décisif.

Quelle faute ne lui imputeroit-on pas si apr
avoir prononcé que ce n'étoit pas une bon
grossesse, la femme avortoit, & qu'on en
sortir un enfant ; ou si après avoir décidé qu
la femme étoit véritablement grosse d'enfan
après avoir attendu le terme de l'accoucheme
& quelquefois d'avantage, il n'en sortoit qu'
ne molle, de l'eau ou des vents, seroit-il exc
sable en disant je le croyois? Ainsi il faut do
que s'il y a des signes douteux & équivoque
comme il s'en trouve très-souvent, qu'il lai
faire au tems qui l'en éclaircira; qu'il suspen
son jugement, & qu'il n'aille pas par une d
cision téméraire, se mettre au hazard de
tromper, & de perdre sa réputation.

Mauriceau cite plusieurs Exemples de fem
mes qui se sont crûes grosses pendant des an
nées entiéres, & qui attendoient toujours u
enfant; j'en ai vû que l'on ne pouvoit pas d
abuser de leur prétenduë grossesse, & qui, par
qu'elles sentoient quelque remuëment causé p
l'agitation de leurs boyaux, s'imaginoient sen
tir remuer leurs enfans. Combien ai-je vû d
layettes magnifiques faites par des femmes qu
parce qu'elles souhaitoient avec passion d'avo
un enfant, ne vouloient pas qu'on leur dit
contraire; & combien aussi ai-je vû de c
grossesses s'en aller en fumée.

Les femmes de l'âge de trente-cinq à qu
rante ans, sont sujettes à avoir de ces fauss
grossesses, parce que pour lors elles comme
cent à n'être plus si bien reglées, leurs ord
naires avancent ou reculent, & le sang qui e

so

rt peche en quantité ou en qualité, ce qui
ccasionne ce dérangement dans la conception.
n effet si le Chirurgien les questionne, il en
ouvera la cause dans le déreglement de leurs
enstrues. Et j'ai observé que presque toutes
lles qui se sont crûes grosses, & qui ne l'é-
ient pas, avoient environ l'âge que je viens
marquer.

On console une femme qui a eu une fausse
ossesse, en lui faisant esperer que celle qui
ccedera sera meilleure, & en lui disant que
matrice avoit intention de faire un bon em-
oi de la sémence qu'elle avoit reçûë, & que
elle a manqué cette fois-là, elle fera mieux
ie autre; & que quand on fait bien un faux
rme, on peut bien faire un enfant. On ne
étend pas les tromper en leur donnant cette
pérance, car on l'a vû arriver plusieurs fois.

Ne nous arrêtons pas d'avantage sur les faus-
s grossesses, retournons aux bonnes, tâchons
en connoître les différens tems, afin d'en
uvoir porter un jugement certain, & les con-
ire à terme.

On juge qu'une femme est grosse quand elle
a pas ses ordinaires, & qu'elle l'est du jour
du lendemain qu'elles ont fini, supposé
'elle ait vû son mari, c'est ce qui arrive très-
uvent; mais cela n'est pas infaillible, puis-
'il y a des femmes qui voyent quelque chose
oique grosses, les unes plus, les autres moins,
on qu'elles sont plus ou moins sanguines;
c'est ce qui embarasse sur la décision que l'on
it faire du tems de la grossesse.

Néanmoins un Accoucheur expert ne s'y
mpera guères, il sait que tous les mois le
g se porte à la matrice par un mouvement
glé; que s'il ne s'échape pas pendant la gros-
sesse,

ſeſſe, que c'eſt qu'il trouve ſon chemin bouch
par le fond de la matrice, & qu'il peut en ſort
par les vaiſſeaux du vagin dont le chemin e
libre; mais il ſait auſſi que cette évacuation aya
été moindre qu'à l'ordinaire, qu'elle n'intereſ
point la groſſeſſe, & il la compte groſſe du le
demain que les menſtrues ont manqué. Il y
même des femmes qui ont eu des pertes, d'au
tres qui ont vû tous les mois, & qui ſont deme
rées groſſes; ces différentes diſpoſitions peuve
rendre le jugement difficile à ceux qui n'en au
ront pas bien examiné toutes les circonſtance

Le Chirurgien eſt obligé quelquefois de fai
ſon rapport ſur une femme nouvellement gro
ſe, qui aura été maltraitée, & qui en ſera a
couchée, ou ſur une fille qui ſe ſera fait avo
ter, les Juges exigent de lui qu'il leur diſe
l'enfant a eu vie ou non, parce qu'ils préte
dent que ſi l'enfant a vécu, le crime en eſt pl
grand, & que par conſéquent ils doivent ordo
ner une peine plus forte, que ſi l'enfant n'a poi
eu de vie, la peine en doit être plus légère.

Les Juges ont raiſon de vouloir être éclai
cis, mais il n'eſt pas aiſé de le faire. Il eſt vr
qu'il vient une ame immortelle qui porte la v
au corps, qui l'anime tant qu'elle en fait ſa de
meure, lequel périt & rentre dans le néa
auſſi-tôt qu'elle le quitte; mais la queſtion e
de ſavoir ſi l'ame attend que tous les organe
du corps ſoient fabriquez, & prêts à la rece
voir avant qu'elle vienne en prendre poſſeſſio
ou ſi elle y vient en même tems que la ſémen
ce, pour bâtir elle-même ſon domicile.

Tous les plus grands Philoſophes n'ayan
pas pû rien prononcer de certain ſur la natu
& ſur l'exiſtence de l'ame, ni ſur le tems,
comment elle vient animer le corps, nous e
de

:meurerons à ce que les yeux de la foi nous
enſeignent ; & nous dirons que toute per-
nne qui en frape une autre, & principalement
ie femme groſſe, dont elle accouche, mérite
nition ; que toute fille qui ſe fait avorter, eſt
iminelle ; que les différences des tems ne
angent point l'eſpèce, que ſoit que l'ame en
: pris poſſeſſion, ou ſoit qu'elle ſe diſpoſe à
venir, c'eſt être homicide, & détruire un
re qui ſeroit venu à ſa perfection.

Il faut en quelque maniére s'en rapporter au
moignage de la femme, pour bien connoître
s différens tems de la groſſeſſe, par le récit
'elle fait de ce qui s'eſt paſſé dans ſes autres
oſſeſſes, & des particularitez de celle dont
le parle ; on connoît de combien elle eſt groſ-
, par le tems que ſes ordinaires ont manqué,
groſſeur du ventre que l'on examine, & le
ur qu'elle a commencé à ſentir remuer ſon
fant, ſont des circonſtances certaines qui ſont
ger du tems qu'elle doit accoucher.

Il ſurvient quelquefois à ſix ou ſept mois des
uleurs comme ſi c'étoit pour accoucher, il
it bien ſe donner de garde de les exciter, &
faire prendre des remèdes pour les augmen-
r ; c'eſt procurer une mort certaine à l'en-
nt, & c'eſt mettre la mere en danger de mou-
; il faut au contraire par le repos & par de
ns conſeils tâcher d'adoucir les douleurs, &
re enſorte de la conduire à ſon terme ; mais
s douleurs augmentant, comme il eſt arrivé
Madame la Ducheſſe du Maine, qui accoucha
ſon premier enfant à ſix mois & demi, &
dernier lieu à Madame la Ducheſſe de Ber-
, qui trois jours après être arrivée à Fon-
nebleau, eſt accouchée dans le même terme,
faut ſécourir les femmes comme dans un ac-

I cou-

couchement à neuf mois, & après leurs co ches les traiter avec plus de précaution que l'accouchement avoit été à terme.

Le Chirurgien connoîtra sûrement en tou chant la femme, si les douleurs qui vienne avant terme, doivent finir par un accouch ment ou non, si l'orifice interne est clos & él vé, c'est signe qu'elle n'en accouchera pa mais s'il commence à s'ouvrir, & qu'il se dila peu à peu, & qu'il sente quelque partie de l'e fant pousser contre cet orifice, c'est signe q ces douleurs conduiront à l'accouchement.

Par l'attouchement de l'orifice interne, u Accoucheur habile sait le tems, & même jour que la femme accouchera; l'orifice inte ne qui a conservé son épaisseur, & sa solidi pendant la grossesse, commence à s'étendre à s'aplatir sur les derniers mois; & à mésu que le tems approche, il diminue de grosseu & vers les derniers jours il est quasi égal reste du corps de la matrice, n'étant disting que par un petit bourlet qui en marque la ci conférence, & qui fait ce qu'on appelle le co ronnement dans le tems que l'enfant pou contre cette partie pour en sortir.

C'est la premiére connoissance qu'on don à ceux qui veulent apprendre l'art des Acco chemens. Je sai un jeune Chirurgien qui éta à l'Hôtel-Dieu de Paris pour s'en instruir toucha en un après-midi trente-cinq femme toutes grosses de différens tems; la Maître Sage-femme, qui étoit très-habile, lui fit o server par cet attouchement celles qui accouch roient les premiéres, celles qui les suivroien & celles qui seroient les derniéres, son jug ment se trouva juste, car elles accouchèrent to tes suivant le rang qu'elle leur avoit marqué

CHA

CHAPITRE II.

Des signes qui font connoître si c'est un garçon ou une fille.

LA plus grande partie des femmes ne sont pas contentes d'être sûres qu'elles sont grosses, & d'avoir des signes certains d'une bonne grossesse, elles veulent encore qu'on leur dise si elles sont grosses d'un garçon ou d'une fille; la curiosité du mari se joint souvent à celle de la femme, & l'un & l'autre le demandent avec tant d'empressement au Chirurgien, qu'il ne peut pas se défendre de leur répondre, quoiqu'il soit persuadé que tous les signes en sont équivoques. Quand il ne peut pas se dispenser de parler, il faut qu'il commence par leur dire qu'ils ne peuvent rien statuer sur les signes qu'il va leur donner, parce qu'il n'y en a pas un de certain. Il peut leur citer deux passages d'Hippocrate, l'un qui dit que la femme grosse d'un garçon a bonne couleur, & mauvaise quand elle l'est d'une fille; & l'autre, que les enfans mâles sont situez dans le côté droit, & les femelles dans le gauche. Il peut ensuite leur rapporter les observations que le Public croit avoir fait sur cet article, qui sont que la femme grosse d'un garçon est plus gaye & plus enjouée, qu'elle se porte mieux, qu'elle a meilleur appetit, qu'elle le sent remuer plûtôt, qu'elle a le poulx plus fort & plus fréquent, que son sein droit est plus gros que le gauche, & qu'il a du lait plûtôt; que si elle veut prendre quelque chose, elle le fait de la main droite; que si elle part de quelque endroit, elle commence le premier pas par le pied droit; & enfin si c'est une fille,

elle a des signes tout-à-fait opposez à ceux des garçons.

Il y en a qui croyent que les tems de la Lune contribuent à la conception des mâles ou des femelles ; que si une femme conçoit dans le croissant, elle aura un fils ; que si c'est dans le déclin, ce sera une fille. Et d'autres assurent que quand une femme est accouchée dans le croissant, que le premier enfant qu'elle aura sera un garçon ; que si elle est accouchée dans le décours de la Lune, elle n'aura qu'une fille. Ce sont des erreurs que l'expérience journaliére détruit, puisque l'on voit naître en un même jour, & en une même sémaine, autant de garçons que de filles, qui ont été tous conçûs en même tems. Madame la Duchesse de Beauvilliers a eu dix filles toutes de suite : ces dix filles ont été conçûes, & sont nées en différentes saisons, & néanmoins la Lune n'y a rien changé.

Le conseil qu'Hippocrate a donné à ceux qui vouloient avoir des garçons, de se lier le testicule gauche avec un ruban pendant l'action, a fait naître une erreur en faisant croire que c'étoit la sémence qui venoit du testicule droit qui faisoit les mâles, & celle du testicule gauche qui formoit les filles, supposant que le sang qui étoit apporté au testicule droit, devoit être plus chaud, parce qu'il venoit du tronc de la véne cave ; que celui qui alloit au testicule gauche qui venoit de la véne émulgente, & par conséquent qu'il étoit plus séreux, & plus propre à faire des filles ; mais la circulation fait voir que le sang vient à l'un & à l'autre testicule par les artères spermatiques. Et de plus la sémence ne vient point des testicules dans le moment de l'action, elle y est filtrée du sang, & envoyée goutte à goutte dans les gardouches

sé-

séminaires qui en sont les réservoirs, & d'où elle est éjaculée dans la matrice.

Combien voit-on d'exemples de gens qui n'ont qu'un testicule, les uns le droit, les autres le gauche, & qui font également des garçons & des filles. Mauriceau en rapporte beaucoup, & j'en citerois aussi si je voulois grossir ce Volume.

On voit tous les jours des femmes accoucher de deux enfans, dont l'un est un garçon, & l'autre une fille : on ne peut pas disconvenir que ces deux enfans n'ayent été conçûs dans le même moment, & ne soient nés dans la même heure, & que c'étoit le même tems de la Lune qui regnoit, qui n'a rien changé de l'arrangement qui étoit dans les sémences disposées à faire un garçon & une fille ; desorte qu'il est vrai de dire, que ni le croissant, ni le déclin de la Lune, ni le testicule droit, ni le gauche, n'ont aucune part dans la formation d'un garçon, plûtôt que d'une fille ; que cela dépend des particules séminaires arrangées dans les œufs, & vivifiées par la sémence de l'homme ; que ceux qui pensent autrement, sont prévenus d'une erreur dont les gens bien sensez doivent se défaire.

CHAPITRE III.

Des signes qu'il y a deux enfans.

L'Inquiétude des femmes grosses ne se borne pas à vouloir savoir le tems de leur conception, la qualité de leurs grossesses, & si elles auront un garçon ou une fille, elles veulent encore que le Chirurgien les assure qu'elles ne sont grosses que d'un enfant, dans la crainte où plusieurs sont d'en avoir deux à la fois : je leur pardonne à la vérité cette inquiétude, il suffit d'ac-

d'accoucher une fois, sans être obligée de recommencer une seconde.

Il semble que l'Auteur de la Nature ait voulu que la femme ne porta qu'un enfant à la fois, puisqu'il n'a fait qu'une seule cavité à la matrice : aux animaux qu'il destinoit à en avoir plusieurs d'une même portée, il a donné plusieurs cellules à leurs matrices pour placer chaque petit séparement ; mais à la femme, comme aux autres animaux qui ne font qu'un petit, on ne trouve qu'une cellule, ce qui fait présumer qu'elle ne devroit faire qu'un enfant : nous la voyons néanmoins accoucher de deux, quelquefois de trois, & rarement de quatre enfans.

Il y a des Naturalistes qui au lieu de s'étonner de voir naître deux enfans, prétendent que cela devroit arriver toujours. Ils allèguent pour leurs raisons que la femme ayant deux mammelles capables de nourrir chacun un enfant ; elle doit en avoir deux. Mais d'autres Naturalistes moins fondez dans leurs raisonnemens, répondent que ce n'est pas dans les mammelles que se forment les enfans ; qu'elles ne sont destinées que pour fournir le lait pour sa nourriture ; que s'il n'y en avoit qu'une, il pourroit mourir de faim, s'il lui survenoit quelqu'une de ces incommoditez ausquelles elles sont si sujettes ; que la raison pourquoi elles en ont deux, c'est afin que l'une supplée au défaut de l'autre.

Quoiqu'il n'y ait qu'une cavité dans la matrice de la femme, on en voit sortir quelquefois plusieurs enfans : il ne faut pas croire qu'ils se fassent par superfétation, car il n'y en a point. On ne peut s'imaginer qu'ils puissent être formez par le mélange des deux sémences ; c'est une idée insoutenable : mais autant d'enfans qu'il y a, ce sont autant d'œufs qui tombent à

la

la fois des ovaires dans la matrice. En voulant faire tomber une poire d'un arbre, si vous secouez trop fortement le poirié, il en tombera deux ou trois, au lieu d'une; de même si le mari travaille avec trop d'ardeur à faire tomber un œuf, au lieu d'un il en tombe deux ou trois, principalement quand il a une femme féconde, aussi sensible au plaisir, & aussi emportée que lui.

On voit tous les jours des femmes accoucher de deux enfans, on en voit quelquefois qui accouchent de trois. J'ai vû une jeune femme qui demeuroit dans mon logis rue Saint-Honoré, qui dès la premiére couche accoucha de trois garçons. J'ai encore vû la femme d'un Apoticaire de Befort, chez qui j'étois logé en allant avec Monsieur le Duc de Bourgogne, l'année qu'il prit Brisac, qui étoit accouchée deux mois auparavant de trois garçons. Madame d'Arnoton, femme d'un Maître des Requêtes, demeurant rue de Richelieu, accoucha il y a huit ou dix ans de trois filles. Monsieur d'Arnoton étoit à jouer dans son voisinage lorsqu'un Laquais lui vint dire que Madame étoit accouchée d'une fille; un quart-d'heure après il en vint un autre lui annoncer qu'elle étoit accouchée d'une seconde fille; & un autre quart-d'heure ensuite il vint un troisiéme Laquais qui lui dit que Madame venoit d'accoucher d'une troisiéme fille; aussi-tôt en se levant brusquement, il pria les Dames avec qui il jouoit, de lui permettre d'aller chez lui pour empêcher sa femme d'en faire d'avantage. Mauriceau rapporte l'histoire de la femme d'un Couvreur qui accoucha de quatre enfans tous vivans.

Je ne parlerai point de plusieurs histoires citées par différens Auteurs, de femmes qui ont eu des dix, douze & quinze enfans à la fois:

je ne repeterai point auſſi l'hiſtoire de cette Comteſſe de Hollande, qui en eut autant qu'il y a de jours dans l'année; ce ſont des faits extraordinaires qui ſurpaſſent les règles de la Nature, & qui demandent de la foi pour les croire: & comme je prétens ne parler que de ce qui eſt naturel, je paſſerai ſous ſilence tout ce qui ne ſe peut pas faire ſans miracle.

Dans les premiers mois on ne peut pas connoître s'il y a deux enfans; on ne s'en apperçoit que lorſque les enfans commencent à remuer; & on en a des ſignes certains quand en examinant le ventre de la mere, on le trouve plus gros qu'il ne devroit être s'il n'y en avoit qu'un. S'il y a deux éminences, l'un au côté droit, l'autre au côté gauche, & qu'il y ait une ligne au milieu un peu déprimée, & moins élevée que les deux côtez: ſi en mettant les deux mains ſur le ventre, on ſent pluſieurs & différens mouvemens aux deux côtez; ſi ces mouvemens ſont plus fréquens qu'à l'ordinaire; ſi le ventre eſt tendu en rondeur, & non pas en pointe ſur le devant; ſi la femme eſt plus incommodée de cette groſſeſſe que des autres; ſi le fardeau de l'enfant lui fait de la peine à porter; ſi ſes jambes & ſes cuiſſes ſont toujours enflées, & même les lèvres de la matrice: tous ces ſignes aſſurent la pluralité d'enfans.

Il s'eſt répandu une opinion ſur la bonne foi de quelques Auteurs qui l'ont écrit, que deux jumeaux de différens ſexes ne pouvoient pas vivre, prétendans que le mâle ayant plûtôt acquis ſa perfection que la femelle, il faiſoit des efforts pour ſortir avant le terme de l'autre, deſorte qu'ils s'incommodoient l'un & l'autre; mais qu'étant tous deux de même ſexe, étant parfaits, & ſortans en même tems, rien ne les em-

mpêchoit de vivre. Il y a tant d'exemples de umeaux dont l'un eſt un garçon & l'autre une ille, qui vivent & qui ſe portent bien, qu'il eſt nutile de chercher des raiſons pour le prouver.

Dans le tems qu'on croyoit la ſuperfétation oſſible, on donnoit le droit d'aîneſſe à l'enfant ui venoit le dernier au monde, ſuppoſant u'ayant été conçû le premier, il le méritoit nieux que celui qui naiſſoit le premier, qu'on royoit n'avoir été formé que quelques jours près ſon frere ; & que s'il étoit ſorti le prenier, c'étoit parce qu'il avoit été placé le plus roche de la porte.

Ceux qui tenoient l'opinion du mêlange des eux ſémences, ont auſſi donné le droit d'aîeſſe à l'enfant qui voyoit le jour le dernier ; s convenoient que les deux enfans étoient fornez de la même éjaculation de la ſémence, & n même tems ; mais que la partie de la ſémene la premiére éjaculée, étoit portée juſques u fond de la matrice, & qu'elle y formoit un nfant ; que la derniére éjaculée demeuroit à entrée du fond, & y en formoit un autre ; que aturellement c'étoit ce dernier formé qui deoit ſortir le premier étant au paſſage ; & qu'ainſi our être ſorti le premier, il ne devoit pas être eputé l'aîné au préjudice de ſon frere, qui voit été conçû le premier.

Ces deux opinions n'étant plus reçûes, parce u'elles ſont plus imaginaires qu'elles ne ſont éelles, on a décidé en faveur de celui qui reſire le premier. Il eſt vrai que deux enfans ſont ormez de deux œufs qui ſe détachent en mêe tems de l'ovaire ; on ne peut pas deviner equel des deux avoit le pas devant l'autre, ais on ſait qu'étant dans la matrice, ils ſont acez l'un à côté de l'autre ; qu'ils ont chacun un

un cordon qui leur apporte leur nourriture du même placenta ; qu'étant parvenus à leur terme, celui qui fait le plûtôt la culbute pour se placer proche la porte, eſt celui qui ſort le premier ; deſorte qu'ayant vû le jour avant l'autre, on ne peut pas lui diſputer le droit d'aîneſſe qu'il mérite légitimement.

S'il eſt vrai qu'en plantant pluſieurs noyaux d'abricots ou de pêches, on en voit ſortir de quelques-uns deux abricotiers ou deux pêchers, que de ceux d'où il en ſort deux ſont ceux qui renfermoient deux amandes, chacunes revêtues de leurs pellicules, qui contenoient l'arbre en petit, comme font toutes les autres graines. Cette obſervation m'a fait venir en penſée que la même choſe peut ſe faire dans un œuf, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il puiſſe renfermer deux germes capables de produire deux enfans, contenus chacun dans une membrane ſéparée, comme ſont celle de deux amandes dans un même noyau : enſorte que la conception des jumeaux ſe feroit avec la même facilité que celle d'un enfant ſeul. Cette obſervation me fait reſſouvenir qu'on trouvoit quelquefois deux jaunes dans un œuf de poule, qui apparamment y étoient pour y nourrir deux poulets. Je n'avance pas cette opinion comme une vérité conſtante, je ne la donne que comme une conjecture qui mérite qu'on y faſſe attention.

La reſſemblance des jumeaux peut autoriſer la penſée que j'avance, étant tous deux contenus dans le même œuf ; frapez tous deux du même eſprit de la ſémence de l'homme, & dans le même moment, ils doivent ſe reſſembler ; & ſi ce ſont les idées dont l'imagination du mari & de la femme eſt remplie dans le tems de l'action qui donnent la reſſemblance, les jumeaux

neaux ayant la même, il faut tirer une conſé-
uence infaillible qu'ils ont été conçûs tous
eux dans le même inſtant.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement de la femme groſſe.

L ne ſuffit pas à une femme d'être ſûre qu'elle
eſt groſſe, & d'avoir des ſignes certains que
eſt une bonne groſſeſſe, il faut encore qu'elle
availle à la conduire à bonne fin. Elle ne doit
oint trop ſe prévaloir de ſes forces, de ſa jeu-
eſſe, & de ſon bon temperament ; elle doit
contraire regarder ſa groſſeſſe comme une
aladie ſur laquelle elle doit faire une ſérieuſe
tention.

Mauriceau en a fait un grand Chapitre, qui
nſeigne de quelle façon la femme ſe doit gou-
erner durant le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'el-
n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſi-
érables. Pour tâcher d'éviter ceux qui lui pour-
oient arriver, il y preſcrit le regime de vivre
u'elle doit ſuivre ; les alimens dont elle ſe doit
ourrir, & ceux qu'elle doit éviter. Il y mar-
ue juſqu'à l'eau qu'elle doit boire, & à l'air
u'il faut qu'elle reſpire.

On ne peut guères entrer dans le détail des
imens dont une femme doit uſer dans ſa groſ-
ſſe. Autant de femmes groſſes, autant de diffé-
ens appetits. On ne peut que lui donner des
onſeils généraux, qui ſont de ne manger que
bons alimens, de choiſir ceux qui ſont de
n goût, & dont ſon eſtomac s'accomode le
ieux, de ne guères manger de poiſſon, de le-
ımes & de fruits, de n'obſerver aucun jour
jeûne, parce qu'il faut qu'elle mange quand
elle

elle a faim, & qu'il ne faut pas qu'elle fasse jeûner son enfant.

Si elle a un appetit dépravé pour quelque chose d'extraordinaire, il faut mieux lui permettre d'en manger, que de vouloir s'obstiner à l'en vouloir empêcher, par les inconveniens fâcheux qui pourroient en survenir : quand elle demande ou qu'elle cherche avec empressement un aliment, quoique méchant & indigeste, c'est une marque que son estomac a un acide capable de digerer ce qu'il a souhaité avec tant d'ardeur ; & quand dans le cours de sa grossesse elle ne voudroit que des alimens qui lui seroient mauvais dans un autre tems, il faut les lui accorder, étant absolument nécessaire qu'elle mange & pour elle, & pour son enfant. J'en ai vû qui pendant toute leur grossesse n'ont vécu que de salade bien vinaigrée, & qui ont donné de gros enfans.

C'est une coutume reçûe par toutes les femmes grosses de se faire saigner à quatre mois & demi ; de faire une seconde saignée à sept mois, lorsqu'elles se trouvent trop replettes ou trop pésantes, & d'en faire une troisiéme à neuf mois, le plus proche du terme de l'accouchement que faire se peut. J'approuve cette conduite, mais je voudrois que celles qui sont fort sanguines, qui avoient leurs ordinaires en abondance, ou qui se sont blessées dans quelque grossesse précedente, se fissent saigner huit jours avant que leurs ordinaires leurs devroient venir pour la seconde fois, c'est-à-dire, quand elles se croyent grosses de sept sémaines ou environ. Plusieurs raisons autorisent cette saignée, elle ôte le trop de sang qui reste dans leurs vénes ; l'enfant encore petit n'ayant pas consommé ce qu'elles en perdroient tous les mois, elle empêche que

par

ar le reflux du ſang qui ſe fait tous les mois
ers la matrice, quoique groſſe, il ne s'en écha-
e dans le tems qu'elles devoient avoir leurs
rdinaires; & ainſi elle prévient l'avortement
ui n'arrive que par le trop de ſang porté à la
atrice. Quand on attend de ſe faire ſaigner à
uatre mois & demi, l'enfant eſt fort, on le
ent remuer, & le péril eſt paſſé; deſorte que
préfère cette ſaignée devant deux mois, à
elle qu'on fait à demi terme.

Ce n'eſt point mon ſentiment de purger les
emmes groſſes, je trouve que les purgatifs ne
eurs ſont point indifférens; il n'y a que les
omiſſemens dont elles ſont tourmentées qui
euvent indiquer la purgation; mais comme
s ne viennent point par la quantité des hu-
eurs, & qu'ils ſont un effet de la communi-
ation que la matrice a avec l'eſtomac par le
oyen des nerfs, le tems en ſera le remède. On
bſerve que le vomiſſement leur eſt ſouvent
ile; que celle qui ont le plus vomit dans leur
roſſeſſe, ſont celles qui ſe portent le mieux
ans la ſuite: s'il leur ſurvient quelque accès
e fiévre, le quinquina leur convient mieux
ue la purgation; & enfin il ne la faut purger
ue dans une néceſſité dont on ne pourra pas
diſpenſer, alors on ne lui donnera que des
urgatifs les plus doux, & les moins irritans;
n ne ſe ſervira d'aucune drogue violente, com-
e étant pernicieuſe aux femmes groſſes.

Il arrive ſouvent que les femmes groſſes ſont
onſtipées, & que leur ventre eſt pluſieurs jours
ns s'ouvrir; elles ne s'en inquiteroient point
elles obſervoient que les meilleures tempe-
mens ſont ceux qui vont à la garde-robe le
oins ſouvent; & que ceux qui ont le ventre
rré, ſe portent beaucoup mieux que ceux qui
l'ont

l'ont foireux; mais elles font prévenues de l'erreur commune, qui eft que ces matiéres retenues & recuittes, leurs envoyent des fumées à la tête, qu'elles leurs caufent des rougeurs, qu'elles leurs font venir des boutons, & que femblables au fumier amaffé en quelque lieu, elles jettent des vapeurs qui les incommodent; à celles-là on leur confeillera de prendre le matin des bouïllons au veau & aux herbes, avant le repas quelques boles de caffe mondée, & après le repas de manger de quelques compotes de pommes, de prunes ou de brugnolles. Si on eft obligé d'avoir recours aux lavemens, ceux d'eau tiéde font préférables à tous; & fi on en veut de plus compofez, on fe fervira des décoctions feules de mauves, de guimauves, de violiers, de chicorée, de graines de lin, & de fon; on n'y mettra ni miel, ni beurre, ni huile de crainte qu'en voulant faire couler les matiéres fécales, on ne faffe auffi couler l'enfant.

La femme groffe ne doit point être contrainte dans fes habillemens, il faut auffi-tôt qu'elle s'apperçoit que fon fein & fon ventre groffiffent, qu'elle ceffe de mettre de ces corps de robe durs & pleins de baleine; elle doit feulement avoir de ces corfets qui ne font que former la taille & foutenir le fein. Celles qui veulent être ferrées pendant leurs groffeffes pour paroître de belle taille, fe gâtent non-feulement le fein qui demeure tout vergeté après leur couche, mais encore le ventre qui leur refte pendant comme une beface, parce que le fardeau de l'enfant eft obligé de fe porter en embas, n'ayant pas la liberté de s'étendre en haut; ce qui peut encore incommoder l'enfant, & le rendre contrefait.

On ne peut pas s'empêcher de blâmer la chauf-

haussure des femmes d'aujourd'hui, qui ont
bandonné l'usage des souliers, & qui ne sor-
ent plus qu'avec des mules si mignonnes, qu'à
eine la pointe du pied y peut-elle entrer. Si
ette maniére de se chausser est condamnable
ans toutes les femmes, elle l'est encore plus
ans celles qui sont grosses, qui sont plus en
anger de se laisser tomber, parceque la gros-
eur de leur ventre les empêche de voir où el-
es posent leurs pieds, étant obligées de porter
eurs épaules & leur tête en arriére pour faire
'équilibre de la pésanteur du ventre: il faut
onc qu'avec de bons souliers elles soient chauf-
ées commodement, si elles ne veulent pas
'exposer par des chûtes à des malheurs qu'on
vû arriver très-souvent, qui ont fait périr la
nere & l'enfant.

Si les fortes passions sont dangereuses à tous
es hommes, elles le sont encore plus aux fem-
nes grosses qui doivent éviter la colère, la ja-
ousie, les emportemens, les grandes veilles,
t tout ce qui va à l'excès, il faut qu'elles se
ranquilisent s'il est dans leur pouvoir de le fai-
e; car la plûpart des femmes ne se soumettent
as aisément aux conseils qu'on leur donne:
n ne doit point leurs annoncer brusquement
ne nouvelle soit bonne, soit mauvaise, parce
ue la surprise peut causer des tressaillemens
âcheux à la mere & à l'enfant.

Un exercice moderé est nécessaire à la fem-
ne grosse; si elle n'en faisoit point, elle de-
iendroit trop sédentaire, & trop pésante; si
lle en faisoit de violens, elle se mettroit en
anger de se blesser; il ne faut point qu'elle
ugmente ni qu'elle diminue celui qu'elle avoit
ccoutumé de faire avant que d'être grosse, sup-
osé qu'il n'y eut point de raisons qui dussent
l'en

l'en empêcher. On ne peut pas précisément donner des règles sur cet exercice; celles qui n'alloient qu'en carosse, doivent continuer; celles qui étoient dans l'usage de marcher, ne doivent pas discontinuer d'aller à pied; celles qui étoient accoutumées au gros travail, comme les paysannes, les blanchisseuses, les porteuses d'eau, ne doivent point le cesser; car si on les obligeoit à ne rien faire, elles deviendroient malades. En général une femme dans le commencement de sa grossesse fera un exercice légère, qu'elle augmentera, & continuera jusques à son accouchement, pourvû qu'il n'aille pas au-delà de celui qu'elle faisoit avant sa grossesse.

Mauriceau aura de la peine à persuader aux femmes de faire moins d'exercice dans les derniers mois, que dans le reste de la grossesse; il leur fait peur en leur disant que celui qu'elles font à la fin de leur terme, est souvent la cause que leur enfant prend une méchante situation, parce que cet exercice peut forcer l'enfant de faire la culbute avant le tems qu'il l'a doit faire, & ainsi avancer le travail, mais c'est une terreur panique qui n'a point fait d'impression sur leur esprit, puisqu'elles sont persuadées par leur propre expérience, que quand elles ont marché jusqu'à la fin de leur terme, elles en ont accouché avec plus de facilité; qu'elles remarquent que les femmes de gros travail sont celles qui ont les accouchemens les plus heureux, & qu'au contraire les Dames qui n'ont pas voulu se donner de la peine de se promener à pied, ont souvent des accouchemens laborieux.

Dans les Chapitres précedens Mauriceau défend à la femme les approches de son mari le pre

remiers jours de la conception pour deux raifons qu'il allègue; l'une parce qu'il craint que a fémence éjaculée en dernier lieu ne trouble a conception, qu'il croit fe faire par le mêange des deux fémences, & l'autre que c'eft our éviter la fuperfétation. Et dans celui-ci l en défend encore les approches les deux deriers mois de la groffeffe, prétendant que le orps en eft extrêmement agité, & même le entre comprimé dans l'action. Pour répondre ces trois objections, je dirai que la premiére ft imaginaire, puifqu'il eft dans l'erreur de roire que la génération fe faffe par l'union de a fémence de l'homme avec celle de la femne, & que cette union puiffe être troublée par ne nouvelle fémence qui ne peut plus entrer ans le fond de la matrice, l'orifice interne en tant exactement fermé, comme il le dit. Que a feconde eft fauffe, puifqu'il n'y a point de uperfétation, & qu'il ne peut pas s'en faire inq ou fix jours après la conception, comme fuppofe qu'elle peut arriver: Et que la troiéme ne fe rencontre point, puifque le mari la femme prennent fi bien leurs méfures, u'ils évitent cette agitation, & cette compreffon du ventre qu'il dit être tant à craindre par a mort qu'il s'imagine, qu'elles ont caufées à uantité de femmes & d'enfans. J'ajouterai que Mauriceau ne peut point avoir fait ces obferations par lui-même, n'ayant jamais pû avoir n feul enfant en quarante-fix années de maiage. Pour moi qui ai une femme qui a été roffe vingt fois, & qui m'a donné vingt enans, dont elle eft accouchée à terme & heueufement, je fuis perfuadé que les careffes du nari ne gâtent rien.

CHAPITRE V.

Du vomissement de la femme grosse.

NOus avons jusqu'à présent parlé de la conduite qu'une femme doit observer pendant le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens : elle seroit trop heureuse s'il n'en survenoit point ; mais comme il y en a beaucoup qui en sont presque inséparables, il faut tâcher d'y remédier, c'est dont nous allons traiter dans les articles suivans.

La nausée & le vomissement sont deux accidens qui les premiers font connoître à une femme qu'elle est grosse. La nausée est une envie de vomir, causée par l'agitation de l'estomac qui met dans un état d'angoisse, & dans un tel abbatement, qu'il semble qu'on aille vomir tout ce que l'on a dans l'estomac. Le vomissement suit la nausée, & alors on rejette tout ce qui est contenu dans l'estomac, par le soulevement de son fond qui s'approchant de l'orifice supérieur, oblige ce qu'il contient d'y entrer ; de là dans l'œsophage, & ensuite de sortir par la bouche.

C'est ordinairement une trop grande quantité d'alimens dont on a empli l'estomac, ou des humeurs qui s'y versent, & qui s'y amassent qui excitent à vomir ; mais dans les femmes ce n'est ni l'un ni l'autre de ces deux causes qui excitent le vomissement : elles vomissent souvent avant que d'avoir mangé, & le sang retenu de leurs ordinaires n'a pas encore pû se corrompre pour faire des humeurs, mais c'est par la communication que l'estomac a avec la matrice, par le moyen des branches des nerfs qu'ils reçoivent tous deux de la neuviéme paire ; car

la

matrice a quantité de nerfs qui la rendent ès-sensible, & par conséquent susceptible de aisirs & de douleurs, & qui font qu'elle se com- unique à presque toutes les autres parties.

Les vomissemens commencent quelquefois ès les premiers jours de la grossesse, & ne se ontinuent que jusqu'au troisiéme ou quatrié- e mois, qui est le tems que l'enfant se fait ntir. Il n'est point dangereux alors, parce que s femmes vomissent sans faire de grands ef- rts, & particuliérement quand il y a de l'ali- ent dans l'estomac; car quand elles vomis- nt sans avoir mangé, & qu'il n'y a que quel- ues liqueurs dans l'estomac, les angoisses du omissement sont plus fâcheuses, car le vomis- ment de soi n'est point dangereux, mais les forts qu'elles font pour vomir, sont à craindre.

On a vû des femmes vomir presque tous les ours pendant le cours de leur grossesse, & néan- oins accoucher de gros enfans, ce qui prouve u'elles ne rendent pas tout ce qu'elles ont don- é à l'estomac, & qu'il en peut rester assez pour nourriture de l'enfant, quoiqu'il semble bien ouvent qu'elles rejettent autant & quelque- ois plus d'aliment qu'elles n'en ont pris; mais est qu'il s'y mêle toujours des liqueurs qui en ugmentent le volume; ce qui fait pour lors lus de bien à la femme que de mal, puisqu'on bserve que celles qui ont vomi pendant leur rossesse, se portent mieux après être accou- hées que celles qui n'ont point vuidé ces hu- neurs par le vomissement.

Un Chirurgien feroit mal sa cour à une fem- ne grosse, si dans le tems qu'elle est fatiguée ar des vomissemens, il vouloit lui persuader ue c'est un bien pour elle; il faut au contraire u'il la plaigne, qu'il la console, & qu'il lui

faiſe eſpérer qu'ils ne dureront pas encore long-tems : il faut qu'il lui conſeille d'imaginer elle-même quelque viande, quelque ſauce, ou quelque ragoût qui lui pourroit reveiller l'appetit, & dont elle croiroit que ſon eſtomac pourroit s'accommoder ſans le vomir. On doit donc lui laiſſer le choix des alimens, & lui permettre de manger tout ce qui lui viendra en fantaiſie; on doit ſeulement lui faire entendre qu'elle en doit prendre peu à la fois, de crainte qu'en trop chargeant l'eſtomac, il ne ſoit obligé de le rendre; qu'il eſt plus à propos qu'elle en prenne ſouvent, & qu'elle peut manger à toutes les heures du jour, ſans s'aſſujettir aux heures du repas.

Si malgré toutes ces précautions les vomiſſemens continuent après le troiſiéme & le quatriéme mois, ſi même la femme ne ceſſe point de vomir pendant toute ſa groſſeſſe, comme il arrive aſſez ſouvent, il y en a qui veulent qu'on ait recours aux purgatifs. Mauriceau conſeille de donner une infuſion de ſené, de rhubarbe avec le ſyrop de chicorée, croyant que ce ſont des humeurs corrompues, attachées aux parois intérieurs de l'eſtomac, qui entretiennent les vomiſſemens.

Pour moi je croi qu'il eſt inutile, & même dangereux de purger les femmes groſſes, j'entens pour raiſon du vomiſſement ; car il leur ſurvient quelquefois des maladies qui nous indiquent la néceſſité de le faire ; & on a donné ſouvent des purgatifs avec ſuccès ; mais dans la groſſeſſe, la femme ne vomit que pour l'une de ces deux cauſes, ou par la communication que l'eſtomac a avec la matrice par le moyen des nerfs, alors les purgatifs ſont dangereux, ou parce qu'on voit qu'elle vomit des humeurs qu'on accuſe en être la cauſe, alors les purga-

tifs

fs sont inutiles, puisque les humeurs sortent
en sans leur sécours ; car de croire que des
ımeurs puissent demeurer attachées aux pa-
ɔis de l'estomac, c'est s'imaginer ce qui ne peut
ıs être ; quand même il seroit possible qu'il
ût s'y en attacher, elles seroient bien-tôt dé-
chées par la liqueur acide qui sort continuel-
ment des glandes dont les membranes de l'es-
ɔmac sont toutes parsémées ; desorte que non-
eulement ils sont inutiles, mais ils seroient
uisibles en fatiguant l'estomac qui ne l'est que
op par le vomissement ; & on peut ajouter
ue si l'estomac a tant de facilité à rejetter l'ali-
ent qu'il souhaite, il en auroit encore plus à
epousser un purgatif qu'il haït. On voit tous
s jours que les femmes grosses vomissent les
édecines aussi-tôt qu'elles les ont prises ; c'est
ɔurquoi il leur faut épargner le dégoût de les
rendre, & la peine de les vomir.

CHAPITRE VI.

De la douleur des reins & des aînes.

AU fond de la matrice sont attachées quatre
parties que l'on a appellées jusqu'à présent
gamens de la matrice, dont deux vont s'atta-
ıer au péritoine vers la region des reins, qui
ɔnt membraneuses & étendues en forme d'aîles
e chauve-souris, ausquels on a donné le nom
e ligamens larges & supérieurs : les deux autres
escendent en bas, & vont se perdre dans les
nes & dans les cuisses, leur figure qui est ron-
e, & semblable à deux cordons, les a fait appel-
er ligamens ronds, & inférieurs de la matrice.
Les premiers Anatomistes ont crû avoir
ouvé leurs véritables usages, en disant que les

ſupérieurs empêchoient que le fond de la ma-
trice ne tomba vers ſon orifice externe ; que les
inférieurs ne lui permettant pas de monter trop
haut, ce fond étoit retenu par ces quatre par-
ties ſans pouvoir changer de place.

Cette opinion qui eſt venue juſqu'à nous d'A-
natomiſtes en Anatomiſtes, ſe trouve détruite
tant par l'examen que l'on a fait ſur la ſtructure
de ces parties, que par les obſervations des faits
& des accidens qui arrivent tous les jours. En
effet s'il étoit vrai que ces parties euſſent été
faites pour les uſages que les Anciens leur ont
donné, il faudroit convenir que la Nature ſe
ſeroit trompée dans ſon deſſein, puiſque nous
voyons le fond de la matrice deſcendre & mon-
ter, ſans qu'il en ſoit empêché par ces préten-
dus ligamens.

Plus j'ai examiné ces parties, & plus je me
ſuis étonné qu'on ait pû reſter ſi long-tems dans
l'erreur, que de croire qu'elles fuſſent des liga-
mens, & qu'elles euſſent les uſages qu'on leur
a donné ; c'eſt à la vérité beaucoup entrepren-
dre que de ne vouloir pas convenir de ce que
tant de célèbres Anatomiſtes ont écrit ; mais la
preuve du contraire eſt ſi claire, que je ſuis
ſûre qu'après y avoir fait attention, on ne pour-
ra pas diſconvenir de ce que j'avance.

Je ſuis donc perſuadé que ces parties ne ſont
point des ligamens, & qu'elles n'en font point
les fonctions, & j'ajoute que le fond de la ma-
trice n'en devoit point avoir. Où pourroit-il
aller ? n'eſt-il pas auſſi fortement attaché au va-
gin, que le fond d'une bouteille eſt attaché à
ſon col, dont il eſt impoſſible de le ſéparer ?
Pourquoi eſt-ce que la Nature auroit fait ces
ligamens ? ſeroit-ce pour empêcher le fond de
la matrice de deſcendre, & de venir au devant
de

e la sémence de l'homme pour la recevoir? il
aut qu'il y vienne, sans quoi la conception ne
e feroit point. Seroit-ce pour la retenir dans
'hypogastre, afin qu'il ne monte trop haut, il
aut qu'il s'étende dans toute la capacité du bas
entre pendant la grossesse? Seroit-ce pour le
contenir dans les maladies hysteriques? ne lui
oyons-nous pas faire des mouvemens extra-
ordinaires malgré ces ligamens imaginaires?
Seroit-ce pour empêcher les chûtes, les palpi-
ations & les renversemens de la matrice? ces
ccidens sont si fréquens, que nous pouvons
conclure que s'il y avoit des ligamens destinez
le la Nature pour retenir la matrice dans l'hy-
pogastre, ces malheurs n'arriveroient point.

Il ne suffit pas de priver ces parties des usa-
ges qu'on leur attribuoit, il faut convenir de
ceux qu'elles font, n'y ayant dans l'homme au-
cune partie inutile; les deux membranes larges
& supérieures ont trois usages, le premier, de
conduire les artères & les vénes spermatiques
qui vont aux ovaires & à la matrice, & qui en
reviennent. Le second, de servir d'attache aux
ovaires. Le troisiéme, d'être l'appui & le sou-
tien des trompes, & leur aider à embrasser l'œuf,
& le conduire dans la matrice; les deux cor-
dons inférieurs servent dans le tems de l'action
à approcher le fond de la matrice de la verge,
pour en recevoir la sémence; ce mouvement
est pour lors si nécessaire, que sans leurs sé-
cours, il se feroit peu de conceptions.

Les femmes payent chèrement par la suite
les avantages qu'elles tirent de ces parties pour
la génération; car dans la grossesse à mésure
que le volume de la matrice grossit, étant obli-
gée de prêter & de s'alonger, elles causent des
douleurs insupportables à la femme grosse, qui

se font sentir dans la region des reins, dans les aînes, & dans les cuisses.

Les douleurs des reins sont occasionnées par les deux membranes larges qui tiraillent le péritoine auquel elles sont attachées ; celles des aînes & des cuisses sont causées par les deux cordons inférieurs qui vont se perdre dans ces parties. Les femmes en sont quelquefois tellement incommodées, qu'elles ont beaucoup de peine à marcher, & d'autres ne peuvent pas être un petit espace de tems à genoux sans tomber en foiblesse.

Mauriceau prétend que l'extension que la matrice est obligée de faire dans les derniers mois de la grossesse, contribue à exciter ces douleurs, & que d'un premier enfant, elles sont plus fortes que des autres, la matrice ne s'étant pas encore étendue ; mais il y a plus d'apparence de croire que la matrice n'y a point de part, parce qu'elle est composée d'un nombre infini de fibres membraneuses capables d'une forte extension, & que ces parties qui l'environnent n'étant que des membranes très-minces, ne peuvent s'alonger qu'avec douleur. On convient que les femmes grosses d'un premier enfant, & celles qui le sont extrêmement, doivent sentir des douleurs plus violentes que celles qui ont déja eu des enfans, & qui le sont dans les règles de la Nature ; mais que ce sont toujours ces prétendus ligamens qui les causent.

Les femmes ne se contentent pas de savoir ce qui fait leur mal, elles demandent d'être soulagées, & elles ont raison ; mais la friction, les huiles, les baumes, étant inutiles dans ces incommoditez, parce que les remèdes ne peuvent pas pénetrer jusqu'aux parties douloureuses ; on ne peut que consoler la malade, en lui di-

lifant que ces maux ne font point dangereux, qu'ils font des fuites de la groffeffe, & qu'ils iniront par l'accouchement.

C'eft la femme groffe elle-même qui doit fe rocurer la conduite qu'elle doit tenir : elle doit bferver ce qui lui fait du bien ou du mal, afin 'éviter tout ce qui peut lui entretenir ou lui ugmenter fes douleurs : fi d'être levée ou de narcher lui fait de la peine, il faut qu'elle demeure au lit le plus qu'elle pourra. Feue Maame la Dauphine a gardé le lit pendant les trois erniers mois de fa premiére groffeffe, parce u'elle ne pouvoit pas être debout fans fentir e très grandes douleurs. En effet fe mettre à enoux, eft une fituation incommode pour les emmes groffes, c'eft pourquoi il ne faut point ar un principe de devotion, qu'elles s'obftient à vouloir y demeurer trop long-tems. Il e faut donc que de la patience, qui eft le renède d'une infinité de maladies, & particuliérement de celle-ci.

CHAPITRE VII.

De la douleur des mammelles.

LA douleur des mammelles eft un accident inféparable de la groffeffe, c'eft fouvent ette douleur qui en marque la certitude; car il a plufieurs femmes qui ne doutent plus d'être roffes lorfque leur fein commence à devenir ouloureux; cette douleur eft fouvent fi légère, u'il y a une infinité de femmes qui ne s'en aignent point; c'eft pourquoi je ne la mets s au rang des incommoditez qui demandent es remèdes, puifqu'il n'y en a aucun à y faire. Mauriceau attribue la caufe de cette douleur

à

à la ſuppreſſion des menſtrues, fondé ſur ce que beaucoup de filles ont le ſein douloureux lorſque leurs ordinaires ſont ou ſupprimées ou differées; d'où il conclut que c'eſt l'abondance du ſang qui ſe porte aux mammelles, qui cauſe de la douleur, tant aux femmes groſſes qu'à celles qui ſont ſur le point d'avoir leurs ordinaires, ou qui ont paſſé leur tems.

Cette concluſion n'eſt pas juſte dans tous ſes points; on lui accorde que la douleur que les filles & quelques femmes reſſentent dans le tems que leurs ordinaires ſont prêtes à venir, eſt cauſée par l'abondance du ſang, parce que ce ſang qui cherche à ſortir, ſe fait ſentir aux mammelles juſqu'à ce qu'il ait pris ſon cours par la matrice; mais il n'en eſt pas de même aux femmes groſſes, elles ont ſouvent le ſein douloureux dès les premiers jours de leur groſſeſſe; c'eſt pourquoi on ne peut pas dire que ce ſoit le trop de ſang, puiſqu'il n'y a pas quelquefois huit jours qu'elles ont eu leurs menſtrues.

On ne peut pas recevoir la preuve qu'apporte Mauriceau pour ſoutenir ſon opinion, quand il dit que l'enfant dans les premiers mois eſt trop petit pour conſommer la quantité du ſang que la femme perd tous les mois; & que c'eſt ce ſang ſuperflu qui ſe porte aux mammelles, & qui les rend douloureuſes. Si la douleur ne ſe faiſoit ſentir qu'après quelques mois, & après des ordinaires ceſſées, il auroit raiſon, ce ſeroit pour lors ce ſang retenu qui n'ayant pas été conſommé par l'enfant trop petit, qui feroit la douleur; mais comme elle commence avant qu'on en puiſſe accuſer l'abondance du ſang, il faut en chercher une autre cauſe.

Quand un œuf eſt détaché de l'ovaire, & qu'il eſt tombé dans la matrice, la Nature ne s'oc-

s'occupe pas ſeulement à en former un enfant, elle travaille encore à le pouvoir nourrir lorſqu'il aura reçû le jour. La matrice eſt deſtinée pendant neuf mois à le rendre parfait ; alors c'eſt le ſang de la mere qui le nourrit ; & après qu'il eſt ſorti les mammelles ſont deſtinées pour l'alaiter ; & alors c'eſt le lait de la mere qui le doit nourrir ; & pour cet effet il commence à ſe porter au ſein une ſéroſité laiteuſe, qui abreuvant les glandes, leur cauſe une légère douleur qui augmente peu à peu, à méſure qu'il s'y porte une plus grande quantité de cette ſéroſité : c'eſt donc cette liqueur qui gonfle les glandes des mammelles, & non pas le ſang qui ne gonfle jamais les glandes, ni les autres parties du corps, mais bien les vaiſſeaux qui les contiennent.

On ne peut pas douter que ce ne ſoit une ſéroſité laiteuſe, & non pas du ſang, puiſqu'on en voit ſortir par les ouvertures du mammelon, & jamais du ſang, à moins qu'il ne ſoit ulceré. La plûpart des femmes groſſes trouvent leurs chemiſes gâtées en ces endroits, par cette liqueur qui s'échape peu à peu ; aux unes plus, aux autres moins, ce qui a jetté quelques femmes dans l'opinion de croire que quand il ſort du lait pendant la groſſeſſe, c'eſt ſigne que l'enfant eſt foible, & qu'il ne vivra pas, parce que c'eſt autant de nourriture qu'il perd ; mais on en doit tirer une conſéquence toute oppoſée, & croire que celles qui perdent le plus de cette liqueur étant groſſes, ſeront les meilleurs nourrices, & qu'elles ne feront pas de dure trait.

Jamais les femmes n'ont la gorge plus belle que quand elles ſont groſſes : celles-là même qui n'en ont preſque point dans un autre tems, en ont beaucoup pendant la groſſeſſe : c'eſt cet-

te

te sérosité laiteuse qui à mésure qu'elle se porte au sein en abreuve les glandes, les gonfle, les durcit, & les dispose à recevoir une plus grande quantité de lait, pour nourrir l'enfant qu'elles doivent mettre au monde ; mais les femmes d'aujourd'hui ne sont point dans l'habitude de de nourrir leurs enfans, & elles n'en font pas mieux.

L'application des remèdes est inutile aux douleurs des mammelles des femmes grosses, & même d'une dangereuse conséquence, parce qu'il faudroit se servir de remèdes repercussifs, qui empêchant la liqueur laiteuse de s'y porter, l'obligeroit de fluer sur quelque autre partie où elle causeroit des maladies considérables; il faut laisser agir la Nature, & ne travailler qu'à tâcher à en diminuer la quantité, si elle y couloit trop abondamment; ce qui se doit faire par un bon regime de vivre, & en tenant le ventre libre par des lavemens doux & rafraîchissans, dont les meilleurs sont ceux qui ne sont faits que d'eau tiéde.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, c'est de défendre le sein contre le froid qui en grumelant la sérosité laiteuse y pourroit causer des abscès; c'est pourquoi il faut qu'une femme grosse tienne son sein aussi couvert qu'elle feroit après être accouchée: il ne faut point qu'il soit contraint par les habillemens durs & trop serrez, ce qui le meurtriroit, & en augmenteroit la douleur, ou du moins qui le rendroit vergeté, comme on le voit arriver à celles qui ne voulant pas paroître grosses, se sont tellement serrées par leurs habits, que leur gorge & leur ventre en sont gâtez, & demeurent tous vergetez pendant le reste de leur vie.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De la difficulté & des envies d'uriner.

LA vessie est sujette à une infinité de maladies qui lui peuvent arriver pendant la grosesse, aussi-bien que dans un autre tems ; je ne arlerai point ici de ces maladies, car elles deandent de grands remèdes qu'on ne peut point aire aux femmes grosses, & qu'on diffère jusu'à ce qu'elles soient accouchées. Mais il est es incommoditez causées par la grossesse qui aterrompent la vessie dans ses fonctions, pour esquelles le Chirurgien est appellé pour y aporter les sécours convenables.

Ces incommoditez sont de deux sortes tout-fait opposées l'une à l'autre ; l'une est une ifficulté d'uriner ; l'autre des envies fréquens d'uriner : car pour la pierre, le sable, le ravier, les ulcères, les ardeurs d'urines, comne elles ne sont point des effets de la grosses, je n'en parlerai point.

La difficulté d'uriner n'arrive pas aussi souent que les fréquentes envies d'uriner, il n'y que quelques femmes qui en sont incommoées, encore ce sont celles dont le fond de la natrice avant la grossesse tomboit dans le vagin usqu'à l'orifice externe. Ces femmes devenues rosses, & le fond de la matrice ayant aquis lus de grosseur par l'enfant qu'il contient ; uand il se précipite comme il avoit accoutuié de faire, il presse le col de la vessie, qui se ouvant serré entre l'os pubis & le fond, ne eut pas s'ouvrir pour laisser échaper l'urine, e qui en cause une suppression à laquelle il faut emédier au plûtôt.

Ce

Ce n'est point par des remèdes diuretiques & aperitifs que l'on fait uriner dans cette occasion, c'est seulement en remettant le fond de la matrice dans sa place ordinaire. Pour y parvenir il faut faire coucher la femme, & avec deux doigts ou une bougie, repousser doucement ce fond, qui étant replacé, ne presse plus le col de la vessie, & lui laisse la liberté de vuider l'urine retenue; mais s'il arrivoit que l'urine après cela ne sortit point, ou parce que la suppression avoit duré trop long-tems, ou parce que la vessie étoit trop pleine, ou parce que le ressort des fibres de la vessie n'étoit pas assez fort pour la pousser dehors, il faudroit porter une sonde creuse dans l'urètre pour faire sortir cette urine retenue, capable de causer du desordre par son trop long séjour dans la vessie.

Cet accident dont je viens de parler, ne peut arriver que dans les premiers mois de la grossesse, parce que dans les autres, le fond de la matrice ayant aquis un plus gros volume, il ne peut plus tomber dans le vagin; mais les femmes ne sont pas si-tôt quittes de celui-là, qu'elles tombent dans un autre qui augmente à mésure que leur grossesse avance, & qui les incommode beaucoup dans les derniers mois; ce sont des envies fréquentes d'uriner, qui les obligent de pisseter à tous momens.

Pour peu que l'on soit instruit de la mécanique des parties, on connoîtra que cette incommodité est causée par la grosseur de la matrice, & par la pésanteur du fardeau qu'elle contient, qui pressans le corps de la vessie, & pésant sur son fond, oblige l'urine de se porter vers son col, & de chercher à sortir. Plus l'enfant est gros, plus il pese sur la vessie; & par conséquent les envies d'uriner sont plus fréquentes,

&

& elles le deviennent quelquefois à tel excès le dernier mois, qu'il y a des femmes qui n'osent sortir de chez elles, & qui ne vont qu'aux endroits où elles ont la liberté de pisser aussi-tôt que l'envie leur en prend.

Le seul moyen d'éviter cette incommodité, c'est d'être couchée, parce qu'alors la grosseur de la matrice, ni le fardeau de l'enfant, ne fatiguent, ni ne pesent sur la vessie. Si elle ne se peut résoudre à demeurer au lit, il faut qu'elle supporte ce petit mal avec patience, & qu'elle se console dans l'espérance de le voir finir avec l'accouchement.

CHAPITRE IX.

De l'enflure des cuisses & des jambes.

LA plus grande partie des femmes ont les cuisses & les jambes enflées pendant leur grossesse ; le plus ou le moins dépend de la grosseur de l'enfant qu'elles portent ; & celles qui sont grosses de deux enfans les ont toujours plus enflées que celles qui n'en ont qu'un.

Cette incommodité est une suite de la grossesse, parce que l'enfant pésant sur les vaisseaux qui reviennent des extrémitez inférieures, elle empêche que les liqueurs ne remontent & ne circulent avec la même facilité qu'elles doivent faire : ces liqueurs ne pouvant pas passer par la région Iliaque qui est pressée par l'enfant, elles regorgent dans les cuisses & dans les jambes, & font toute l'enflure dont nous parlons. On observe que ces femmes ont ces parties moins gonflées le matin quand elles se lèvent, que le soir quand elles se couchent, parce qu'étant couchées, l'enfant ne pese point sur les vaisseaux

ſeaux Iliaques, ce qui fait que les liqueurs peu-
vent circuler avec liberté.

Si ces extrémitez ne ſont enflées que médio-
crement, & que la chaleur naturelle y réſide,
il n'y a point de remèdes à y appliquer, il faut
ſeulement marcher avec moderation, ne point
faire d'exercice violent, être au lit plus de tems
que l'on pourra, & attendre le moment de l'ac-
couchement qui guérira ſûrement de cet acci-
dent.

Mais ſi l'enflure étoit conſidérable, ſi ſes ex-
trémitez étoient bourſouflées & œdemateuſes,
& qu'en appuyant le doigt deſſus, le veſtige y
demeuroit comme dans de la pâte, & ſi l'on
s'appercevoit que la chaleur naturelle commen-
ça à vouloir abandonner les parties, il faudroit
la reveiller par des remèdes chauds & pénetrans,
dont les meilleurs ſont toutes les plantes aro-
matiques bouïllies dans du vin, dont on fera
ſouvent des fomentations ſur ces parties; on a
de coutume d'ajouter à ces plantes, les roſes de
Provins, mais il n'en faut point mettre dans
cette occaſion, de crainte qu'elles ne cauſent
des vapeurs, comme il arrive très-ſouvent.

CHAPITRE X.

Des varices des femmes groſſes.

LE dedans des cuiſſes & des jambes des fem-
mes groſſes, eſt quelquefois plein de peti-
tes tumeurs molles pleines de ſang, que l'on
appelle des varices. Ce ſont des dilatations des
vénes aux endroits des valvules qui ſont placées
dans ces vénes d'eſpace en eſpace, pour facili-
ter au ſang qu'elles contiennent les moyens
d'aller aux Iliaques, & de là dans la véne ca-
ve, & auſſi pour empêcher que ce même ſang,
par

ar ſon propre poids, ne retombe en enbas.

Les varices peuvent arriver à toutes ſortes de erſonnes après de violens efforts ; celles-là emandent la main du Chirurgien, j'en ai parlé ans le Cours d'Operations que j'ai donné au 'ublic : ce n'eſt point de ces varices dont je rétens parler ici, c'eſt de celles qui ſont cauées par la groſſeſſe, & qui ſe guériſſent auſſiôt que l'enfant eſt ſorti.

La cauſe de ces varices eſt aiſée à connoître, n ſait que le ſang eſt porté par les artères à toues les parties, que ce ſang doit retourner dans a véne cave, & que celui qui revient des extrénitez inférieures, ne manqueroit pas d'y reourner s'il trouvoit le chemin libre, mais le rouvant barré par le preſſement que l'enfant ait ſur les vénes Iliaques, ce ſang force les nembranes des vénes de ſe dilater, & particuiérement les endroits des valvules qui ſont les lus capables d'extenſion.

Il n'y a ni ouvertures, ni operations à faire ces ſortes de varices, qui ne ſont qu'accidenelles ; le ſeul remède qu'il y faut faire, c'eſt e mettre des compreſſes longitudinales le long es vaiſſeaux, & avec des bandes de toiles de a largeur de trois travers de doigts, bander cirulairement les cuiſſes & les jambes ; on emêche par ce moyen qu'elles ne groſſiſſent daantage ; & cette compreſſion facilite au ſang a liberté de monter dans la véne cave.

S'il eſt néceſſaire de comprimer les varices uſqu'au tems de l'accouchement, de crainte u'elles ne groſſiſſent : il eſt encore plus néceſaire de les contenir dans le tems de l'accouhement pour éviter qu'elles ne rompent ou u'elles ne s'ouvrent par les efforts que les granles douleurs obligent de faire en accouchant.

CHAPITRE XI.

Des hémorroïdes.

LEs femmes grosses n'ont pas seulement le malheur de souffrir les incommoditez de la grossesse, elles ont encore celui de connoître & d'essuyer plusieurs maladies qui leurs étoient inconnues avant que d'être grosses, dont les hémorroïdes sont du nombre.

Les hémorroïdes qui viennent aux femmes grosses, ont deux causes; l'une est la compression que l'enfant fait sur les vaisseaux hémorroïdaux, qui empêche que le sang porté à l'anus ne puisse remonter, & retourner dans la masse: l'autre est cette même compression faite par l'enfant sur le rectum, qui ne permet pas aux excremens de sortir, ce qui fait que les femmes n'ont pas le ventre aussi libre dans la grossesse que dans un autre tems : alors ces excremens retenus se durcissent; & pour les pousser dehors, la femme est obligée de faire de grands efforts, qui font gonfler les extrémitez des vénes hémorroïdales qui entourent l'anus, & qui font cette malheureuse maladie, qu'on appelle pour ce sujet hémorroïdes.

Si elles sont causées par la pésanteur de l'enfant sur les vénes hémorroïdales, il n'y a que l'accouchement qui les puisse guérir, c'est pourquoi il faut l'attendre avec patience; mais si c'est par la compression que la matrice trop grosse fait au rectum, ce que l'on connoît par le long-tems qu'il y a que la femme n'a été à la selle, & par la dureté des excremens, il faut lui donner de tems en tems des lavemens très-doux & très-simples, dont les meilleurs sont

ceux

ceux qui ne ſont composés que d'eau tiéde.

Si néanmoins les hémorroïdes étoient douloureuſes, il faudroit ſe ſervir des pomades faites avec le populeum, le cerat, & le jaune d'œuf: on peut encore faire des linimens avec les huiles d'œuf, de pavot, de nenuphar, ou d'amandes douces, ou bien fomenter la partie avec du lait tiéde, & les décoctions de mauves, guimauves, bouïllon blanc, & graines de lin, tous ces petits remèdes ſont capables de ſoulager, & ne peuvent point faire de mal; quand ils ne feroient que contenter la malade, & l'amuſer juſqu'au terme de l'accouchement, ce ſeroit toujours un bien.

CHAPITRE XII.

Du flux menſtruel des femmes groſſes.

C'Eſt une loi générale que toutes les femmes doivent perdre du ſang tous les mois, ce que l'on appelle flux menſtruel; & cette même loi en diſpenſe les femmes enceintes, pendant les neuf mois de leurs groſſeſſes; & comme il n'y a point de règle ſi générale qu'elle n'ait ſon exception, nous voyons quelques femmes qui ne laiſſent pas d'être reglées étant groſſes, & qui portent leurs enfans à terme.

De ces femmes il y en a pluſieurs qui ne voyent quelque choſe que le premier mois de leurs groſſeſſes, c'eſt ce qui fait qu'elles ſe trompent ſouvent dans leur calcul, & qu'elles accouchent croyant n'être qu'à la fin de leur huitiéme mois; il y en a d'autres qui ſont reglées juſqu'au quatriéme ou cinquiéme mois. Et j'en ai vû avoir leurs ordinaires pendant les neuf mois, auſſi bien reglées que ſi elles n'avoient pas été groſſes.

Celles qui ne voyent que pendant les premiers mois, sont ces femmes sanguines qui perdent plus de sang chaque mois, qu'il n'en faut pour la nourriture de l'enfant encore trop petit pour consommer tout ce qui s'en évacue, & dont le superflu cherche à s'échaper par les embouchures des vaisseaux qui aboutissent au col de la matrice. Et celles qui sont reglées pendant tout le cours de leurs grossesses, sont ces femmes extrêmement sanguines qui mangent beaucoup, qui ne font point d'exercice, & qui abondent tellement en sang, que sans les évacuations que la Nature leur procure, elles étoufferoient, & leur enfant en seroit suffoqué.

On demande par quels endroits ce sang peut sortir, si c'est par les vaisseaux du fond de la matrice, ou par ceux de son col; l'opinion la plus commune, est que ce sang sort par les vaisseaux qui aboutissent au col de la matrice; c'est le sentiment de Mauriceau, qui pour cet effet établit deux conduits pour porter ce sang des vaisseaux du fond de la matrice à ceux du col. Il en fait la même chose pour ce sang, qu'il en a fait pour la sémence, à qui il donne deux vaisseaux éjaculatoires pour le conduire des testicules dans le col pendant la grossesse; mais ni les uns, ni les autres de ces conduits ne se trouvent point, & même il ne doit point y en avoir.

J'ai déja fait voir que les vaisseaux éjaculatoires étoient de l'invention de quelques Auteurs que Mauriceau a suivis, parce qu'ils convenoient à son opinion de la génération, par le mêlange des deux sémences, & que si l'éjaculation, selon lui, s'étoit faite dans le fond de la matrice pendant la grossesse, elle auroit détruit la conception commencée: il falloit donc imaginer des conduits qui portassent la sémen-

ce

re dans le fond de la matrice, afin que l'ou-vrage de la Nature ne fût point troublé.

C'eſt la même raiſon qui a fait inventer ces vaiſſeaux pour porter dans le col le ſang que quelques femmes perdent étant groſſes ; je dis qu'il n'y a point d'autres vaiſſeaux qu'une infinité de branches des artères & des vénes ſpermatiques, & hypogaſtriques, qui arroſent également le fond & le col de la matrice ; & je dis encore qu'il n'y doit point y en avoir d'autres ; que s'il y en avoit de particuliers pour évacuer le ſang pendant la groſſeſſe, toutes les femmes groſſes ſeroient reglées, & le ſang trouvant une route ouverte pour l'y conduire, ſortiroit & s'échaperoit avec façilité ; mais comme ce ſang devoit être retenu, il ne lui falloit point de chemin pour ſortir.

Suivant le ſiſtême de Mauriceau, ſi ce ſang venoit du fond de la matrice, il troubleroit la génération ; mais ſuivant l'opinion des œufs qui eſt la plus vrai-ſemblable, il peut ſortir de la cavité de la matrice, ſans qu'elle en ſoit troublée ; car l'arriére-faix n'étant attaché qu'à la partie ſupérieure de la cavité de la matrice, les vaiſſeaux qui aboutiſſent au reſte de cette cavité, qui ſont les mêmes qui laiſſoient écouler les ordinaires, peuvent en laiſſer échaper quelque partie lorſqu'il y en a plenitude, qui coulant entre les membranes de l'œuf & la matrice, peut ſortir par l'orifice interne ſans nuire à l'embrion qui eſt enfermé dans ſa membrane.

On voit ſouvent des femmes groſſes vuider quantité d'eau, de fleurs blanches, & de glaires, dont les groſſeſſes ſubſiſtent, & ſe terminent heureuſement : on ne peut pas dire que ces impuretez ſortent des conduits du col de la ma-

trice, parce qu'il n'y en a point ; il faut donc qu'elles viennent du fond qui a une infinité de vaiſſeaux pour les évacuer. Et pourquoi ne veut-on pas que le ſang en puiſſe ſortir, lui qui ne fait que ſuivre ſa route, & qui a les mêmes vaiſſeaux excretoirs pendant la groſſeſſe, qui y étoient avant qu'il y eût un enfant ?

Mauriceau prétend, avec ceux qui ſuivent ſon opinion, que dans la groſſeſſe l'orifice interne de la matrice eſt ſi exactement clos, que la pointe d'une aiguille n'y pourroit pas entrer ; il ne ſe ſouvient donc pas que parlant de la ſuperfétation, il a dit qu'il pouvoit s'ouvrir pour recevoir une ſeconde ſémence. Or s'il eſt vrai qu'il puiſſe ſe dilater pour recevoir, il le peut encore mieux pour laiſſer ſortir les impuretez que quelques femmes vuident dans leurs groſſeſſes ; cet orifice n'eſt donc pas ſi exactement fermé qu'ils le diſent ?

Lorſque malheureuſement par quelque coup, ou par quelque chûte, une partie du placenta eſt détachée du fond de la matrice, on en voit ſortir du ſang ; on ne peut pas dire alors qu'il vienne des vaiſſeaux du col ; il faut donc convenir que c'eſt le fond qui le fournit, & que l'orifice interne peut s'ouvrir, puiſqu'effectivement il le fait pour donner iſſue à ce ſang.

Je ne me contente pas d'avoir avancé que tout ce qui ſe vuidoit par la matrice, venoit de ſon fond, je ſoutiens encore qu'il ne peut pas venir d'ailleurs, puiſque le col eſt revêtu intérieurement d'une membrane épaiſſe qu'on compare à celle du palais d'un bœuf, dont les fibres ſont tellement ſerrées, qu'elles ne peuvent pas permettre à aucun vaiſſeau de laiſſer rien échaper. J'ai ouvert pluſieurs femmes dans des tems différens, j'ai toujours trouvé quantité de vaiſ-

ſeaux

ſeaux qui ſe répandoient par tout le fond de la matrice, & je n'en ai trouvé à ſon col qu'autant qu'il en falloit pour ſa nourriture.

Je ſai que le col de la matrice eſt parſemé d'une infinité de glandes, qui ſéparent & filtrent une liqueur capable de donner du plaiſir dans l'action ; que cette ſéparation ſe fait également dans la femme groſſe, comme chez celle qui ne l'eſt pas : mais cette liqueur qui eſt en petite quantité, ne doit point être miſe au rang des évacuations dont j'ai parlé ; c'eſt pourquoi elle ne détruit point l'opinion que j'avance, dont on conviendra ſi on l'examine ſans prévention en faveur des Anciens.

Il faut encore ſe défaire d'une erreur ancienne, qui portoit qu'un enfant étoit mal ſain, & ne pouvoit pas vivre quand la mere étoit reglée pendant la groſſeſſe. Hippocrate en parle dans un de ſes Aphoriſmes, où il ſuppoſe que ce ſang perdu étoit autant de nourriture qui lui étoit dérobée ; mais l'expérience nous fait voir que des femmes reglées ont accouché de gros enfans, & qui ont vêcu.

On doit néanmoins faire la différence d'une femme groſſe d'avec une autre femme ; ſi celle qui a ſes ordinaires les premiers mois, ou même pendant toute ſa groſſeſſe, eſt replette & ſanguine, ſi elle mange beaucoup, & de bons alimens, & ſi elle ne fait que peu ou point d'exercice, c'eſt un bien pour elle & pour l'enfant que cette évacuation ſe faſſe ; mais ſi c'eſt une femme foible & délicate qui ſoit dégoûtée, & qui mange peu, c'eſt un mal pour elle & pour l'enfant pour peu que cette évacuation continue ; & c'eſt de ces derniéres qu'Hippocrate a entendu parler dans ſon Aphoriſme.

Ces deux différentes femmes ne doivent pas

être traitées de la même maniére; il faut saigner plusieurs fois & copieusement celle qui est replette & sanguine, la faire marcher, & lui retrancher de sa nourriture, parce que le sang qu'elle perd, est une preuve qu'il y en a trop; mais celle qui est d'un temperament foible & délicat, ne doit être que très-peu saignée, il la faut tenir en repos, & la nourrir avec des alimens succulens capables de rafraîchir & épaissir le sang, qui souvent ne s'échape que parce qu'il est trop échauffé & trop séreux : on peut mettre sur les reins des compresses trempées dans un vin astringent, & appliquer des ventouses seiches sous les mammelles; mais le meilleur de tous les remèdes, c'est la bonne nourriture.

Il y a beaucoup de femmes qui ne peuvent pas se persuader qu'elles sont grosses, parce qu'elles ont vû quelque chose; si le Chirurgien est consulté dans une pareille occasion, il ne faut point qu'il décide trop affirmativement; & pour peu qu'il soupçonne qu'elles le puissent être, il ne doit point leur donner aucun remède, afin de ne point tomber dans l'inconvenient de celles qui supposant d'autres maladies, ont pris des remèdes qui les ont fait avorter.

CHAPITRE XIII.

Des pertes de sang des femmes grosses.

QUoique dans les pertes de sang & dans le flux menstruel, on voye également sortir du sang de la matrice, ce sont deux accidens bien différens l'un de l'autre, qui ne demandent ni la même conduite, ni les mêmes remèdes, car ce qui convient à l'un, est d'une dangereuse conséquence pour l'autre.

Le

Le flux menstruel est la marque de la santé
es femmes, elles se portent toutes bien quand
lles sont reglées. Je n'en excepte point les
emmes grosses, c'est-à-dire, celles qui sont
eplettes & sanguines, dont le sang est obligé de
rendre ce cours, parce qu'il y en a une trop
rande abondance. Les femmes qui sont re-
lées, quoique grosses, se portent mieux que
elles ne l'étoient pas; c'est peut-être la sup-
ression de leurs ordinaires qui leur cause la
lûpart de ces incommoditez qu'elles ressen-
ent dans leurs grossesses; il n'en est pas de mê-
ne de la perte de sang, qui met toutes les fem-
nes qui en sont surprises en danger de perdre
vie. Or si elle est si funeste en général à tou-
es les femmes, elle le devient encore davan-
ge à celles qui sont grosses, & à leurs enfans,
ont la vie n'est entretenue que par la circula-
on de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la
ere, & qui par une perte se trouvent tous
eux, faute de sang, dans la néceſſité de périr.
Il y a beaucoup de différence entre le flux
enstruel & la perte du sang, quoique l'un &
autre ce soit du sang qui s'échape par la ma-
ice; au flux menstruel il coule peu à peu &
ns douleur, & paroît tel qu'il est en sortant
fes vaisseaux, sans être caillé ni alteré; il
ent au tems accoutumé des ordinaires, &
rès quelques jours il cesse entiérement; mais
ns la perte, le sang debonde tout d'un coup,
en grande abondance; il continue à couler
ec douleur, & s'il cesse pour quelques jours,
est qu'il tombe dans le col de la matrice; &
e la femme étant couchée il s'y arrête & s'y
ille, mais ces caillots de sang venans à sortir,
recommence à couler à flot, & quelquefois
us abondamment que lorsqu'il a commencé.
Les

Les femmes ſont ſujettes à des pertes de ſang en deux tems différens, ou quand elles ne ſont point groſſes, ou quand elles le ſont; les unes & les autres ſont également périlleuſes pour elles, parce qu'elles courent le riſque de perdre la vie en perdant le ſang, ſans lequel il eſt impoſſible de vivre.

Je ne parlerai point ici des pertes de ſang des femmes qui ne ſont point groſſes, celles-là demandent un regime de vivre particulier, des remèdes continuels, & toute l'attention de la Médecine; je me renfermerai dans celles qui arrivent aux femmes groſſes qui ont béſoin d'être ſécourues promptement.

C'eſt toujours quelque malheureux accident qui cauſe les pertes aux femmes groſſes: il y en a qui de crainte d'être blâmées, en déguiſent la cauſe, & qui ne veulent pas avouer qu'elles ſont tombées, ou qu'elles ont reçû quelque coup, ou qu'elles ont eu un emportement de colère; mais le Chirurgien doit ſavoir à quoi s'en tenir; il faut qu'il commence par la faire coucher, par la ſaigner le plûtôt que faire ſe pourra, & par lui faire garder le lit pendant neuf jours.

Les pertes qui arrivent dans les premiers mois ne ſont point dangereuſes; elles le deviennent à méſure que la groſſeſſe avance; & dans les deux & trois derniers mois elles ſont mortelles; & celles qui ſont cauſées par un détachement d'une grande partie de l'arriére-faix, ne peuvent être guéries que par l'accouchement.

Ce n'eſt pas pour cela qu'il faille venir d'abord à l'accouchement; car quand il n'y a qu'une petite partie de l'arriére-faix de détachée, la perte du ſang n'eſt que médiocre, & n'eſt proprement qu'un ſuintement qui ne peut affoi-

blir

dir ni la mere, ni l'enfant; & pourvû qu'elle
 conserve, & qu'elle demeure en repos, elle
eut aller jusqu'à la fin de son terme, & ac-
oucher heureusement.

Il ne faut point allarmer la femme grosse, &
e lui point parler de l'accouchement, que lors-
u'on verra qu'il n'y aura que ce seul moyen
our lui sauver la vie. Il faut la conduire dou-
ement, en lui donnant de bons alimens qui
parent le sang qu'elle perd; les bouillons sont
ès-bons, parce qu'ils passent promptement dans
 masse du sang, pour en entretenir le mou-
ement circulaire; quand la perte recommen-
, il faut recommencer la saignée pour desem-
ir les vaisseaux qui se portent à la matrice;
ais il faut la faire petite, & en faire plûtôt
usieurs si la nécessité le requiert, & même si
on a dessein d'en tirer deux poëlettes, il faut
rès la premiére mettre le doigt sur l'ouver-
re de la saignée pendant un demi quart-d'heu-
, & ensuite tirer la seconde, on prétend que
r ce moyen la revulsion s'en fait mieux.

On a vû des femmes avec des écoulemens
 sang pendant toute leur grossesse, accoucher
terme & avoir de gros enfans; mais il faut
'elles écoutent raison, & qu'elles ne man-
ent point de ces ragoûts épicés & vinaigrés
i mettent le sang en mouvement & qui l'é-
auffant font qu'il s'échappe encore davanta-
 : il ne faut point qu'elles fassent les diffici-
s, ne voulant point manger ce qu'on leur or-
nne, & s'excusant sur ce qu'elles sont dé-
ûtées: quand il y va de la vie on doit s'effor-
r, ou bien on se met dans le hazard d'en
yer les dépens.

Mauriceau trouvera peu de personnes de son
ntiment, quand il dit que l'enfant dans les
mou-

mouvemens qu'il fait dans le ventre de la mere, s'entortille le cordon autour du col, & qu'alors il tire le placenta & le fait détacher du fond de la matrice. On lui répond que cet entortillement ne peut arriver que dans le dernier mois, qui est quand l'enfant fait la culbute pour présenter la tête au passage, & que le détachement du placenta peut arriver & arrive pendant toute la grossesse; on y ajoute que quand même le cordon seroit entortillé, comme effectivement on le trouve quelquefois tourné autour du col de l'enfant, il romproit plûtôt que de faire séparer l'arriére-faix de la matrice, comme on le voit arriver dans des accouchemens où la Sage-femme tirant le cordon avec force, il se rompt avant que le placenta soit détaché.

Mais de quelque cause que vienne la perte, si après avoir épuisé toute la bonne conduite que la Médecine & la Chirurgie peuvent inspirer, si la perte continue toujours, il faut avoir recours à l'extrême remède qui est l'accouchement, quoiqu'il y ait peu de disposition & point de douleurs; il est vrai que le sang & les caillots qui sont sortis par l'orifice externe, l'ont humecté & disposé à se pouvoir dilater, mais il ne faut point attendre que ce soit la nature qui le fasse, c'est la main de l'Accoucheur qui doit faire tout l'ouvrage, & c'est d'elle dans cette occasion d'où dépend la vie ou la mort de la mere & de l'enfant.

De tous les accouchemens, celui-là est le plus hazardeux, il ne suffit pas d'avoir dilaté l'orifice interne, il faut, quelque partie que présente l'enfant, le retourner & l'avoir par les pieds, & après s'être donné tant de peines, il n'est pas sûr d'avoir réüssi; car si la femme vient à mourir par le peu de sang qui reste dans

ſes vaiſſeaux, la partie qui veut toujours s'en prendre à quelque choſe, s'en prend à l'Accoucheur, quoiqu'il ait bien fait ſon devoir.

L'hiſtoire de la ſœur de Mauriceau qu'il rapporte tout au long, nous apprend que la perte de ſang qu'elle eut, lui fut funeſte, mais de pareils exemples ne doivent pas intimider un Chirurgien qui a de la probité & de la capacité, ils doivent au contraire l'encourager à les ſécourir pour empêcher qu'elles ne deſcendent dans le tombeau; c'eſt en les accouchant qu'on peut leur ſauver la vie; nous en dirons les moyens dans le Chapitre troiſiéme en parlant des accouchemens laborieux, de chacun en particulier.

CHAPITRE XIV.

De l'avortement.

QUoique l'avortement & la fauſſe couche paroiſſent ſignifier la même choſe, on les doit néanmoins différentier l'un de l'autre; car l'avortement eſt un accouchement prématuré, dans lequel on voit ſortir avant ſon terme un enfant avec un arriére-faix, & la fauſſe couche eſt la ſortie d'un faux germe, d'une mole ou de quelqu'autre corps étranger qui s'eſt formé dans la matrice à la place d'un enfant.

Il y en a qui prétendent qu'on ne doit pas ſe ſervir du mot d'avortement en parlant des femmes qui ſont accouchées dans les premiers mois de leur groſſeſſe; qu'il ne doit être en uſage qu'en parlant des bêtes qui ont mis bas leur fruit avant ſa maturité, & qu'on doit plûtôt employer le mot de fauſſe couche pour diſtinguer l'accouchement d'une femme d'avec celui d'une

d'une bête. Mais comme l'honneur des fem mes n'eſt en aucune façon intereſſé dans cett maniére de parler, & que je ne cherche qu'à me faire entendre, je me ſervirai également d ces deux mots, ſavoir de celui d'avortement lorſque ce ſera un enfant, & de celui de fauſſ couche, quand ce ne ſera qu'un corps étrange qui ſera ſorti.

Il y a tant de cauſes de l'avortement qu' eſt très-difficile d'entrer dans le particulier d chacunes; non-ſeulement la diſpoſition natu relle du corps & les violentes paſſions de l'am y contribuent, mais encore tous les malheur qui ſurviennent pendant la groſſeſſe; Mauricea a tâché de nous les faire connoître toutes, & néanmoins il en a oublié beaucoup parce que l nombre en eſt trop grand : il dit que l'actio du mariage trop fréquent peut faire avorter un femme, & ſelon lui il faudroit que le mari ſ ſéparât de ſa femme quand il la croit groſſe ou du moins qu'il n'en approchât que rarement

Il eſt inutile & même imprudent d'allarme une femme groſſe par le récit de quantité d malheurs qui peuvent ſurvenir, & auſſi qui peu vent ne pas arriver, la crainte ne doit poin s'emparer de ſon eſprit, & le Chirurgien n doit lui rien dire qui la puiſſe faire naître; il l doit entretenir dans l'eſpérance que ſa groſſeſſ ſera heureuſe, pourvû qu'elle ſe contienne & il lui doit faire voir le gros interêt qu'elle de ne point hazarder de ſe bleſſer, tant pou elle même, que pour ſon enfant, & pour l'a venir.

La mere eſt la premiére intereſſée dans l conſervation de ſa groſſeſſe : ſi elle ſe met a hazard de ſe bleſſer, elle court le riſque d'en avorter, ce qui eſt toujours accompagné de

per-

ertes de ſang qui la mettent dans le danger de
ıourir, & quand même elle en échapperoit,
le tombe dans une foibleſſe & une pâleur à
ire peur, dont elle a beaucoup de peine à re-
enir, & elle eſt un tems conſidérable avant
ue de reprendre ſon premier embonpoint.

Pour peu qu'une mere faſſe réflexion qu'en
bleſſant elle donne une mort certaine à ſon
fant, elle en évitera les occaſions, quels ré-
oches n'auroit-elle point à ſe faire, ſi par ſa
ıte elle rendoit ce pauvre innocent la victi-
e de ſon imprudence & de ſon obſtination; &
au lieu de travailler à lui conſerver la vie,
e l'avoit fait périr avant qu'il ait reçû le jour.

Si la femme groſſe enviſage l'avenir, elle
ngera à ſe bien conſerver, parce que celles
i ſe ſont une fois bleſſées & qui en ont avor-
, ſont en danger qu'il leur en arrive la même
oſe dans la groſſeſſe ſuivante & même dans
ıſieurs autres, on en a vû tant d'exemples
'on ne peut pas en douter.

Les groſſes maladies comme les fiévres ai-
es, les fluxions de poitrine, les petites vero-
font avorter preſque toutes les femmes qui
ſont ſurpriſes étant groſſes, on les peut comp-
pour mortes, car elles ont pour lors la ma-
ie & l'avortement à combattre, auſquels il
r eſt impoſſible de réſiſter, quoique la Mé-
cine leur prête tous les ſécours qu'elle eſt
able de donner.

Quand l'avortement vient par la force de la
ladie, on ne peut en imputer la faute à per-
ne, mais quand c'eſt par les remèdes qu'on
procure, c'eſt une pernicieuſe pratique con-
nnée par tous les habiles gens, il y en a qui
yent qu'en faiſant accoucher la malade, ils
cureront par le moyen des vuidanges qui
ſuc-

ſuccederont, la ſortie des humeurs qui font l
maladie, & que n'étant plus groſſe ils pourroi
lui faire des remèdes qu'ils n'oſeroient faire
elle l'étoit: cette pratique fait horreur, & c'e
mettre un poignard dans le ſein d'une femm
que de la mettre en uſage.

On ne condamne pas moins celles qui pa
des potions & des remèdes tâchent de ſe fair
avorter, c'eſt vouloir aſſaſſiner un enfant d
deſſein prémedité, il n'y a point de raiſons qu
puiſſent excuſer ce procedé, quand même c
ſeroit une fille qui ſe trouvant groſſe le fero
pour conſerver ſon honneur & celui de ſa Fa
mille, c'eſt toujours un meurtre qui mérit
punition, & que les Loix condamnent à l
mort.

Mais ce que l'on aura de la peine à croire
c'eſt qu'il y ait des gens aſſez dénaturez pou
donner & vendre des remèdes capables de fair
avorter; une fille ou une femme veuve tom
bée dans le malheur, eſt en quelque maniér
excuſable devant les hommes, quoique crimi
nelle devant Dieu, de chercher les moyens d
n'être pas deshonnorée; mais ceux qui pour d
l'argent procurent ces moyens, méritent un
punition exemplaire: j'ai vû faire mourir à Pa
ris une Sage-femme qui faiſoit ce maudit com
merce.

Si une fille étoit capable de faire réflexio
ſur tous les malheurs où elle s'expoſe lorſqu'el
le forme la réſolution de ſe faire avorter, j
crois qu'elle ne pourroit pas s'y réſoudre, ell
ſe rend doublement criminelle devant Dieu
le premier péché eſt d'avoir fait l'enfant, le ſe
cond eſt de vouloir le défaire, qui eſt infini
ment plus grand que le premier: il faut qu'elle
cherche quelqu'un & qu'elle lui confie ſon ſe-
cret

ret si elle veut qu'il lui donne du sécours ; il
aut qu'elle s'abandonne à sa discrétion, &
u'elle le paye bien. Quoiqu'elle avale des breu-
ages dégoûtans & très-difficiles à prendre, il
rrive quelquefois que malgré tous ces remè-
es la grossesse subsiste, & que l'enfant vient à
on terme : si les remèdes font ce qu'elle sou-
aite, dans quels nouveaux malheurs ne se jet-
é-elle pas ; elle tue un enfant, & elle met sa
ie en danger ; combien en a-t-on vû mourir,
très-promptement par la violence de ces re-
nèdes : & enfin, supposé que le tout se soit
assé comme elle le souhaitoit, elle en reste
ouvent incommodée, & la matrice a de la pei-
e de se remettre de l'impression fâcheuse que
es remèdes extraordinaires lui ont fait ; ce qui
prouve, c'est que la plus grande partie de
elles qui se sont faites avorter étant filles,
près s'être mariées n'ont pas pû avoir des en-
ns, quoiqu'elles en souhaitassent pour lors
vec passion, & qu'elles fissent tout ce qui est
écessaire pour devenir grosses.

CHAPITRE XV.

Du faux germe.

TOute conception est appellée germe ; il y
en a de deux sortes, le véritable & le faux,
véritable germe est celui qui produit un en-
nt ; le faux germe c'est celui qui au lieu d'en-
nt ne donne qu'un morceau de chair, c'est
ce dernier dont nous allons parler dans cet
ticle.

Une femme dans le commencement de sa
rossesse ne peut point connoître si elle est gros-
d'un véritable ou d'un faux germe ; les mê-

mes ſignes de l'un ſont ceux de l'autre, ell
vomit, elle a des envies & des dégoûts, ſo
ſein lui fait de la douleur ; ſes ordinaires ſe ſup
priment, ſon ventre commence à groſſir,
rien ne lui peut faire ſoupçonner qu'elle n'e
pas véritablement groſſe d'un enfant.

Tout faux germe eſt une conception com
mencée & manquée, parce que le principe d
germe qui eſt dans l'œuf n'ayant pas pû êtr
animé ſuffiſamment, il s'eſt détruit peu de tem
après le moment de la conception ; & alors de
membranes de l'œuf, de l'arriére-faix, & d
ſang de la mere, il s'eſt fait un corps charn
qui ſéjourne & croît pendant quelque tems dan
la matrice, & qui entre le deuxiéme & le troi
ſiéme mois de la groſſeſſe, eſt jetté dehors, &
c'eſt ce que nous appellons une fauſſe couche.

Ce corps charnu a la même ſolidité, & la
figure d'un gezier de poulet d'Inde : en l'ou
vrant on y trouve une cavité dans laquelle il y
a de l'eau qui eſt la même que celle contenue
dans l'œuf : on voit un petit point attaché à la
membrane qui tapiſſe cette cavité interne, qui
étoit le germe de l'enfant qui s'eſt flétri & dé-
truit, n'ayant pû parvenir à ſa maturité.

L'intention de la Nature eſt de produire tous
les jours des êtres nouveaux, & pour cet effet
elle a conduit la ſémence de l'homme à l'ovai-
re, elle en a fait tomber l'œuf qui en a été fra-
pé ; elle lui a fait jetter des racines dans la ma-
trice pour en recevoir le ſang pour ſa nourri-
ture & ſon accroiſſement : elle a donc fait juſ-
ques-là tout ce qui dépendoit d'elle ; & néan-
moins de ſon ouvrage il n'en réſulte qu'une
fauſſe conception, qui eſt ſuivie d'une fauſſe
couche.

A qui en imputer la faute ? on ne la peut cher-
cher

her qu'en l'un de ces deux endroits, ou dans es particules renfermées dans l'œuf, qui n'éoient pas disposées à recevoir une véritable onception, ou dans la sémence de l'homme rop peu animée pour porter une fécondité paraite dans l'œuf; c'est souvent l'une de ces deux auses; mais je la donne aux plus clairs-voyans, t aux plus grands Physiciens, à décider laquele des deux a fait manquer la conception.

Mauriceau prétend avoir trouvé la raison ourquoi il y a tant de faux germes, & tant de noles; il dit que c'est parce que l'homme use rop souvent du coit, qu'il ne donne pas le tems la sémence de se cuire, de s'échauffer, & de 'animer pour faire une parfaite génération. Il e confirme dans son opinion, en disant que les êtes ne font ni faux germes, ni moles, parce u'elles n'usent du coit que dans des tems où eur sémence est en abondance, & en état d'enendrer. Puisqu'il avoit tant de connoissance ur cet article, il a eu tort de n'avoir point fait es enfans à sa femme pendant quarante ans u'ils ont été mariez ensemble; mais comme n beaucoup d'endroits de son Livre il défend action du mariage, & en d'autres il conseille moderation, il y a apparence qu'il pratiquoit e qu'il ordonnoit aux autres.

Quand au lieu d'un enfant il s'est formé un aux germe, il faut qu'il sorte de la matrice; le ems n'en est pas fixé, les uns plûtôt, les aures plus tard. S'il se présente à six sémaines, vient ordinairement par morceaux; car n'éant pour lors que membraneux, il se rompt isément; s'il va jusqu'au deuxiéme mois, sa ubstance est plus charnue, & il sort souvent out entier; mais quand il va jusqu'au troisiéne mois, il est solide & dur comme un gesier,

& la nature ne passe guères le troisiéme mois sans faire des efforts pour se délivrer de ce corps qui lui est étranger.

Si le faux germe sort de lui-même avec une légère perte de sang, & très-peu de douleurs, c'est un bonheur pour la femme, qui n'a ensuite qu'à garder le lit pendant quelques jours; mais elles ne sont pas toutes si heureuses, il y en a qui en sont à la mort par une furieuse perte de sang qui précède presque toujours la sortie de ces corps; il faut alors appeller du sécours, & promptement, parce que le péril est présent, & que les momens sont chers.

Quand le Chirurgien appellé trouve la femme dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause. Si elle ressent des douleurs qui prennent par intervales; & s'il sort des caillots, c'est signe qu'il y a un faux germe; car si c'étoit les ordinaires qui eussent été retenues, le sang couleroit comme il sort des vaisseaux; il s'informera depuis quel tems la femme croyoit être enceinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu des enfans; car si c'est sa premiére grossesse, elle souffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant pas encore ouverte, elle a plus de peine à donner issue à ce corps qu'elle contient, & qui étant molasse, n'est pas capable de lui faire faire une grande distention.

Quoique les douleurs & les caillots de sang fassent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré quand il l'a touché; s'il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, en y introduisant le doigt indice, il sent le corps étranger qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc glissé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour le dilater plus qu'il

ne

ne l'eſt ; il y fait entrer un ſecond doigt, enſuite un troiſiéme, s'il le peut ſans violence, avec leſquels il pince le faux germe pour l'attirer dehors peu à peu.

S'il ne peut pas l'avoir d'abord après avoir tourné ſon doigt autour du faux germe pour le détacher de la matrice, il doit laiſſer la femme en repos pour voir ſi la perte continue, parce que ſouvent elle ceſſe quand le faux germe n'eſt plus attaché par aucun vaiſſeau à la matrice ; pour lors on attend qu'il ſorte de lui-même, ou par le moindre effort que fait la femme, comme lorſqu'elle ſe préſente au baſſin.

Mais ſi le flux de ſang continue avec excès, la femme pourroit mourir avant que le faux germe fût ſorti : pour la délivrer il faut introduire le bout d'un petit dilatatoire dans l'orifice interne pour le dilater doucement, afin de procurer l'iſſue du faux germe ; ce que l'on fait mieux avec un inſtrument fait exprès, qu'avec le doigt. Si après cette dilatation les doigts n'ont point encore de priſe ſur le faux germe, on prend une Tenette faite en forme de bec de Grue, dont on gliſſe le bout le long de ſon doigt juſques ſur le corps que l'on pince avec l'inſtrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point ſe tromper en pinçant quelque partie de la matrice au lieu du faux germe.

Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la ſortie de ces corps étranges, ſont inutiles quand il n'y a rien qui preſſe, & pernicieux lorſqu'il y a une perte de ſang, parce qu'ils l'augmentent ; ce qu'il y a de meilleur dans ces occaſions, ce ſont de petits bouillons peu nourriſſans, donnez de demie en demie heure, parce que paſſans promptement dans

 les

les vaiſſeaux, ils reparent le ſang perdu, & en-
tretenant la circulation, ils empêchent que la
malade ne meure.

CHAPITRE XVI.

De la mole.

CE que nous entendons par *mole*, eſt une
maſſe de chair informe, qui s'engendre &
qui croît dans la matrice à la place d'un enfant
aux femmes mariées; car il ne ſe peut point
former de mole chez les filles, puiſque la gé-
nération d'une mole eſt une conception man-
quée comme le faux germe.

On voit ſortir quelquefois de la matrice de
petits corps étranges qui paroiſſent charnus, &
qui ne le ſont point; ils ſont faits d'un ſang
coagulé & deſſeché, qui étant reſté à la fin des
ordinaires, s'attache aux parois de la matrice;
& y demeure pendant tout le mois, & dont il
eſt détaché par le ſang des ordinaires du mois
d'enſuite, qui entraîne ces petits corps avec lui.
J'ai vû une perſonne du premier rang qui en
vuidoit reglement tous les mois, les plus ha-
biles Accoucheurs furent conſultez ſur ce ſujet;
ils convinrent que ce n'étoient pas des faux ger-
mes, comme quelques-uns l'avoient crû d'a-
bord, & que ce n'étoit que du ſang coagulé;
& on en fut certain lorſqu'après que cette Prin-
ceſſe ſe fut ſéparée de ſon mari pendant quel-
ques mois, elle en vuidoit avec ſes ordinaires
comme quand elle étoit avec lui; de maniére
que ſi on en voyoit à une fille, il ne faudroit
pas en faire un mauvais jugement, puiſqu'ils
peuvent ſe former ſans la participation des hom-
mes.

On

On ne peut pas donner une figure détermi-
ée à la mole, c'eſt une eſpèce de chair fou-
ueuſe qui croît aiſément, & qui prend ordi-
airement la figure de la cavité où elle eſt for-
iée. Il y en a qui veulent que cette chair ait du
entiment, d'autres lui donnent du mouvement;
iais elle n'a ni l'un ni l'autre, & elle eſt com-
ie une maſſe de chair, plus ou moins groſſe
t péſante, ſelon le plus ou moins de tems
u'elle a ſéjourné dans la matrice.

La mole eſt donc une ſubſtance charnue beau-
oup plus dure que celle de l'arriére-faix, elle
emplit le fond de la matrice, à laquelle elle
ſt adhérente par pluſieurs petits vaiſſeaux qui
ui apportent la nourriture; c'eſt pourquoi elle
'a ni cordon, ni arriére-faix duquel elle puiſ-
e comme l'enfant, tirer un ſuc nourricier, qui
oit par conſéquent lui venir immédiatement
es vaiſſeaux de l'uterus.

On fait en général de trois ſortes de moles,
e petites, de moyennes, & de grandes, les
remiéres ſont de petits corps que quelques fem-
nes vuident après leurs ordinaires, ce ne ſont
as de véritables moles, mais des grumeaux de
ang qui par leur ſéjour ſe coagulent & s'en-
urciſſent, & qui ſe forment ſans avoir connu
homme, comme j'ai déja dit. Les moyennes
ont d'une ſubſtance plus dure & plus rouge,
tant de la groſſeur d'un petit œuf, c'eſt ce que
on appelle faux germe, & dont nous avons
arlé dans l'article précedent. Les grandes mo-
es ſont des moles de chairs ou des amas de
eſſicules qui ſe tenans toutes les unes aux au-
res par de petites queues comme des grains de
aiſin; occupent toute la capacité de la matri-
e, & la tiennent tendue comme ſi c'étoit un
enfant, avec cette différence que la mole la

gonfle plus également, & qu'elle est plus en pointe quand c'est un enfant.

La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté, la mole y tombe comme si c'étoit une boule fort pésante : elle en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une pésanteur qu'elle sent au bas du ventre, causée de ce que la mole, par son propre poids, entraîne la matrice en embas.

Ces incommoditez légères dans le commencement, deviennent insupportables dans la suite, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien pour en être délivrée; il en procurera la sortie par deux maniéres; savoir en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'operation de la main.

Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux, avant que d'en venir aux plus forts. Si la femme n'a ni fiévre, ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clisteres acres & piquans, qu'on réiterera à plusieurs reprises, afin d'exciter des éprintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole. On peut mettre en usage le beure dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable, on se sert d'injections émollientes, de la saignée du pied, ou du demi-bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre, elle pourra sortir par le sécours de tels remèdes.

Mais si la mole est d'un volume excessif, & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien; en ce cas, après avoir rogné ses ongles,

&

& froté sa main d'huile ou de beure, il l'introduira dans la matrice de la femme, qui doit être située à la renverse sur le bord du lit, & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle est le moins adhérente, il poursuivra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séparée, sans interesser la matrice, & y procedera de la même maniére que pour l'extraction de l'arriére-faix resté dans la matrice après la rupture du cordon.

Mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors d'un crochet avec lequel on la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise sur elle, ou bien avec un autre crochet tranchant il la coupera en deux, ou en plusieurs parties, afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement.

Il faut remarquer que les moles sortent ordinairement avant le huitiéme mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années ou davantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entr'autres Ambroise Paré, qui nous dit que la femme d'un Potier d'Etain en a porté une pendant dix-sept ans.

CHAPITRE XVII.

De la situation de l'enfant, & du placenta dans la matrice.

L'Oeuf détaché de l'ovaire est reçû dans la matrice, il en est embrassé de toutes parts, il travaille aussi-tôt à jetter des racines, qui s'insinuans dans la substance de la matrice, s'abouchent avec les vaisseaux qu'elles y trouvent, qui reçoivent du sang, & l'apportent à l'œuf qui le

le communique à l'embrion qu'il contient, &
dont il doit produire un enfant. Cet amas de racines & de vaiſſeaux forme une partie qu'on nomme placenta, qui eſt un corps moyen entre la matrice & l'enfant, pour recevoir le ſang de la mere & l'envoyer à l'enfant, & en même tems recevoir celui qui revient de l'enfant pour le rendre à la mere.

Le placenta ſi néceſſaire pour entretenir la circulation du ſang de la mere à l'enfant, eſt toujours placé à la partie ſupérieure de la cavité de la matrice : les Anatomiſtes conviennent de ſa ſituation ; mais je n'en ai point vû qui nous ait donné des raiſons pourquoi il eſt placé plûtôt en cet endroit qu'en un autre, & néanmoins j'en trouve trois eſſentielles, que je vais expliquer.

La premiére, c'eſt que la ſubſtance du fond de la cavité eſt moins ſerrée que celle qui approche de l'orifice interne qui eſt plus ſolide & plus compacte ; & par conſéquent ces racines ne peuvent pas y entrer ; & de plus c'eſt qu'à cette partie ſupérieure aboutiſſent les vaiſſeaux qui apportent le ſang à la matrice ; c'étoit donc là où l'œuf devoit prendre racine pour en recevoir la nourriture qu'il n'auroit pas trouvé dans les autres endroits de la matrice.

La ſeconde, c'eſt que ſi le placenta avoit été placé ou en devant, ou en arriére, ou à l'un des côtez de la cavité, il auroit été continuellement preſſé par l'enfant ; & ſes vaiſſeaux ainſi comprimez, n'auroient pas pû faire librement la diſtribution du ſang ; mais étant au plus haut lieu de la matrice, l'enfant par ſon propre poids s'en éloigne, & ne l'incommode en aucune maniére dans ſes fonctions.

La troiſiéme, c'eſt que le ſang qui va de la

mére

l'enfant, eſt un ſang vénal porté par la véne
mbilicale dont il falloit faciliter le cours, en
nettant le réſervoir dont il part au deſſus de
'endroit où il doit aller; il falloit donc que le
lacenta fut placé ſupérieurement à l'umbilic de
'enfant, afin que le ſang pût couler aiſément par
on propre poid le long du cordon, & entrer par
e nombril de l'enfant, pour être diſtribué en-
uite à toutes les parties de ſon corps; il n'en eſt
as de même de celui qui revient de l'enfant à la
nere; car étant un ſang artériel, conduit par
es artères Iliaques, il remonte aiſément au pla-
enta par l'impulſion continuelle de ces artères.
J'en ajouterai une quatriéme ſur laquelle on
'a point encore fait de réflexion, c'eſt que le
lacenta étant une ſubſtance moyenne entre la
natrice & l'œuf, il devroit être placé à la partie
upérieure de la cavité de la matrice pour ſuſ-
endre l'œuf, & empêcher qu'il ne tomba ſur
orifice interne, & qu'il ne pût s'écouler avec
e ſang, avec les fleurs blanches, & les autres
mpuretez qui ſortent de la matrice, & que cet
rifice interne laiſſe échaper dans le cours de
groſſeſſe; ce qui prouve qu'il n'eſt point ſi
xactement fermé, que le vouloient tous les
nciens, & que Mauriceau le prétend.

On conviendra donc qu'on n'avoit point fait
ſez d'attention ſur cet emplacement du pla-
enta, qui, comme on le voit, n'eſt pas indiffé-
ent, & dont au contraire l'enfant tire quatre
tilitez conſidérables: ainſi plus on examine
mécanique du corps humain, plus on la trou-
e admirable, & plus on eſt convaincu qu'il n'y
pas la moindre circonſtance qui n'ait ſon
tilité.

L'enfant eſt toujours placé dans le milieu de
matrice; car ſoit que la femme ſoit plus groſ-

ſe d'un côté que de l'autre, ou ſoit que la tu-
meur qui ferme la matrice ſoit plus ou moins
élevée, il n'a point d'autre place que la cavité
de la matrice qu'il emplit tout entiére.

C'eſt un abus de croire que les mâles occu-
pent la cavité droite de la matrice, & les fe-
melles la gauche, puiſque celle de la femme n'a
qu'une ſeule cavité; & que cette ſéparation ima-
ginée par quelques-uns, ne ſe trouve point.
Quand il y a des enfans, & qu'ils ſont tous
deux mâles ou femelles, ils ſont placez l'un
d'un côté, l'autre de l'autre dans la même ca-
vité; & pour lors il y a un mâle dans le côté
gauche, comme une femelle dans le droit; ce
qui prouve qu'ils n'ont point de place marquée
& diſtinguée l'une de l'autre.

Quant à la ſituation particuliére de l'enfant
dans la matrice, elle eſt toujours la même, c'eſt
à dire, que toutes les parties de ſon corps ſont
ployées de maniére que toutes enſemble elles
forment une figure ronde comme une boule
pour s'accommoder à la cavité de la matrice
de même que tous les membres d'un poulet ſont
ployez pour s'aſſujettir à la cavité de l'œuf qui
le renferme.

Le viſage de l'enfant regarde en devant; ſon
dos eſt appuyé ſur les vertèbres des lombes de
la mere; il a la tête panchée ſur ſa poitrine;
l'épine de ſon dos a la figure d'un demi cercle;
ſes cuiſſes ſont ployées ſur ſon ventre; ſes ta-
lons touchent ſes feſſes; il embraſſe ſes cuiſ-
ſes & ſes jambes; & ſa tête touche ſes genoux,
ſur leſquels elle eſt appuyée.

Dans cette poſture contrainte l'enfant de-
meure juſqu'au neuviéme mois, ne pouvant
faire que quelques legers mouvemens à la fa-
veur des eaux dans leſquelles il nage. Dans la

fin

n du huitiéme mois, ou au commencement du euviéme, il se tourne, & faisant la culbute en evant, la tête qui étoit en haut se trouve en bas, ppuyée sur l'orifice interne, qui est la porte ar où il doit sortir; il a pour lors les pieds en aut, le dos tourné du côté du ventre de la nere, & le visage regarde l'intestin rectum.

Lorsque l'enfant fait cette culbute, la mere ent un mouvement extraordinaire qui lui fait roire qu'elle va accoucher; mais ce n'est orinairement qu'une fausse allarme qui n'a point e suite, & l'enfant demeure dans cette situaon jusqu'au terme de l'accouchement.

Il ne falloit pas que l'enfant attendit les deriers jours pour se mettre dans la posture dans quelle il doit sortir; il auroit été pour lors op gros, & n'auroit pas pû se tourner avec utant de facilité qu'il le fait un mois ou six émaines avant l'accouchement.

La posture que tient l'enfant est la plus comiode de toutes pour lui faciliter sa sortie. Sa te qui doit passer la premiére, est proche de porte; le visage est en dessous, afin qu'il ne oit point blessé ni meurtri par la dureté des os ubis, & les pieds étant en enhaut, en les alloneant dans le tems de l'accouchement, il les ousse contre le fond de la matrice, & oblige ar ce mouvement la tête de s'avancer dans le assage, & d'ouvrir ainsi le chemin pour le este du corps.

Dans les deux ou trois derniers jours de la rossesse le ventre s'abat; on voit un vuide ene la grosseur du ventre & les côtes, qui n'y oit point auparavant, ce qui marque que l'enint est descendu, & qu'il s'est approché de la rte par où il doit sortir; ce signe d'un proain accouchement est certain, & tellement

con-

connu des femmes qui font dans la pratique de faire des enfans, qu'on leur entend dire qu'el les accoucheront bien-tôt, parce que la groſ ſeur de leur ventre eſt deſcendue.

CHAPITRE XVIII.

Comment la femme à terme ſe doit conduire

TOus ceux qui juſqu'à préſent ont gouver né les femmes groſſes, leur ont conſeill de faire plus d'exercice dans les derniers moi de la groſſeſſe qu'elles ne faiſoient dans les pre miers, perſuadez que celles qui étoient ſéden taires avoient plus de peine à accoucher que cel les qui avoient fait de l'exercice. Cette pratiqu dont on s'eſt toujours bien trouvé, eſt venu juſqu'à nous avec une approbation univerſelle & les bons effets que l'exercice produiſoit en faiſant accoucher heureuſement, ſembloien leur promettre qu'elle devoit paſſer à nos ſucceſ ſeurs, ſans que qui que ce ſoit dût s'y oppoſer

Néanmoins Mauriceau entreprend de per ſuader aux femmes groſſes de ſuivre une con duite toute oppoſée. Il veut que les dernier mois elles faſſent moins d'exercice que dans le autres ; & il les menace de quantité de mal heurs ſi elles ne ſe rendent pas à ſon ſentiment Il dit que c'eſt le tems que l'enfant ſe tourne & fait la culbute ; que l'exercice peut l'avancer & lui faire prendre une ſituation contre nature ce qui peut rendre l'accouchement laborieux, qu'il peut cauſer des pertes de ſang ; qu'il fait deſcendre trop tôt l'enfant dans l'hypogaſtre ; & qu'il peut procurer un accouchement avant terme, comme un vent qui fait tomber le fruit avant ſa maturité.

Si

Si Mauriceau ſuppoſe des exercices violens, il a raiſon. On convient avec lui qu'ils peuvent cauſer ces accidens, & encore de plus grands; mais le ſentiment commun, eſt que la femme pendant ſa groſſeſſe ne faſſe qu'un exercice moderé, & qu'elle l'augmente un peu les derniers mois de quelques promenades qui lui faciliteront ſon accouchement. Toutes les femmes conviennent par leurs propres expériences, que e travail & le marcher rend leurs couches plus heureuſes, que l'indolence & la pareſſe.

Il eſt vrai qu'il eſt des occaſions où la femme groſſe eſt obligée de garder le repos, & même e lit, comme quand il y a diſpoſition à craindre une perte de ſang, ou quand elle porte ſon enant ſi bas, qu'elle ne peut marcher, ni ſe tenir ebout, alors il y a néceſſité de ſe repoſer; mais es cas particuliers ne font point une règle pour outes les autres en général, qui doivent faire e l'exercice ſi elles veulent s'épargner la durée es douleurs qui ſont toujours plus longues à elles qui ont été ſédentaires, qu'à celles qui ſe ont donné du mouvement. Ainſi Mauriceau 'a point eu raiſon de leur défendre l'exercice uſſi poſitivement qu'il a fait.

Il prétend ſupprimer les purgatifs, les lavemens & la ſaignée, lorſque la femme approche e ſon terme; diſant que l'émotion & l'agitaon que ces remèdes cauſent à l'enfant, qui eſt éja grand, le font mouvoir quelquefois ſi forment, que la matrice peut être contrainte de ouvrir pour le laiſſer ſortir avant qu'elle y fût aturellement diſpoſée. Pour les purgatifs & s lavemens, on convient qu'ils peuvent faire t effet; mais pour la ſaignée, on n'en conent pas: on remarque bien qu'après qu'elle faite, l'enfant ſe remue avec plus de liberté,

ce qui lui procure un bien plûtôt qu'un mal;
car n'étant pas si gêné dans sa prison, il ne cherche point à en sortir, & il y demeure plus long-tems: ainsi la saignée au lieu d'avancer l'accouchement, est capable en desemplissant & laissant la liberté à l'enfant de se mouvoir, de l'empêcher de sortir avant son terme.

Dans le même Chapitre où Mauriceau défend l'exercice & les remèdes, de crainte de procurer l'accouchement, il conseille les fomentations émollientes, & les onctions d'huiles & de graisses, pour rendre les parties qui se doivent dilater plus souples, & les disposer à une plus prompte & plus facile distention. Je vous avoue qu'il y a là-dessus une contradiction qu'on a de la peine à lui passer; car s'il avoit dit qu'il ne faut absolument rien faire, & qu'on doit attendre que la matrice se dispose d'elle-même à livrer passage à l'enfant, on ne le blâmeroit pas de condamner l'exercice & les remèdes, en même tems qu'il approuve les fomentations & les onctions qui vont à même fin. On sait qu'on se sert d'huile & de beure, mais c'est dans le tems des douleurs, & lorsque l'orifice interne commence à se dilater, mais de les employer huit ou dix jours avant l'accouchement, comme il l'ordonne, c'est une pratique qui n'aura point d'Approbateurs.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à une femme grosse qui approche de son terme, c'est de ne rien faire; les purgatifs, les lavemens, les bains, les fomentations, les onctions, sont tous remèdes qui peuvent avancer les couches, c'est pourquoi il ne faut point les mettre en usage; la saignée même qui se pratique dans le neuviéme mois, doit être differée s'il n'y a point de raisons pressantes, jusqu'à ce que la femme s'ap-

per-

perçoive des avant-coureurs de l'accouchement; car pour lors elle sert à deux fins ; l'une pour vuider la plenitude du sang, & l'autre pour prévenir la perte qui pourroit arriver dans ses douleurs ; elle doit donc seulement se promener, & faire un exercice moderé, qui est le moyen le plus innocent pour lui donner la facilité d'accoucher ; & cela est si vrai que nous voyons, lorsque le travail est tardif, que les Accoucheurs font marcher la femme dans la chambre pour avancer sa couche, ce qui leur réüssit très-heureusement.

Il y a néanmoins quelque occasion où cela ne se peut pas exécuter, comme nous l'avons vû arriver à feue Madame la Dauphine dans sa premiére grossesse, qui ne pouvoit pas marcher, ni se tenir debout, sans sentir de grandes douleurs, & qui fut obligée de garder le lit pendant les trois derniers mois, & dont la couche ne laissa pas d'être heureuse. Mais cet exemple ne change en rien la règle générale, & il ne doit point autoriser les autres femmes à le suivre, quand les mêmes raisons ne s'y rencontrent pas.

Nous voilà enfin parvenus à la fin de ce second Livre, dans lequel j'ai tâché de faire connoître tous les accidens qui peuvent survenir dans le cours de la grossesse, & d'instruire des moyens dont on se doit servir pour en soulager les femmes grosses : ainsi pour suivre l'ordre que je me suis prescrit, après avoir parlé de tout ce que l'Accoucheur doit observer avant l'accouchement, voyons ce qu'il doit faire durant l'accouchement, & tâchons de n'en pas oublier aucunes circonstances ; c'est à quoi nous allons travailler dans ce troisiéme Livre.

Fin du second Livre.

TRAITE' GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE TROISIE'ME.

Ce qu'il faut faire durant l'accouchement.

LEs deux Livres précedens regardent plûtôt la Théorie que la pratique des accouchemens. Le premier nous inftruit de la génération de l'homme; & le fecond nous apprend comment il faut fe conduire pour conferver l'enfant depuis le moment de fa conception jufqu'au terme de l'accouchement.

Il ne fuffit pas de l'avoir préfervé pendant les neuf mois qu'il a féjourné dans le ventre de fa mere, de tous les périls qui y a couru, il faut l'en tirer, & de quelque maniére qu'il fe préfente pour en fortir, il faut lui aider; ce n'eft point par des difcours & des paroles qu'on peut le fécourir, c'eft la main du Chirurgien qu'il demande pour le faire fortir d'une prifon où il ne veut plus demeurer.

Nous allons dans ce troifiéme Livre qui contient vingt-huit Chapitres, parler de tous les accouchemens tant naturels que laborieux, & des moyens les plus fûrs pour avoir l'enfant, de-

de quelque maniére qu'il ſoit tourné, & de quelque nature que ſoit l'accouchement. C'eſt ici où le Chirurgien doit faire voir ſon adreſſe en tournant un enfant dans le ventre de ſa mere, auſſi facilement que s'il tournoit un étui dans ſa poche, & c'eſt dans ces accouchemens laborieux qu'il donne des marques eſſentielles qu'il eſt habile Accoucheur.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'eſt-ce qu'Accouchement.

NOus entendons par Accouchement la ſortie d'un enfant hors la matrice d'une femme dans ſon terme ordinaire; je dis d'une femme, parce que tous les animaux ont des termes particuliers qui ſignifient la ſortie de leurs petits hors la matrice: on dit, par exemple, d'une chienne, qu'elle a chienné, d'une vache, qu'elle a vêlé, & ainſi des autres: on ne dit point qu'elles ont accouché, le mot d'accouchement étant uniquement reſervé pour les femmes.

On ne doit pas appeller accouchement toutes les fois que la matrice s'ouvre pour laiſſer échapper ce qu'elle contenoit; quand quelques jours après que l'œuf eſt tombé dans la matrice, que la membrane trop délicate ou trop preſſée ſe déchire, & que la liqueur contenue s'écoule & ſort, on appelle cela écoulement; quand par une conception manquée il s'eſt formé un faux germe ou une mole, & que ces corps étranges ſortent dans leurs termes, on donne à cela le nom de fauſſe couche: quand à deux ou trois mois ou plus, ſoit par une perte de ſang, ſoit par une maladie, on ſent que la mere ait été bleſſée, qu'un petit enfant ſort de

la matrice avec ſon arriére-faix, on appelle cela avortement: quand on voit ſortir dans le neuviéme mois un gros enfant bien conditionné & bien vivant, c'eſt ce qu'on appelle véritable accouchement, qui eſt d'autant plus heureux qu'il approche de la fin du neuviéme mois.

On fait de deux ſortes d'accouchemens, de naturels & de contre nature, on entend par accouchemens naturels ceux qui ſe paſſent ſelon les règles preſcrites par la nature à toutes les femmes, & qui finiſſent heureuſement; & par accouchement contre nature, ceux qui ſont accompagnez d'accidens fâcheux, & qui finiſſent ſouvent malheureuſement, & pour la mere, & pour l'enfant: il n'y en a que trop d'eſpèces de ces derniers, dont nous parlerons de chacun en particulier, Chapitre par Chapitre, dans la ſuite de ce Livre.

Quatre conditions ſont néceſſaires à l'accouchement naturel, la premiére qu'il ſoit à terme, la ſeconde, que l'enfant ſoit bien tourné, la troiſiéme, qu'il ſoit prompt & ſans accidens, & la quatriéme, que l'enfant ſoit vivant: examinons ces quatre conditions les unes après les autres.

Tous les êtres qui ſont dans l'univers ont leurs tems & leurs termes pour leur production, les animaux terreſtres qui couvent en eux-mêmes, ont chacun leur tems où ils entrent en chaleur, & où ils s'accouplent, & chacun leur terme reglé pour mettre au jour leurs petits.

Les oiſeaux qui couvent hors d'eux-mêmes ont leur tems pour pondre, & leurs œufs leur terme pour éclore; les poiſſons vuident leurs œufs dans de certains tems, dont il en ſort de petits poiſſons à leurs termes; les inſectes avant que de périr laiſſent des œufs qui dans leurs ter-

mes

mes en produisent d'autres : les plantes mêmes dont les graines sont des œufs, ont chacunes leurs saisons pour grainer & pour en produire d'autres : c'est un ordre établi qui ne s'est point démenti depuis la création du monde.

La femme n'est pas exempte de cette règle générale, avec cette différence que presque tous les animaux n'ont qu'un tems de l'année où ils sont capables de concevoir, & qu'elle le peut douze fois chaque année, savoir, à la fin de ses ordinaires, auquel tems la matrice est disposée à faire un bon usage de la sémence qu'on lui donne.

Tous les animaux ont leur terme fixé pour porter leurs petits, les uns plus long, les autres plus court ; mais celui de la femme est reglé à neuf mois accomplis ; ce terme est une loi si positive qu'il n'y a pas une femme qui en soit dispensée ; celles qui nous disent qu'elles ont porté leurs enfans plus ou moins de tems, ont souvent leurs raisons ; il ne faut pas que le Chirurgien soit assez crédule pour les en croire sur leur parole, mais il ne faut pas aussi qu'il entreprenne de leur prouver que cela ne peut être, car quelquefois leur honneur est interessé à soutenir ce qu'elles nous disent.

Il y a une infinité de femmes qui se trompent de bonne foi sur le jugement qu'elles font de leur grossesse, par exemple, celles qui auront vû quelque chose les deux premiers mois, nous assurent être accouchées à sept mois, parce qu'elles s'imaginent n'être devenues grosses qu'après que cela leur a manqué, d'autres soutiennent être accouchées dans le onziéme mois sur des apparences trompeuses qui leur faisoient croire qu'elles étoient grosses deux mois avant qu'elles le soient devenues, mais

les unes & les autres ſe trompent, car elles accouchent toutes à la fin du neuviéme mois.

Il eſt des occaſions où on ne doit pas affirmativement ſoutenir ce principe ; une jeune femme qui au bout de ſept mois accouchera d'un enfant auſſi formé que s'il étoit venu à neuf; une Veuve qui dix ou onze mois après la mort de ſon mari lui donnera un ſucceſſeur ; une femme qui accouchera quelquefois onze mois ou un an après le départ de ſon mari, ira-t-on dire que l'un & l'autre fait eſt impoſſible : il y va de l'honneur de ces perſonnes ; il faut pour lors que le Chirurgien paroiſſe perſuadé que cela eſt poſſible, qu'il leur cite quelques Autheurs qui rapportent de pareilles hiſtoires ; & qu'il ſe défende honnêtement d'en dire ſon ſentiment, pour éviter le deſordre & le deſhonneur qu'un aveu trop ſincère cauſeroit à toute une famille.

Les Arrêts des Cours ſouveraines & les déciſions des Juriſconſultes ne changent point la loi impoſée par la nature à tout ce qui peuple l'univers ; ils les ont prononcez ſur des rapports mandiez ou déguiſez qu'on leur a donnez, ou bien ſouvent des raiſons d'Etat, de Famille ou de bienſéance les y ont déterminez ; mais un Chirurgien éclairé qui connoît les ouvrages de la nature, qui ſait qu'elle eſt toujours une dans tout ce qu'elle fait, doit croire que tous les accouchemens ſe font au bout de neuf mois, qui eſt le terme preſcrit par la nature à toutes les femmes.

Remarquons ici que preſque tous les mâles des animaux n'ont qu'un tems où ils cherchent à s'accoupler, que pendant le reſte de l'année cette action leur eſt indifférente ; que l'homme au contraire depuis l'âge de quinze ans juſques

à

à la fin de ſa vie, eſt en état de travailler à la génération, & que dans toutes les ſaiſons & tous les jours il peut produire ſon ſemblable: que la plûpart des femelles des animaux n'entrent en chaleur que dans un certain tems de l'année, & que c'eſt dans ce ſeul tems qu'elles ſont capables d'engendrer, mais que les femmes le peuvent douze fois l'année, & même qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elles ne puiſſent tous les jours devenir groſſes : cette remarque nous fournit une réflexion qui eſt, que puiſque l'Auteur de la nature a accordé ce privilege à l'homme par préference aux autres animaux, c'eſt qu'il a jugé qu'il étoit le plus néceſſaire pour peupler le monde.

Cette réflexion en fait naître une autre qui eſt qu'en même tems qu'il a donné à l'homme ce pouvoir de produire en tout tems, il lui a donné la raiſon qu'il a réfuſée à tous les animaux dans le deſſein qu'il en uſera avec moderation, & qu'il ne ſe laiſſera pas comme eux emporter brutalement par un inſtinct dont ils ne ſont pas les maîtres ; mais que lui ſe conduiſant par la raiſon qui doit être un frain à ſes paſſions, il ne s'y abandonneroit qu'autant qu'il le doit pour avoir des enfans qui ſoient ſes ſucceſſeurs, qui peuplent le monde & qui ſoient utiles à l'Etat.

Il ne ſuffit pas à un accouchement naturel, qu'il ſoit à neuf mois, qui eſt ſon terme, il faut encore que l'enfant ſoit bien tourné, c'eſt-à-dire qu'il préſente la tête la premiére, on le voit ſe préſenter en tant de différentes maniéres, qu'il y a lieu de craindre qu'il ne ſoit mal tourné, jusques à ce que l'Accoucheur ait touché & reconnu la partie qui ſe préſente la premiére.

Pour peu que l'orifice interne ſoit dilaté, ſi en y introduiſant le doigt l'Accoucheur ſent de la réſiſtance à la partie qu'il touche, c'eſt ſigne qu'il eſt bien tourné, parce que c'eſt la dureté du crane qui fait cette réſiſtance ; alors il peut aſſurer la mere qu'elle accouchera naturellement, & qu'il n'y a qu'à attendre que par les douleurs cet orifice ſe dilate peu à peu pour livrer paſſage à l'enfant.

La troiſiéme condition, c'eſt que l'accouchement ſoit prompt, on entend une promptitude raiſonnable, car s'il ſe faiſoit tout d'un coup, il faudroit que l'enfant forçât l'orifice interne de ſe dilater en trop peu de tems, ce qui fatigueroit la matrice par des douleurs trop fréquentes ou trop violentes, & de plus, c'eſt qu'on ne feroit pas un jugement favorable d'une femme qui accoucheroit ſi promptement, parce que le public croit que cette facilité vient de la diſpoſition de la partie, & que les femmes ſe font honneur quand elles ont été long-tems en travail ; il ne faut pas auſſi que l'accouchement ſoit trop lent, la durée des douleurs qui ne portent point en embas, affoiblit la mere, & n'avance point l'enfant : il ne faut point encore qu'il ſoit accompagné d'accidens, c'eſt-à-dire, de ces gros accidens qui peuvent être préjudiciables à la mere ou à l'enfant ; car il en eſt de legers inſéparables de l'accouchement, auſquels il faut s'attendre, comme la douleur qu'on ne peut pas éviter.

La quatriéme condition pour rendre l'accouchement naturel & heureux, eſt que l'enfant vienne vivant. Quel triſte ſpectacle pour une mere qui après avoir été groſſe pendant neuf mois, & qui après avoir ſouffert les douleurs de l'accouchement, ne voit qu'un cadavre pour

fruit

fruit de ſes peines ! quel déſolation pour un pere, & pour les aſſiſtans qui ne s'attendent pas à un pareil malheur ! on voit pour lors la triſteſſe s'emparer de tous les cœurs, & prendre la place de la joye, que l'eſpérance d'avoir un enfant vivant y avoit fait naître.

Ceux qui ne connoiſſent pas la ſtructure de la matrice, ne peuvent pas comprendre comment elle peut ſe dilater aſſez pour livrer à l'enfant un paſſage ſuffiſant pour ſa ſortie : ils voyent néanmoins ſortir un gros enfant, comment cela s'eſt-il pû faire ? c'eſt ce qui fait leur étonnement ; mais ceux qui ont examiné la diſpoſition naturelle de la matrice, n'en ſont aucunement ſurpris ; ils ſavent qu'elle eſt composée de fibres capables de s'étendre aſſez pour laiſſer ſortir un enfant quelque gros qu'il puiſſe être.

La matrice ſe diviſe en quatre parties, 1°. en ſon fond ; 2°. en ſon orifice interne ; 3°. en ſon col ; 4°. en ſon orifice externe. Tout le monde voit & ſait que le fond de la matrice s'étend peu à peu, à méſure que l'enfant groſſit, & qu'il eſt capable même d'en contenir pluſieurs. Quand l'enfant eſt à terme, l'orifice interne, qui eſt composé d'un peloton de fibres, commence à s'ouvrir, & ſes fibres ſe dévelopent & s'étendent aſſez pour ſon paſſage, étant forcez de le faire par la tête de l'enfant qui pouſſant à chaque douleur les oblige à ſe dilater. La tête de l'enfant ayant paſſé la barriére que formoit l'orifice interne, elle entre dans le col de la matrice, qui étant composé de membranes pliſſées & épaiſſes qui peuvent s'étendre & s'alonger, ne fait aucune réſiſtance au paſſage de l'enfant, qui en très-peu de tems ſe préſente à l'orifice externe, & où il s'arrête quelque mo-

moment, jusqu'à ce qu'il l'ait forcé de s'ouvrir suffisamment pour sa sortie. A cet orifice sont les caroncules, les nymphes, les lèvres externes, toutes parties spongieuses & membraneuses qui ne peuvent pas résister aux efforts de l'enfant, & qui aidées de la main de l'Accoucheur, ne s'opposent que légèrement à sa sortie ; desorte qu'il faut convenir que toutes ces operations sont purement naturelles, & qu'elles se font sans miracle.

Beaucoup d'Auteurs anciens, peu instruits de la mécanique des parties qui environnent la matrice, ont crû que les os des iles & ceux du pubis, se séparoient dans le tems de l'accouchement; ils ont trouvé des Sectateurs qui ont suivi leur opinion, & qui ont écrit avoir trouvé ces os séparez de la largeur d'un travers de doigt quinze jours après l'accouchement. Je puis assurer que ces Auteurs se sont trompez ; que j'ai examiné ce fait autant qu'un autre, & je puis dire au contraire, par le grand nombre d'Anatomies que j'ai fait, que j'ai toujours trouvé ces os unis par des cartilages que le plus fort scalpel avoit de la peine à couper.

Ce qui les a jettez dans cette erreur, c'est qu'ils ne croyoient pas l'espace que ces os forment à la partie inférieure de l'hypogastre, assez grand pour laisser passer un enfant. Ils n'avoient peut-être examiné que des squelets d'hommes, dont le bassin fermé par ces os, n'est pas assez spacieux pour donner passage à un enfant ; mais s'ils avoient confronté le squelet d'une femme avec celui d'un homme, ils auroient vû que la femme a les os des iles plus écartez, & l'os sacrum plus porté en dehors que ceux des hommes; que c'est la raison pourquoi elles ont plus d'hanches & plus de cul que les

les hommes, & qu'ainſi leur baſſin étant plus large, un enfant y peut paſſer ſans y trouver de la difficulté; de maniére qu'il n'étoit point béſoin que ces os ſe ſéparaſſent dans l'accouchement, comme tant d'Auteurs l'ont publié ſans aucun fondement.

CHAPITRE II.

Des ſignes qui précèdent l'accouchement.

LOrſque la femme groſſe eſt ſur ſon terme, elle eſt attentive ſur-tout ce qui lui arrive; elle a raiſon, parce qu'elle eſt la partie intereſſée, & que c'eſt elle qui doit jouer le premier rôlle de l'accouchement: aux premiéres mouches qui la piquent, elle appelle du ſécours; que ce ſoit un Accoucheur ou une Sage-femme, ils doivent examiner la nature des douleurs avant que de ſe déterminer à la mettre en travail; car de ces douleurs il y en a de deux ſortes, de fauſſes & de bonnes.

On appelle fauſſes douleurs celles qui ne proviennent point de la matrice, & qui ne portent point en bas; ce ſont celles qui ſont cauſées par des vents ou de la bile répandue dans les boyaux, qu'on connoît par des brouïſſemens, par des épreintes, & des envies d'aller à la ſelle. Une trop grande agitation, un mouvement de colère, un friſſon ſuivi d'un accès de fiévre, peuvent exciter des douleurs qui ne font point accoucher; c'eſt pourquoi on les appelle fauſſes douleurs.

Les véritables douleurs commencent dans la region des reins & des lombes, & ſe font ſentir dans celles de la matrice; elles rendent le poulx plus plein, plus fréquent, & plus élevé; elles en-

enflamment le visage qui en est plus rouge, par
que le sang en étant plus agité & plus échauff
il s'y porte plus promptement; elles repren
nent & cessent par intervalles; elles vont tou
jours en augmentant, & enfin elles finissent p
l'accouchement.

Les jeunes femmes dans leur premiére gro
sesse se trompent souvent sur la nature de ce
douleurs; mais celles qui ont eu des enfans e
savent faire la différence. Celle qui accouch
de son premier enfant est excusable quand el
se trompe, & qu'elle prend ces douleurs pou
des coliques, comme fit une Princesse qui
chaque douleur qu'elle croyoit être une coli
que, se faisoit chauffer des serviettes qu'ell
mettoit sur son ventre; la douleur finissoit à l
vérité, mais ce n'étoit pas l'effet de ces ser
viettes chaudes; car il lui en prit plusieurs pa
intervalles qui la firent accoucher.

Les signes qui précèdent & qui arrivent pe
de jours avant l'accouchement, sont quelque
douleurs dans les reins qui n'étoient pas ordi
naires à la femme, & qu'elle commence à sen
tir que la grosseur de son ventre qui étoit ver
le haut, est tout-à-fait abbaissé vers le bas, qu'el
le ne peut pas marcher aussi facilement qu'ell
avoit accoutumé; qu'elle a des envies d'uriner
très-fréquentes, & qu'il s'écoule de la matrice
des humiditez glaireuses destinées pour humec
ter le passage, & le rendre plus glissant.

A ces signes généraux, à mésure que l'ac
couchement s'avance, il s'y en joint d'autres,
comme un tremblement général de tout le
corps, & particuliérement des cuisses & de
jambes, qui ressemble au frisson, mais qui ne
vient pas de froid comme celui qui précède la
fiévre; le vomissement survient quelquefois, qui

éton-

ſtonne les aſſiſtans, qui ne ſavent pas qu'il eſt utile dans cette occaſion, & que c'eſt un ſigne que l'enfant bien tourné pouſſe ſes pieds contre le fond de l'eſtomac, & qu'il fait des efforts pour ſortir : quand les glaires qui viennent de la matrice paroiſſent teintes de ſang, c'eſt une marque que l'accouchement eſt declaré, & qu'il n'y a que le plus ou le moins de tems à attendre.

L'Accoucheur qui avant ce tems ne doit point fatiguer la femme par des attouchemens inutiles, comme font la plûpart des Sages-femmes, doit alors la toucher pour voir en quel état eſt l'orifice interne, & pour pouvoir juger & faire ſon prognoſtic ſur le tems de l'accouchement; s'il trouve cet orifice dilaté, & s'il ſent la membrane pouſſer dans cet orifice, comme un boudin plein d'eau, c'eſt ſigne que les eaux ſe forment, & qu'elles ſont pouſſées par la tête de l'enfant qui doit les ſuivre; & enfin quand dans une grande douleur cauſée par les efforts de l'enfant, cette membrane ſe crève, & que les eaux s'écoulent, on dit pour lors que les eaux ſont percées; & on peut aſſurer que l'accouchement ne tardera pas long-tems.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire au commencement du travail.

L'Accoucheur étant certain par les ſignes précedens que le travail eſt declaré, il doit faire préparer & apprêter toutes choſes pour parvenir à l'accouchement. Ce ſont de ces diſpoſitions préparatoires dont nous allons parler dans le préſent Chapitre; car pour les ſécours qu'il doit donner dans le moment de l'accouchement,

ment, ils feront le ſujet du Chapitre ſuivant
Un Accoucheur ne peut pas répondre que
conduite qu'il a preſcrite à une femme groſſ
ſoit utile à une autre ; autant de groſſeſſes, au
tant de différentes circonſtances ; c'eſt pou
quoi il ne doit point les réduire toutes ſous un
règle générale, qui conviendroit à quelque
unes, & qui ſeroit pernicieuſe à d'autres ;
faut qu'il ſe diſtingue des matrônes qui ſouven
n'ont qu'une routine qu'elles ſuivent, & qu'e
les pratiquent ſans diſtinction, & ſans connoi
ſance des ſuites qui en peuvent arriver.

La premiére choſe que doit faire l'Accou
cheur, c'eſt d'interroger la femme groſſe ſu
tous les articles qui doivent lui faire connoît
l'état où elle eſt ; il faut qu'il ſoit attentif à c
qu'elle lui répond, & qu'il ne paroiſſe poin
étonné, quand même elle lui diroit quelqu
circonſtance qui lui feroit appréhender un mau
vais accouchement ; s'il jugeoit par la groſſeu
du ventre qu'il pût y avoir deux enfans, ou qu'
fût mal tourné, il ne doit point le dire, il ſer
tems d'en avertir lorſque l'un des deux ſer
ſorti. Il ne faut donc point qu'il paroiſſe aucun
crainte ſur le viſage de l'Accoucheur, qui doi
au contraire s'efforcer de faire eſpérer à la fem
me & aux aſſiſtans que la fin en ſera heureuſe

Il ne faut point qu'il décide affirmativemen
de l'accouchement. J'ai vû des femmes à qu
on avoit dit qu'elles accoucheroient à une tell
heure, s'impatienter furieuſement après l'heur
paſſée. Les quarts-d'heures à celles qui ſouf
frent, paroiſſent des journées, & particuliére
ment à celles à qui on avoit fait eſpérer la fi
de leurs douleurs à une heure marquée. Il e
plus à propos de leur impoſer un terme plus
long ; car il arrive de deux choſes l'une, ou elle

‘a jusqu'à ce terme, ou elle accouche avant
qu'il soit venu ; si elle n'accouche point avant
'heure qu'il lui a prédite, elle n'a point d'oc-
casion de s'impatienter, & elle attend cette heu-
e avec plus de patience. Si elle accouche avant
'heure marquée, elle peut croire que les sé-
ours de l'Accoucheur lui ont épargné quelques
eures de douleurs ; ainsi l'Accoucheur doit
lûtôt allonger son prognostic que de l'avancer.

Mauriceau ordonne un lavement, la saignée,
: la nourriture facile à digerer, comme les
onsommez, les œufs frais, & la rôtie au vin
: au sucre. Et il défend en même tems les
ins de liqueurs, le ratafiat, & tout ce qui peut
chauffer ; mais comme il est des occasions où
on doit éviter ce qu'il ordonne, & d'autres
ù l'on doit faire ce qu'il défend, examinons
es cas où nous devons suivre son sentiment.

Il allègue deux raisons pourquoi il fait pren-
re un lavement ; l'une, c'est pour vuider les
ros excremens endurcis dans le rectum, qui
ourroient par leur dureté empêcher la sortie
e l'enfant : l'autre, c'est qu'en s'efforçant de
endre le lavement, cela cause des épreintes qui
euvent avancer l'accouchement. Il en oublie
ne troisiéme, qui est qu'il faut vuider le gros
oyau de ses excremens, afin qu'ils ne soient
as obligez de sortir en accouchant, étant pous-
ez par la tête de l'enfant, comme il arrive
ouvent que les femmes ne peuvent point pour
rs les retenir ; ce qui n'est pas d'une petite in-
ommodité.

Ces raisons s'évanouïssent en un moment si
femme a été à la selle dans la journée, car
s excremens étant sortis, ils ne peuvent point
uire à l'enfant, ni s'échaper en accouchant,
i causer des épreintes, ensorte que le lavement
de-

devient inutile quand il n'y a plus d'excrement dans le gros boyau. On peut ajouter que dans plusieurs endroits Mauriceau défend de mettre les femmes trop tôt en travail ; or le lavement peut l'avancer ; il ne faut donc en donner que dans les nécessitez pressantes qui ne se rencontrent point dans l'accouchement naturel, qui est celui dont nous parlons à présent.

La saignée est quelquefois d'un grand sécours dans le travail, mais il faut qu'il y ait quelque raison qui indique de la faire, mais dans l'accouchement naturel il n'y a point de raison qui la demande absolument. Mauriceau veut néanmoins qu'on la fasse, disant qu'on peut en sûreté desemplir les vénes de la femme qui est prête d'accoucher, parce que n'ayant plus d'enfant à nourrir, elle n'a plus bésoin d'avoir tant de sang. Cette raison paroît trop générale pour devoir être suivie à la lettre. Si la femme est sanguine & replette, & qu'il y ait long-tems qu'elle n'ait été saignée, il a raison ; mais si elle est foible & délicate, & qu'elle ait très-peu mangé durant sa grossesse, il lui faut conserver ses forces & son sang. Il ne faut point craindre qu'elle ait de ces grandes pertes de sang qui font mourir en peu de tems, ni des vuidanges en abondance, comme celles qui sont fortes & robustes, & qui ont mangé beaucoup, & quand même à celles à qui on a jugé d'épargner la saignée, il resteroit dans leurs vénes quelques poëllettes de sang de trop, la Nature sauroit s'en débarasser par les vuidanges.

Si une femme commence à sentir des douleurs peu de tems après avoir dîné ou soupé, il ne faut point songer à lui donner de la nourriture, au contraire il seroit à souhaiter qu'elle n'eût rien dans l'estomac, parce qu'elle seroit

moins

moins excitée à vomir. Il y a des femmes qui ont toujours peur de mourir de faim, & qui croiroient être mortes ſi elles avoient été quatre heures ſans prendre de la nourriture; à celles-là on ne peut pas ſe diſpenſer de leur en donner, non pas pour leur donner des forces, comme elles ſe l'imaginent, mais pour contenter leur gourmandiſe : il n'en ſeroit que mieux ſi une femme accouchoit ſans prendre de la nourriture, j'entens un accouchement naturel qui ne paſſe pas ſept ou huit heures, car s'il alloit plus loin, il faudroit par de la gelée ou des conſommez, entretenir les forces de l'Accouchée.

Les vins, les liqueurs & toutes les compoſitions chaudes, ſont défendues par Mauriceau : j'avouërai avec lui que la femme en travail, qui a le poulx élevé & le viſage enflammé par les douleurs qu'elle reſſent, & la gorge échauffée par les cris qu'elle fait, n'a point béſoin de toutes ces liqueurs qui l'échauffent encore davantage; que la ptiſane ou l'eau ſimple lui conviennent mieux pour la rafraîchir & humecter ſa gorge. Mais afin que les vins d'Eſpagne ou de Canarie dont on a fait proviſion, ne ſoient pas perdus, il faut les faire boire par les aſſiſtans fatiguez par quelque partie de la nuit qu'ils auront paſſée ſans dormir, & à qui ils feront plus de bien qu'à l'Accouchée.

La plûpart des femmes & même des Dames de la premiére qualité ſont dans l'uſage de prendre quelque choſe, ſans quoi elles croiroient ne pouvoir pas accoucher : les Princeſſes ont beaucoup de foi pour l'eau de tête de cerf, ce ſont les andouilles de la tête de cerf, encore tendres, que l'on fait diſtiller, & dont on prend dans le travail; d'autres ont un roſſolis composé dont elles prennent; d'autres, des eaux divi-

nes qu'elles font faire exprès ; d'autres moin
délicates ſe contentent de faire boüillir dans d
vin, de la canelle & du ſucre; & enfin les moin
aiſées prennent du vin : l'Accoucheur feroit d
vains efforts, s'il entreprennoit de perſuader
celles qui ſont dans quelqu'un de ces uſages
de le rétrancher; tout ce qu'il doit faire, c'e
de tâcher d'en moderer la quantité.

S'il ne doit point s'oppoſer aux liqueurs qu
les femmes en travail veulent prendre; il le doi
encore moins aux Reliques & aux Reliquaire
qu'on leur apporte dans ce tems-là; s'il paroi
ſoit n'y avoir point de foi, il paſſeroit pour u
Hérétique & pour un Athée; c'eſt pourquoi i
faut les laiſſer faire ſur cet article, il faut qu'i
entende tout & qu'il ne diſe mot : les unes pro-
mettent de délivrer un priſonnier, d'autres d
faire dire une Neuvaine, d'autres envoyent dir
des Meſſes, d'autres ſe font apporter la Cein-
ture de Sainte Marguerite, & d'autres vouen
leurs enfans au Blanc ou au Gris; ce ſont tou-
tes bonnes actions qui ne gâtent rien.

Sa complaiſance doit encore paroître ſur tou-
tes les ſuites de l'accouchement; les unes ſont
dans l'habitude d'accoucher debout, les coudes
acoſtez ſur une table, les autres dans une chai-
ſe, d'autres à genoux, d'autres ſur un matelas
auprès du feu, & d'autres dans leur lit; ſi l'Ac-
coucheur vouloit entreprendre de leur faire
changer leur maniére, il auroit de la peine à y
réüſſir : il n'a pour lors que la voye de la re-
montrance, encore faut-il qu'il ne l'appuye pas
trop fort, s'il ne veut pas s'expoſer au réfus.

Les Angloiſes ſont dans l'uſage d'accoucher
dans un fauteüil de bois fait exprès, dont le
fonds eſt échancré par devant, pour laiſſer la
la liberté à l'enfant de ſortir commodement; on

ne

ne peut pas condamner cette ſituation qui a ſes utilitez pour faciliter l'accouchement, mais comme ce n'eſt point la coutume en France, on auroit de la peine à l'y introduire.

La maniére la plus uſitée en France, c'eſt d'accoucher ſur un petit lit qu'on appelle lit de travail, que l'on dreſſe exprès dans la plus grande ruelle du lit de la femme groſſe : l'Accoucheur ne doit pas ſe contenter d'avoir ordonné de diſpoſer ce lit, il faut qu'il le faſſe faire de telle ſorte qu'il convienne à l'accouchement : il doit être compoſé de deux matelas ſans lit de plume, placez ſur un lit de repos qui n'ait pas plus de trois pieds de large, il faut même mettre entre les deux matelas une planche, afin que les feſſes de la femme ne ſoient pas dans un creux; on y met deux draps & une couverture des plus minces; il y faut double traverſin pour lever la tête & les épaules de la femme; on y met deux chevilles d'un pied de long, l'une à droite & l'autre à gauche, que la femme empoigne dans le tems des douleurs, & il y a une barre au pied du lit, qui ſert d'appui aux pieds de la femme en travail.

Quoique ces ſortes de lits ſoient très-commodes, que toutes les femmes qui s'en ſervent s'en trouvent bien, & que les Reines & les Princeſſes, pour leſquelles on a cherché & inventé ce qu'il y a de meilleur, accouchent ſur ces lits, dont il y en a un dans le Garde-meubles du Roi, qu'on a fait exprès, ſur lequel les Reines & Madame la Dauphine ont accouché; néanmoins Mauriceau veut que les femmes accouchent dans leur lit ordinaire; il allègue pour toute raiſon, qu'après leur accouchement elles n'ont pas la peine d'être tranſportées d'un lit dans un autre.

Il me paroît que cette légère incommodité ne doit pas prévaloir ſur vingt commoditez que la femme reçoit en accouchant ſur un lit de travail; je l'appelle légère, parce qu'effectivement elle l'eſt, car après l'accouchement, en approchant le petit lit du grand, deux perſonnes la prennent aiſément & la mettent dans ſon grand lit ſans qu'elle en ſoit aucunement incommodée.

Les avantages qu'une femme tire d'accoucher dans un autre lit que le ſien, ſont que le lit de travail étant plus étroit, elle eſt mieux ſécourue, qu'elle a les mains & les pieds appuyez, qu'on peut lui paſſer une alaize ſous les reins que deux perſonnes, l'une à droite & l'autre à gauche, ſoutiennent dans le tems des douleurs, ce qui la ſoulage extrêmement; que l'Accoucheur eſt plus à portée de la ſécourir; que les immondices qui ſortent en accouchant, ne gâtent point ſon lit; qu'elle peut demeurer après l'accouchement quelques heures, pendant leſquelles la matrice ſe dégorge de pluſieurs impuretez; que pendant ce tems on la change de linge, on lui met une chemiſe de couche, une camiſolle, on lui garnit ſon ſein, & qu'enſuite la remettant dans ſon grand lit, elle le trouve propre & bien fait, & où on la laiſſe en repos.

Toutes ces raiſons ſemblent autoriſer la pratique d'accoucher ſur un lit de travail, mais il y en a qui prétendent ſe diſtinguer par des ſentimens différens; Mauriceau eſt du nombre de ces derniers, car il paroît être oppoſé, non ſeulement ſur cet article, mais encore ſur beaucoup d'autres, aux ſentimens des autres Accoucheurs; je ne prétens pas le condamner, je me contente de rapporter les raiſons pour & con-

contre, & je laisse la liberté au public d'en décider.

Pendant qu'on prépare le lit de travail, l'Accoucheur doit envoyer chez l'Apoticaire chercher les drogues dont il peut avoir bésoin, savoir, de l'huile d'amandes douces, de l'huile de noix & du syrop de capillaire ; il faut avoir des étoupes, cinq ou six œufs & quelques oranges ; il ne faut pas oublier une bouteille de vin qui servira pour décrasser l'enfant, en cas qu'on n'en ait pas bésoin dans l'accouchement.

Si l'Accoucheur est dans l'usage de se servir d'huile, il faut qu'il en fasse préparer ; ceux qui se servent de beurre frais, doivent en envoyer chercher ; mais sur-tout il doit tenir prêt du fil & des ciseaux, savoir, du gros fil en trois ou quatre doubles, de la longueur d'un pied, pour nouer le cordon, & des ciseaux pour couper le cordon aussi-tôt qu'il est noué.

Une circonstance qui n'est pas à négliger, c'est de faire garnir la tête de la femme avant qu'elle accouche ; elle peut se peigner, mettre de la poudre qui n'ait point d'odeur, avoir de bons bonnets & de grosses cornettes, & s'accommoder la tête, de maniére qu'elle n'y sente point de froid, & qu'elle puisse demeurer douze ou quinze jours sans y toucher.

Tous ces préparatifs faits, on attend que les douleurs augmentent ; pendant les intervalles qu'elles donnent, on s'entretient de choses agréables, on évite de parler d'aucun accouchement funeste, & on donne une interpretation favorable à tout ce qui survient, en l'assurant que ce sont tous signes qui annoncent un heureux accouchement.

CHAPITRE IV.

Des ſécours qu'il faut donner dans l'accouchement naturel.

QUand les douleurs ſont augmentées à tel point que la femme ne peut plus marcher, & qu'elle a même de la peine à ſe tenir aſſiſe, il faut la faire mettre dans le petit lit préparé, après l'avoir fait baſſiner, de crainte qu'il ne lui causât un friſſon, s'il étoit froid.

Mauriceau veut qu'on ne couche la femme qu'après que ſes eaux ſont percées; je crois que c'eſt attendre trop tard, il eſt vrai qu'il y en a pluſieurs qui ont encore beaucoup de douleurs avant que d'accoucher, mais il y en a auſſi quelques-unes qui accouchent dans la même douleur que les eaux percent, ainſi c'eſt trop riſquer de differer ſi long-tems, parce que les eaux venant à percer, la femme étant debout, & l'enfant ſuivant ces eaux, il pourroit tomber ſur le plancher comme on l'a vû arriver.

Il ne faut pas auſſi tomber dans un autre inconvenient qui eſt de mettre trop tôt la femme dans ſon lit de travail, les heures lui paroiſſent pour lors plus longues que ſi elle étoit debout; car quand l'Accoucheur lui propoſe de ſe coucher, elle compte d'accoucher peu de tems après, & lorſque cela diffère, elle s'impatiente, ſe plaint & croit être en danger; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence de l'Accoucheur de bien prendre ſon tems afin d'éviter l'une & l'autre de ces deux extrémitez.

La femme étant dans le lit, elle doit avoir la tête & la poitrine élevée afin de reſpirer plus librement, & d'avoir plus de force pour pouſſer

ſer en bas dans le tems des douleurs, on peut lui mettre un petit oreillet ſous les feſſes, qui empêche qu'elles ne ſoient dans un creux; ſes cuiſſes doivent être écartées l'une de l'autre, & ſes jambes ployées: il faut placer deux femmes à ſes côtez pour lui tenir les mains ou pour lui donner ce qu'elle demanderoit, l'Accoucheur ſe met au côté droit de la femme, comme la place la plus commode pour la ſécourir.

Dans cette diſpoſition on attend les douleurs qui ſe ſuivent l'une à l'autre, & qui vont toujours en augmentant; c'eſt pour lors que l'Accoucheur, après avoir touché la femme dans une douleur, peut tirer ſon prognoſtique, & juger du tems & de l'heure qu'elle pourra accoucher, qu'il ne doit pas pourtant dire trop affirmativement, car ſouvent les douleurs ſe relâchent & paroiſſent endormies pour quelque tems, ce qui retarde l'accouchement.

Quand l'Accoucheur a une fois touché la femme, & qu'il n'a trouvé l'orifice interne que médiocrement dilaté, mais aſſez pour ſentir la tête de l'enfant, à travers des eaux qui le préparent, & qu'il eſt ſûr qu'il eſt bien tourné, il ne faut point qu'il fatigue la femme par des attouchemens continuels: il ne doit imiter ces Sages-femmes, qui pour faire les néceſſaires, y portent la main à chaque douleur; il doit en laiſſer paſſer pluſieurs qui ne laiſſent pas que d'avancer le travail autant que s'il y touchoit continuellement.

Il y a des femmes qui ne croiroient pas être bien ſécourues ſi l'Accoucheur n'y avoit toujours la main, il ne peut pas ſe défendre de toucher celles qui ſont dans cette opinion, & il faut qu'il le faſſe plûtôt pour guérir leur imagination que pour leur être d'aucun ſécours.

Il en eſt d'autres qui dès le commencement crient auſſi fort que ſi elles étoient dans les dernières douleurs ; il faut à celles-là leur repréſenter qu'elles ſe font plus de mal que de bien, qu'il faut qu'elles menagent leurs cris, qu'il ne faut pas qu'elles les employent inutilement, & que quand il ſera tems on leur permettra de crier autant qu'elles voudront.

A chaque fois que l'Accoucheur croira qu'il y a néceſſité de toucher, il faut qu'il porte un petit morceau de beurre dont il oindra l'orifice interne pour lui donner moyen de ſe dilater plus promptement & plus facilement, car du plus ou du moins de tems que cet orifice eſt à s'ouvrir, dépend l'accouchement prompt ou lent.

Il eſt vrai que les huiles & le beurre peuvent faciliter la dilatation de l'orifice interne, mais ce ne ſont pas ces onctions qui y contribuent le plus, c'eſt la tête de l'enfant qui à chaque douleur pouſſe contre lui, & à la fin le force de lui livrer paſſage, & plus l'enfant eſt fort, plus il fait d'efforts pour ſortir ; c'eſt ce qui fait que les accouchemens des garçons ſe font preſque toujours plus promptement que celles des filles.

Les femmes qui ſe ſont trouvées à pluſieurs accouchemens, ſont tellement perſuadées de ce fait, que lorſqu'elles voyent qu'il tire en longueur, elles ne manquent pas de dire que ce ne ſera qu'une fille ; en effet, c'eſt quaſi une règle générale que les garçons paroiſſent au jour en moins de tems que les filles.

J'ai dit quaſi une règle générale, & j'ai raiſon, car il ſe trouve des accouchemens de garçons qui durent plus que ceux des filles : cela arrive quand c'eſt un enfant puiſſant, qui a une groſſe tête & les épaules larges, mais ce n'eſt

pas

pas sa faute, c'est celle de cet orifice qui n'est pas assez dilaté, il faut qu'il attende jusques à ce que par des efforts redoublez il soit contraint de s'ouvrir & de lui donner passage.

A chaque effort que fait l'enfant pour sortir, il cause de la douleur à sa mere; quand l'effort est leger, la douleur est petite, lorsqu'il est violent, la douleur est très-grande, mais les petites douleurs n'avancent point le travail, c'est ce qui fait qu'on en souhaite de grandes qu'on appelle bonnes douleurs dans cette occasion, parce qu'elles conduisent à l'accouchement.

Il y a des femmes qui à chaque douleur s'efforcent de pousser en bas dans l'intention d'être plûtôt délivrées, ce qui ne fait que les fatiguer & diminuer leurs forces sans utilité; mais l'Accoucheur doit les en empêcher & leur conseiller de garder ces grands efforts pour les derniéres douleurs, & leur dire qu'il les avertira quand il sera tems de les employer utilement.

Comme c'est l'orifice interne qui retarde l'accouchement, la principale attention de l'Accoucheur est de lui aider à se dilater en y portant de tems en tems un peu de beurre, & tournant un de ses doigts dans toute sa circonférence, prenant garde de ne le violenter en aucune maniére.

Par l'espace que l'orifice interne laisse en se dilatant, il sort une membrane pleine d'eau qui forme un gros boudin, c'est la même membrane qui renferme l'enfant, & ce sont les eaux dans lesquelles nage l'enfant, qu'il pousse avec sa tête dans cette membrane; il ne faut point, à l'exemple de plusieurs Sages-femmes, rompre avec les ongles cette membrane pour en faire couler les eaux; c'est une mauvaise pratique, parce que ces eaux sont destinées pour humecter

ter ces parties & les rendre plus gliſſantes, quand elles ſont ſorties quelque tems avant l'enfant, l'accouchement en devient plus difficile, parce qu'il eſt obligé de venir à ſec; il faut donc attendre qu'elles percent d'elles-mêmes par les efforts de l'enfant qui ſouvent ne tarde pas à les ſuivre.

Quand les eaux ſont percées, l'Accoucheur ſent la tête de l'enfant s'avancer & s'appuyer directement ſur cet orifice qui la ceint comme une couronne, c'eſt pour lors qu'on dit que l'enfant eſt au couronnement; elle y reſte quelque fois pendant quelque tems par la réſiſtance que fait cette couronne de s'ouvrir ſuffiſamment pour ſa ſortie, & ſouvent la tête de l'enfant dont les ſutures ne ſont pas encore formées s'alonge en pointe dans le vuide de la couronne, & enfin par les efforts réïterez de l'enfant qui ſont plus violens parce qu'il a la liberté de s'étendre davantage, elle force cette barriére & entre dans le col de la matrice, & c'eſt alors qu'on dit que l'enfant eſt au paſſage.

Quoique le plus fort ſoit fait, l'enfant n'eſt pas encore hors d'affaires, il trouve ſouvent de la réſiſtance à l'orifice externe dont les caroncules, les nimphes & les lèvres ont de la peine à prêter & à s'ouvrir aſſez pour lui laiſſer la liberté de ſortir, la tête de l'enfant ſe préſente, on la voit, & elle ne peut point ſe débarraſſer ſans le ſécours de l'Accoucheur qui avec ſes deux mains qu'il coule entre la tête & les lèvres, les oblige de s'ouvrir pour la laiſſer avancer; alors coulant ſes doigts juſques ſous les machoires de l'enfant, il la tire dehors.

Il ne ſuffit pas que la tête ſoit ſortie, il faut que les épaules ſuivent, qui ſont quelquefois de la peine à avoir; il ne faut pas que l'Ac-

cou-

coucheur tire la tête avec trop de violence, il pourroit l'arracher, & la séparer du corps, il doit la tirer à droite pour dégager une épaule, & ensuite à gauche pour faire venir l'autre ; & s'il ne pouvoit pas réüssir par ce moyen, il faut qu'il coule deux de ses doigts le long du col de l'enfant jusqu'à une de ses aisselles, pour débarasser une des épaules, & qu'il en fasse autant à l'autre ; de cette maniére les épaules passées, le reste du corps suit sans peine.

Il ne faut pas que l'Accoucheur tire l'enfant avec trop de vîtesse, ni qu'il le fasse sortir tout-à-fait, qu'il n'ait observé s'il n'a point le cordon tourné autour du col, ou de quelqu'autre partie de son corps, de peur de rompre ce cordon, ou de tirer l'arriére-faix qui peut n'être pas encore détaché, parce qu'il ameneroit avec lui le fond de la matrice, s'y trouvant encore adhérent.

Que s'il n'y a point eu d'obstacles qui ayent empêché la sortie de l'enfant, qui doit être venu la face en dessous, comme il arrive dans tous les accouchemens, il faut que l'Accoucheur le mette sur le côté, afin qu'il respire plus librement, & pour ne lui pas laisser le visage dans les eaux & le sang, & autres impuretez qui sont sorties pendant l'accouchement.

Il n'est pas bésoin aussi d'avertir que l'enfant est sorti, & qu'il est vivant, par les cris qu'il fait aussi-tôt qu'il est né, il le donne assez à connoître, la plûpart de ces femmes qui président aux couches, prétendent décider par les cris si c'est un garçon ou une fille, mais elles se trompent souvent, car il est des filles qui ne crient pas moins fort que des garçons.

La mere a souvent de l'impatience de savoir si c'est d'un garçon ou d'une fille dont elle est

accouché, mais l'Accoucheur ne le doit point dire qu'elle ne ſoit délivrée, parce que la joye d'avoir un fils, ou le chagrin de n'avoir qu'une fille, peuvent faire ſur elle une telle impreſſion qu'elle peut retarder la ſortie de l'arriére-faix; il ne faut donc lui cauſer aucune de ces paſſions, qu'elle ne ſoit entiérement délivrée.

L'empreſſement de ſavoir ſi c'eſt un garçon eſt pardonnable aux Rois & aux Princes, qui ont béſoin de Succeſſeurs. Dans le premier accouchement de Madame la Dauphine, le Roi qui vouloit être averti le premier ſi ſeroit un Prince ou une Princeſſe, convint avec l'Accoucheur de la réponſe ſur la demande qu'il lui en feroit immédiatement après la naiſſance; on entendit le Roi demander à Clement ce que c'étoit, il devoit lui répondre, je ne ſai point, Sire, ſi c'étoit une fille; & je ne ſai point encore, Sire, ſi c'étoit un Prince; ainſi le mot d'*encore* devoit être le ſignal qui avertit le Roi de la naiſſance d'un Prince tant ſouhaité: auſſitôt que ce mot eût été prononcé on s'apperçût de la joye que le Roi en reſſentit.

Après la naiſſance de l'enfant il y a deux choſes à faire, l'une de nouer le cordon de l'enfant, & l'autre, de délivrer la femme de ſon arriére-faix. Il y a des Accoucheurs qui veulent qu'on commence par la ligature du cordon, les autres prétendent qu'on doit commencer par délivrer la femme le plûtôt que faire ſe peut. Ils ont l'un & l'autre des raiſons pour autoriſer leur procedé; nous les rapporterons dans la ſuite.

Mais avant que de faire l'une ou l'autre, l'Accoucheur doit examiner s'il n'y a point deux enfans, car s'il y en avoit un ſecond, il faudroit travailler à l'avoir avant que d'entreprendre d'avoir le délivre. On connoît qu'il y en a

deux

deux quand après la sortie du premier on voit que le ventre est encore gros, que la femme a des douleurs, & qu'en la touchant on sent une membrane pleine d'eau se présenter au passage; mais n'y ayant point d'apparence qu'il y ait plus d'un enfant, on doit songer à tirer le délivre le plûtôt que faire se peut. Nous en allons dire les moyens dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Le moyen d'avoir l'arriére-faix.

ON sait que l'arriére-faix est une masse de chair ronde & plate qui doit sortir peu de tems après l'enfant, à qui on a donné ce nom, parce qu'il est un second fardeau qui charge & embarasse la femme jusqu'à ce qu'il soit sorti: on l'appelle aussi le délivre, parce que l'accouchement n'est pas fini qu'elle n'en soit entiérement délivrée.

Nous avons dit qu'il y a des Accoucheurs qui veulent que l'on délivre la femme aussi-tôt que l'enfant est sorti: c'est le sentiment & la pratique de Mauriceau. Il prétend que pendant le tems qu'on employe à faire la ligature du cordon, l'orifice interne de la matrice se resserre, & qu'alors on a plus de peine à tirer le délivre, que si on le faisoit sortir immédiatement après l'enfant; qu'ainsi on ne donne point le tems à la matrice de se fermer, & que la femme en est bien plûtôt délivrée.

Ceux qui commencent par la ligature du cordon, dont Clement est du nombre, & plusieurs autres, prétendent que le plûtôt qu'on peut ôter l'enfant d'entre les cuisses de la mere, & s'en débarasser, est le meilleur, pour le mettre

en-

entre les mains de celles qui ont ſoin de l'ac-commoder. Ils ajoutent que plus on différe à lier le cordon, & plus l'enfant perd de ſang par les artères umbilicales qui le verſent dans le placenta, & que par la ligature du cordon, le cours de ce ſang eſt arrêté, & demeure chez l'en-fant; & que laiſſant l'enfant crier entre les cuiſ-ſes de la mere, cela lui fait de la peine, & lui peut donner du chagrin, qui par la tendreſſe maternelle, peut retarder la ſortie du délivre.

Les célèbres Accoucheurs ne manquent pas de raiſons pour autoriſer leur procedé; & ſans les condamner, il faut prendre un milieu qui ac-corde leurs ſentimens, qui eſt qu'auſſi-tôt l'en-fant ſorti & tourné ſur le côté, l'Accoucheur conduiſe ſa main le long du cordon, & que s'il ne trouve point l'arriére-faix adhérent, qu'il tâche de l'avoir avant que de faire la ligature du cordon; mais que s'il trouvoit de la difficulté par ſa trop grande adhérence à le pouvoir tirer promptement, qu'il lie le cordon, qu'il le cou-pe enſuite, & qu'il donne l'enfant aux aſſiſtans, après cela il travaillera à délivrer la femme, ſelon les circonſtances qui s'y trouveront, & ſelon les règles que ſon art lui ordonne.

Suppoſé que l'enfant n'y ſoit plus, le cordon qui ſort par le vagin, & qui pend en dehors, eſt d'un grand ſécours à l'Accoucheur pour dé-livrer la femme naturellement; il faut qu'il en-tortille deux ou trois doigts de ſa main gauche de ce cordon, & qu'il avance ſa main droite juſques dans le vagina, pour avec le pouce & l'index, tenir ce cordon le plus près de l'arriére-faix qu'il pourra; s'il y ſent en tirant douce-ment ce cordon, que l'arriére-faix s'avance peu à peu, il a eſpérance qu'il l'aura bien-tôt; mais s'il s'apperçoit qu'il ne fait aucun chemin, c'eſt

ſigne

ſigne qu'il eſt encore trop adhérent : il faut pour lors l'ébranler, tantôt à droite, tantôt à gauche, afin de l'obliger de ſe détacher peu à peu, & cela ſans faire violence.

Quoique l'Accoucheur faſſe de ſon mieux, il faut qu'il ſe faſſe aider par la Garde, en lui faiſant mettre une de ſes mains ſur la region de la matrice, qui la preſſera légèrement en la roulant pluſieurs fois depuis le nombril juſques ſur l'os pubis; & par la mere, en lui conſeillant de ſoufler dans une de ſes mains fermée, comme ſi elle ſoufloit dans une bouteille, de retenir ſon haleine, afin que la poitrine pleine d'air, pouſſe le diaphragme en embas, & par conſéquent le fond de la matrice, de faire les mêmes efforts comme ſi elle étoit ſur le baſſin pour faire une ſelle, & de ſe mettre un doigt dans la bouche pour s'exciter à vomir. Tous ces petits ſécours réüſſiſſent aſſez ſouvent, c'eſt pourquoi il ne faut pas les négliger.

Si malgré tout cela l'arriére-faix ne ſort pas, il ne faut pas perdre patience; il ſe paſſe quelquefois des demie heures & des heures entiéres, avant qu'il vienne. Celles qui ont un ſang groſſier & épais, qui ont mangé beaucoup, & qui ont fait peu d'exercice, ſont les plus difficiles à délivrer, parce que leur arriére-faix eſt plus adhérent.

Si par impatience on tiroit trop fort le cordon, il pourroit en arriver trois accidens très-fâcheux; le premier, c'eſt qu'il ſe pourroit rompre, ce qui rendroit l'extraction de l'arriére-faix très-difficile: le ſecond, c'eſt qu'obligeant l'arriére-faix de ſe ſéparer de la matrice avec trop de précipitation, il pourroit en arriver une perte de ſang par le dégorgement des vaiſſeaux de la matrice: & le troiſiéme, c'eſt que l'arrié-

re-

re-faix adhérent à la matrice, étant tiré tr
fortement, il amene avec lui le fond de la ma
trice, dont il ſe fait un renverſement qui cau
ſouvent la mort.

Un habile Accoucheur évite tous ces écueil
avec de l'adreſſe & de la patience il en vient
bout. Lorſque la femme eſt délivrée, il fau
qu'il faſſe mettre l'arriere-faix dans un plat pou
le laiſſer voir; & examiner par un chacun, c'e
une circonſtance qu'il ne faut pas qu'il oublie
car ſi par malheur dans la ſuite de la couche
ſurvenoit quelque accident, les Commères n
manqueroient pas de l'attribuer à quelque mo
ceau de l'arriére-faix reſté, s'il ne l'avoit pa
expoſé aux yeux de tout le monde.

Auſſi-tôt que la femme eſt délivrée, on cou
vre la partie avec un chauffois médiocremen
chaud, & ployé en pluſieurs doubles; on lui fai
approcher les cuiſſes l'une de l'autre, & allon
ger les jambes: on ajoute à ſon lit une couver
ture, afin qu'elle ne ſente point de froid; &
on la laiſſe en repos pendant quelque tem
qu'elle goûte alors avec plaiſir.

Si l'Accoucheur craint que la partie n'ait été
maltraitée par le paſſage d'un gros enfant, &
& particuliérement quand c'eſt une premiére
couche, il faut qu'il y mette deſſus une eſpèce
de cataplaſme fait avec des œufs & de l'huile
de noix brouïllez & cuits enſemble, & étendus
ſur de l'étoupe, & par deſſus un grand chauffois
pour tenir le tout ſur cette partie.

Beaucoup de femmes ſont dans l'uſage de
prendre du ſyrop de capillaires, de l'huile d'a-
mandes douces, & un jus d'orange dont elles
font un breuvage qu'elles avalent peu de tems
après être accouchées: elles croyent par ce
moyen appaiſer les tranchées, & faciliter l'é-

cou-

oulement des vuidanges ; d'autres prennent un onſommé fait avec une tranche de bœuf, un norceau de gigot de mouton, une perdrix & es poireaux. Je préfererois le conſommé à 'autre breuvage, parce que l'Accouchée a plus éſoin d'être fortifiée, que d'être dégoûtée par n remède qu'elle ne peut pas prendre ſans ré-ugnance.

Pendant les deux ou trois heures qu'elle reſte ans ſon lit de travail pour laiſſer dégorger la natrice de ſes impuretez, on prépare ſon lit rdinaire, on le garnit, & on le diſpoſe de ma-iére qu'elle puiſſe y être commodement : en-uite on met à l'Accouchée le linge qui lui con-ient ; & après avoir bien garni ſon ſein, on pproche le lit de travail de celui où on la doit oucher ; & l'ayant envelopée d'une alaiſe, eux perſonnes l'a mettent dans ſon lit, où on laiſſe en repos pendant toute la couche.

Il y en a qui ne veulent pas qu'on laiſſe ſi-ôt dormir les femmes accouchées, à cauſe des randes évacuations qu'elles ont faites : c'étoit n uſage qui ſe pratiquoit chez la Reine, & ans ſes derniéres couches, j'ai eu l'honneur de entretenir, afin qu'elle ne s'endormît pas, que s premiéres quatre heures ne fuſſent paſſées. e croi que cette opinion n'eſt pas mieux fon-ée, que celle de ne pas dormir après la ſaignée.

CHAPITRE VI.

e moyen de délivrer une femme, le cordon étant rompu.

CE n'eſt pas ſouvent la faute de l'Accou-cheur, ni celle de la Sage-femme, ſi le cor-on ſe rompt avant que l'arriére-faix ſoit ſorti :

il eſt tant d'occaſions où ce malheur arrive ſa[ns] que ceux qui ſont commis pour ſécourir la fem[-]me groſſe y ayent contribué, qu'on ne doit pa[s] leur en imputer la faute, avant que d'avoi[r] examiné ce qui peut en être la cauſe.

Dans tous les termes de la groſſeſſe un en[-]fant peut ſortir, le cordon ſe rompre, & l'ar[-]riére-faix demeurer dans la matrice, quand i[l] n'y a perſonne auprès d'elle pour la ſécouri[r]. On en voit tous les jours qui accouchent avan[t] que d'avoir appellé du ſécours.

Dans les premiers mois de la groſſeſſe, chez une femme qui eſt ſanguine, il ſe porte à la ma[-]trice plus de ſang qu'il n'en faut pour nourri[r] l'enfant encore petit : cette abondance de ſang ſorti des vaiſſeaux, forme des caillots qui ve[-]nans à ſortir entraînent avec eux l'enfant ; & comme l'arriére-faix n'eſt pas ſi-tôt détaché, l[e] cordon qui eſt pour lors très-délicat ſe rompt, & il reſte dans la matrice juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement ſéparé, & qu'il puiſſe ſortir avec le ſang, qui ne ceſſe point de couler juſqu'à ce que la matrice ſoit délivrée de ce corps étranger.

Dans tous les mois de la groſſeſſe une fem-me peut tomber, ſe bleſſer, & en accoucher ſeule, parce que ſachant qu'elle n'eſt pas à ter-me, elle ne croit pas que les douleurs qu'elle reſſent doivent ſe terminer par un accouche-ment : l'enfant étant ſorti, & n'y ayant perſon-ne pour la délivrer promptement, il n'eſt pas ſurprenant que le cordon, qui n'eſt pas auſſi ſolide qu'il ſeroit à neuf mois, ſe rompe, & que l'arriére-faix ne l'ait pas ſuivi.

Si dans le cours de la groſſeſſe un enfant meurt dans la matrice, ſoit naturellement, soit par accident, il n'en ſort pas auſſi-tôt qu'il eſt mort ;

pen-

pendant le séjour qu'il y fait, il se corrompt, & par conséquent le cordon aussi ; & lorsque la mere vient à accoucher de ce cadavre, le cordon à demi pourri, qui n'a pas assez de résistance pour amener avec lui l'arriére-faix, se rompt, & laisse cette masse de chair dans la matrice, qu'il faut aller chercher.

Dans les accouchemens naturels & à terme, l'enfant peut avoir le cordon tourné autour de son col, ou de quelqu'autre partie de son corps, qui venant à sortir, le tiraille, & le peut rompre, ou du moins par le tiraillement qu'il lui a fait, le dispose à se rompre lorsque l'Accoucheur, l'enfant étant sorti, le veut tirer pour avoir l'arriére-faix.

Par toutes ces dispositions on doit convenir que le cordon peut souvent se rompre sans qu'on en puisse accuser l'Accoucheur ; il n'y a qu'une seule occasion où il y peut avoir de sa faute, qui est quand avec trop de précipitation il le tire avec violence avant que l'arriére-faix se soit détaché de la matrice.

On demande dans quel tems l'arriére-faix se détache, si c'est dans le commencement du travail, ou vers la fin, ou après la sortie de l'enfant ; les Experts en Accouchemens ne nous ont point instruits de ce fait ; mais nous pouvons dire & assurer que quand l'accouchement est accompagné d'une perte de sang, c'est signe qu'il est séparé de la matrice, ou dans sa totalité, ou en partie ; quand il n'y a qu'une petite quantité de sang qui suit l'enfant, c'est signe qu'il n'y a pas long-tems qu'il est détaché ; mais quand il sort à flot, & en quantité, c'est une marque qu'il s'est passé quelque tems depuis sa séparation ; & enfin quand il n'y a point paru de sang avec l'enfant, on peut tirer une consé-

quence infaillible que c'eſt que l'arriére-faix e
encore adhérent.

Mais qu'il ſoit détaché de la matrice, ou qu'i
y ſoit encore attaché, ſoit que la femme a
avorté à deux ou trois mois, ou qu'elle ſoit plu
avancée dans ſa groſſeſſe, ou enfin qu'elle ſoi
accouchée à terme, il faut l'en délivrer, & l
plûtôt c'eſt le meilleur; & c'eſt dans de pareil
les occaſions où l'Accoucheur doit donner de
marques de ſa prudence, & de ſon adreſſe.

Après un avortement de deux ou trois moi
qui ne ſe paſſe point ſans perte & ſans caillot
de ſang, quoique l'arriére-faix ne ſoit pas ſorti,
il ne faut pas s'en allarmer; il eſt pour lors d'u
trop petit volume pour cauſer des accidens mor-
tels: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt l'inquié-
tude de la femme qui voudroit être délivrée,
& qui ne ſe contente point des raiſons que ſon
Accoucheur lui rapporte pour lui prouver qu'il
n'y a aucun danger pour ſa vie.

Il eſt vrai qu'elle ſouffre, & qu'elle reſſent
de petites douleurs par intervalles, cauſées par
cet arriére-faix, qui chagrinent & fatiguent la
matrice, & qui l'obligent à travailler à s'en dé-
faire. Quand ces douleurs ceſſent, c'eſt ſigne
qu'il eſt entiérement détaché, & qu'il ſortira
de lui-même dans le tems qu'on y penſera le
moins; car en ſe préſentant au pot de chambre,
ou au baſſin: elle le ſent ſortir ſans peine: ainſi
quand l'arriére-faix eſt au deſſous de trois mois,
il ne demande point l'operation de la main, il
eſt l'ouvrage de la Nature, qui eſt la prémiere
à chercher les moyens de s'en débaraſſer.

Quand l'accouchement eſt plus avancé, &
qu'il eſt à cinq ou ſix mois, ſi après que l'en-
fant eſt ſorti le cordon s'eſt rompu, & que l'ar-
riére-faix ſoit reſté, de quelque cauſe que ce
ſoit

ſoit que le cordon ait été rompu, ſoit qu'on ..it tiré trop fort, ſoit que le placenta ait été ..rop fortement attaché, ſoit qu'étant gros & ..chirreux il n'ait pas pû ſuivre le cordon, ou ..ue l'enfant étant mort, & le cordon pourri, .. ſe ſoit rompu aiſément, il le faut tirer le plus ..romptement qu'il eſt poſſible, parce que le ..éjour de ce corps étrange dans la matrice, peut ..auſer des accidens terribles.

Pour y parvenir, l'Accoucheur ayant rogné ..es ongles de fort près, & frotté ſa main droite ..'huile ou de beurre, il l'introduira dans le va-..in, puis fourrant deux ou trois doigts dans ..'orifice interne, il le dilatera doucement, & ..uvrira ainſi le paſſage au reſte de la main, afin ..u'elle puiſſe aller juſques dans le fond de la ..natrice; il y trouvera l'arriére-faix qu'il diſ-..inguera aiſément d'avec la matrice, pour peu ..u'il ſoit verſé dans les accouchemens, & qu'il ..it lû les Anatomiſtes ſur ces parties. Si le pla-..enta eſt tout-à-fait détaché, il l'empoignera, .. l'amenera dehors ſans peine; mais s'il eſt en-..ore adhérent, on le ſéparera adroitement en ..liſſant le côté de la main entre l'arriére-faix & .. ſurface interne de la matrice, à quoi on a ..éüſſi quelquefois ſans beaucoup de peine, & de .. même maniére qu'on ſépare les parties d'un ..âteau feuilleté: s'il tenoit néanmoins forte-..ment, il ne faudroit pas ſe rebuter, ni travailler ..vec trop de précipitation, on en fera la ſépa-..ation avec douceur, & lentement, prenant .. en garde de ne point offenſer la matrice.

Mauriceau conſeille ici de laiſſer plûtôt quel-..ue petite portion du placenta attachée, qui par .. ſuite ſortiroit avec les vuidanges, que de trop ..railler & tourmenter la matrice, dont il pour-..oit s'enſuivre une inflammation périlleuſe. Et

dans un autre endroit il rapporte les malheurs arrivez par le séjour de ces corps étranges dans la matrice. Il en rapporte quelques histoires & entr'autres celle de la femme du Concierge de Saint Cosme qui n'auroit pas été encore deux heures en vie, s'il ne l'en avoit pas délivrée. Il faut tâcher néanmoins de l'avoir tout entier pour le montrer aux assistans, & empêcher par là tous les contes des Commères, qui dans ces occasions croyent en droit de dire ce qu'elles veulent, & de décider sur des faits qui passent leurs connoissances. Que ne diroient-elles point si quelques jours après elles voyoient sortir quelque morceau de l'arriére-faix? quelle conséquence n'en tireroient-elles pas? & à quels discours la réputation de l'Accoucheur seroit-elle exposée? il doit donc se servir de toute son adresse & de sa patience pour ne rien laisser dans la matrice, pour éviter les mauvais discours qu'on en feroit.

Quand c'est un accouchement à neuf mois, & que par quelque hazard le cordon est rompu, l'ouvrage n'en est pas si difficile ; car la main de l'Accoucheur peut aisément entrer dans un endroit d'où un gros enfant vient de sortir : il faut donc que sans perdre de tems il y porte la main, qu'il prenne l'arriére-faix, & qu'il le conduise dehors; la femme en est aussi-tôt délivrée, & n'en souffre pas davantage que s'il avoit été amené par le cordon.

Pour délivrer une femme aussi promptement que je viens de dire, il faudroit que l'Accoucheur fût présent à la sortie de l'enfant : quand c'est une Sage-femme qui a fait l'accouchement, elle ne demande jamais de sécours aussi-tôt qu'elle s'apperçoit du malheur; elle espère que l'arriére-faix sortira de lui-même; elle a de la

con-

confiance à un lavement, ou en quelqu'autre drogue ; enfin elle diffère tout autant qu'elle peut, afin qu'il ne ſoit pas dit qu'on ait été obligé d'appeller une autre perſonne pour achever ſon ouvrage ; pendant tout ce tems perdu la matrice ſe reſſerre, & l'Accoucheur y trouve des difficultez qui n'y auroient pas été s'il avoit été mandé plûtôt.

Si l'arriére-faix a ſéjourné quelque tems dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive quand il y a du tems que l'enfant eſt mort, il faut après l'avoir tiré, faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine & le miel roſat, qui entraînent & nettoient ce qui par ſon ſéjour peut incommoder la matrice : on ſe ſert pour cet effet d'une Séringue qui eſt particuliére pour les femmes, ayant ſon canon courbé, & percé par le bout comme un arroſoir.

CHAPITRE VII.

Les ſignes qui font connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort.

L'Accoucheur eſt ſouvent embaraſſé ſur la déciſion qu'il doit faire ſur la vie ou la mort d'un enfant, c'eſt un fait qui eſt d'une telle conſéquence pour la mere, & encore plus grande pour l'enfant, qui y eſt le plus intereſſé, qu'il ne doit pas en porter un jugement certain avant que d'en avoir exactement examiné toutes les circonſtances ; & encore après cet examen, il ne doit pas parler trop affirmativement, puiſqu'il eſt fondé en partie ſur le récit de la mere, qui elle-même ſe peut tromper dans le rapport qu'elle en fait.

Une femme après être tombée, ou avoir fait quelque effort, qui croit être bleſſée, parce qu'elle s'imagine que depuis ſa chûte ou cet effort il y a du changement dans ſa groſſeſſe, conſulte l'Accoucheur pour ſavoir ſi ſon enfant eſt mort ou vivant. Pour une femme qui ſera malade, on lui demandera ſon avis ſur l'état de l'enfant, parce que les Médecins trouveront à propos de lui faire des remèdes qu'ils ne voudront pas lui donner avant que d'être ſûrs ſi l'enfant eſt en vie ou s'il eſt mort : dans un accouchement qui tirera en longueur, dont les douleurs ſont lentes, & où il s'agira de ſe ſervir d'inſtrumens pour avoir l'enfant, parce que les forces de la mere diminuent, il faut avant que d'en venir à cette extrémité, être certain que l'enfant eſt mort; dans toutes ces occaſions la timidité eſt préférable à la témérité, il faut que l'Accoucheur diffère pour quelque tems de prononcer; & ſouvent en differant, il n'a pas ſujet de s'en répentir.

Le ſigne le plus certain que l'enfant eſt vivant dans la matrice, c'eſt lorſque la mere le ſent remuer; ce n'eſt pas pour cela une conſéquence qu'il ſoit mort, lorſqu'il a été quelque tems ſans remuer ; on a vû des femmes aſſurer n'avoir point ſenti mouvoir leurs enfans pendant pluſieurs jours, & des ſémaines entiéres, & qui néanmoins étoient vivans. La plénitude & le trop de ſang les empêchent quelquefois de remuer ; & après une ſaignée ils reprennent leurs mouvemens ordinaires, & ſe font ſentir comme auparavant.

Dans un travail où les eaux ſe ſont percées promptement, il arrive quelquefois que l'enfant ceſſe de remuer, parce que les eaux dans leſquelles il nageoit lui donnoient la liberté de s'éten-

s'étendre, & qu'étant écoulées, les parties de la matrice s'affaissent & compriment l'enfant qui n'a plus la liberté pour lors de se mouvoir comme il faisoit; la mere s'en allarme, & croit qu'il est mort, ce qui peut retarder son accouchement.

Le Chirurgien doit la rassurer en lui en expliquant la cause; & pour en être plus sûr, il doit tâcher de couler doucement sa main dans la matrice, pour pouvoir toucher le cordon; s'il sent battre les artères umbilicales, il est certain que l'enfant est vivant, ou bien s'il trouvoit la main de l'enfant, en lui touchant le poulx, il connoîtroit s'il est encore en vie: & en cas que sa main passa par dessus le visage de l'enfant, en lui mettant le doigt dans sa bouche, s'il le serroit, il seroit certain qu'il n'est pas mort.

Les signes au contraire qui marquent que l'enfant est mort, sont qu'il ne fait plus aucun mouvement, qu'il ne se soutient point, qu'il tombe comme une masse pésante au bas de l'hypogastre, & que comme une boulle la grosseur du ventre panche du côté que la femme se couche. Qu'en touchant la tête de l'enfant on la sent mollasse, que les sutures en sont tout-à-fait séparées, que la femme a des foiblesses & des sincopes, & qu'il sort de la matrice des humiditez cadavereuses & puantes.

A tous ces signes qui signifient la mort de l'enfant, on en sera plus certain, si la mere a le visage plombé, les yeux enfoncez, & le regard abbatu & languissant; si son sein se flétrit, si son ventre diminue au lieu d'augmenter, si elle a l'haleine puante, & si ses eaux étant percées l'accouchement ne s'avance pas.

Tous ces signes nous persuadent que vraisem-

ſemblablement l'enfant eſt mort ; mais ils n
nous l'aſſurent pas véritablement, il y en a plu
ſieurs qui ſont équivoques, & ſur leſquels
ne faut pas abſolument conter ; par exemple
celui qui devroit être le plus ſûr, c'eſt l'écou
lement des humiditez fœtides & cadavereuſes
& néanmoins il peut nous tromper. On a vû
ſortir par la matrice pendant la groſſeſſe de quel
ques femmes, des fleurs blanches, des glaires
des ſéroſitez vertes & noirâtres qui ſentoient
très-mauvais, & qui ont accouché d'enfans vi
vans, & en bonne ſanté.

Il arrive quelquefois que l'enfant vuide une
humeur noire qui s'amaſſe dans ſes inteſtins
pendant le ſéjour qu'il fait dans la matrice, que
l'on appelle *meconium* ; cette humeur mêlangée
avec ſes eaux, les rend noires & puantes, ce
qui peut faire croire à ceux qui ne s'y connoiſ
ſent pas, que l'enfant eſt mort ; mais un habil
Accoucheur en ſait faire la différence ; car il
ſait que cet accident arrive lorſque l'enfant, au
lieu de préſenter la tête au paſſage, préſente
le cul, & que faiſant des efforts pour ſortir dans
cette ſituation, le meconium eſt obligé de cou
ler par l'anus, & de tromper ainſi les ignorans.

Il peut arriver encore que de deux enfans
formez en même tems, l'un peut mourir dans
la matrice, & l'autre être vivant ; ce qui fait
deux indications différentes ; car il ſort des hu
miditez de celui qui eſt mort, pendant que l'au
tre, par les mouvemens qu'il fait, donne des
marques qu'il eſt vivant. On a vû des exemples
d'enfans morts dans la matrice, y demeurer
pluſieurs mois, & ne ſortir qu'au terme de
l'accouchement de celui qui étoit vivant.

Par l'obſervation de tous les ſignes que nous
venons de remarquer, ſi l'Accoucheur a de la
cer-

certitude que l'enfant ſoit mort, il doit travailler à le faire ſortir d'un lieu où il ne fait qu'incommoder, on ſait qu'il faut l'en accoucher au plûtôt ; mais cela n'eſt pas facile à exécuter. Dans les accouchemens où l'enfant eſt vivant, c'eſt lui qui fait le plus fort de l'ouvrage, mais dans celui-ci tout dépend des efforts de la mere, & de l'adreſſe de l'Accoucheur. Nous allons parler dans le Chapitre ſuivant des moyens de la ſécourir.

CHAPITRE VIII.

De l'extraction d'un enfant mort.

QUand par les ſignes que nous avons déclarez dans le Chapitre précedent, on eſt certain que l'enfant eſt mort dans la matrice, le meilleur parti que l'Accoucheur ait à prendre, eſt de l'accoucher promptement, & de ſe déterminer ſur les moyens dont il ſe doit ſervir pour y parvenir.

Dans une pareille occaſion l'Accoucheur n'a pas lieu d'attendre aucun ſécours de la part de l'enfant, qui comme une maſſe de plomb, ne peut faire aucun effort pour ſortir que par ſa propre péſanteur, ce qui rend l'accouchement très-long & très-penible.

On ne doit pas non plus en eſpérer beaucoup de la mere dont les douleurs ſont ſi foibles & ſi lentes dans cette occaſion, qu'elles ne ſuffiſent pas pour pouſſer l'enfant dehors; il arrive même quelquefois qu'elles n'en ont aucunes ; & cela met l'Accoucheur dans la néceſſité de les ſécourir, ſans quoi elles ne pourroient accoucher.

Si l'enfant eſt dans une bonne ſituation, il faut

faut tâcher de reveiller les douleurs qui ſont comme endormies : ce qu'on fera par des lavemens forts & acres, qui picotans les boyaux excitent des épreintes qui peuvent faciliter la ſortie de l'enfant. On ne doit point faire prendre des potions, parce que ſi elles ſont compoſées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce ſont des remèdes de bonnes femmes; ſi au contraire elles ſont faites de drogues fortes & violentes, elles ſeront dangereuſes, & pourront cauſer des accidens cruels, & ſouvent la mort.

Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet que l'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'operation de la main de retirer le plûtôt qu'il pourra cet enfant mort; & pour y parvenir, il fera ſituer la femme ſur le bord de ſon lit, & de la maniére que l'on fait dans les accouchemens laborieux. S'il y a long-tems qu'elle n'ait uriné, il introduira une ſonde creuſe ointe d'huile dans la veſſie, pour en évacuer l'urine, qui rempliſſant cet organe, incommoderoit dans l'accouchement; puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant ſoit trop engagée dans le paſſage, il la repouſſera, & gliſſant cette main par deſſous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner, & le faire ſortir. Ainſi en obſervant les circonſtances marquées dans le Chapitre où l'on parle des enfans qui viennent par les pieds, & prenant garde ſur-tout de ne point tirer trop fort ſi la tête demeuroit accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raiſon de ſa pourriture, ſi on le tiroit avec trop de précipitation.

Quelques précautions que prennent les plus habiles Accoucheurs, il peut leur arriver que l'en-

l'enfant ſe décole, parce qu'il ſera tout corrompu. En ce cas il ne faudra pas laiſſer ſéjourner la tête dans la matrice où elle ſera reſtée ſeule. Pour en faire l'extraction, on ſe ſervira d'un crochet mouſſe, avec lequel on embraſſera la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de ſon autre main l'appuyera contre ce même crochet pour la conduire dehors.

Mais ſi la tête de l'enfant s'étant préſentée la premiére, étoit tellement avancée & engagée dans le paſſage, qu'elle ne pût être repouſſée ſans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la ſortie de cet état; & comme la tête eſt ronde & gliſſante à cauſe des humiditez dont elle eſt abreuvée, le Chirurgien n'a ſur elle aucune priſe avec les mains, il faut qu'il ait recours à un crochet pointu, qu'il pouſſera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduiſant cet inſtrument au dedans d'une de ſes mains; le pointu en étant tourné du côté de la tête où il doit s'accrocher dans un endroit ſolide, de telle ſorte que le crochet ne puiſſe gliſſer; étant ainſi affermie, on amenera la tête dehors en appliquant la main gauche au côté oppoſé au crochet, pour aider à la dégager, & à la conduire plus directement hors du paſſage.

Si la main ne ſuffiſoit pas, on prendroit un ſecond crochet pointu, que l'on introduiroit de la même maniére que le précedent, & que l'on attacheroit à la tête, du côté où on avoit la main: avec ces deux crochets on tirera l'enfant également quelque gros qu'il ſoit. Si la tête étant ſortie l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégagera en coulant un ou deux doigts de chaque main juſques ſous les aiſſelles, pour achever de tirer l'enfant tout-à-fait dehors.

Quand

Quand pour avoir un enfant mort on eſt contraint de le couper par morceaux, ſoit que les parties de l'enfant ſoient exceſſivement groſſes, on ſe ſervira d'un crochet fait comme un couteau courbe, qui a la figure d'une Serpette dont les Jardiniers taillent les arbres.

Voilà la méthode dont on s'eſt toujours ſervi ; mais Mauriceau a inventé un inſtrument qu'il appelle *tire-tête*, & qu'il croit incomparablement meilleur que le crochet pour tirer une tête de la matrice lorſqu'elle y eſt reſtée après que le corps en a été ſéparé ; il lui a donné ce nom à cauſe de ſon uſage qui eſt de l'attacher à la tête de l'enfant à l'endroit de la ſuture ſagittale, lorſqu'elle eſt fortement engagée entre les os qui forment le paſſage. Cet inſtrument eſt gravé dans ſes Ouvrages, avec le biſtouri pointu qui ſert à faire l'inciſion à la tête pour y placer le tire-tête, c'eſt pourquoi j'y renvoye le Lecteur, qui y apprendra les moyens de s'en ſervir, dont je ne pourrois pas l'inſtruire ne l'ayant jamais vû mettre en uſage.

Mais ſoit des crochets ou du tire-tête dont on doive ſe ſervir, il faut être très-certain que l'enfant ſoit mort avant que de les employer. Quel ſpectacle affreux ſeroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant, & preſque expirant après l'avoir ainſi tiré ! il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en uſage les inſtrumens qu'après des preuves inconteſtables de la mort de l'enfant. Il ſeroit beaucoup mieux de ſe ſervir de ſes mains, ſi elles pouvoient ſuppléer à tout, & de n'employer les ferremens qu'à la derniére extrémité.

CHA-

CHAPITRE IX.

Des accouchemens laborieux.

TOus les accouchemens se réduisent sous trois espèces, 1°. sous ceux qui sont naturels; 2°. sous ceux qui sont laborieux; 3°. sous ceux qui sont contre nature. Des naturels nous en avons parlé dans le quatriéme Chapitre de ce Livre: des laborieux nous en allons parler dans le présent Chapitre, & ceux qui sont contre nature, feront le sujet du Chapitre suivant.

Tout accouchement où il se trouve des difficultez qui n'ont pas accoutumé d'accompagner le naturel, est appellé laborieux, ce mot est dérivé de *labor*, qui signifie travail, parce que par les difficultez qui s'y rencontrent, la mere est obligée de beaucoup travailler pour être délivrée, l'enfant de redoubler ses efforts pour sortir, & l'Accoucheur de leur aider à l'un & à l'autre. On entend donc par accouchement laborieux celui qui augmente le travail de la mere, de l'enfant & de l'Accoucheur.

L'accouchement laborieux tient le milieu entre le naturel & celui qui est contre nature, & souvent il participe de l'un & de l'autre; car il arrive que les commencemens paroissent si heureux, qu'ils semblent faire espérer un accouchement naturel, parce que l'enfant sera bien tourné, la tête en embas, la face en dessous, le dos du côté du ventre de la mere, les eaux se bien préparer, l'orifice interne vouloir se dilater, & les douleurs se suivre les unes les autres, & augmenter peu à peu, & néanmoins dans la suite il se rencontre des difficultez qui de naturel qu'il paroissoit, le rendent laborieux.

Ces

Ces difficultez peuvent venir de trois causes différentes, 1°. de la part de la mere; 2°. de la part de l'enfant; 3°. de la part de celui ou de celle qui aura été appellé pour sécourir.

De la part de la mere il y a aussi trois causes qui font naître des difficultez qui retardent ou empêchent les accouchemens, 1°. celles qui viennent par la mauvaise constitution du corps; 2°. celles qui sont causées par les passions de l'ame; 3°. celles qui proviennent des accidens ausquels on ne s'attendoit pas.

La mauvaise constitution du corps se distingue en deux, 1°. en celle qui regarde l'habitude du corps; 2°. en celle qui ne consiste que dans la structure particuliére de la matrice.

Les difficultez qui viennent de l'habitude du corps en général, sont en grand nombre; quand la femme est trop jeune, & qu'elle accouche à quinze ou seize ans, alors toutes les parties de son corps n'ayant pas encore aquises leur parfaite croissance, elles ne peuvent pas donner un passage aussi libre à l'enfant, que si elle étoit plus avancée en âge. Or quand elle est trop âgée, & qu'elle accouche de son premier enfant après quarante ans, les parties ne peuvent pas prêter & se dilater avec la même facilité que si elle n'avoit que vingt ou vingt-cinq ans. Si l'on prend deux peaux de brebis, savoir d'une jeune & d'une vieille, & que l'on en fasse des gands, ceux qui seront faits de la peau de la jeune brebis se ganteront aisément, & s'accommoderont à la grosseur de la main; mais ceux qui seront faits de la peau de la vieille, auront de la peine à se ganter, parce que les fibres étant plus dures & plus dessechées, ne pourront point s'étendre: il ne faut point que la femme soit ni trop jeune, ni trop vieille quand elle accouche

che de son premier enfant ; & de ces deux extrémitez les Accoucheurs préfèrent d'accoucher plûtôt une jeune à quinze ans, qu'une vieille qui en a passé quarante.

Le trop d'embonpoint ou une grande maigreur, peuvent causer des difficultez. La quantité de graisse qui emplit la circonférence du col de la matrice, peut ne lui pas permettre de se dilater autant qu'il le faudroit ; & à celle qui est extrêmement maigre, les ligamens des os du coccix trop dessechez, ont de la peine à s'étendre, & à s'éloigner en dehors dans le tems de l'accouchement.

Les petites femmes trapues & contrefaites dans leur taille, n'accouchent pas aisément ; celles qui sont bossues ont plus de difficulté que les autres, parce que les poumons pressez, ne peuvent pas pousser le diaphragme en bas, autant qu'il faudroit dans le tems de la douleur. Les boiteuses qui ont un des os des hanches plus haut que l'autre, ont quelquefois beaucoup de peine à accoucher, parce que le bassin formé par ces os n'étant pas exactement rond, l'enfant est obligé de redoubler ses efforts pour franchir ce passage.

Les femmes qui ont été nouées dans leur jeunesse, dont les os des hanches ne se sont ossifiez que long-tems après leur naissance, sont les plus à plaindre de toutes ; car s'ils se sont endurcis de maniére que le bassin soit trop serré, il est impossible que l'enfant y puisse passer ; on en a vû après un travail de plusieurs jours, & avoir souffert mille douleurs mortelles, mourir sans pouvoir accoucher.

Les difficultez qui se rencontrent de la part de la matrice, procèdent de deux différentes causes, savoir, 1°. de sa structure particuliére

qui sera vicieuse ; 2°. des choses qu'elle contient, & qui y sont renfermées avec l'enfant.

Il est certain que la mauvaise conformation de la matrice rend l'accouchement difficile ; quand elle a son col trop étroit & trop dure ; quand il est devenu calleux par une cicatrice qui a succedé à un abscès arrivé en cette partie ; quand il y est survenu une chair fongueuse qu'on a été obligé d'extirper ; quand il y aura eu un ulcère qui se sera cicatrisé, & qui aura rétressi le passage ; quand l'orifice interne trop solide ou trop compacte aura de la peine à se dilater ; ou quand à une fille qui sera née imperforée, on n'aura fait qu'une petite ouverture qui ne sera pas suffisante pour livrer passage à l'enfant.

Il est encore vrai que ce qui est contenu dans la matrice peut rendre l'accouchement laborieux ; si les membranes de l'enfant sont trop foibles, & qu'elles se percent trop tôt, les eaux écoulées long-tems avant qu'il soit en état de sortir, font qu'il demeure à sec ; si au contraire elles sont trop dures, & qu'elles diffèrent trop à se percer, l'accouchement en est retardé ; s'il s'y rencontre quelque mole, si le cordon se présente dans le col, qu'il faut repousser promptement, sans quoi l'enfant périroit à l'instant, parce que la circulation du sang de la mere à l'enfant, seroit interceptée, ou si l'arriére-faix sortoit le premier, qu'il faudroit séparer sur le champ, après avoir lié le cordon, & tâcher d'avoir l'enfant au plûtôt, si on veut lui sauver la vie.

Les passions de l'ame peuvent retarder l'accouchement, comme la timidité, la tristesse, la crainte de sentir de la douleur, ou de mourir : il y a des femmes qui font les délicates, qui ne

veu-

veulent pas ſe donner la peine de pouſſer & de faire valoir la douleur ; d'autres qui ſaiſies de la crainte de mourir, ne font que pleurer ; d'autres impatientes qui voudroient que l'on tira leur enfant comme on feroit un étui de la poche ; & d'autres qui crient ſans ceſſe, & dans les tems qu'elles devroient ſe repoſer ; car dans la douleur on leur permet de crier, & les cris ſont pour lors néceſſaires ; mais quand elle eſt paſſée, ils deviennent inutils, & même nuiſibles.

Il y a une infinité d'accidens qui rendent l'accouchement laborieux ; s'il eſt prématuré, ce qu'on appelle avortement ; ſi la mere eſt tombée, & qu'elle ſe ſoit bleſſée ; s'il ſurvient une perte de ſang ; ſi la mere a des foibleſſes ou des convulſions ; ſi elle a une pierre dans la veſſie ; ſi elle a des hémorroïdes groſſes & douloureuſes, ou une exomphale qui ne lui permette pas de s'efforcer, & ſi elle a de la fiévre ou quelqu'autre maladie conſidérable, l'accouchement qui de ſoi eſt pénible, le devient encore davantage par ces accidens qui ſont proprement des maladies effectives, car pour celui que Mauriceau met de ce nombre, il eſt de ſi peu de conſéquence qu'il ne mérite pas d'en parler, qui eſt, la retenue des excremens dans le rectum ; car quand il y en a, la tête de l'enfant les pouſſe dehors, & il n'eſt pas dans le pouvoir de la mere de les retenir, deſorte que les excremens dans le rectum ne ſont pas capables d'arrêter l'enfant dans le paſſage ; lorſque cela arrive, c'eſt une mal-propreté dans l'accouchement, mais non pas une difficulté telle que Mauriceau le veut faire croire.

L'enfant apporte auſſi des difficultez de ſon côté, qui ne ſont pas aiſées à ſurmonter, comme quand il eſt extraordinairement gros, quand

la tête pleine d'eau par une hydrocephale ne peut point passer ; quand les épaules trop larges l'arrêtent au passage ; quand le ventre est furieusement tendu par une hydropisie ; quand il est monstrueux, qu'il y en a deux attachez ensemble, ou qu'il est figuré de maniére à ne pouvoir sortir ; quand il a le visage en dessus ou quand il a un ou plusieurs tours de son cordon autour du col, qui le retiennent.

Comme l'adresse & l'expérience d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme sont d'un grand sécours à la femme qui accouche ; aussi leur ignorance lui peut être très-préjudiciable ; il faut de la tête pour connoître le péril, & il faut de la main pour le prévenir ; on ne peut se mettre en de trop habiles mains, ce n'est point par compères & par comères qu'on doit faire son choix : ceux qui par une bonne pratique se sont faits une réputation, doivent être préferez, & on ne peut point prendre trop de précautions pour être sécouru à propos dans une occasion où il se rencontre tant de difficultez, & où il y va de la vie.

A toutes ces difficultez qui ne sont pas petites, qui sont en grand nombre, & souvent très-embarrassantes, l'Accoucheur doit employer les remèdes, & se servir des moyens les plus convenables pour les surmonter : de ces moyens on ne peut en parler qu'en général ; il est tant de différentes circonstances qui accompagnent ces difficultez, qu'il est impossible de les rapporter toutes : un Accoucheur, quoique dans la pratique journaliére des accouchemens, est quelquefois surpris de voir des faits que lui & ses prédecesseurs n'ont jamais vû arriver.

Celles qui viennent de la part de la mere, si elle est trop jeune, trop vieille ou trop maigre,

si

ſi elle a des duretez, des calloſitez ou des cicatrices au col de la matrice ou à ſon orifice, il faut tâcher de les amollir en y portant les huiles & le beurre, ou des décoctions émollientes; ſi elle eſt contrefaite dans ſa taille, il faut la ſituer dans une poſture convenable, & ſi elle eſt petite & trapue, il faut la faire marcher dans la chambre & ne la mettre ſur le lit de travail qu'après que les eaux ſont percées, & le plus tard que l'on peut.

Si la femme eſt d'un caractère d'eſprit particulier, & qu'elle ait des ſentimens extraordinaires, il faut par bonnes raiſons tâcher de la réduire à la règle générale; ſi elle eſt timide, il faut l'encourager; ſi elle eſt craintive, il faut la raſſurer; ſi c'eſt la peur de la mort qui l'alarme, il faut lui faire voir qu'elle n'a aucun ſujet de la craindre, & qu'il n'y a aucune apparence qu'elle arrive; ſi elle fait la mignone & qu'elle appréhende la douleur, il faut lui faire voir que c'eſt une néceſſité de ſouffrir & qu'il faut abſolument qu'elle en paſſe par là comme toutes les autres femmes; ſi par un motif de pudeur elle ne veut pas ſe livrer à un homme, il ne faut point la contraindre, il faut pour lors lui donner une Sage-femme.

Si c'eſt quelque accident qui rende l'accouchement laborieux, il y faut remédier autant que faire ſe peut; ſi c'eſt une maladie du reſſort de la Médecine, il faut appeller un habile Médecin, ſi la femme eſt tombée, il faut la mettre au lit & la ſaigner; s'il y ſurvient une perte de ſang, il faut l'accoucher au plûtôt; ſi la veſſie eſt trop pleine d'urine, il faut la vuider par la ſonde; s'il y a une pierre dans la veſſie, il faut patienter, parce qu'on ne peut pas l'ôter pour lors; ſi elle a des hémorroïdes dou-

loureuſes, il faut les adoucir avec des pomma des ; ſi le cordon eſt ſorti, il faut le remettr promptement ; ſi c'eſt l'arriére-faix, il faut tire le cordon & le couper ; ſi les membranes trop dures ne percent pas d'elles-mêmes, il faut le percer en les déchirant avec les ongles ; ſi au contraire elles ſe ſont percées trop tôt, & qu les eaux étant écoulées, les douleurs ayan ceſſé, il faut les réveiller par des lavemens, & alors Mauriceau conſeille de faire infuſer deux dragmes de ſené dans un verre d'eau, & d'y ajouter le jus d'une orange aigre, & de fair prendre cette infuſion à la femme en travail il aſſure en avoir vû de bons effets.

Les difficultez qui viennent de la part de l'enfant ne ſont pas moins conſidérables ; s'il a un hydrocephale, il faut par une ponction en tire l'eau qui l'emplit ; s'il eſt hydropique, il fau par une autre ponction au ventre en vuider le eaux ; s'il a la face en enhaut on ne peut pas l retourner, on en eſt quitte pour quelques douleurs de plus ; s'il a le cordon autour du col on ne peut pas le détourner que la tête ne ſoi ſortie ; s'il eſt trop gros ou monſtrueux, il fau attendre ſans s'impatienter que les douleur puiſſent peu à peu ouvrir & dilater ſuffiſammen le paſſage pour le laiſſer ſortir : mais ſi aprè quelques jours de ſouffrance, l'enfant n'avançoit point, & qu'on vît les douleurs diminue & la mere s'affoiblir, il faudroit employer le crochet pour le tirer, afin de ne pas laiſſer mourir la mere, ſon enfant encore dans ſon ventre

Dans cette extrémité fâcheuſe, je ne conſeillerai point à un Accoucheur de ſe charger ſeul de cette operation : il doit dans une pareille occaſion avertir les Parens du péril où eſt la femme, & de la néceſſité qu'il y a de ſe

ſer-

ſervir d'inſtrument pour l'accoucher, & demander quelqu'un de ſes Confrères pour convenir enſemble des moyens de ſauver la vie à la mere, qui infailliblement mourroit ſi elle n'étoit ſécourue.

Tout Chirurgien qui demande conſeil, eſt loué de tout le monde, & même de ceux à qui il le demande; cette conduite produit pluſieurs bons effets, il fait ſon operation avec plus de hardieſſe lorſqu'il eſt fortifié par l'approbation de ſon Confrère, lequel dans le tems qu'il travaille, peut l'aſſiſter de ſes conſeils & de ſa main, & l'encourager dans des tems où la crainte pourroit s'emparer de ſon eſprit; il évite encore par ce moyen le blâme qu'on pourroit lui imputer ſi malheureuſement après l'operation la mere venoit à mourir.

Les difficultez cauſées par celui ou celle qu'on appelle pour ſécourir, n'arrivent qu'autant qu'on fait un bon ou un mauvais choix, ſi par hazard une femme ſe livre en des mains ignorantes, elle en eſt la victime, mais ſi elle choiſit un habile Accoucheur, non-ſeulement il ne ſurvient aucune difficulté de ſa part, mais encore il ſurmonte toutes celles qui ſe rencontrent de la part de la mere & de l'enfant.

CHAPITRE X.

De l'accouchement contre nature.

NOus avons diviſé les accouchemens en trois. 1°. En ceux qui ſont naturels. 2°. En ceux qui ſont laborieux. 3°. En ceux qui ſont contre nature : des deux premiéres eſpèces, nous en avons déja parlé; nous allons tâcher de trouver les moyens de ſécourir dans ceux qui ſont contre nature.

Dans les naturels, la femme n'a quelquefois pas bésoin de sécours, quand l'enfant est bien tourné, qu'il travaille pour sortir de sa prison, qu'il est aidé par les efforts de sa mere, & que la matrice est bien disposée à s'ouvrir pour le laisser passer, on le voit paroître au jour sans Accoucheur ni sans Sage-femme, c'est pour lors le matelas qui le reçoit; il s'agit après d'avoir l'arriére-faix, & on en a vû avoir assez de courage pour prendre le cordon, le tirer doucement & se délivrer elles-mêmes : cette facilité heureuse de quelques-unes, a fait croire à de certains Auteurs qu'il en devoit être de même de toutes les autres femmes, & pour soutenir leur opinion, ils citoient les pauvres femmes qui étant accouchées à la campagne en travaillant, ou celles qui suivent les armées, qui aussi-tôt après être accouchées, prenoient leurs enfans, & les emportoient avec elles.

Ces exemples seroient dangereux à suivre, car pour quelques-unes dont l'accouchement aura été heureux, combien en a-t-on vû qui ont été suivis de pertes de sang, de descente de matrice ou de suppression de vuidanges qui les ont fait périr par la suite ; c'est pourquoi il est de la prudence des femmes grosses de ne se pas exposer à de pareils malheurs, & de ne pas croire ces Auteurs qui osent impunement écrire que de mille femmes qui accouchent, il n'y en aura au plus qu'une qui aura bésoin d'être sécourue.

On ne doit pas établir pour une règle générale si on a vû quelques femmes accoucher sans se plaindre, & avouer qu'elles n'avoient point senti du mal en accouchant ; c'est signe que la nature a traité celles-là favorablement, en disposant ces parties de maniére que l'enfant en pou-

pouvoit ſortir ſans peine : c'eſt ce qui faiſoit dire à une Dame de la premiére qualité, que quand cela arrivoit, c'étoit tant mieux pour la femme, & tant pis pour le mari.

Dans les accouchemens laborieux, le ſécours eſt très-ſouvent néceſſaire ; il eſt vrai qu'il en eſt quelques-uns où les difficultez n'étant pas de grande conſéquence, la nature les peut ſurmonter ; mais il en eſt tant d'autres, comme nous l'avons remarqué dans le Chapitre précedent, que ſi la femme n'étoit ſécourue à propos, elle ne pourroit pas s'en tirer, & que la nature, quoique bien intentionnée, feroit des efforts inutiles.

Mais dans les accouchemens contre nature, il ne faut attendre aucun ſécours de la nature, il n'y a que la main ſeule du Chirurgien qui puiſſe en venir à bout ; c'eſt dans ces occaſions où la vie de la mere & celle de l'enfant, ſont entre ſes mains, & c'eſt pour lors que par des coups de maître, il doit faire voir ſa prudence & ſon adreſſe, en tournant un enfant dans le ventre de ſa mere, & en le tirant dehors, lequel n'en auroit pû jamais ſortir ſans ſon ſécours.

On entend par accouchemens contre nature, ceux où l'enfant préſente toute autre partie que la tête ; ces ſortes d'accouchemens arrivent très-ſouvent, & ſont de tant de différentes eſpèces, qu'il eſt difficile de pouvoir entrer dans le détail de chacune en particulier : nous ferons dix ou douze Chapitres des plus mauvaiſes ſituations où l'enfant ſe peut préſenter : nous dirons les moyens de ſécourir la femme dans un état ſi fâcheux ; ainſi l'Accoucheur inſtruit de ce qu'il doit faire dans les accouchemens les plus difficiles, n'aura pas beaucoup de peine à

ſou-

soulager celles où il ne se trouve pas tant de difficultez.

Certains Auteurs, dont j'ai parlé ailleurs, mettent les accouchemens au nombre des operations de la Chirurgie les plus aisées à faire: ils ne se trompent pas seulement sur la facilité, mais encore sur la maniére de les faire, puisqu'ils disent que la femme est exposée à la vûe & à la main du Chirurgien: s'il étoit vrai, comme dans toutes les autres operations, que le Chirurgien pût se servir dans celle-ci de sa vûe & de sa main, il ne seroit pas quelquefois si embarassé, mais dans les accouchemens ses yeux lui sont inutiles, il n'a que la main qui lui sert de guide dans tout ce qu'il fait; Desforges, un des plus habiles Accoucheurs de son tems, étoit aveugle, ce qui prouve qu'on ne se sert point de ses yeux pour accoucher.

Quand un Chirurgien fait quelqu'autre operation, il voit & il touche, mais dans celle-ci, qui est la plus difficile & la plus dangereuse de toutes, il n'a que le toucher pour le conduire: dans toutes les autres où on a recours au Chirurgien, il agit au dehors & voit à découvert les parties sur lesquelles il opère, mais dans l'accouchement il travaille au dedans & il ne voit point, ni ne pourroit pas même, quand il le voudroit, se servir de la vûe pour conduire sa main: on ajoute que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la personne sur laquelle on travaille, mais que dans les accouchemens il y va de la vie de la mere & de l'enfant, ce qui redouble l'attention de l'Accoucheur pour la partager entre la mere & l'enfant.

Aussi-tôt que l'Accoucheur est arrivé chez la femme qui le fait appeller, il ne peut pas toujours connoître si son accouchement sera na-

naturel ou contre nature, & quoiqu'il la touche dans la douleur, & que l'orifice interne commence à ſe dilater, les eaux qui ſe préparent ne permettent pas à ſon doigt d'aller juſques à l'enfant; il ſent bien à travers l'épaiſſeur de la matrice que l'enfant pouſſe, mais il ne peut pas diſtinguer quelle eſt la partie de l'enfant qui fait cette impulſion, il eſt obligé pour lors de ſuſpendre ſon jugement, & d'attendre que les eaux ſoient percées, pour ſavoir par quelle partie il ſe préſente.

Quand c'eſt la tête qui doit ſe préſenter, les douleurs ſont vives & preſſantes, elles ſe ſuivent de près les unes & les autres, les membranes ſont fortement tendues, & elles percent plus promptement; mais quand les douleurs ſont lentes, qu'elles viennent de loin à loin, & que les eaux ſont tardives à percer, l'Accoucheur doit s'attendre à un accouchement contre nature. En effet elles ne ſont pas plûtôt écoulées, que l'enfant les ſuit; & il eſt étonné qu'au lieu de la tête il voit ſortir une main, ou un pied, ou quelqu'autre partie, ce qui lui prépare un travail des plus pénibles, auquel il faut qu'il ſe prépare de remédier à l'inſtant.

Si c'eſt à un Accoucheur qu'un pareil travail arrive, ce n'eſt qu'un demi mal pour la mere, & pour lui, parce qu'il ne donne pas le tems à l'enfant de deſcendre dans le paſſage, & qu'il travaille auſſi-tôt à le retourner avant qu'il y ſoit engagé; mais quand c'eſt une Sage-femme qui devoit faire l'accouchement, comme il devient au deſſus de ſa portée, elle eſt obligée de demander du ſécours: pendant qu'on va chercher l'Accoucheur, & pendant le tems qu'il eſt à venir, l'enfant s'avance toujours, ce qui rend l'ouvrage plus difficile que s'il avoit été préſent.

Mais

Mais que ce soit à un Accoucheur à qui un accouchement contre nature se présente, ou que ce soit à une Sage-femme qui l'aura fait appeller, il s'agit de sécourir la femme qui souffre, & qui est en danger de sa vie; ce qu'on ne peut faire qu'en l'accouchant le plus promptement que faire se pourra. Parlons des moyens généraux dont il faut qu'il se serve pour y parvenir; car pour des particuliers nous en parlerons dans chaque Chapitre séparement.

Avant que de rien entreprendre, il faut qu'il examine la femme grosse, & qu'il lui touche le poulx, pour connoître si elle a des forces suffisantes pour soutenir l'operation qu'il va lui faire, s'il est foible & intermittent, si elle a le visage pâle, les yeux abbatus, la parole languissante, les extrémitez froides, s'il lui prend souvent des sincopes avec des sueurs froides, & si elle tombe en convulsion avec perte de connoissance: tous ces signes avant-coureurs de la mort, doivent faire appréhender que la suite & la fin n'en soient funestes.

On a vû néanmoins beaucoup de femmes avoir la plus grande partie de ces mauvais signes, & n'en pas mourir, parce qu'elles avoient été sécourues à propos; c'est pourquoi on ne doit point absolument desesperer d'une femme en quelque état qu'elle soit. On les voit d'un quart-d'heure à une autre ou mourantes ou sauvées. La Nature qui a imposé à toutes les femmes la dure nécessité d'accoucher, ne l'a pas fait pour les faire périr, mais pour peupler l'Univers; c'est pourquoi elle est la premiére interessée à la conservation de celles qu'elle a assujetties à cette loi. En effet on la voit souvent redoubler de forces, & les tirer quasi d'entre les bras de la mort, quand elle est aidée par l'art qui en plusieurs

ſieurs occaſions lui eſt d'un très-grand ſécours.

Il ne faut pas auſſi que l'Accoucheur compte trop ſur les bonnes intentions de la Nature; il ne doit point ſe flater qu'elle puiſſe faire des miracles, quand une femme eſt dans l'état malheureux dont nous venons de parler, il faut qu'il en avertiſſe le mari & les aſſiſtans, qu'il propoſe de lui faire donner ſes derniers Sacremens, & de regler ſes affaires temporelles s'il en eſt béſoin; & après cela qu'il la diſpoſe à l'accoucher au plûtôt, dans la confiance que Dieu bénira ſon travail.

Il ne faut pas que les exemples de celles qui ſont mortes en accouchant, ou peu de tems après être accouchées de la ſorte, intimident un Accoucheur, ni que les diſcours impertinens des Commères, qui parlant ſans raiſon, le faſſent fuïr ces accouchemens périlleux, & l'obligent à abandonner une pauvre femme à une mort certaine; ſon honneur & ſa conſcience l'engageant à la ſécourir; & quoiqu'il en arrive, n'ayant rien à ſe réprocher, il ne doit point s'embaraſſer de tout ce que l'on pourra dire, ni de ce que les ignorans, ou les mal-intentionnez pourroient lui imputer, parce qu'il eſt vrai que les honnêtes gens rendent toujours à un habile homme la juſtice qu'il mérite.

L'Accoucheur doit enſuite parler naturellement à la femme: il faut qu'il lui repréſente ſans l'allarmer, l'état où il la trouve elle & ſon enfant; qu'il lui diſe le béſoin abſolu qu'elle a d'être ſécourue, parce qu'il n'eſt plus dans le pouvoir de la nature de la faire accoucher, ſi elle n'eſt aidée par la main du Chirurgien; que ſi on lui a conſeillé de ſe munir des Sacremens, ce n'eſt point qu'elle ſoit dans un danger certain, mais par une précaution que tout Chrétien

tien doit prendre lorsque la maladie est tant so
peu considérable, que les douleurs qu'elle do
souffrir ne seront pas aussi violentes qu'elle
les peut imaginer ; & enfin que si elle avoit d
la peine à se resoudre, il faut lui représente
qu'elle est obligée en conscience à s'y soume
tre par rapport à son enfant qui périroit san
recevoir le Sacrement de Batême.

Si la femme n'est grosse que de quatre o
cinq mois, ou même si elle n'est pas dans u
terme si avancé, & que l'enfant se présente dan
une mauvaise situation, il ne faut point travail
ler à lui en faire prendre une meilleure, parc
qu'étant très-petit pour lors, il peut être pouss
dehors dans quelque situation qu'il se trouve
c'est pourquoi on en doit abandonner l'ouvrag
à la nature qui fait tous ces efforts pour se dé
barasser d'un avorton qui ne fait que l'incom
moder, & principalement si la femme a déja e
des enfans, & qu'elle en soit accouchée à ter
me, parce que la matrice s'étant déja dilaté
pour donner passage à un enfant de neuf mois
elle peut s'ouvrir facilement pour laisser sorti
un avorton; mais si c'est la premiére grossesse
la mere en souffre davantage, & plus long
tems, à cause de la peine que l'orifice intern
a de se dilater la premiére fois : il faut néan-
moins en commettre la sortie à la nature, e
quelque posture qu'il soit situé, plûtôt que d
tenter de le retourner pour lui faire prendre s
figure naturelle ; ce que l'on ne pourroit faire
à une femme qui n'a point encore eu des en-
fans, sans lui faire quelque sorte de violence
qui pourroit lui être plus préjudiciable, que le
sécours qu'on voudroit lui donner.

Quoique l'enfant se présente par toute autre
partie que la tête, il ne faut pas toujours que
l'Ac-

l'Accoucheur ſe mette en état d'operer, par exemple, ſi après que les eaux ſont percées, une main ſe plaçoit dans le paſſage, il faudroit qu'il examina ſi l'orifice interne ſeroit aſſez dilaté pour y pouvoir introduire ſa main, afin de retourner l'enfant, & l'avoir par les pieds ; mais ſi cet orifice eſt encore trop ſerré, il doit attendre que par des douleurs réïterées il s'ouvre davantage ; car s'il étoit ſuffiſamment dilaté pour que la main y pût entrer, il n'y auroit point à déliberer, il faudroit travailler ſans per-
dre de tems, dans la crainte que l'enfant s'em-
barraſſant dans le paſſage, l'accouchement n'en
devint plus difficile ; mais quand par le peu
d'ouverture de cet orifice, il ne peut pas s'y
engager, on ne riſque rien en différant, au
contraire on lui donne le tems de s'ouvrir peu
à peu ſans le violenter.

Quand l'Accoucheur a reconnu la néceſſité
preſſante de travailler, il faut qu'il mette la
femme dans une ſituation commode à ſes in-
tentions, c'eſt-à-dire, qu'il la faſſe aſſeoir ſur
le bord de ſon lit les jambes embas, & le reſte
du corps couché ſur le lit ; s'il croit être obligé
de retourner l'enfant, il faut qu'elle ait la tête
auſſi baſſe que les feſſes, afin de pouvoir faire
remonter l'enfant en le retournant ; mais s'il
voit qu'il y ait apparence de l'accoucher dans
la ſituation où l'enfant ſe préſente, il faut qu'elle
ait la tête & les épaules élevées comme dans
l'accouchement naturel, afin qu'elle puiſſe reſ-
pirer librement, & faire valoir les douleurs dans
le tems que l'Accoucheur lui conſeillera ; elle
aura les cuiſſes écartées l'une de l'autre, les
jambes ployées, dont les talons ne ſeront pas
éloignez des feſſes, qui ſeront tenues chacune
par une perſonne qui ſoit aſſez forte pour em-
pêcher

pêcher la malade de changer de ſituation ; on placera une troiſiéme perſonne derriére la femme pour lui tenir les épaules, afin qu'elle ne puiſſe pas reculer quand on retourne l'enfant, & qu'elle ne puiſſe pas s'avancer trop ſur le bord du lit quand on fait l'extraction de l'enfant.

L'Accoucheur doit ſe placer commodement tant pour ſoulager la femme à propos, que pour ne ſe point trop fatiguer en operant ; & pour cet effet après avoir mis une ſerviette ou une nappe autour de lui, il ſe mettra ſur un tabouret en face de la femme, & le plus proche d'elle que faire ſe pourra : ainſi placé il ſera de hauteur & à portée de travailler, & de faire tout ce qu'il jugera néceſſaire, ou de ſe repoſer dans le moment que l'accouchement lui permettra, il obſervera que les cuiſſes & les jambes de la femme ſoient couvertes du drap pour les garantir du froid, & pour la bien ſécourir.

C'eſt faire une propoſition extravagante que de conſeiller comme font quelques Auteurs, de lier une femme pour l'accoucher de force ; n'eſt-elle pas aſſez à plaindre de ſon mal, ſans être garotée comme ſi elle étoit condamnée au ſupplice ? A-t-on peur qu'elle s'enfuye, & qu'elle s'échappe ? elle a trop d'interêt d'être délivrée pour appréhender qu'elle ne ſe ſoumette pas volontairement à tout ce que l'Accoucheur lui impoſe pour ſon bien : il n'eſt donc point néceſſaire de lacs ni de cordes, il ne faut ſeulement que trois femmes qui la tiennent de la maniére que nous venons de dire.

L'Accoucheur aſſis en préſence de la femme qu'il va ſécourir, fera mettre auprès de lui du beurre ou de l'huile pour s'en ſervir en tems & lieu : il aura auſſi fait mettre de l'eau dans un vaiſſeau proche de lui, pour ondoyer l'enfant ſi

la néceſſité le demande; & il n'aura pas manqué de préparer du fil pour nouer le cordon, & des ciſeaux pour le couper après la ligature faite; toutes choſes ainſi diſpoſées, il operera dans chaque accouchement contre nature, de la maniére que nous allons dire dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE XI.

De l'accouchement par les pieds.

DE tous les Accouchemens où l'enfant ſe préſente par toute autre partie que par la tête, celui où il paroît par les pieds eſt le moins dangereux, & le plus facile à faire; & ſouvent entre les mains d'un habile Accoucheur, il eſt plus prompt & moins douloureux que celui où la tête de l'enfant doit ſortir la premiére.

Quand c'eſt la tête qui doit ouvrir le paſſage, elle ne le peut faire qu'en pouſſant fortement contre l'orifice interne, & en redoublant ſes efforts par des douleurs réïterées; mais après que les eaux ſont percées, ſi les pieds de l'enfant ſe préſentent au paſſage, l'Accoucheur en les tirant doucement, oblige cet orifice de ſe dilater pour laiſſer paſſer les jambes, enſuite les cuiſſes, & enfin tout le corps; ainſi les parties les premiéres ſorties étant moins groſſes que celles qui ſuivent, elles s'ouvrent le chemin les unes aux autres; & ainſi dans cette ſituation l'accouchement en eſt plûtôt fait, & elle épargne beaucoup de douleurs à la mere.

Il y a des ſignes qui font connoître que l'enfant n'eſt pas bien tourné, & qu'il ſe préſente par quelque autre partie que par la tête, par exemple, ſi les douleurs ſont lentes & éloignées les unes des autres, ſi elles commencent

dans la region des reins, & qu'elles ne répondent pas tout-à-fait en embas, ce ſont des ſignes que ce n'eſt point la tête de l'enfant qui les cauſe, & l'Accoucheur en eſt certain ſi en touchant la femme il ne ſent rien qui pouſſe ſur l'orifice interne, ou s'il ſent quelque partie, elle n'eſt point dure & ronde comme ſi c'étoit la tête, il ſent bien les eaux ſe préparer; mais en pouſſant ſon doigt contre la membrane des eaux, il ne ſent point la même réſiſtance, comme ſi c'étoit la tête de l'enfant.

Dans cette conjonćture l'Accoucheur doit attendre que les eaux ſe percent d'elles-mêmes, leſquelles étant écoulées, donnent moyen à l'enfant de deſcendre, & de faire ſentir la partie qui la premiére ſe préſente au paſſage; quand ce ſont les pieds ou l'un d'eux, il ne doit point ſonger à retourner l'enfant, ni travailler à lui faire prendre une autre poſture; il doit le recevoir & l'accoucher par les pieds, en ſe conduiſant de la maniére que nous dirons dans un moment.

Quand je dis qu'il faut attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, je ne prétens pas en faire une règle générale, j'entens quand les douleurs ſont lentes, & que l'accouchement paroît encore éloigné, mais quand elles ſont vives & fréquentes, & que les eaux forment un gros boudin qui emplit tout l'orifice interne, il faut que l'Accoucheur avec ſes ongles les perce, parce qu'alors par leur écoulement, l'enfant a la liberté de deſcendre & de ſe préſenter au paſſage: s'il eſt bien tourné, la tête ſe poſe ſur l'orifice interne, qui empêche que le reſte des eaux ne s'écoule, ce qui facilite la ſortie du corps de l'enfant après que la tête eſt paſſée; mais ſi c'eſt toute autre partie que la tête qui ſe pla-

place au paſſage, toutes les eaux s'écoulent peu à peu, parce que rien ne les en empêche, & il n'en reſte plus quand l'enfant ſort, ce qui rend pour lors l'accouchement plus difficile.

Il ne ſeroit pas impoſſible ſi l'orifice interne étoit aſſez dilaté pour y introduire la main auſſi-tôt que les eaux ſont percées, & avant que l'enfant ſe fût embaraſſé dans le paſſage, de le retourner s'il préſentoit les pieds, & de lui faire prendre la poſture naturelle, qui eſt de venir par la tête; comme il ne ſeroit pas auſſi impoſſible quand il préſente la tête de le retourner, & de le faire venir par les pieds; mais on ne doit point travailler à changer l'une & l'autre de ces deux ſituations qui ſont les plus naturelles; & ſoit qu'il préſente la tête ou les pieds, il faut le recevoir de l'un ou de l'autre maniére, & ne point expoſer la mere à ſouffrir des douleurs inutiles, ni l'enfant aux violences qu'il faudroit lui faire pour le changer de ſituation.

Auſſi-tôt que les eaux ſont percées, & que le premier flot en eſt écoulé, l'Accoucheur n'ayant point de bagues à ſes doigts, ni les ongles trop longs, & ayant frotté ſa main d'huile ou de beurre, il l'introduira dans le vagin; s'il ne trouve pas l'orifice interne aſſez dilaté pour aller juſqu'à l'enfant, avec deux ou trois doigts il faudra doucement l'obliger de s'ouvrir davantage; ſi les pieds de l'enfant ſe préſentent, il les empoignera; & les tirant ſans violence, il obligera les autres parties de les ſuivre; & ainſi l'accouchement ſe fera heureuſement, & en très-peu de tems.

Mais s'il ne ſe préſentoit qu'un pied, il faudroit l'amener dans le vagin, & examiner ſi c'eſt le droit ou le gauche, afin de conduire la main le long du dedans de la jambe que l'on

tient, pour plus facilement trouver l'autre, ce qui n'eſt pas difficile à un habile Accoucheur, qui quand il tient un pied a bien-tôt trouvé l'autre. Les tenant tous deux, il les joint l'un à l'autre; & les ayant envelopez d'un chauffois, il les amene doucement dehors avec le reſte du corps qui eſt obligé de les ſuivre.

Mauriceau nous avertit de prendre garde que les deux pieds que l'on tient ne ſoient pas de deux différens enfans; mais comme il eſt impoſſible que cela puiſſe arriver, l'avertiſſement paroît inutile. Quand il y a deux enfans, ils ſont enfermez chacun dans une membrane particuliére, qui ne ſe percent que l'une après l'autre; ainſi les quatre pieds ne peuvent pas ſe préſenter en même tems: des deux enfans l'un eſt au paſſage, & l'autre au fond de la matrice, ce qui les empêche de pouvoir ſortir enſemble; & de plus quand même on voudroit joindre le pied droit d'un enfant avec le pied gauche d'un autre, on ne pourroit pas y réüſſir, par la diſtance qu'il y auroit de l'un à l'autre; deſorte qu'il auroit pû s'épargner la peine de faire une obſervation qui ne peut être qu'en idée, & non pas en effet.

Ceux qui prennent la précaution de lier le premier pied de l'enfant qui eſt ſorti, avec un ruban, & de l'attacher autour de la cuiſſe de la mere, dans la crainte qu'il ne le retire dans le tems qu'on eſt occupé à trouver le ſecond, & qu'on ne ſoit obligé de l'aller chercher une ſeconde fois, ils croyent ſans doute qu'il eſt dans le pouvoir de l'enfant de retirer ſon pied; mais ils ſe trompent, car la mere qui pouſſe ſans ceſſe en embas, contraint plûtôt l'enfant de s'avancer en dehors, que de lui permettre de ſe replacer en dedans; ainſi c'eſt une précaution tout

à-

à-fait inutile, dont on ne doit point se servir.

En tirant doucement le pied sorti, souvent l'autre se présente, & pour peu qu'il differa de paroître, il faudroit l'aller chercher, ce qui se fait en coulant la main le long de la cuisse de l'enfant jusqu'à la fesse, où l'on ne manque pas de le trouver. Les deux pieds étant sortis & joints ensemble, on les envelope d'un linge sec pour pouvoir par leur moyen tirer l'enfant, & empêcher que les humiditez glaireuses dont ils sont couverts, ne fassent glisser les mains de l'Accoucheur dans le tems de l'operation.

De cette maniére on tire l'enfant jusques au dessus des hanches, où l'Accoucheur s'arrête quelque tems pour débarrasser les bras de l'enfant l'un après l'autre, & les coucher le long de son corps: quand cela est fait, il recommence à tirer de nouveau, & même avec plus de force à cause des épaules, qui étant la partie la plus grosse du corps, font le plus de peine à sortir. Quand les épaules sont passées, la tête suit aisément, pourvû qu'elle ne soit pas extrêmement grosse, & pour éviter qu'elle ne soit arrêtée en sortant dans le tems que les épaules passent, l'Accoucheur recommande à la mere de redoubler ses efforts, afin que lui tirant d'un côté, & la mere poussant de l'autre, la tête puisse couler plus aisément, & suivre le reste du corps.

Mauriceau ne veut pas qu'on laisse un des bras de l'enfant sans l'abaisser, pour servir de conducteur & d'éclisse au col de l'enfant, quoique ce soit le sentiment de beaucoup d'Accoucheurs, qui disent que c'est un trait de pratique dont ils se sont bien trouvez. Il dit qu'un bras laissé, faisant pancher la tête, empêche qu'elle ne vienne en ligne directe, & peut la faire accrocher aux os pubis; mais ils lui répondent

qu'il n'y a qu'à laiſſer les deux bras, qu'alors la tête ſera droite, & que ſon volume n'en ſera pas pour cela augmenté, parce qu'ils ſe placent aux deux parties laterales de la tête ſur les tempes où elle eſt applatie, mais ſoit qu'on couche les bras ſur les côtez, ou ſoit qu'on les laiſſe ſortir aux côtez de la tête, cela ne fait point une différence eſſentielle dans l'accouchement, & ne peut être préjudiciable.

Quand les pieds de l'enfant ſortent les premiers, c'eſt une marque qu'il n'a point fait la culbute au commencement du neuviéme mois, comme font tous les autres enfans, & qu'il ſe préſente dans la même poſture qu'il a toujours eu dans le ventre de ſa mere; s'il a le viſage en deſſus, & qu'il ſoit couché ſur le dos, ce qui ſe connoît aiſément par les pieds ſortis; il faut que l'Accoucheur ſe donne bien de garde de le tirer dans cette ſituation, parce qu'ayant le viſage en deſſus, le menton ne manqueroit pas de s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté très-grande; il faut que l'Accoucheur à méſure qu'il tire l'enfant peu à peu, lui faſſe faire un demi tour, & qu'au lieu d'être ſur le dos, il le mette ſur le ventre, la face en deſſous, parce que c'eſt la ſituation la plus commode pour ſortir, & celle où il court le moins de riſque d'être arrêté par les os qui forment le paſſage.

L'enfant ainſi tourné la face en deſſous, pour peu qu'on le tire fort aſſez aiſément, ſuppoſé que la groſſeur de la tête ſoit proportionnée à celle du corps; mais quand la tête eſt extrêmement groſſe, elle ſe trouve arrêtée par les os du baſſin qui ne pouvant pas prêter, ne lui permettent point de ſortir; il ne faut pas pour lors tirer le corps de l'enfant avec trop de violence,

lence, de crainte de ſéparer le corps d'avec la tête, comme il n'eſt arrivé que trop ſouvent. L'Accoucheur doit faire tenir les pieds par une autre perſonne, lui ordonnant de ne les tirer que quand il lui dira. Enſuite de la main gauche le dos tourné du côté du coccix, il en coulera un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant pour en abaiſſer le menton; & de la main droite ayant empoigné le col proche l'occiput de l'enfant, il le tirera doucement avec l'aide de la perſonne qui tiendra les pieds, à qui il aura dit de tirer conjointement avec lui; & ainſi l'enfant ſortira ſans coure le riſque d'être décolé. Auſſi-tôt après avoir fait un pareil accouchement à la femme d'un Chirurgien de Verſailles, le pere fut étonné de ce que je lui dis de couper le filet à ſon enfant; c'étoit que j'avois ſenti qu'il l'avoit en lui mettant mes deux doigts dans la bouche pour dégager le menton.

Si on recommande de ne pas tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de peur de le ſéparer de la tête, on recommande en même tems de ne pas le laiſſer trop long-tems dans cette ſituation, parce qu'infailliblement il y mouroit s'il y reſtoit plus d'un demi quart-d'heure; il faut qu'il reſpire pour que la circulation du ſang ſoit entretenue; il ne peut pas reſpirer ayant la tête ainſi embarraſſée, & la circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, ne ſe peut pas faire, parce que le cordon par où elle ſe faiſoit, eſt preſſé entre la tête de l'enfant & les os qui l'environnent; ainſi l'un & l'autre ne ſe pouvant pas faire, il faut qu'il périſſe. Ce malheur eſt arrivé en l'année 1695. à un des fils de M. le Duc de Savoye, ayant été trop long-tems dans cette ſituation, par la faute de

la Sage-femme. C'est ce qui fit que deux ans après Madame la Duchesse de Savoye, aujourd'hui Reine de Sicile, étant devenue grosse, M. le Duc de Savoye, Roi de Sicile, envoya son premier Chirurgien à Paris pour y apprendre l'Art des Accouchemens, & qui étant retourné à Turin, a accouché la Reine des enfans qu'elle a eu, & qui se sont bien portez.

CHAPITRE XII.

Quand la tête est restée séparée du corps.

IL est deux incidens dans lesquels la tête de l'enfant peut être séparée du corps, & rester dans la matrice le corps en étant sorti ; l'un quand un enfant mort a séjourné dans la matrice, & qu'il s'y est entiérement corrompu, que pour peu que l'on fasse d'efforts en tirant le corps, la tête s'en sépare, & reste dans la matrice. L'autre, quand la tête de l'enfant est si excessivement grosse, qu'elle ne peut pas passer par où le corps est sorti, & qu'elle s'en sépare par les violens efforts qu'on est obligé de faire en tirant l'enfant par les épaules. L'un & l'autre de ces deux incidens sont causez par l'étroitesse du passage.

Le passage par où sort l'enfant est composé de cinq os qui en font toute la circonférence ; savoir les deux os pubis, les deux os des hanches, & l'os sacrum ; quand ces os sont formez naturellement, l'enfant ne trouve aucun empêchement pour sortir ; mais quand ils n'ont pas leur grandeur, ni leur configuration naturelle, ils étrecissent le passage ; desorte que l'Accoucheur n'y peut pas faire passer la tête de l'enfant qu'en faisant des violences extraordinaires.

Ce

Ce malheur arrive ordinairement aux femmes qui ont été nouées dans leur jeunesse, c'est-à-dire, à celles dont les os ne se sont ossifiez que fort tard ; & à celles dont ceux qui forment le passage en s'ossifiant, n'ont pas pris leur étendue naturelle, non plus que tous les autres os du corps, ce qui fait que ces femmes demeurent plus petites que les autres, & ne sont jamais de belle taille.

Il s'agit d'avoir cette tête, & de la faire sortir le plûtôt que faire se peut, parce que plus elle y séjourne, & plus l'extraction en devient difficile, à cause que les fibres de la matrice, & celles des orifices qui s'étoient dilatées, tant pour contenir que pour livrer passage au corps de l'enfant, se raprochent les unes des autres, étrecissant le fond & les orifices de la matrice ; & d'autant plus que si on attendoit que la nature se débarasse elle-même de cette tête, que toute la force de l'Accoucheur, & quelquefois de plusieurs qui se sont joints à lui pour la tirer, n'ont pas pû y réüssir : c'est exposer une femme à une mort certaine, il y faut donc travailler, & promptement ; mais avant que d'entreprendre une operation aussi dangereuse, & pendant qu'on préparera tout pour cet effet, je conseille au Chirurgien de persuader aux Parens d'appeller quelqu'un de ses Confrères, habile Accoucheur, pour déliberer avec lui de ce qu'il y a à faire, & pour l'encourager & l'aider dans une operation aussi difficile.

La premiére chose qu'il faut faire après avoir mis la femme dans une situation commode, c'est de lier le cordon, afin d'empêcher qu'il ne s'écoule beaucoup de sang par la véne umbilicale, ce qui affoibliroit la mere, & ce qui ne manqueroit pas d'arriver, l'arriére-faix n'étant pas

en-

encore détaché du fond de la matrice, & de couper ce cordon, afin d'en séparer le corps de l'enfant, qui alors n'est plus qu'un cadavre qui embarasseroit dans l'operation.

La question que fait Mauriceau, qui est de savoir laquelle de ces deux parties on doit tirer la premiére, ou de la tête de l'enfant, ou de l'arriére-faix, est tout-à-fait inutile, puisque ce doit être toujours celle qui se présente la premiére; il nous fait de grands raisonnemens pour nous faire connoître les inconveniens qui peuvent arriver quand on tâche d'avoir la tête avant l'arriére-faix, & en même tems ceux qui peuvent survenir si on veut tirer l'arriére-faix avant la tête; mais comme on ne peut pas les faire sortir toutes deux ensemble, & qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'Accoucheur de commencer par une autre que celle qui se présente à l'orifice, tous les raisonnemens de Mauriceau n'aboutissent qu'à faire naître des difficultez ausquelles il est impossible de remédier.

Les Accoucheurs s'étant mis en devoir de travailler, celui qui est chargé de l'exécution introduit sa main droite dans la matrice jusques à la tête de l'enfant qui se présente toujours par la partie inférieure, c'est-à-dire par l'endroit où elle a été séparée du col; il met deux de ses doigts dans la bouche de l'enfant, savoir l'index & celui du milieu, & appuyant son pouce sous le menton, il tâche d'amener la tête par le moyen de la machoire inférieure qu'il tient fortement, & qu'il tire de toute sa force: si la tête s'est séparée entre la premiére & la seconde des vertèbres du col, il peut alors porter son pouce dans le trou de l'os occipital par où sort la moëlle allongée, & ainsi tenant cette tête avec plus de fermeté, il n'est pas impossible qu'il n'en vienne à bout.

Si ce moyen ne lui a pas réüssi, il faut qu'il ait recours aux instrumens, & pour lors ayant retiré la main droite de dedans la matrice, il y introduit la main gauche, & de la droite il prend un crochet fort & bien amanché, pour le tenir plus fortement, & à la faveur de la main gauche, il le conduit jusqu'à la tête de l'enfant qu'il accroche par l'endroit qu'il trouve le plus commode, c'est-à-dire, ou par un orbite, ou par le trou de l'os occipital, ou par une des cavitez de l'oreille; & sentant que son crochet est attaché à une partie solide, il appuye de sa main gauche la tête contre le crochet, & il tire de toute sa force, & à plusieurs reprises, parce qu'il ne faut pas qu'il espère la pouvoir faire sortir que par des efforts redoublez.

Quand par le sécours d'un crochet l'Accoucheur n'a pas pû réüssir, parce que la tête étant de figure ronde, elle tourne comme une boulle, ce qui fait que le crochet se détache fort souvent, il faut qu'il ait recours à un second, & qu'il s'en serve de cette maniére : ayant posé le bout du premier crochet dans le trou d'une oreille, il le fait tenir à quelqu'un par le manche, tandis qu'il en prend un autre de la même figure, qu'il plante dans le trou de l'autre oreille, puis ayant tiré sa main gauche de la matrice, qui lui avoit servi à conduire ses crochets, il en prend un de chaque main, & alors les tirant également il faut de nécessité que la tête les suive, dautant qu'elle ne peut plus rouler, ainsi prise entre deux crochets qui ne manquent de l'amener dehors, supposé qu'il y eut de la possibilité à le faire.

Ce n'est pas sans raison que je suppose la chose possible, car il est des femmes si contrefaites, & qui ont les os des hanches tellement ser-

ſerrez, que toute l'adreſſe humaine échoue contre l'obſtacle cauſé par cette mauvaiſe conformation. Il faut néanmoins lui arracher du corps cette tête, ſans quoi la mort eſt indubitable: & puiſqu'on ne peut pas la tirer dans ſon entier, il faut l'avoir par morceaux, ce que l'on fait par le moyen d'un crochet tranchant, fait comme un couteau courbe, introduit & conduit dans la matrice le long de la main gauche, & en dépeçant cette tête par morceaux qu'on tire les uns après les autres.

Cette operation à la vérité fait horreur, mais laiſſera-t-on mourir une femme? la charité chrétienne nous ordonne de tout employer pour lui ſauver la vie, & n'y ayant point d'autres moyens, il faut donc s'en ſervir. Une pauvre femme eſt digne de compaſſion de ſe trouver dans la néceſſité de ſouffrir une ſi cruelle operation, & un Accoucheur eſt à plaindre de ſe voir obligé de l'exécuter.

Mauriceau nous dit qu'il a imaginé une maniére de tirer commodement une tête reſtée dans la matrice ſans ſe ſervir du crochet. Il conſeille de prendre une bande de toille forte, large de quatre travers de doigts, de la paſſer par derriére la tête, & de faire enſorte qu'elle l'embraſſe comme une fronde, puis tirant les deux bouts de la bande, on l'amenera ainſi dehors ſans faire beaucoup de violence. S'il nous diſoit qu'il s'en fût ſervi, & que cela lui eût réüſſi, nous conclurions qu'il auroit penſé juſte: ce qu'on peut dire là-deſſus, c'eſt que l'invention en eſt belle, mais que l'exécution en eſt impoſſible.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Quand le col de la matrice ſort avant l'enfant.

LA deſcente de matrice eſt un mal dont quelques femmes ſont affligées. Cette fâcheuſe incommodité eſt cauſée par la relaxation & l'allongement des deux ligamens ſupérieurs de la matrice, qui au lieu de la retenir dans l'hipogaſtre ſa place ordinaire, lui permettent de décendre ſur l'orifice externe, & même d'en ſortir, & de ſe précipiter tout-à-fait en dehors. Celles qui ont ce malheur, ſont obligées de porter un peſſaire pour la ſoutenir; & comme ce peſſaire eſt de figure ronde, & fait en forme de petit bourlet, percé dans ſon milieu, ſur lequel l'orifice interne eſt appuyé, de maniére que cet orifice n'étant point bouché par le peſſaire, les ordinaires de la femme s'en peuvent écouler tous les mois, & il peut recevoir & retenir la ſémence qui lui eſt lancée.

Il eſt donc poſſible qu'avec une deſcente de matrice une femme puiſſe devenir groſſe : on l'a vû arriver très-ſouvent. Pendant la groſſeſſe ces femmes ne ſont point ſujettes à cet accident, parce que le fond de la matrice devenant d'un volume plus gros à méſure que l'enfant groſſit, il ne peut plus ſortir par l'orifice externe pour ſe précipiter en dehors, comme il faiſoit avant la groſſeſſe. Mais ſi elles ne craignent plus cette précipitation, elles doivent plus que les autres femmes craindre les incommoditez qui accompagnent la groſſeſſe, & celles qui dépendent de l'accouchement.

Pendant la groſſeſſe elles ſe doivent plus con-

ſerver que les autres ; elles ne doivent point faire aucun exercice violent ; il ne faut point qu'elles aillent dans des voitures qui les puiſſent cahoter, ni même qu'elles marchent trop à pied, parce que la matrice étant diſpoſée à ſe porter en bas, parce qu'elle n'eſt pas ſuffiſamment retenue par les ligamens, ces ſortes d'exercices contribueroient encore à augmenter la mauvaiſe diſpoſition où elle eſt : ce qui excepte ces femmes & beaucoup d'autres de la règle générale, qui dit qu'il faut que les femmes groſſes faſſent de l'exercice ; il ne faut pas qu'elles ſoient couchées ſur des oreilliers trop élevez, ni qu'elles prennent des lavemens, ni émolliens qui relâcheroient encore les ligamens, ni acres & purgatifs qui les obligeroient par les épreintes qu'ils cauſeroient, de pouſſer en embas. Et s'il ſe trouvoit une neceſſité abſolue d'en prendre, ils ne doivent être compoſez que d'eau toute ſimple.

Dans le tems de l'accouchement à celles qui ſont ſujettes aux deſcentes de matrice, il arrive que le col de la matrice, pouſſé par les efforts de la mere, cauſez par les douleurs qu'elle ſent, ſort en dehors, & embaraſſe tout l'orifice externe. Ce col ainſi ſorti, que nous appellons le vagin, qui eſt ſemblable à un palais de bœuf, eſt tout plein de groſſes rides qui ſe tumefient de plus en plus par les efforts que la tête de l'enfant fait pour ſortir.

Dans un pareil accouchement il ne faut pas faire promener la femme, ni la faire tenir debout, comme on fait ſouvent dans celui qui eſt naturel, il faut au contraire le tenir toûjours couchée, le corps & la tête même au niveau des feſſes ; enſuite l'Accoucheur prenant l'intervale de deux douleurs, il doit avec ſa main faire rentrer ce col dans ſa place ordinaire ; & afin qu'il

qu'il ne retombe point à la premiére douleur, il faut qu'il tienne ſa main dans le vagin, afin de ſoutenir la maſſe de l'enfant, & empêcher qu'elle ne repouſſe le col, & qu'elle ne l'oblige pas de reſſortir.

Dans ces ſortes d'accouchemens il ne faut point ſe ſervir de beurre frais ni d'huile, de crainte de relâcher encore ces parties; & on doit recommander à la mere de ne point pouſſer en embas dans le tems des douleurs, pour éviter la ſortie de cette partie, ce qui ne manque pas d'arrivèr à la moindre impulſion.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'Accoucheur de tenir la main dans le vagin, tant pour dilater peu à peu l'orifice interne avec le bout de ſes doigts, que pour contenir le col dans ſa place. Il eſt vrai que le travail eſt plus long que celui où on humecte ces parties, & où la femme a la liberté de crier, & de pouſſer; mais auſſi il eſt conduit avec plus de ſûreté, & il ſe termine plus heureuſement.

La femme étant accouchée, il la faut délivrer avec beaucoup de circonſpection; il ne faut point tirer le cordon, & par conſéquent l'arriére-faix avec trop de violence, de crainte que le fond de la matrice, qui n'eſt point retenu par ſes ligamens ſupérieurs trop relâchez, ne ſuive l'arriére-faix, & ne tombe en dehors. Si par malheur il étoit ſorti, il faut que l'Accoucheur ſur le champ avec ſa main ferme, le repouſſe le plus loin qu'il pourra, ce qui non ſeulement le remettra dans ſa place, mais qui faiſant alonger le col, lui ôtera ces plis & ces rides que l'impulſion de l'enfant lui avoit cauſé.

Il faut donc repouſſer promptement une matrice tombée & renverſée, pour éviter les accidens fâcheux qui en arriveroient ſi on differoit,

&

& si l'on donnoit aux fibres de la matrice le tems de se resserrer avant que d'être remise à sa place : on ne doit point craindre de faire de la douleur à la mere, puisque le passage de l'enfant a tellement dilaté ces parties, qu'une main y peut entrer avec beaucoup de facilité, ce qu'elle ne pourroit pas faire pour peu qu'on differa.

Après un accouchement de cette nature, & des suites aussi fâcheuses, une mere doit être attentive à se mieux conserver que dans une autre couche ; il faut qu'elle soit bandée avec plus de fermeté pour soutenir la matrice ; qu'elle ne mette les pieds à terre que quinze jours après sa couche ; qu'elle ne relève qu'au bout du mois ; qu'avant que de vaquer à ses exercices, elle mette plusieurs fois sur ses reins une compresse trempée dans du vin astringent, & qu'enfin elle n'oublie pas de porter un pessaire pendant quelques mois.

CHAPITRE XIV.

Quand la tête de l'enfant est trop grosse.

NOus parlons ici d'une femme à terme, dont l'enfant est bien tourné, & où tout semble se disposer pour un accouchement naturel, néanmoins après que les membranes ont été percées, & que les eaux se sont écoulées, on ne voit point la tête de l'enfant s'avancer dans le passage par où elle doit sortir, on sent au contraire qu'elle est arrêtée par quelque obstacle, qui non seulement diffère sa sortie, mais qui l'empêche encore de faire son chemin, quoique la mere ait des douleurs suffisantes pour accoucher.

Cet empêchement peut avoir trois causes différentes ; la premiére, quand les os qui ferment le

le baſſin ſont ou naturellement, ou par accident diſpoſez de maniére qu'ils ne peuvent pas livrer un paſſage ſuffiſant pour la ſortie de l'enfant. La ſeconde, quand la mere eſt trop avancée en âge, & que c'eſt ſon premier enfant, alors les fibres de la matrice trop ſerrées & trop dures, ne peuvent pas prêter, & s'alonger comme elles font dans une jeune perſonne. La troiſiéme, quand la tête eſt tellement groſſe, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe s'ouvrir le chemin qui lui eſt néceſſaire.

Des deux premiéres cauſes, nous en avons traité dans leur lieu, nous ne parlerons dans ce Chapitre que de la troiſiéme, qui eſt de la groſſeur exceſſive de la tête d'un enfant, qui, quoique bien tourné, eſt arrêté pendant des deux, trois & quatre jours dans un même endroit, ſans faire aucun progrès qui puiſſe faire eſpérer un heureux accouchement.

C'eſt dans une pareille occaſion où l'Accoucheur ſe trouve fort embarraſſé, il faut qu'il faſſe proviſion de patience, tant pour attendre que les efforts de la mere puiſſent faire avancer l'enfant, que pour répondre à toutes les queſtions qui lui ſont faites par les Parens, & par les aſſiſtans, qui impatiens de voir durer le travail ſi long-tems, s'imaginent ſouvent que c'eſt la faute de l'Accoucheur, & qu'il ne remplit pas ſon devoir, parce qu'il ne leur donne pas l'enfant auſſi-tôt qu'ils le ſouhaiteroient.

La préſence de l'Accoucheur eſt pour lors d'un très-leger ſécours, il ne peut de tems en tems que porter du beurre frais à cette partie pour tâcher de la dilater. Il eſt vrai qu'il touche la tête de l'enfant, mais comme elle ſe préſente par le ſommet, il n'a point de priſe, il ne peut ni la faire reculer, il eſt ſeulement ſpec-

S tateur

tateur des efforts que la mere & l'enfant font pour se tirer de l'embarras où ils sont ; il n'y a donc rien à faire qu'à attendre, & à ne rien promettre.

Il est des Accoucheurs, & des plus célèbres de Paris, qui impatiens de la longueur du travail, entreprennent de repousser l'enfant, & de le retourner pour l'avoir par les pieds. Je l'ai vû faire à deux femmes différentes, à qui après avoir tiré leurs enfans par les pieds, les têtes sont demeurées dans le corps, qu'on n'a pû retirer qu'avec des violences extraordinaires, & qui en sont mortes toutes les deux; c'est pourquoi je ne conseillerai jamais cette pratique, qui a été funeste à celles qui en ont été les victimes.

Quand un enfant présente ainsi la tête le premier jour, on croit être sûr d'un heureux accouchement : le second on espère de moment en moment voir finir le travail : le troisiéme on commence à craindre que la fin n'en soit pas heureuse ; & enfin le quatriéme jour on desespère de le pouvoir avoir naturellement, & on se voit dans la nécessité d'avoir recours aux instrumens.

Avant que de s'en servir, l'Accoucheur doit dans une chambre prochaine, afin que ce ne soit pas en présence de la mere, parler aux Parens, & par de bonnes raisons les convaincre de l'obligation où il se trouve de les employer pour avoir cet enfant, & pour sauver la vie à la mere, qu'ils verroient périr indubitablement, si elle n'étoit promptement sécourue : il doit encore leur proposer d'appeller du sécours, tant pour être fortifié du conseil d'un de ses Confrères, que pour être aidé dans une operation de cette conséquence.

Ce

Ce qui embarrasse le plus dans cette occasion, c'est l'incertitude où on est souvent de savoir si l'enfant est ou vivant ou mort : si on avoit des signes certains de la mort, il ne faudroit pas balancer un moment ; mais la crainte de le trouver vivant après l'avoir tiré avec le crochet, fait trembler l'Accoucheur, & est cause qu'il diffère le plus qu'il peut ; d'un autre côté si en differant trop long-tems il hazarde la vie de la mere, il tombe dans un inconvenient encore plus fâcheux ; c'est pourquoi, suivant le principe établi, qui dit quand tous les deux sont en danger de mourir, on doit sauver la vie à la mere, préférablement à celle de l'enfant, il faut qu'il travaille.

Pour instruire un jeune Accoucheur de ce qu'il doit faire lorsque la tête de l'enfant est si prodigieusement grosse, que malgré les efforts que la mere fait pour la pousser dehors, elle ne peut point sortir, je croi que le meilleur moyen est de lui faire le récit d'un pareil accouchement arrivé à Versailles il y a environ dix ans, la conduite qu'on y a tenu, & qui a réüssi, lui servira de règle pour celle qu'il doit avoir en une pareille occasion, parce que l'exemple & les faits instruisent souvent plus que les raisonnemens.

Une jeune Dame de qualité grosse de son premier enfant, aussi-tôt qu'elle sentit des douleurs, envoya chercher Mauriceau qui étoit pour lors à Versailles pour Madame la Duchesse du Maine, les douleurs ayant continué jusqu'au lendemain, les eaux percèrent, & s'écoulèrent, on crut que la tête suiveroit comme il arrive à toutes les autres ; mais elle demeura en la même place, sans faire aucun chemin. On promena la mere, on la saigna, & on lui donna des lave-

mens très-forts pour exciter des épreintes qui l'obligeassent de pousser en embas ; rien ne put la faire avancer. Le second jour étant passé, les Parens firent appeller Dionis le fils, en qui ils avoient de la confiance : ces deux Accoucheurs pendant le troisiéme jour furent spectateurs des douleurs qu'elle souffroit sans aucun progrès : enfin après le quatriéme jour, le poulx devenant mauvais, les forces diminuant, & les douleurs n'étant plus suffisantes, & craignant qu'elle ne mourût, son enfant dans le corps, ils résolurent de concert avec les Médecins & les Chirurgiens de la Cour, de l'accoucher de force, n'y ayant que ce moyen pour lui sauver la vie.

La femme ayant été mise dans une situation commode, c'est-à-dire, assise sur le bord du lit, le corps panché sur des oreilliers, & ses deux jambes tenues par deux femmes assurées, on commença par ondoyer l'enfant sous condition, en portant dans une petite cuilliére de l'eau jusques sur la tête de l'enfant qu'on pouvoit toucher. Mauriceau, comme le plus ancien, voulut travailler, mais ayant mis le crochet au sommet de la tête, & le cuir chevelu s'étant déchiré, il voulut le mettre dans un des parietaux, comme il l'ordonne dans son Livre, & n'ayant pas pû y réüssir, après beaucoup d'efforts inutils, il donna l'instrument à Dionis, en lui disant vous étes jeune & fort, vous réüssirez mieux que moi.

Mauriceau s'étant ôté, Dionis prit sa place, & se mit en devoir de travailler. Pendant qu'il cherchoit où placer son crochet, Mauriceau voulut, en prenant un ton de maître, lui donner quelques conseils, mais le Pere de la Dame qui lui tenoit une de ses mains, lui imposa silence, en lui disant de laisser faire Dionis, parce

parce qu'il lui paroiſſoit qu'il s'y prenoit avec toute la prudence poſſible. En effet il s'y prit ſi bien, qu'ayant planté le crochet à la nuque du col, vers la baſe de l'os occipital, & ayant ſenti un point d'appui très-ſolide, il tira de toute ſa force, & faiſant avancer la tête peu à peu, il l'amena au dehors en très-peu de tems; il débaraſſa enſuite les épaules qui répondoient à la groſſeur de la tête: l'enfant étant ſorti, il la délivra heureuſement.

Cet accouchement fit beaucoup d'honneur à Dionis, dautant que toutes les Dames de la Cour s'y intereſſoient, & que Madame la Ducheſſe de Bourgogne envoyoit pluſieurs fois le jour ſavoir comment il alloit. Les ſuites de la couche ſe paſsèrent ſans accidens. Et cette Dame a eu depuis deux enfans dont Dionis l'a accouchée naturellement, parce que ce premier avoit tracé le chemin aux autres.

En même tems que Dionis étoit content d'avoir auſſi-bien réüſſi, Mauriceau étoit mortifié par trois endroits; le premier, d'avoir été obligé de quitter le travail, après avoir voulu l'entreprendre; & le ſecond, d'avoir vû que Dionis avoit ſû accrocher l'enfant par la baſe de l'os occipital, après qu'il a avancé dans ſon Livre qu'il étoit impoſſible de le faire à cauſe des os pubis; & le troiſiéme, d'avoir vû que l'enfant n'étoit pas encore mort, après avoir aſſuré dans ſes Ecrits qu'il ne pouvoit pas être vivant après avoir été quatre jours dans cette diſpoſition.

Comme c'eſt par l'exceſſive groſſeur de la tête que l'accouchement eſt retardé, il y a des Accoucheurs qui conſeillent de vuider le cerveau pour en diminuer le volume ; & pour cet effet qu'on faſſe une grande inciſion avec un biſtouri

courbe au ſommet de la tête, à l'endroit des ſutures, & que par cette inciſion on vuide tant le cerveau que le cervelet. Et qu'enſuite ayant porté le crochet dans la cavité du crane, on l'attache à quelqu'un de ſes os pour pouvoir la tirer avec plus de facilité ; mais ce moyen ne doit point être mis en pratique ; car outre qu'il eſt très-embaraſſant de vuider la cervelle par une ouverture longitudinale, qui ne peut pas s'entr'ouvrir à cauſe que les os du crane ne peuvent point s'écarter, étant preſſez dans le paſſage ; & quand même la tête ſeroit vuide de la cervelle, elle n'en ſeroit pas plus petite, parce que ce n'eſt pas elle qui en fait la groſſeur, & que ce ſont les os qui la compoſent.

Mauriceau nous dit avoir inventé un inſtrument auquel il a donné le nom de *tire-tête*, & dont il aſſure qu'on approuvera l'utilité ; & comme il faut faire une ouverture à la tête pour l'appliquer, on ne peut pas s'en ſervir aux enfans vivans, nous dirons à la fin de ce Chapitre la maniére qu'il faut obſerver pour en tirer l'uſage qu'il nous en promet.

Voilà donc trois moyens que nous avons pour avoir un enfant de force, l'un par le crochet, l'autre en vuidant la cervelle, & le troiſiéme en ſe ſervant du tire-tête. Par ces trois moyens on ne peut pas avoir l'enfant vivant ; car s'il n'étoit pas mort quand on commenceroit à s'en ſervir, on le tueroit infailliblement ; c'eſt pourquoi il ne faut rien précipiter, & on doit avoir des ſignes certains de la mort de l'enfant avant que de prendre la réſolution de s'en ſervir, à moins qu'on ne ſe trouve dans la cruelle néceſſité de faire périr l'enfant pour ſauver la vie à la mere.

CHA-

CHAPITRE XV.

Quand l'enfant présente la face, ou le côté de la tête.

APrès que les eaux sont percées, quoique la tête de l'enfant se présente au passage, l'accouchement n'en est pas toûjours naturel; elle peut se présenter de quatre maniéres; 1°. ou la face en dessous, 2°. ou la face en dessus, 3°. ou la face en devant, 4°. ou la face tournée de côté. Les deux premiéres situations sont naturelles, & sont suivies d'un accouchement heureux; mais les deux derniéres sont vicieuses; il y faut remédier, & c'est dont nous allons parler dans ce Chapitre.

Les eaux étant écoulées, le Chirurgien peut sentir quelle partie de la tête se présente au passage; quand il trouve qu'au lieu du sommet de la tête, c'est le visage qu'il touche, il doit dire à la femme de ne faire aucun effort, pour ne pas faire avancer trop avant dans le passage la tête de l'enfant, avant qu'il ait travaillé à lui faire prendre sa situation naturelle; & pour cet effet il coulera sa main doucement entre l'os pubis & la tête de l'enfant, & appuyant légèrement sur le front de l'enfant; il lui fera tourner peu à peu la face en embas, qui est la situation naturelle qu'elle doit prendre pour sortir avec plus de facilité: il ne faut point se trop presser dans cette operation, de crainte de meurtrir le visage de l'enfant, qui pour peu de tems qu'il ait séjourné dans cette situation, devient brun & livide par le sang qui y est porté, & qui ne peut pas s'en retourner par la compression qu'il souffre dans cette mauvaise posture.

La quatriéme maniére dont la tête se peut présenter, est lorsqu'elle est de côté ou couchée sur l'épaule droite ou sur la gauche, alors elle ne peut sortir qu'elle ne soit redressée en ligne directe, c'est à quoi le Chirurgien doit travailler, en coulant sa main du côté qu'elle est panchée, après avoir fait coucher la femme sur le côté opposite, pour par cette situation lui aider à se mettre en droite ligne ; mais si la tête étoit tellement engagée dans le passage, qu'elle ne pût pas être redressée, il faudroit pour lors glisser sa main jusqu'à l'épaule de l'enfant, puis la repoussant en enhaut pour faciliter par cette impulsion le moyen à la tête de se mettre en ligne directe. Il faut observer que cette operation ne veut point qu'on la diffère; car aussi-tôt qu'on a reconnu que la tête de l'enfant se présente dans cette situation, il faut travailler à la redresser; car plus on diffère, & plus la chose devient difficile, tant par les efforts que la mere fait pour pousser son enfant dehors, qui engagent de plus en plus cette tête dans le passage; que l'écoulement des eaux étant fait, la sécheresse des parties contribue encore à rendre l'operation très-difficile. Ce n'est pas un petit ouvrage pour l'Accoucheur de redresser une tête ainsi panchée sur une épaule; il est à souhaiter qu'il le puisse faire avec ses mains, car souvent il est impossible qu'il puisse réüssir; il ne faut pas pourtant, quoiqu'il y trouve tant de difficultez, abandonner cette operation à la nature, qui succomberoit plûtôt que d'y réussir; il faut donc alors repousser l'enfant dans le fond de la matrice, & chercher un pied, puis l'autre, & l'accoucher ainsi par les pieds. Mauriceau nous en rapporte deux exemples de deux femmes de Chirurgiens, dont les enfans se présentoient dans une pareille situation, qu'il retourna, & qu'il tira par les pieds.

CHAPITRE XVI.

Quand la tête de l'enfant est sortie, & qu'il est accroché par les épaules.

IL arrive souvent que la tête de l'enfant étant sortie, le reste de son corps demeure arrêté par les épaules, ou parce qu'elles sont trop grosses, ou parce que la tête étant trop petite, elle n'a pas assez dilaté le passage pour les pouvoir laisser sortir. Cet accident arrive encore quand l'enfant est mort dans la matrice: l'enfant venant à sortir la tête étant mollasse elle prête & s'alonge, ce que ne peuvent pas faire les épaules; & l'on prétend que les peres qui ont les épaules larges, faisant des enfans qui leur ressemblent, leurs femmes ont beaucoup de peines à accoucher, & qu'elles sont souvent exposées à cet accident, qui peut encore arriver pour n'avoir pas bien pris son tems pour tirer la tête dans le même instant qu'elle est sortie, afin de faire prendre aux épaules la place par où elle a passé.

Quand l'enfant est ainsi arrêté, il ne faut pas l'y laisser long-tems, parce qu'ayant le col pressé, & ne pouvant respirer, il y seroit étranglé, comme il arriva en l'année 1695. à un fils de M. le Duc de Savoye, aujourd'hui Roi de Sicile, comme nous venons de le dire page 263.

Il faut donc sans perdre de tems tirer l'enfant de ce malheureux état; après avoir observé si le cordon n'entoure point le col, ce qui arrive souvent, & qui peut encore empêcher l'enfant d'avancer: il faut tirer cette tête tantôt à droite, & tantôt à gauche, pour donner moyen aux épaules de se débarasser l'une après l'autre. On prend quelquefois la tête d'une main

sous

ſous le menton, & de l'autre ſur le derriére de la tête, & la tirant avec une douce violence on s'efforce d'avoir l'enfant, dont on vient à bout, à moins qu'il n'y ait quelque choſe de monſtrueux qui en fût un obſtacle invincible : je dis la tirer avec une douce violence, car ſi l'on tiroit trop fort, on pourroit arracher la tête comme il eſt arrivé quelquefois, & dont il n'y a que trop d'exemples.

Quand les épaules n'avancent point, & qu'en tirant ainſi la tête, on craint de l'arracher, il faut couler un ou deux doigts juſques ſous une des aiſſelles de l'enfant ; & par ce moyen débaraſſer une épaule, puis faiſant la même choſe ſous l'autre aiſſelle, on vient à bout de ſon ouvrage ; il ne faut point paſſer ſes doigts ſous l'aiſſelle avec trop de violence, de crainte de caſſer l'humerus, comme je l'ai vû arriver à un célèbre Accoucheur, cet os caſſa comme une rave ; je lui remis, & l'enfant fut guéri en peu de tems : c'étoit une fille qui eſt à préſent une des premiéres Dames de la Cour.

CHAPITRE XVII.

Quand l'enfant préſente une main.

LE plus difficile des Accouchemens pour le Chirurgien, ſans conteſtation, c'eſt lorſque l'enfant préſente un bras, au lieu de la tête, qui naturellement doit ſuivre l'évacuation des eaux, parce que l'enfant étant pour lors en travers dans le corps de ſa mere, il eſt impoſſible qu'il en puiſſe ſortir tant qu'il ſera dans cette ſituation, il faut donc le retourner ; & c'eſt dans une pareille occaſion où l'Accoucheur doit donner des preuves de ſon adreſſe,

puiſ-

puiſque cet accouchement dépend entiérement de lui; car il ne faut point qu'il attende aucun ſécours ni de la part de la mere, ni de celle de l'enfant, les efforts que l'un & l'autre feroient, feroient plûtôt nuiſibles que profitables; car ils obligeroient le bras de s'engager de plus en plus dans le paſſage.

Je plains la mere qui dans un tel accouchement tombe entre les mains d'une Sage-femme ignorante, qui au lieu de repouſſer ce bras, s'efforce de le tirer, croyant pouvoir réüſſir, & qui n'appelle du ſécours qu'après avoir fait mille efforts inutils qui rendent l'accouchement plus laborieux, que ſi auſſi-tôt qu'elle a connu que le bras ſe préſentoit, elle l'eût empêché de s'avancer davantage.

La premiére choſe que l'Accoucheur doit faire, c'eſt d'empêcher la mere de faire aucun effort pour pouſſer ſon enfant en embas; il faut enſuite qu'il prenne la réſolution de retourner l'enfant, n'y ayant abſolument point d'autres moyens pour le faire ſortir; & qu'il ſe diſpoſe à le faire le plûtôt qu'il pourra; après avoir fait ſon prognoſtic aux Parens, & leur avoir fait connoître la néceſſité de travailler inceſſamment, il doit faire mettre la femme dans une ſituation convenable, ſavoir aſſiſe ſur le bord de ſon lit, le corps à demi couché, & ſoutenue par derriére par une femme qui lui appuye les deux mains ſur les épaules, afin qu'elle ne puiſſe pas reculer dans le tems de l'operation, & deux autres femmes fortes qui lui tiendront les deux jambes ployées, & écartées l'une de l'autre.

Il faut que le Chirurgien touche le poulx de l'enfant, pour connoître s'il eſt mort ou vivant; car s'il étoit mort, il n'auroit rien à ménager du

du côté de l'enfant, son attention seroit toute entiére pour la mere; mais si le poulx lui marquoit qu'il fût vivant, il faudroit commencer par l'ondoyer sur cette main, parce qu'il pourroit mourir dans le tems de l'operation qui est quelquefois très-longue, & très-dangereuse pour l'enfant.

Il faut encore que l'Accoucheur examine si c'est la main droite ou la gauche qui est sortie, ce qu'il connoîtra par le pouce, qui est le doigt le plus proche de la tête, parce qu'ayant à repousser le bras du côté de la tête, il faut qu'il soit certain que celui qui est sorti soit le droit ou le gauche; & de plus c'est qu'il lui indique de quelle main il doit se servir pour travailler, parce que si c'est le bras droit de l'enfant qui soit sorti, il faut que l'Operateur se serve de sa main droite, & ainsi de l'autre.

Ces précautions prises, il faut que l'Operateur empoigne le bras de l'enfant le plus haut que faire se pourra, & qu'il le repousse en droite ligne du côté de l'épaule, laquelle épaule poussant doucement la tête en enhaut, lui donnera le moyen d'avancer sa main, & la coulant le long de l'épine du dos de l'enfant, d'y trouver les pieds, de s'en saisir d'un, & le tirant sans trop de violence pour l'amener en dehors, ce qui oblige l'enfant de se retourner peu à peu; puis ayant amené un pied il faut qu'il aille chercher l'autre, & que les ayant joints ensemble, il se comporte dans cet accouchement comme on fait dans ceux qui se font où l'enfant présente les pieds.

On dit vrai quand on assure que l'on arracheroit plûtôt le bras de l'enfant, que de le pouvoir faire sortir dans cette situation, ayant la tête dans un des côtez de la mere, & les pieds dans

dans l'autre, il faut donc le retourner comme je viens de vous le marquer; mais il y en a qui proposent de le faire venir par la tête, disant que c'est la maniére la plus naturelle; il est vrai, mais cela n'est pas possible, il faut avoir fait ces sortes d'accouchemens pour en connoître les difficultez; car en voulant introduire sa main dans le fond de la matrice, on sent l'orifice interne de la matrice qui n'ayant été que très-peu dilaté par le bras de l'enfant qui est sorti, ne permet pas à la main d'y entrer facilement; ainsi il faut qu'elle s'ouvre elle-même le passage; & si à peine y permet-il d'y passer un pied, à plus forte raison lui permettroit-il d'y amener la tête.

C'est avec juste raison qu'on appelle ces sortes d'accouchemens laborieux, par les peines qu'ils donnent à la mere, à l'enfant, & au Chirurgien: j'en ai fait plusieurs qui m'ont tous réüssi, quand j'ai pris le parti de retourner les enfans, & de les avoir par les pieds; mais quand j'ai voulu prendre celui de les faire venir par la tête, je me suis donné des peines infinies sans pouvoir y réüssir; c'est pourquoi je conseille à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, de s'en tenir à la meilleure, qui est de faire ces sortes d'accouchemens par les pieds.

C'est une erreur de croire qu'en trempant la main de l'enfant dans de l'eau froide, ou la frotant d'un morceau de glace, le froid peut obliger l'enfant de retirer sa main; le pourroit-il quand il le voudroit? & la pésanteur de son corps ne l'empêcheroit-elle pas de retirer son bras? c'est donc un moyen plûtôt imaginaire qu'effectif.

Ambroise Paré conseille de couper le bras de l'enfant quand on est certain qu'il est mort. Il dit

dit de le faire le plus haut que l'on pourra ; après avoir coupé les chairs, de couper l'os av des tenailles inciſives, & qu'après on aura pl de facilité à tourner l'enfant. Les difficult qu'il y a à faire une telle operation, & l'hô reur qu'elle inſpire aux aſſiſtans, doivent faire éviter ; & je ne conſeillerai jamais de pratiquer.

Mauriceau a imaginé un autre moyen, il d que quand on croit être obligé de rétranch le bras de l'enfant pour pouvoir le retourne il faut le tordre trois ou quatre tours pour ſé parer l'humerus d'avec l'omoplate, & enſui couper les chairs; & qu'ainſi il ne reſtera poi une partie d'os qui pourroit bleſſer la mere e tirant l'enfant; mais comme il ne nous dit poi l'avoir pratiqué, & qu'il n'avance cela qu comme un avis, je ne conſeillerai à perſon de le mettre en pratique.

CHAPITRE XVIII.

Quand l'enfant préſente l'épaule, le dos o le côté.

UNe des plus mauvaiſes poſtures dans le quelles un enfant ſe peut préſenter, c'e celle de l'épaule, parce qu'étant très-éloigné des pieds, que le Chirurgien eſt obligé d'alle chercher pour le faire ſortir, la main du Chi rurgien a plus de chemin à faire ; & de plus c'eſt que la tête & le col de l'enfant ſont dan une ſituation très-contrainte quand c'eſt l'épau le qui s'avance la premiére.

Il eſt inutile de ſavoir ſi c'eſt l'épaule droit ou la gauche, parce que l'une & l'autre deman dent le même travail. Après avoir fait mettre l

fem

femme dans une ſituation convenable, il faut lui recommander de ne faire aucun effort, & de ne point crier, ſi faire ſe peut, pendant l'operation; le Chirurgien introduira ſa main juſques ſur l'épaule de l'enfant pour la pouſſer en enhaut, & pouvoir mettre ſa main à ſa place; il ne doit point s'étonner s'il trouve de la réſiſtance, cauſée par le poid de l'enfant, & par l'impulſion que toutes les parties de la mere font pour ſe débaraſſer de ce fardeau; c'eſt ce qui l'oblige de redoubler ſes forces pour lui faire changer de place; s'il trouve que la tête ſoit diſpoſée à ſe réduire, & à prendre la place de l'épaule, il faut qu'il lui en facilite les moyens; mais comme il eſt difficile que cela ſe puiſſe faire, il ne faut s'y attendre; il faut donc après avoir repouſſé l'épaule, qu'il coule ſa main le long du côté de l'enfant, qui lui ſera le plus commode, & qu'il aille chercher les pieds pour le tirer, & le faire ſortir de la maniére que nous avons déja dit.

Quand l'enfant préſente le dos, il eſt impoſſible qu'il puiſſe ſortir dans cette poſture; tous les efforts que fait la mere lui deviennent préjudiciables; car au lieu de le faire avancer, ils l'obligent de ſe courber, & alors les parties contenues dans la poitrine & dans le bas ventre, en étant plus preſſées, l'enfant ſuffoqueroit s'il demeuroit long-tems dans une ſituation ſi contrainte. Le Chirurgien doit donc, après avoir un peu repouſſé le dos, gliſſer ſa main le long de l'épine du côté des feſſes, & aller chercher les pieds qui n'en ſont pas loin, pour les amener en dehors, & faire l'accouchement comme s'il avoit préſenté les pieds.

Il eſt arrivé fort ſouvent que les eaux étant percées, qu'au lieu de la tête de l'enfant, il préſentoit

sentoit le cul; plusieurs Sages-femmes s'y sont trompées, qui après avoir touché une fesse ronde & ferme, qu'elles prenoient pour la tête, ont assuré que l'enfant étoit bien tourné; & qui ne se sont apperçûes de leur erreur, qu'après avoir vû que rien n'avançoit, quoique la mere eût souffert de très-grandes douleurs. On convient qu'il s'est fait beaucoup d'accouchemens de cette maniére où l'enfant est venu par derriére, c'est-à-dire en double, ayant les cuisses ployées sur le ventre : mais afin que ces sortes d'accouchemens réüssissent, il faut deux circonstances, l'une que l'enfant soit très-petit, & l'autre que la mere ait ses parties très-larges; car il faut qu'elles se dilatent beaucoup plus que pour laisser passer un enfant qui sort par la tête. Je plains les femmes à qui cela est arrivé, & elles devroient être fort irritées contre les Sage-femmes qui leur ont fait essuyer de pareilles douleurs.

Dans le dernier accouchement de Madame la Duchesse de Bourgogne, son enfant qui est aujourd'hui le Roi, présenta le derriére, M. Clement s'en étant apperçû, fit ce qu'il jugea nécessaire : on entendit Madame la Duchesse de Bourgogne lui dire qu'il l'a tourmentoit plus qu'il n'avoit fait dans ses autres accouchemens; il alla son chemin, & il l'accoucha assez promptement, & fort heureusement; ce qui prouve la différence qu'il y a d'être entre les mains d'un habile homme, ou d'une Sage-femme peu expérimentée.

Quoique Mauriceau nous dise que le premier accouchement qu'il a fait, l'enfant vint le cul le premier, & qu'il fût heureux, il ne nous conseille pas pourtant de recevoir les enfans de cette maniére; & il avoue qu'il y fut contraint, parce

parce que l'enfant, avant qu'il fût arrivé, s'étoit tellement avancé dans le passage, qu'il ne fût pas dans son pouvoir de le repousser pour le retourner. Et il ajoûte que quand le Chirurgien se trouve dans cette nécessité, il faut qu'il coule une de ses mains à côté de la fesse de l'enfant, pour glisser deux de ses doigts dans une de ses aînes, & le tirant à soi, lui aider par ce moyen à sortir. Il dit encore qu'il a vû des accouchemens fort heureux, & dont les meres n'étoient point incommodées, où l'enfant étoit venu en double; mais il falloit, comme nous avons dit, de deux choses l'une, ou que l'enfant fut très-petit, ou que le passage fut très-large.

Quand l'enfant se présente le cul devant, il ne manque pas de lui arriver une incommodité qui est fort desagréable, c'est que le meconium qui est cette humeur noire qui s'amasse dans les intestins de l'enfant, pendant qu'il est dans le ventre de sa mere, ne manque point à sortir, parce qu'étant dans une situation comme s'il étoit sur une chaise percée, & poussant continuellement, il n'est pas dans son pouvoir de le retenir.

Les enfans qui présentent le derriére ont ordinairement le dos tourné vers celui de la mere, & par conséquent la face en devant: en les retournant il ne faut pas manquer de les mettre la face en dessous, parce qu'il pourroit arriver que si la face étoit en dessus, le menton pourroit s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté, & ce qui pourroit arrêter la tête au passage.



CHAPITRE XIX.

Quand l'enfant présente le ventre, la poitrine ou le côté.

IL y a peu de différence entre ces deux situations, ou quand l'enfant présente le ventre, ou quand c'est la poitrine, c'est ce qui fait qu'elles sont également dangereuses, tant parce que le cordon ne manque point de sortir, qu'à cause de l'épine du dos qui ne peut pas se ployer en arriére, ce qui tient l'enfant dans une situation si contrainte, qu'il y périroit s'il n'étoit promptement sécouru.

Ce qui doit encore déterminer l'Accoucheur à ne pas differer, c'est l'impossibilité qu'il y a que l'enfant puisse sortir tant qu'il sera dans cette posture, il faut donc qu'il travaille à la changer; & pour y parvenir il introduira sa main, afin de pouvoir pousser doucement l'enfant; & par ce moyen glisser sa main en embas pour chercher les pieds, & les tirer dehors, de la même maniére que s'il les avoit présentez les premiers, observant en tirant l'enfant de lui tourner la face en dessous, pour les raisons que nous avons déja dites.

Lorsque l'enfant se présente par le côté, cette situation n'est pas si dangereuse que les deux autres dont nous venons de parler, parce qu'étant dans la matrice comme une boule, il peut plus aisément se jetter sur un côté ou sur l'autre, & y demeurer plus long-tems sans être en danger, d'y souffrir, ou d'y perdre la vie, comme dans les deux autres, & de plus c'est que le cordon umbilical n'est pas si en danger de sortir avant l'enfant; il ne faut pas néanmoins en diffe-

differer l'accouchement, qui dépend entiérement du Chirurgien, qui ne doit pour lors rien attendre de la nature, par l'impossibilité qu'il y a que la mere puisse accoucher tant que l'enfant sera dans cette situation. Il faut donc le retourner, & ne pas prétendre pouvoir lui mettre la tête dans le passage pour l'avoir la premiére ; mais il faut en la repoussant en enhaut chercher les pieds, & les tirer dehors au plûtôt ; car la lenteur en cette occasion ne peut être que préjudiciable à l'enfant.

CHAPITRE XX.

Quand l'enfant présente les génoux.

C'Est une règle générale à tous les enfans de faire la culbute quelque tems avant l'accouchement, & la tête en embas, la poser sur l'orifice interne de la matrice, qui est l'endroit par où il se dispose à sortir ; mais cette règle n'est pas si générale qu'il n'y en ait quelques-uns, & même plusieurs qui au lieu de la tête présentent différentes parties du corps. Nous en avons déja parlé de beaucoup, & nous allons encore examiner ce qu'il faut faire à celui dont les génoux se jettent les premiers dans le passage.

Il n'est pas aisé de savoir quelle partie de l'enfant se doit présenter lorsque les eaux ne sont pas encore percées, mais aussi-tôt qu'elles sont évacuées, l'enfant en s'avançant au passage fait sentir la partie qu'il présente ; on connoît que ce sont les fesses par la grosseur & la mollesse de la partie : on est sûr que c'est la tête quand elle est ronde, dure, & qu'elle emplit tout le passage ; on juge que c'est un gé-

noux quand elle est plus petite, & qu'elle a une rondeur plus égale que celle que feroit le coude qui l'auroit plus pointue.

On est certain que c'est le génoux quand peu de tems après l'avoir touché on sent l'autre génoux se joindre au premier ; alors l'Accoucheur doit examiner si l'enfant est couché sur le dos ou sur le ventre ; car s'il avoit la face tournée vers le dos de la mere, & que les génoux fussent beaucoup avancez dans le passage, il pourroit les laisser venir dans cette situation ; mais s'il avoit le visage en dessus, il faudroit le retourner ; ce que le Chirurgien fera en glissant deux de ses doigts sous le jarret d'une de ses jambes, pour la faire allonger, & ensuite de même sous l'autre ; & les ayant ainsi déployez, le tirer par les pieds, observant de lui mettre la face en dessous pour empêcher que le menton ne s'accroche aux os pubis, ainsi qu'il a déja été dit.

CHAPITRE XXI.

Quand l'enfant présente les pieds avec les mains.

IL est assez ordinaire qu'un enfant présente les mains ensemble, ou les pieds de même ; mais il est très-rare qu'il puisse présenter les mains & les pieds tout à la fois, parce qu'ayant, pendant qu'il est dans le ventre de sa mere, les jambes ployées, & par conséquent les talons proche ses fesses ; il est très-difficile qu'il puisse les déployer pour les aller joindre à ses mains pour sortir conjointement avec elles ; mais cela pouvant arriver, si nous en croyons quelques Auteurs, il est bon que l'Accoucheur sache à quoi s'en tenir en pareille occasion.

Si après que les eaux ſont percées, le Chirurgien ſent une confuſion de doigts qui ſe préſente à l'orifice interne, il ne peut pas douter que ce ne ſoient les mains & les pieds, mais n'étant pas beaucoup avancées, & étant ſerrées par cet orifice, il a de la peine à diſtinguer les doigts des mains d'avec ceux des pieds, c'eſt pourquoi il faut qu'il ſe donne un peu de patience, & qu'il attende que quelques douleurs ayent fait dilater l'orifice interne, & par conſéquent avancer un peu ces parties; & alors pouvant les diſtinguer les unes des autres, il ne doit pas balancer un moment, il faut qu'il prenne le parti de repouſſer les mains, & d'empoigner les pieds pour les tirer dehors au plûtôt.

Cet accouchement n'eſt pas ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer; car en tirant les jambes doucement, la tête & les mains de l'enfant ſont obligées de remonter en haut, & enſuite de ſuivre le reſte du corps: & ce qui en facilite la ſortie, c'eſt quand toutes les eaux ne ſont pas évacuées, lorſque les membranes ſe ſont crevées, & qu'il y en eſt reſté une partie qui ſert à humecter le paſſage pendant l'operation; mais ſi ces parties ſont demeurées à ſec, parce qu'il y aura long-tems que les eaux ſeront ſorties, l'enfant ne pouvant ſe retourner, il faut que la main de l'Accoucheur aille chercher la tête de l'enfant, qui heureuſement n'eſt pas loin, & qu'en la preſſant doucement, il lui aide à remonter. Cet accouchement, à dire la vérité, peut être appellé laborieux, mais il ne l'eſt pas tout-à-fait tant que celui où l'enfant ne préſente qu'une ſeule main.

Ceux qui ne ſont point dans la pratique des Accouchemens, & qui n'en ont que la Théorie,

rie, disent tous que quand il s'agit de retourner un enfant, il faudroit lui donner sa situation naturelle pour le faire sortir la tête la premiére; ils ont raison si cela étoit aussi facile comme ils se l'imaginent; mais les Accoucheurs qui ont voulu essayer cette pratique, ont trouvé tant de difficultez, qu'ils ont toujours pris le parti de faire les accouchemens laborieux par les pieds; ils nous disent que quand même ils auroient réduit la tête au passage pour sortir la premiére, il faudroit encore que la mere essuyât beaucoup de douleurs avant que l'orifice interne fût assez dilaté pour la laisser passer; mais qu'ayant une fois les pieds, les cuisses & le corps, en sortant procuroient une libre sortie pour la tête, & qu'ainsi on épargnoit beaucoup de douleurs à la mere, & on retiroit plûtôt l'enfant de sa prison.

CHAPITRE XXII.

Quand l'enfant est hydropique ou monstrueux.

DEs trois cavitez du corps capables de contenir de l'eau, & de s'en remplir tellement qu'elles puissent empêcher un enfant de sortir du ventre de sa mere, il ne faut avoir égard qu'à deux qui sont, la tête & le bas ventre; parce qu'étant membraneuses, elles peuvent prêter & s'étendre extraordinairement, car la troisiéme étant composée de chairs & d'os qui l'environnent circulairement, elle ne peut pas souffrir autant d'extension que les autres, & par conséquent elle ne peut pas s'opposer à la sortie de l'enfant.

Quand la tête est pleine d'eau, ce qu'on appelle hydrocephale, elle peut bien differer l'accou-

couchement, mais non pas l'empêcher absolument, car étant une humeur molle, elle prête & s'allonge dans le passage, & à force de douleurs rëïterées, elle peut sortir & le corps de l'enfant incontinent après elle; j'ai vû des enfans venir au monde avec cette espèce d'hydropisie, à qui après leur naissance on a fait des scarifications aux environs de la nuque du col, par où les eaux se sont écoulées peu à peu, & qui se portent bien aujourd'hui; mais il faut remarquer que les hydrocephales curables sont celles où l'eau est contenue entre le cuir chevelu & le péricrane, car celles où elle est renfermée dans le tronc, sont mortelles.

Si néanmoins la tête étoit si grosse qu'elle ne pût pas sortir par la plénitude des eaux qu'elle renfermeroit, il faudroit venir à l'operation qui consiste à faire une ponction au sommet de la tête de l'enfant, par où les eaux étant écoulées, le volume de la tête diminue, & lui donne moyen de sortir en liberté; lorsqu'on est obligé d'en venir à cette operation, il faut avant que de la faire, ondoyer l'enfant, & non pas s'attendre de le recevoir vivant.

Il est arrivé quelquefois que la tête de l'enfant étant sortie, & même les épaules, il étoit arrêté, le reste du corps ne pouvant suivre par la grosseur du ventre qui étoit plein d'eau; Mauriceau rapporte l'histoire d'un enfant hydropique à qui on arracha la tête à force de la tirer, les bras & les épaules avec des crochets, & qu'on ne pût pas avoir le reste du corps qu'après lui avoir percé le ventre, & que les eaux fussent écoulées.

L'Accoucheur qui se trouve dans une telle occasion est à plaindre, mais il ne faut pas qu'il abandonne l'ouvrage, car si l'enfant périt il faut

qu'il ſauve la mere ; pour y parvenir, ayant mis la femme dans une ſituation commode, il doit couler ſa main gauche le long de la poitrine de l'enfant juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le ventre, puis ayant pris de ſa main droite un crochet fort bien emmanché pour le tenir plus ferme, courbe & tranchant par la pointe, il le gliſſera le long de ſa main gauche juſques ſur le ventre de l'enfant, qu'il percera avec la pointe du crochet, alors les eaux étant vuidées, & le ventre réduit à ſa groſſeur naturelle, il ſuivra le reſte du corps.

On appelle un enfant monſtrueux, ou quand il eſt d'une groſſeur prodigieuſe, ou quand il eſt d'une conformation extraordinaire, y en ayant quelquefois deux qui ſe tiennent enſemble par quelque partie de leurs corps ; ces ſortes d'accouchemens ſont véritablement laborieux ; ils demandent toute l'attention, toute l'adreſſe, & toutes les forces d'un habile Accoucheur, pour en venir à bout.

Si l'enfant eſt bien tourné, s'il préſente la tête, & que ce ſoit ſon extrême groſſeur qui l'empêche de ſortir, il faut que l'Accoucheur faſſe proviſion de patience, & qu'il attende le ſécours des douleurs pour le faire avancer; mais ſi après quelques jours il ne faiſoit aucun progrès, & ſi les forces de la mere alloient toujours en diminuant, il faudroit avoir recours aux crochets, plûtôt que de la laiſſer mourir ſon enfant dans le ventre, je ne puis pas en citer un meilleur exemple, & plus recent que celui de cette Dame de Verſailles que Dionis fils accoucha avec le crochet, après une conſultation des plus habiles Médecins & Chirurgiens de la Cour, & à qui il ſauva la vie.

On ne peut rien preſcrire ſur les accouche-

mens des enfans monſtrueux par mauvaiſe conformation : on en a vû naître d'une figure ſi extraordinaire ; & il en peut arriver formez de telle maniére qu'il eſt impoſſible que l'eſprit de l'homme puiſſe prévoir des faits ſi ſurprenans ; c'eſt pourquoi cela dépend de la prudence de l'Accoucheur qui ſe trouve dans de pareilles occaſions, d'y apporter le ſécours qu'il jugera néceſſaire ; on peut ſeulement conſeiller au jeune Chirurgien d'éviter tout autant qu'il pourra l'uſage des couteaux, & de ne les employer qu'après avoir pris conſeil de quelque ancien, & être convenu qu'il étoit impoſſible de faire autrement ; car je ne conçois point de ſpectacle plus horrible que de voir tirer par morceaux un enfant du ventre de ſa mere.

CHAPITRE XXIII.

Quand c'eſt le cordon qui ſe préſente.

L'Accouchement où le cordon de l'umbilic ſort le premier, eſt très-dangereux, & encore plus pour l'enfant que pour la mere ; car il meurt ſouvent avant que d'être ſorti du ventre de ſa mere ; car ce cordon étant preſſé dans le paſſage par la tête de l'enfant, la circulation du ſang qui ſe fait par ſon moyen de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere étant interrompu, il faut qu'il périſſe s'il demeure longtems dans cet état.

Deux choſes cauſent la chûte de l'umbilic, l'une quand les eaux ſont en grande quantité, parce que ce cordon flottant dans ces eaux, il ſort avec elles lorſque les membranes étant percées, elles viennent à débonder. L'autre, c'eſt quand ce cordon ſe trouve fort long, il

fait

fait plusieurs circonvolutions, dont il s'en peut échaper quelqu'une qui tombe avec les eaux dans le passage, avant que la tête de l'enfant s'y soit placée.

Il est facile à l'Accoucheur, en touchant le cordon, de connoître si l'enfant est vivant ou s'il est mort. S'il est vivant, il le trouvera chaud, ferme, dur, plein de sang, & sur-tout il sentira les pulsations des artères umbilicales; mais s'il est mort il sera flétri, mollasse, refroidi, & les artères n'auront plus aucuns battemens: on suppose que le cordon soit en liberté, car s'il étoit pressé par la tête de l'enfant, quoique l'on ne sentit point battre ces artères, l'enfant pourroit être vivant.

Il n'y a point de tems à perdre lorsque le cordon est tombé, c'est de le remettre au plûtôt, & de le tenir sujet, de crainte qu'il ne retombe à la premiére douleur; l'ayant repoussé avec deux doigts, on ne les retire point que la tête ne soit tellement engagée dans le passage qu'elle ne permette plus à ce cordon de pouvoir sortir une seconde fois.

Toutes les fois que l'umbilic sort, l'enfant ne présente pas la tête; c'est pourquoi l'Accoucheur en le repoussant doit examiner la situation de l'enfant, car s'il présente quelqu'autre partie que la tête, il ne doit pas s'amuser à vouloir l'amener au passage, ce qui lui seroit très-difficile, & quelquefois impossible, il faut qu'il aille chercher les pieds, & qu'il en fasse l'accouchement au plûtôt; & il est souvent nécessaire, quand même l'enfant présenteroit la tête, de la repousser pour prendre les pieds pour le faire sortir plus promptement qu'il ne feroit par la tête; de cette maniére on est plus sûr de l'avoir vivant, que si on attendoit qu'à force

force de douleurs la tête se fût ouvert son passage.

CHAPITRE XXIV.

Quand c'est l'arriére-faix qui vient le premier.

NOus avons vû dans le Chapitre précedent le péril où étoit l'enfant quand le cordon umbilical étoit sorti, nous allons voir qu'il n'est pas moins en da ger de perdre la vie lorsque l'arriére-faix se présente le premier ; & ce qui rend cet accouchement encore plus fâcheux, c'est que la mere aussi-bien que son enfant y peuvent mourir s'ils ne sont promptement sécourus.

Par la séparation de l'arriére-faix du fond de la matrice où il étoit attaché ; les vaisseaux qui y apportoient le sang de la mere, & ceux qui de l'enfant portoient le sang à la matrice en étant séparez, versent ce sang sans cesse, & épuiseroient bien-tôt tant celui de la mere, que celui de l'enfant, si l'Accoucheur n'y remédioit par un prompt accouchement ; car il est facile de comprendre que tant que la matrice sera étendue par le volume de l'enfant qu'elle renferme, les orifices des vaisseaux seront ouverts, & par conséquent ils continueront à verser du sang ; & aussi tant que l'arriére-faix sera séparé de la matrice, les artères umbilicales ne cesseront point de lui pousser le sang, qui trouvant leurs embouchures ouvertes, se répandra dans la matrice, de maniére que l'enfant ayant ainsi perdu tout son sang, il ne pourra pas éviter la mort; desorte que dans cette malheureuse occasion la mere & l'enfant se trouvent

vent en danger de mourir par la perte de leur sang.

Ce ne sont pas toujours de grandes chûtes qui font détacher l'arriére-faix ; cet accident arrive quelquefois quand le cordon s'est entortillé autour de quelque partie de l'enfant, qui par les mouvemens qu'il est obligé de faire, tiraille tellement l'arriére-faix, qu'il le contraint de se détacher par quelque partie du fond de la matrice, & ensuite par des mouvemens réïterez de l'enfant, de s'en séparer entiérement.

L'arriére-faix se peut détacher avant que les membranes qui contiennent les eaux se soient percées, & alors l'enfant ayant fait la culbute, l'arriére-faix qui étoit attaché à la partie supérieure du fond de la matrice, se trouve à l'orifice interne de la matrice, ce que le Chirurgien ayant reconnu par la mollesse de la partie qu'il touche la premiére : il doit couler sa main à l'un des côtez de cette masse, & percer les membranes pour en faire écouler les eaux ; & ensuite rangeant un peu de côté la masse de l'arriére-faix, retourner l'enfant pour le faire venir par les pieds.

Si les membranes étoient rompues, & si l'arriére-faix étoit dans le passage, on ne doit point perdre de tems à le repousser, ni s'amuser à vouloir lier le cordon quand il est sorti ; afin de ne pas perdre aucun moment pour avoir l'enfant qui est pour lors en très-grand danger de sa vie, & afin de pouvoir arrêter au plûtôt la perte de sang de la mere, qui cesse ordinairement aussi-tôt qu'elle est accouchée, ce qui doit obliger d'y travailler promptement.

Quelque diligence néanmoins qu'on y ait apporté, l'enfant pour l'ordinaire, quoique vivant, est si foible, qu'on a de la peine à juger s'il

s'il eſt mort ou s'il eſt encore en vie; c'eſt qu'il a été preſque ſuffoqué, & qu'il n'a pas pû reſpirer auſſi-tôt qu'il en avoit béſoin; mais il revient peu à peu de cette foibleſſe, lorſque l'air a la liberté d'entrer dans ſes poumons. L'uſage ancien des Sages-femmes, eſt de faire chauffer du vin dans un poëlon, d'y mettre l'arriére-faix avant que de le ſéparer de l'enfant: elles prétendent que les eſprits du vin chaud, ſont portez par le cordon à l'enfant, & qu'ils ſont capables de le vivifier; mais quoique cela ne ſoit d'aucune utilité pour l'enfant, il ne faut pas les empêcher de mettre cet uſage en pratique, parce que ſi l'enfant ne revenoit pas de ſa foibleſſe par le trop de ſang qu'il auroit perdu, elles ne manqueroient pas d'en imputer la mort à celui qui s'y ſeroit oppoſé.

CHAPITRE XXV.

Quand il y a pluſieurs enfans qui ſe préſentent enſemble.

SI l'accouchement d'un enfant ſeul qui ſe préſente dans une ſituation contre nature, cauſe tant de difficultez, & tant de dangers, à plus forte raiſon celui où il y a deux enfans qui viennent en mauvaiſe ſituation, doit être plus pénible & plus laborieux; car étant contraints & preſſez, ſouvent ils s'embraſſent l'un & l'autre, & s'empêchent de ſortir; & de plus c'eſt que la matrice en eſt ſi pleine, que l'Accoucheur a de la peine d'introduire ſa main pour les repouſſer & les retourner, pour leur faire prendre une ſituation convenable.

Quoiqu'on ait jugé par la groſſeur du ventre de la mere qu'elle doive avoir deux enfans, on

ne

ne peut pas en être certain qu'après qu'un des deux est sorti ; car il est rare qu'ils se présentent tous deux à la fois, mais voulant aller chercher l'arriére-faix du premier, on sent le second qui s'avance, & qui demande à sortir & pour lors il faut le recevoir avant que d'entreprendre de délivrer la mere ; car souvent il n'y a qu'un arriére-faix pour tous les deux. Il ne faut pas croire que ce soit le plus robuste qui vienne toujours le premier, & le plus foible le dernier, ni quand il y a garçon & fille que ce soit le mâle qui doive sortir le premier comme le plus fort, ni quand l'un est vivant & l'autre mort, que ce soit le vivant qui soit en droit de venir avant le mort. L'expérience journaliére nous apprend que c'est tantôt l'un & tantôt l'autre, & que cela dépend de celui qui en se tournant se trouve le plus proche du passage ; & enfin celui-là est reputé l'aîné qui le premier a vû le jour.

La difficulté dans ces sortes d'accouchemens est quand les deux enfans se présentent ensemble, & en mauvaises situations, il dépend pour lors de l'habileté de l'Accoucheur de se déterminer sur lequel des deux il doit faire venir le premier, qui est toujours sur celui qu'il croit avoir plus facilement. Quand l'un présente les pieds & l'autre la tête, il n'y a point à balancer, il faut repousser les pieds du premier, & faciliter la sortie de l'autre par la tête. Il est vrai que celui qui doit sortir le dernier souffre le plus, parce qu'il est mal-traité par les pieds du premier, qui les poussant contre lui fait des efforts pour sortir ; & de plus les grands efforts que la mere fait pour être bien-tôt délivrée, ne sont utiles qu'à celui qui est dans le passage, & néanmoins il en souffre autant, quoiqu'il

ne

ne lui servent de rien ; mais aussi le premier étant passé, le Chirurgien doit aussi-tôt porter sa main dans la matrice, & prendre ce second enfant par les pieds, qu'il fera sortir avec facilité, le premier lui ayant ouvert une voye suffisante.

Il y en a qui veulent que si un second enfant se présente par la tête, de le recevoir dans cette situation ; mais cette pratique est opposée au sentiment des plus habiles Accoucheurs, qui conseillent de le retourner, & de le faire venir par les pieds. Leurs raisons sont qu'il coureroit le risque d'être trop long-tems au passage, & d'y pouvoir mourir, tant parce qu'il est foible pour avoir été tourmenté pendant la sortie du premier, que par l'épuisement des forces de la mere, à qui on a annoncé un second enfant, qui souvent se désole, & ne peut plus lui être d'aucun sécours.

Il n'est pas impossible quand il y a deux enfans, qu'ils ne puissent présenter leurs pieds tous deux ensemble ; c'est au Chirurgien quand il voit plusieurs pieds, d'examiner ceux qui sont de l'un ou de l'autre ; ce qu'il connoîtra en tenant deux de ses pieds, un droit & un gauche, & coulant son autre main le long des jambes & des cuisses jusqu'aux aînes ; & étant certain que les deux pieds qu'il tient sont du même enfant, il les tirera doucement, après avoir un peu repoussé ceux de l'autre enfant pour faire place à celui qu'il veut avoir ; lorsqu'il l'aura reçû, il ne perdra point de tems à vouloir lier le cordon, n'y à avoir le délivre, il ira aussitôt reprendre les pieds du second enfant, qu'il fera sortir de la même maniére que le premier; observant de les faire venir la face en dessous, comme nous l'avons dit souvent.

L'ac-

L'accouchement étant heureuſement fait, o
ſongera à délivrer la mere, ce qui ſe fera d'au
tant plus facilement que la ſortie en étant pl
ouverte y ayant paſſé deux enfans, & qu'on
deux cordons pour le tirer dehors, il n'y
très-ſouvent qu'un arriére-faix pour les deu
enfans ; ce qui peut faire croire qu'ils ont é
formez dans le même œuf, & qu'il en eſt d
même que d'un même noyau de pêche il e
ſortira deux Pêchers, parce qu'il y aura deu
amandes qui ont chacune leurs membranes ca
pables de produire deux arbres ſemblables à ce
lui dont il a été détaché.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement accompagné d'une perte d sang, & de convulſions.

NOus avons ſuffiſamment parlé de la pert
de ſang qui arrive aux femmes groſſe
dans le Chapitre troiſiéme du premier Livre, o
nous avons fait voir que le moyen le plus ſû
quand elle eſt exceſſive, pour ſauver la vie à l
mere & à l'enfant, eſt de l'accoucher prompte
ment en allant chercher les pieds pour les tire
dehors : c'eſt pourquoi nous ne parlerons ic
que de celles qui ſuivent au moment de l'ac
couchement.

Si dans le tems que le travail commence
paroiſſoit du ſang, & qu'il n'en ſortit qu'un
petite quantité, il ne faudroit pas s'en allarme
mais pour éviter qu'elle n'augmenta, on do
tirer deux ou trois poëllettes de ſang, ſelon le
forces de la mere, & enſuite commettre l'ac
couchement à la nature, qui a autant d'empreſ
ſement que la mere de ſe débaraſſer de ce far
deau.

Lu

Le ſang qui ſort dans le tems des douleurs vient des parties de la matrice, dont en ſe dilatant quelques vaiſſeaux s'ouvrent, & verſent du ſang, ce qui n'eſt point dangereux, parce que ces vaiſſeaux ne ſont pas conſidérables; mais ſi la perte augmentoit, & qu'on connut qu'elle proceda du détachement de l'arriére-faix, il faudroit pour peu que la matrice fût dilatée, percer les membranes qui contiennent les eaux, parce que ces eaux étant écoulées, elles ne cauſent plus de diſtantion aux membranes, & n'obligent point par cette raiſon l'arriére-faix de ſe détacher davantage, ce qui empêche la perte d'augmenter, & qui donne lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage pour pouvoir ſortir au plûtôt.

La convulſion eſt un accident très-fâcheux qui fait ſouvent périr la mere & l'enfant, auſſi-bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt promptement ſécourue par l'accouchement. Cet accident étonne tous les aſſiſtans qui croyent à chaque accès de convulſion que la femme va mourir. En effet eſt-il rien de plus déſolant que de voir une femme perdre la raiſon, la vûe égarée, faire des contorſions tant dans toutes les parties de ſon viſage, que dans celles du reſte de ſon corps; de maniére qu'il ſemble qu'elle va rendre le dernier ſoûpir.

On attribue ces convulſions qui arrivent aux femmes en travail, à l'une de ces trois cauſes, ou à une trop grande abondance de ſang échauffé par le travail, ou à la quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang, ou à l'extrême douleur que la matrice reſſent dans un premier accouchement, par la grande diſtantion qu'elle eſt obligée de ſouffrir pour livrer paſſage à l'enfant.

Quand l'Accoucheur en a reconnu la cause il faut qu'il y remédie le plûtôt qu'il pourra ; c'est une abondance de sang, il faut qu'il fasse saigner la femme ou du bras, ou du pied, selon qu'il le juge à propos ; si c'est une perte de sang, il faut lui donner des cordiaux, & souvent de la nourriture liquide, afin qu'elle passe promptement dans la masse du sang pour réparer celui qui est perdu. Si c'est par la douleur que la matrice ressent, il y faut faire des fomentations huileuses & émollientes, & lui donner de petits lavemens doux, en forme de bains qu'elle gardera le plus de tems qu'elle pourra, parce que par leur séjour ils humecteront la matrice, & lui aideront à s'étendre.

Les remèdes violens, comme l'Emetique que quelques-uns ordonnent, tant pour remédier à la convulsion que pour procurer l'expulsion de l'enfant, sont absolument condamnez par les bons Praticiens, qui disent qu'ils peuvent faire beaucoup plus de mal que de bien, assurans qu'ils n'en ont jamais vû de bons effets, & au contraire que les effets causez par les vomissemens, peuvent faire détacher l'arriére-faix, & causer une perte de sang, qui seroit beaucoup plus dangereuse que la convulsion.

On voit tous les jours des femmes qui après cinq ou six accès de fortes convulsions pendant leur travail, accouchent heureusement, & dont les enfans viennent vivans ; c'est pourquoi il ne faut pas se presser d'avoir recours aux remèdes violens, qui souvent n'avancent pas le travail, & qui au contraire le rendent plus dangereux.

Quand après un fort accès de convulsions, la connoissance ne revient pas, que la femme de-

demeure assoupie, & qu'en ronflant l'écume lui sort par les deux coins de la bouche; elle périroit avec son enfant si elle n'étoit promptement sécourue par l'accouchement; n'y ayant donc que ce seul moyen, le Chirurgien ne doit pas differer; il est vrai qu'il n'est pas infaillible, mais comme on l'a vû réüssir plusieurs fois; & que j'ai ouï dire à beaucoup de femmes qu'elles avoient accouché sans connoissance, & dans des convulsions, on ne doit point hésiter de le mettre en usage.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre naturel un tel accouchement; car quand même l'enfant présenteroit la tête, il faut qu'il la retourne pour l'avoir par les pieds; il faut donc aussi-tôt qu'il aura percé les membranes des eaux, si elles ne l'étoient point, que sans perdre de tems il empêche l'enfant de s'avancer, & qu'il en aille chercher les pieds; car s'il vouloit le recevoir par la tête, il ne sortiroit qu'à force de douleurs, qui seroient pour lors fort lentes, la mere n'étant pas dans un état de faire aucun effort pour lui aider.

Les femmes dont les accouchemens précedens ont été accompagnez de convulsions, doivent se précautionner, afin que ce malheur ne leur arrive plus. Le meilleur remède, & le plus sûr qu'elles y peuvent apporter, c'est de se faire saigner deux ou trois fois pendant leur grossesse, & une quatriéme lorsqu'elles approchent de leur terme, ce qui évitera non-seulement les convulsions, mais encore la perte de sang dans leur travail. Dans l'Ecole de Médecine de Paris on a soutenu une Thèse depuis quelques années, qui porte qu'on peut, & qu'on doit saigner du pied les femmes grosses, contre la pratique ordinaire, qui ordonnoit de ne les sai-

gner que du bras; je ne m'oppose point aux Or-donnances d'une aussi célèbre Faculté, qui a des lumiéres que les autres n'ont point; mais si la saignée du pied peut être utile aux femmes grosses, ce doit être cette quatriéme proche du travail à celles qui sont sujettes à avoir des convulsions, afin d'empêcher le sang de se porter à la tête avec trop d'impétuosité pendant l'accouchement.

CHAPITRE XXVII.

Des Instrumens quelquefois nécessaires aux Accoucheurs.

JE dis quelquefois, parce qu'il est plusieurs accouchemens, & même des laborieux qu'il peut faire, & qu'il fait effectivement sans leur sécours; car il doit éviter de s'en servir le moins qu'il lui sera possible, pour épargner la crainte & l'horreur que leur vûe inspire, non-seulement à la mere, mais encore à tous ceux qui sont présens à de pareilles operations.

Il est néanmoins des occasions où il ne peut pas se dispenser de les employer; quand une tête est séparée du corps, & demeurée dans la matrice, il est impossible de la tirer sans le sécours des Instrumens; quand un enfant est mort, ou qu'il est trop gros, ou monstrueux, & tant d'autres occasions où il y a nécessité de s'en servir; c'est pourquoi ceux qui en défendent l'usage, ont tort de défendre aux autres ce qu'ils n'ont pas pû se dispenser de pratiquer, s'ils ont fait beaucoup d'accouchemens; ceux-là ressemblent aux Arracheurs de dents, qui disent & se vantent de les arracher sans ferremens, & qui néanmoins s'en servent tous les jours.

Il

Il faut donc que l'Accoucheur ait des Inſtrumens pour s'en ſervir dans une preſſante néceſſité où il s'agit de ſauver la vie à une mere qui la perdroit ſi on ne lui tiroit de force l'enfant de ſon corps. J'ai fait graver ici ceux qu'il ne peut pas ſe diſpenſer d'avoir.



A. Sonde creuſe propre à tirer l'urine quand la femme ne peut uriner d'elle-même. C'eſt un Inſtrument dont on ſe ſert ſouvent pour faire uriner les femmes, avant que d'entreprendre un accouchement laborieux.

B. Crochet néceſſaire pour faire l'extraction d'un enfant mort.

C. Autre Crochet plus étroit ou plus large, qui ſert à même fin, ſelon que la néceſſité le requiert.

D. Crochet mouſſe propre à tirer la tête d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'em-

braſſant avec le Crochet, qui doit être comme les deux autres, fort, poli, & ſans aucune inégalité, afin de ne pas bleſſer la matrice en operant. Il faut qu'ils ayent dix pouces de long ou environ, en y comprenant leur manche qui doit être d'une bonne groſſeur, afin de le pouvoir tenir avec plus de fermeté.

E. Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, qui ſert à ſéparer quelque partie du corps de l'enfant quand il eſt monſtrueux.

F. L'Inſtrument inventé par Mauriceau, auquel il a donné le nom de *Tire-tête.*

G. Scalpel propre à faire l'ouverture à la tête de l'enfant, pour y appliquer le tire-tête.

H. Bec de Grue propre à tirer de la matrice les corps étranges, quand on ne peut pas les avoir avec les doigts.

I. Autre Inſtrument qui ſert à même fin.

Souvent les accouchemens laborieux ſont ſuivis d'accidens fâcheux, dont les deux principaux ſont la rupture de la fourchette, & la deſcente de la matrice. Je ne vous rapporte ici que ces deux-là, parce que les autres ne demandent pas l'operation de la main.

On a donné le nom de fourchette à la partie inférieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure; elle fait la ſéparation de la grande fente d'avec l'anus. Il arrive quelquefois que par un accouchement rude & laborieux cette partie s'eſt rompue; deſorte que des deux ouvertures, ſavoir de celle de la matrice, & de celle de l'anus, il ne s'en eſt fait qu'une. Cette affligeante indiſpoſition ſeroit accompagnée de pluſieurs incommoditez, ſi on ne faiſoit pas la réunion de ces parties. La femme auroit de la peine à retenir ſes excremens qui ſortiroient par l'une

&

& l'autre de ces ouvertures; & ſon mari n'auroit que du dégoût pour elle, dans ce triſte état où elle ſe déplairoit fort à elle-même; c'eſt pourquoi il faut que le Chirurgien remédie à ce déchirement par quelques points d'aiguille: j'en ai montré la maniére à la fin de la troiſiéme Démonſtration du Cours d'Operations que j'ai donné au Public, où je renvois.

Les maladies les plus fréquentes cauſées par de fâcheux accouchemens, ſont les deſcentes & les chûtes de la matrice; une infinité de femmes en ſont affligées; & ces indiſpoſitions ſont d'autant plus difficiles à guérir, que par pudeur les femmes les ſouffrent long-tems avant que de s'en plaindre.

Il faut faire de la différence entre la deſcente & la chûte de matrice. La premiére eſt lorſque le fond deſcendant de ſa place tombe dans le vagin; & la ſeconde arrive quand ce même fond tombant plus bas, ſort entiérement dehors; deſorte que la deſcente n'eſt proprement que la relaxation du corps de la matrice, & la chûte en eſt une précipitation.

Dans mon Cours d'Operations j'ai fait voir les moyens de remédier à l'un & à l'autre; c'eſt pourquoi je conſeille d'y avoir recours; j'ai ſeulement fait graver la Planche qui marque les Inſtrumens dont on doit ſe ſervir, & ceux qu'on employe le plus dans les accouchemens, ſont les ſuivans.



Autres Instrumens servans aux Accouchemen



A. L'Aiguille courbe pour coudre la fourchette.

B. Le fil qui eſt paſſé.

C. La Canule dont on doit ſe ſervir.

D. Les Ciſeaux pour couper le fil.

E. La Compreſſe pour mettre ſous les points de l'aiguille.

F. L'Emplâtre néceſſaire.

G. Peſſaire qui a la figure d'un œuf.

H. Le fil qui y eſt attaché.

I. Peſſaire rond & percé.
K. Peſſaire ovale auſſi percé.
L. Cordon pour le tenir.
M. Séringue à femme.
N. Son Canon courbe.
O. Dilatatoire à deux branches.
P. Autre eſpèce de Dilatatoire.
Q. Dilatatoire à trois branches.
R. La Vis pour l'ouvrir & le fermer.
△. Bougie en forme de canule.

CHAPITRE XXVIII.

De l'operation Céſarienne.

NOus avons juſqu'à préſent parlé de tous les moyens de tirer un enfant hors du ventre de ſa mere, excepté d'un ſeul qui eſt par l'operation Céſarienne; mais comme ce moyen ne ſe doit pratiquer ſur les femmes vivantes, & qu'on ne doit point s'en ſervir que ſur des femmes mortes, nous l'avons reſervé pour le dernier; & c'eſt par lui que nous finiſſons ce troiſiéme Livre.

L'operation Céſarienne eſt une inciſion qu'on fait au ventre d'une femme groſſe pour tirer l'enfant contenu dans la matrice, lorſqu'il n'en peut pas ſortir autrement. On l'appelle *Céſarienne*, parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de ſa mere par inciſion, fut ſurnommé *Céſar* pour cette raiſon; & ce nom s'étant conſervé à ſes deſcendans; & à ceux qui étoient venus au monde de la même maniére, on appella *Céſarienne* l'operation qui avoit fait ainſi les Céſars. Mais Pline qui en rapporte l'hiſtoire, ne dit point ſi ce fut du vivant, ou après la mort de la mere que cette ouverture ſe

se fit : Circonstance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte ; car il est rare de pouvoir trouver des personnes assez cruelles pour entreprendre une pareille operation sur des femmes vivantes.

Nous voyons des Chirurgiens assez hardis pour conseiller de la faire, & qui s'efforcent de prouver qu'elle peut réüssir : nous en voyons d'autres qui sur la bonne foi d'autrui, assurent qu'elle a été faite avec heureux succès. Et nous voyons des femmes assez crédules pour croire & dire qu'on leur a tiré leurs enfans par le côté, dans un tems qu'elles avoient perdu connoissance par des convulsions, ou quelqu'autre accident.

Nous lisons d'un autre côté que d'habiles Chirurgiens dont Ambroise Paré est du nombre, nous disent que toutes celles à qui ils ont vû faire cette operation, en sont mortes ; & qu'ils nous défendent de la pratiquer. Guillemeau en a fait une ample Dissertation qui nous dissuade de jamais l'entreprendre. Mauriceau dans son Livre en a fait un Chapitre tout entier, qui nous fait voir les suites fâcheuses qu'elle traîne après elle, dont la mort paroît être la moindre : & moi qui ne me met pas au nombre de ces fameux Auteurs, dans mon Cours d'Operations, par la description des circonstances cruelles qui l'accompagnent, je croi avoir inspiré assez d'horreur au Chirurgien pour l'empêcher de l'entreprendre : j'y renvoi le Lecteur.

Par tout ce que j'avance, nous voyons que cette operation sur une femme vivante, est absolument condamnée ; & qu'il devroit avoir punition pour ceux qui seroient assez téméraires pour la hasarder, parce qu'il ne doit pas être permis d'égorger une femme impunément ;

mais

mais en même tems qu'on la défend sur une femme vivante, on ordonne de la pratiquer sur les femmes mortes; & même on est obligé par un Commandement de la Loi, d'ouvrir le ventre à tous les femmes grosses dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien de faire l'operation Césarienne à une femme enceinte aussi-tôt qu'elle a rendu le dernier soûpir. L'un est pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le batiser : ainsi par quelle cause de mort qu'une femme soit périe, & en quel tems qu'elle soit de sa grossesse, il lui faut ouvrir le ventre. Et que s'il n'est pas possible de sauver la vie à l'enfant, du moins on a sujet d'esperer de pouvoir lui donner le Sacrement de Batême.

Le nom d'*Embryouskie* que les Grecs ont donné à cette operation, étant dérivé d'Embryon qui signifie *enfant*, & de Helkein qui veut dire *tirer*, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eut des Césars; comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniére; que si le nom d'operation Césarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celui d'embryouskie.

Quoique dans mon Cours d'Operations j'aie marqué toutes les circonstances nécessaires pour bien faire l'operation Césarienne, j'ai jugé à propos de les repeter ici, plûtôt que d'y renvoyer le Lecteur, qui n'en ayant peut-être pas le Livre, ne pourroit pas être instruit de tout ce qu'il y a à faire, principalement quand c'est dans une occasion pressante. J'ai aussi trouvé à propos d'en faire mettre ici la Planche qui lui représentera les instrumens, & les appareils nécessaires.

Instrumens pour l'operation Césarienne.



Ceux qui conseillent cette operation à une femme vivante, disent qu'avec ce Bistouri *A*, il faut faire une grande incision à la partie late-rale

rale du ventre, en traçant la figure d'un croiſſant, & ouvrir tout deſuite le fond de l'uterus, pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viſcère, & au bas ventre par le même inſtrument ; qu'on doit avec ces éponges *B. B.* imbiber tout le ſang épanché pendant l'operation ; qu'il ne faut point faire de ſuture à la matrice, parce qu'en ſe reſſerrant d'elle-même, les lèvres de la playe ſe raprochent l'une de l'autre ; mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gaſtroraphie avec ces deux aiguilles *C. C.* enfilées du cordonnet *D. D.* & la ſuture étant faite, la couvrir de l'emplâtre *E.* puis de la compreſſe *F.* enſuite du bandage circulaire *G.* qu'on fait ſoutenir par le ſcapulaire *H.* ayant ſoin de panſer tous les jours cette playe, qui ſe guérit, à ce qu'ils nous témoignent, auſſi facilement que celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que ſur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier ſoûpir ; & au même inſtant le Chirurgien travaille avec toute la diligence poſſible. Pour cet effet on ne met point le corps ſur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où l'on veut faire l'inciſion ; on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaiſſeur que dans le milieu ; & pour abreger le tems, on ne donne point à l'inciſion la figure d'un croiſſant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte ; il lui découvre le ventre, & avec le ſcalpel *K.* il lui fait une inciſion longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au-deſſous du cartilage xiphoïde, & finiſſant au-deſſus des os pubis : auſſi-tôt qu'il

a percé le péritoine en un endroit, il y intr
duit un des doigts de sa main gauche pour
soulever, & avec les ciseaux *L*. il acheve
l'ouvrir de toute la longueur du ventre, il a
perçoit d'abord la matrice, parce que l'épiplo
est monté en haut, & les intestins rangez à côt
& avec le même couteau il fend la matrice,
y faisant une incision capable de donner pass
ge à l'enfant qui se trouve envelopé de s
membranes, qu'il faudra déchirer si elles so
tendres, ou couper si on les croit trop dur
pour pouvoir les ouvrir, & les écarter avec l
ongles. L'enfant étant à découvert, on lui sou
lève la tête avec la main gauche, & de la droit
lui versant de l'eau contenue dans sa Bure
te *M*. On le batise sans aucun délai, puis o
le tire de la matrice, on lui lie le cordon ave
du fil, environ à un pouce du ventre, & on l
coupe ensuite à un demi doigt au dessus de l
ligature : enfin on donne l'enfant à quelqu
femme, qui l'ayant envelopé dans un chauffoi
fort chaud, le porte auprès du feu, où on em
ploye toutes sortes de moyens pour le faire re
venir de sa foiblesse, soit en le rechauffant
soit en le lavant avec du vin tiéde, soit en lu
en soufflant au visage, & lui ouvrant la bou
che afin qu'il puisse avaler quelques gouttes d
liqueur spiritueuse.

Si je vous ai dit qu'il falloit tenir la bouch
de la mere ouverte pendant l'operation, ce n'es
pas que sur ce chapitre je sois dans l'erreur du
menu Peuple, qui croit que l'enfant respire dans
le ventre de sa mere ; & qui s'imagineroit que
trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus
souvent, ce seroit la faute du Chirurgien, qui
n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de
la mere. Je sai que cette circonstance est inu-

tile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter les assistans, & pour éviter tous les sots discours que feroient contre le Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoissance de l'Anatomie, ne savent pas qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Il ne faut pas faire l'ouverture à la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le Scalpel trop avant tout d'un coup, dans la pensée qu'elle auroit l'épaisseur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs, car on ne manqueroit pas de blesser l'enfant; puisqu'il est constant qu'elle est plus mince dans les derniers mois de la grossesse, que dans les premiers; & que semblable aux autres membranes, elle diminue d'épaisseur à mésure qu'elle s'étend. Ce qui peut avoir trompé ces Anciens, c'est que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta est attaché, c'est-à-dire dans son fond, ils ont confondu cette épaisseur de l'arriére-faix, avec celle de la propre substance de la matrice.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion; mais pour peu qu'il ait d'adresse, il ne blessera pas l'enfant; car dans la matrice il y a des envelopes qui contiennent de l'eau dans laquelle nage l'enfant; ce qui facilite l'operation, & empêche qu'on ne le blesse, à moins que d'y aller inconsidèrement, & à l'étourdi.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant le cordon; si on y sent un battement, c'est signe qu'il est en vie, & alors il faut le batiser; & si on n'en sent point, il y a sujet de croire qu'il est mort. Sur quoi on fait une

une queſtion, ſavoir ſi on doit le batiſer o
non, parce qui y a des Caſuiſtes qui veulen
qu'on ait des ſignes certains de la vie pour ad
miniſtrer le Batême, diſant que ce ſeroit pro
faner ce Sacrement que de le donner à un ca
davre. Pour moi je les batiſe tous, & cela pou
deux raiſons; l'une eſt qu'il peut arriver qu'un
enfant ſoit en vie, & qu'il lui reſte encore quel
que ſoûpir à rendre, quoiqu'on ne ſente poin
de pulſation manifeſte à ſon cordon umbilical
auquel cas ce ſeroit tomber dans un inconve
nient fâcheux, que de réfuſer le Batême à un
enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas aſſez d
force pour donner des ſignes certains de ſa vie
L'autre raiſon eſt que dans ces ſortes d'opera
tions, la chambre eſt toûjours pleine de paren
tes ou de voiſines, qui ont la plûpart une ima
gination timide, & occupées des préjugez le
plus déraiſonnables. J'en ai vû qui prenant un
enfant qu'on venoit de tirer du ventre de ſa
mère, où il avoit ceſſé de vivre depuis plusieurs
jours, le rechauffoient auprès du feu, & qui au
moindre mouvement qu'elles lui voyoient fai
re, comme d'ouvrir tant ſoit peu une paupiere
de remuer la lèvre, &c. s'écrioient & aſſuroien
qu'il étoit vivant, ſans conſidérer que ces pe
tits mouvemens étoient des effets de ceux qu'el
les faiſoient faire à la tête de l'enfant, en s'ef
forçant de le ranimer. Si dans une pareille oc
caſion un Chirurgien réfuſoit d'ondoyer l'en
fant, il s'attireroit la haine publique, & toute
ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Il y a un expédient qui remédie à tout, c'eſt
qu'en donnant le batême à l'enfant, il le fau
faire ſous condition, en diſant ces paroles avec
intention de faire ce que l'Egliſe Chrétienne or
donne en pareille rencontre, *Si tu es vivant, je*
te

te batise au Nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. De cette maniére si l'enfant est vivant, il est bien batisé; s'il est mort, le batême est nul; & les plus scrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puisque l'Eglise même ne batise les enfans ondoyez dans une nécessité pressante, que sous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été lorsqu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je prescris au Chirurgien comment il doit se comporter pour batiser un enfant, je suppose qu'il n'y ait point de Prêtres pour le faire, & qu'on ait été tellement pressé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant; mais lorsque la maladie donne quelque loisir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre, surtout de la Paroisse, & de le prier d'attendre auprès de l'agonisante le moment de pouvoir batiser son enfant, le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'operation.

C'est au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non, parce que selon la coûtume observée en beaucoup de Pays, si l'enfant survit sa mere, le pere est héritier de tous les effets mobiliers; au contraire s'il est mort avant la mere, ce sont les parens de la mere qui en héritent; desorte que s'il intervient un Procès entre le pere & les parens, comme il est souvent arrivé, c'est au Chirurgien a en décider; il est le maître de faire gagner ou perdre le Procès à l'un ou à l'autre, & les Juges ne prononcent que sur son raport; c'est ce qui le doit engager de le faire avec sûreté du côté de la conscience.

L'operation faite avec toutes les précautions

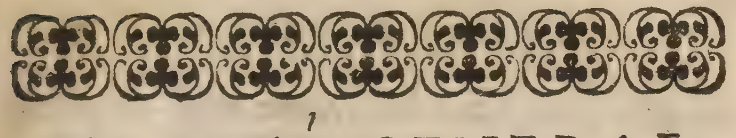
 que

que je viens de marquer, si l'enfant est vivan
la parenté en aura soin ; mais s'il est mort,
faut le remettre dans le ventre de la mere, pu
le recoudre de la même maniére qu'on fait l
cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Nous avons montré dans ce troisiéme Livr
comment il faut tirer un enfant du ventre
sa mere, tant dans les accouchemens naturel
que dans les plus laborieux ; mais il ne suff
pas de l'avoir délivrée d'un si pénible fardeau
il faut encore la sécourir dans toutes les incom
moditez qui peuvent lui survenir pendant s
couches, c'est ce dont nous allons parler dan
le quatriéme Livre.

Fin du troisiéme Livre.





TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE QUATRIE'ME.

Comment il faut conduire une femme après l'accouchement.

L'Accouchement est une operation également douloureuse pour la mere & pour l'enfant. Une mere ne met point un enfant au monde qu'après avoir essuyé de grandes douleurs ; & un enfant ne sort point de sa prison qu'après avoir fait de grands efforts, & beaucoup souffert au passage, & avoir évité des dangers capables de leur faire perdre la vie ; & souvent quoique l'accouchement ait paru heureux, on voit une femme mourir pendant ses couches, & un enfant périr peu de jours après sa naissance ; ce qui fait voir qu'ils ont encore bésoin l'un & l'autre du Chirurgien pour les préserver & garantir de mille accidens qui peuvent leur survenir, qui sont en si grande quantité, & si considérables que j'ai crû en devoir faire deux Livres : dans l'un je parlerai de ceux qui regardent la femme, & dans l'autre de ceux qui concernent l'enfant.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tôt qu'elle est accouchée & délivrée.

C'Est une précaution à laquelle il ne faut pas manquer, qui est d'avoir fait préparer un chauffois d'un linge doux & maniable, ployé en cinq ou six doubles, pour le mettre au devant de l'entrée de la matrice aussi-tôt que la femme est accouchée & délivrée : ce linge empêche que l'air ne puisse entrer dans le col de la matrice, ce qui pourroit causer de fâcheux accidens, principalement dans un tems où il vient d'être extrêmement dilaté par la sortie d'un enfant ; il sert encore à recevoir les immondices qui sortent après l'accouchement, il ne faut pas que ce linge soit absolument froid, ce qui feroit resserrer trop tôt les vaisseaux ; il ne doit point aussi être trop chaud, parce qu'il pourroit procurer une perte de sang.

Mauriceau prétend qu'une femme doit accoucher dans le lit où elle demeurera pendant ses couches, parce qu'on n'est pas obligé de l'y transporter après son accouchement ; mais son opinion n'est point suivie ; on ne voit point des femmes qui veulent accoucher dans leur lit, il n'y a que celles qui y ont été surprises, & dont les douleurs ont été si promptes, qu'elles n'ont pas donné le tems de préparer un lit de travail. En effet dans un petit lit elles sont sécourues par les assistans plus commodement ; & après être accouchées & remises dans leur lit, elles y sont beaucoup plus proprement que si elles y étoient accouchées. Il faut donc les laisser sur ce lit de travail pendant trois ou quatre heures,

pour

pour donner le tems à la matrice de se dégorger de ses impuretez, & la porter dans son lit, qu'on aura garni de quelques draps en plusieurs doubles, pour empêcher les matelas d'être gâtez par les vuidanges.

On a de coutume de donner à l'Accouchée une potion composée de syrop de Capillaires, d'huile d'Amandes douces tirée sans feu, & d'un jus d'Orange bigarade, dans le dessein que cette potion peut adoucir l'enrouëment de la gorge, causé par les cris qu'elle a fait pendant le travail, empêcher que les tranchées ne soient si violentes, & faciliter la sortie des vuidanges : On n'empêche pas que celles qui sont dans l'usage d'en prendre, & qui ont de la foi à ce remède, ne continuent ; mais pour peu qu'elle y eût du dégoût, il ne faut point la forcer, il faut plûtôt lui donner un bon bouïllon fait avec une moitié d'éclanche de mouton, un morceau de tranche de bœuf, & une perdrix. Il y en a qui y ajoutent quelques poireaux, prétendant qu'ils sont bons contre les tranchées.

Dans l'ancienne Pratique on ne vouloit pas que les femmes dormissent incontinent après leur accouchement. On me faisoit demeurer auprès du lit de la Reine pendant trois heures après qu'elle étoit accouchée, pour l'entretenir & l'empêcher de dormir ; mais aujourd'hui on condamne cet usage ; on leur permet de s'endormir aussi-tôt qu'elles ont pris un bouïllon, parce qu'on prétend que le repos & le sommeil réparent toutes les fatigues qu'elles ont eues en accouchant.

CHAPITRE II.

Des remèdes qui conviennent aux parties basses, au ventre, & aux mammelles.

IL arrive souvent que la nouvelle Accouchée sent de la douleur aux parties basses, principalement quand c'est son premier accouchement, & que l'enfant étoit fort gros, ce qui pourroit causer de l'inflammation à ces parties; pour l'éviter, on se sert d'un cataplasme Anodin, fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, & deux œufs, dont on met le blanc & le jaune qu'on fait cuire dans un petit vaisseau, comme des œufs brouïllez, qu'on étend ensuite sur un linge, ou sur de l'étoupe, & qu'on met médiocrement chaud sur la partie, après avoir ôté le linge qu'on y avoit mis, & l'avoir nettoyé des grumeaux de sang qui pourroient y être restez. Il y en a qui au lieu d'huile d'amandes douces, se servent d'huile de noix, & qui font cuire les œufs en forme d'omelette. On renouvelle ce remède deux ou trois fois, savoir de quatre en quatre heures. Ce remède appaise la douleur qui pourroit être causée par la trop grande distantion de ces parties. Beaucoup de Dames sont dans l'usage de s'en servir; & M. Clement le pratiquoit à Madame la Dauphine dans toutes ses couches : ce remède n'est pas pourtant une circonstance essentielle, puisque la plus grande partie des femmes ne s'en servent point.

Pendant les cinq ou six premiers jours de la couche, on étuvera deux ou trois fois par jour ces parties, tant pour les nettoyer des immondices qui proviennent des vuidanges, que pour tem-

temperer & en appaiſer la douleur. Le commun du Peuple ne ſe ſert que d'eau tiéde ; mais la plûpart des femmes uſent d'une décoction d'orge & de cerfeuil, à laquelle on peut ajouter la graine de lin, l'aigremoine, les guimauves, & les violiers, quand on les croit néceſſaires.

Pendant les dix-huit ou vingt premiers jours de la couche, il ne faut point ſe ſervir d'aucuns remèdes aſtringens, qui pourroient arrêter le cours des vuidanges, au contraire il faudroit les procurer ſi elles ſe ſupprimoient ; mais après que les purgations auront flué aſſez abondamment, on pourra ſe ſervir de remèdes capables de fortifier ces parties qui en ont béſoin, à cauſe de la grande extenſion qu'elles ont ſouffertes dans l'accouchement, & qu'elles ſont relâchées par les humiditez dont elles ont été abreuvées. Les eaux de Forges ou de myrthes ſont excellentes pour cet effet. Mauriceau conſeille de mettre infuſer dans du gros vin, ou dans l'eau de Forges l'écorce de grenades, les glands de chêne, la noix de cyprès, la terre ſigillée, & l'alum de roches, & de cette infuſion en baſſiner ces parties qui en ſeront fortifiées & reſſerrées ; mais non pas auſſi exactement qu'elles étoient avant que d'avoir eu des enfans, contre l'opinion des Gardes qui promettent aux maris de rendre leurs femmes comme elles étoient le jour de leurs nôces.

Quelques Accoucheurs veulent qu'on mette ſur le ventre de la nouvelle Accouchée, la peau d'un mouton noir nouvellement écorché, prétendant que la chaleur de cette peau rétablit & conforte les parties qui ont ſouffert. M. Clement en mit une à Madame la Dauphine à ſon premier accouchement ; mais on ne s'en ſervit point aux deux autres, par les incommoditez

que cela cause, qui sont plus grandes que le bien qu'on en reçoit. En effet les précautions qu'il faut prendre sont très-embarassantes ; car il faut avoir un Boucher & un mouton tout prêt, pour l'écorcher dans une chambre voisine, afin d'avoir la peau toute chaude. Le Boucher qui écorcha celui qui servit à Madame la Dauphine, en ayant pris & ployé la peau dans son tablier, l'apportant auprès du lit, le mouton écorché & tout sanglant le suivit, & entra jusques auprès du lit, ce qui fit peur à toutes les Dames présentes à ce spectacle.

Le bandage dont on se sert doit être lâche les premiers jours, c'est-à-dire simplement contentif, afin de ne point trop presser ces parties qui sont douloureuses, parce qu'elles ont souffert tant dans la grossesse que dans l'accouchement : on le peut serrer peu à peu, à mésure que les vuidanges s'évacuent. Il ne faut pas croire avec toutes les Gardes d'Accouchées que le bandage serré fasse remonter la matrice, ni qu'il fasse exprimer & couler les vuidanges, ni se persuader avec toutes les femmes accouchées qu'il empêche que la peau du ventre ne soit ridée & pendante ; ce sont des erreurs dont il faut se défaire, & croire qu'il fait plus de mal que de bien ; & qu'il est même dangereux de le charger de grosses compresses, qui sont plus capables de meurtrir les parties, que de les soulager. Il faut donc se contenter de mettre sur le ventre une compresse quarrée de linge doux & molet, & d'un bandage circulaire fait d'une serviette ployée en trois ou quatre doubles.

Le plus grand secret aux femmes qui ne veulent point nourrir leurs enfans, c'est de tenir leur sein bien couvert : on fait ordinairement un petit matelas de laine entre deux linges qu'on

met

met deſſus pour le tenir chaudement ; & quand on voudra changer le linge qui ſera mouillé à cauſe de la ſéroſité qui s'écoule par les bouts, il faudra le tirer par embas, & y en couler un autre de la même maniére, parce qu'en le mettant par en haut, il ſeroit frapé de l'air qui pourroit l'incommoder ; & ſi on étoit obligé de le découvrir, il faudroit fermer tous les rideaux, & avoir un rechaux de feu ſur le lit, afin qu'il ne ſentit pas le froid ; mais ſi la mere vouloit être nourrice, il ne faudroit point tant de précautions, il n'y auroit qu'à laiſſer le lait ſe porter aux mammelles à l'ordinaire.

CHAPITRE III.

Du régime de vivre de la femme accouchée.

PResque toutes les Gardes d'Accouchées ſont dans l'erreur, quand elles croyent qu'il faut plus donner à manger à la femme en couche, que dans un autre tems, diſant qu'il faut réparer le ſang qu'elle a perdu pendant l'accouchement, & celui qu'elle perd tous les jours par les vuidanges ; il faut conſidérer la nouvelle Accouchée, comme une femme qui eſt dans un état de fiévre, & dans une diſpoſition à l'avoir à tous momens ; & de fait elle ne manque pas de venir le deux ou troiſiéme jour ; c'eſt pourquoi il ne faut point par le trop de nourriture, ni la faire avancer, ni l'augmenter, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi les premiers jours elles prenoient beaucoup d'alimens.

La nourriture de la nouvelle Accouchée les trois ou quatre premiers jours, ne doit être que de bouillons, d'œufs frais & de gelée ; & ſa boiſſon de ptiſane d'orge, de chien-dent, & de

re-

regliſſe, qu'on ne lui donnera pas froide; mais le cinquiéme jour après que la furie du lait ſera paſſée, on commencera à lui donner de la nourriture plus ſolide, comme du potage, & du poulet, & elle boira un peu de vin bien trempé, & enfin on lui augmentera ſa nourriture à meſure que ſa ſanté & ſon appetit le demanderont, obſervant pour une règle générale qu'elle doit moins manger durant ſes couches, qu'elle ne feroit dans un autre tems. Il faut néanmoins excepter de cette règle les femmes robuſtes, & de grand travail, à qui il ne faut pas rétrancher les vivres auſſi exactement qu'à celles qui sont d'une complexion délicate, & qui ne font aucun exercice; car il faut accorder quelque choſe au temperâment, & à la coûtume.

Le repos tant du corps que de l'eſprit, eſt extrêmement néceſſaire à l'Accouchée; elle n'en peut pas obſerver un trop grand; il ne faut point qu'elle ſe tourne, ni ſe tourmente dans ſon lit; elle doit être couchée ſur le dos, la tête un peu élevée, afin que la matrice puiſſe mieux ſe raffermir dans ſa ſituation naturelle; il ne faut point qu'elle ſente le froid, & qu'au contraire elle ſoit couverte juſqu'à lui procurer la ſueur; il faut qu'elle ait ſa couverture juſques ſous le menton, & les bras toûjours dans le lit; il ne faut point qu'elle s'embaraſſe du ſoin de ſon ménage, ni qu'elle ſoit curieuſe des nouvelles du tems; il ne faut point qu'elle parle trop, & pour cet effet il ne faut pas qu'elle voye beaucoup de monde. Chez les Dames du premier rang, perſonne n'entre dans leurs chambres pendant les neuf premiers jours, pas même le jour, car toutes les fenêtres en sont fermées, & il n'y a qu'une bougie allumée jour & nuit. On ne lui rapportera aucune mauvaiſe

nou-

nouvelle, & on ne lui dira rien qui la puisse chagriner; & enfin elle ne mettra le pied à terre qu'après les neuf jours passez.

La coûtume parmi les Bourgeois est de faire un grand repas le jour qu'ils font batiser leurs enfans, pour régaler le compere, la commere, & la parenté. Il est bon de se réjouïr à la naissance d'un enfant, mais on voudroit qu'on épargna à la mere le soin de l'ordonner; que ce repas ce fît dans un lieu éloigné de la chambre de l'Accouchée, afin qu'elle n'en entendit point le bruit, & qu'on ne la pressa point de manger de ce que l'on y sert, parce que ce sont des mets qui ne lui conviennent point.

On ne peut pas prescrire la quantité de lavemens qu'il faut donner pendant une couche; il y a des femmes qui en prennent tous les jours, & qui ont la folie de croire qu'elles seroient échauffées ou incommodées si elles n'avoient toûjours un lavement dans le corps : d'autres n'en prennent que de deux jours l'un : d'autres que quand elles en sentent un extrême bésoin; & enfin il y en a qui n'en prennent point du-tout, & qui ne s'en trouve pas plus mal; il ne faut pas néanmoins aller d'une extrémité à l'autre, il est bon d'en prendre quelques-uns qui servent de bains aux boyaux, & qui aident l'écoulement des vuidanges; c'est pourquoi il faut qu'ils soient doux & lénitif pour ne point irriter les intestins, & ne point causer des épreintes en les rendant, qui seroient pour lors préjudiciables.

C'est l'ordinaire de purger les femmes à la fin de leurs couches; mais les Accoucheurs ne sont pas d'accord sur le tems : Mauriceau & quelques autres veulent que ce soit vers le quinziéme, ou tout au plus le vingtiéme jour après leur

leur accouchement ; & la plus grande parti
des autres ordonnent qu'on attendent que le
six sémaines soient passées, afin qu'elles soient
quittes absolument de leurs vuidanges, préten
dant que la plus grande partie des femmes ont
des écoulemens, ou du moins des suintemens
jusqu'à ce tems-là. En effet anciennement
n'étoit pas permis aux femmes d'aller au Tem
ple avant que d'être entiérement purifiées ; &
nous voyons que la sainte Vierge n'y alla qu'a
près les quarante jours expirez.

Sur la purgation, comme sur beaucoup d'au
tres articles, on ne peut rien statuer de positif
les unes ont bésoin d'être purgées, & d'autres
s'en peuvent passer. Celles qui sont infirmes,
pleines d'humeurs, dont les vuidanges n'ont
pas coulé suffisamment, doivent être purgées
mais celles qui sont d'un bon temperâment
qui ont bon appetit, & dont les vuidanges ont
eu leur cours ordinaire, celles-là peuvent évi
ter la purgation, qui pourroit déranger ou chan
ger quelque chose de la bonne disposition où
elles sont. On ne peut encore imposer le tems
où elle se doit faire, cela dépend de l'état où
la femme se trouve. J'avoue que si au bout de
vingt jours elle se trouvoit tellement nette
qu'il n'y eût pas d'apparence que les vuidanges
dûssent revenir, parce qu'elles auroient coulé
en abondance, & qu'elle eût quelque indispo
sition qui demanda la purgation, on peut la
faire sans préjudicier à la santé ; mais quand il
n'y a point de néceffité pressante, on doit la
differer, dautant que s'il y a quelques femmes
qui n'ont plus rien au bout de trois sémaines,
il y en a une infinité d'autres qui ne sont puri
fiées qu'à la fin des six sémaines.

Ce terme de six sémaines n'est pas seulement
mar

marqué pour la purgation, il eſt encore défendu aux nouvelles accouchées d'aller en caroſſe, ou dans d'autres voitures avant ce terme, parce que les cahots & les ſoubre-ſauts peuvent cauſer des deſcentes, & des chûtes de matrice : il eſt vrai qu'il y en a qui y ont été, & qui n'en ont pas été incommodées; mais elles ſe ſont expoſées au péril; & il n'eſt pas prudent d'en courir le riſque. Jamais femme ne s'eſt trouvée mal de s'être conſervée, & nous en voyons beaucoup qui ſe ſont répenties de ne l'avoir pas fait.

CHAPITRE IV.

De la perte de ſang qui vient après l'accouchement.

UN des plus grands malheurs des femmes, c'eſt d'être ſujettes aux pertes de ſang; il leur en arrive pendant le cours de leur vie, qui ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon les cauſes d'où elles proviennent : & elles y ſont encore expoſées durant leur groſſeſſe, dans leur accouchement, & après leur accouchement; toutes leſquelles pertes les mettent en dangers de perdre la vie. Nous avons traité de celles qui ſurviennent pendant la groſſeſſe, dans le Chapitre treiziéme du ſecond Livre. Nous avons parlé de celles qui accompagnent l'accouchement, dans le Chapitre vingt-ſixiéme du troiſiéme Livre, nous allons préſentement examiner celles qui ſuccèdent à l'accouchement.

Les femmes ſanguines & replettes qui ont accouché d'un gros enfant, ſont plus ſujettes à ces ſortes de pertes, parce qu'un gros enfant oblige la matrice à une plus grande diſtantion;

&

& que ces enfans ayant de plus gros arriére-fai
les vaisseaux qui lui apportent le sang étant p
conséquent plus gros, lorsqu'il vient à se s
parer de la matrice, ils versent du sang en plu
grande quantité. Ces femmes doivent se fai
saigner trois ou quatre fois pendant leur gro
sesse, & même il ne faut pas manquer de l
saigner encore peu de tems avant l'accouch
ment pour en diminuer la quantité, & évit
qu'il ne se porte à la matrice en trop grand
abondance.

La perte de sang peut provenir de quatre cau
ses, 1°. de ce que l'on aura arraché l'arriére-fai
avec trop de précipitation, l'ayant tiré avec vio
lence, pour n'avoir pas voulu attendre qu'il s
sépara naturellement de la matrice : 2°. de c
qu'il y aura quelque espèce de faux germe qu
ne sera pas sorti après l'enfant : 3°. de ce qu'
sera resté encore quelque morceau de l'arriére
faix, dont les vaisseaux versent du sang conti
nuellement : 4°. de ce qu'il y aura du sang qu
étant coagulé dans le fond de la matrice, y for
me un gros caillot qui la tenant étendue, en
tretient la perte. Enfin de quelque cause qu
provienne la perte, elle est toujours dangereu
se, & elle conduit souvent la femme au tom
beau, & en peu de tems, si l'Accoucheur ne l
sécoure pas promptement.

Pour y parvenir il faut qu'il en reconnoiss
la cause, si c'est un faux germe, ou un morceau
de l'arriére-faix encore attaché, ou un gros cail
lot de sang, il faut qu'il y porte la main, &
qu'il aille chercher le corps étrange, pour l
faire sortir au plûtôt ; après quoi la matrice re
prenant son volume ordinaire en se resserrant
la perte cessera, ou du moins diminuera. Mai
si le sang continue à couler, qu'il n'y ait plu
rien

rien dans la matrice, il faut faire une petite saignée si les forces le permettent encore, observant de mettre le doigt de tems en tems sur l'ouverture de la véne, pour tirer en plusieurs fois ce que l'on veut avoir de sang, & par ce moyen faire diversion, & empêcher qu'il ne se porte à la matrice. La malade sera couchée sur le dos, elle ne se tournera ni d'un côté, ni de l'autre, & elle aura sa tête aussi basse que le corps ; on ouvrira les fenêtres de sa chambre, afin de la rafraîchir ; elle ne sera point trop couverte, & on ne lui chauffera point les linges qu'on lui changera, de crainte que la chaleur n'excite le sang à sortir.

Mauriceau, contre l'opinion de tout le monde, veut que l'on donne des lavemens dans une perte de sang arrivée après un accouchement. Il en cite un exemple qu'il dit lui avoir réüssi, qu'il fit donner un lavement assez fort à une femme dans une perte, & qu'après l'avoir rendu avec beaucoup d'excremens durs & recuits, la perte cessa ; prétendant que les excremens retenus dans les boyaux, peuvent causer & entretenir une perte. On ne disconvient pas que la femme ne soit guérie, comme il le dit, mais que ce soit par le lavement, & que cet exemple doive être suivi, il ne pourra jamais le persuader.

Quand la perte continue, on se sert de toutes sortes de moyens pour rafraîchir & temperer l'ardeur du sang : on ôte la femme de son lit, on la porte dans le lieu le plus frais de la maison, on lui met sur les reins des serviettes trempées dans l'oxicrat, on en trempe même un drap, dont on lui envelope tout le corps, & on lui en fait boire quelques verres de tems en tems, on fait des injections dans la matrice avec l'eau de plantain ; on peut encore lui faire pren-

prendre le jus de pourpier, ou seul, ou mêlé dans ses bouillons, dont on lui en donnera de quart-d'heure en quart-d'heure ; ils seront peu nourrissans, afin qu'ils passent plus promptement dans la masse du sang, pour réparer celui qui se perd; on lui donnera souvent à boire du vin rouge, & de l'eau ferrée égales parties, savoir dans tous les intervales qu'elle prendra du bouillon; on ne lui donnera point d'alimens solides, la gelée, les œufs frais, & les bouillons seront les seuls qu'on lui donnera, qu'on entremêlera de quelques cuillerées de potion cordiale, où entreront les poudres de perles & de corail.

Voilà les sécours les plus essentiels qu'on peut apporter dans une perte de sang, lesquels souvent ne réüssissent pas; car elle est quelquefois si violente, qu'elle ne donne pas le tems de les mettre en usage, & que la malade meurt entre les bras de ceux qui s'efforcent de la sécourir. Il arrive souvent que ces pertes ne sont pas mortelles, & nous voyons beaucoup de femmes qui en ont guéri, c'est pourquoi il n'en faut pas desesperer; mais celles qui sont assez heureuses pour en revenir, ne doivent pas conter d'être si-tôt rétablies dans leur premiére santé, il leur en reste plusieurs incommoditez, comme des douleurs de tête, des foiblesses, des frissons, & des mouvemens de fiévre, dont elles ne guérissent qu'avec le tems, & après une bonne conduite.

CHAPITRE V.

Des tranchées des femmes accouchées.

ON donne le nom de tranchées aux douleurs qui arrivent aux femmes peu de tems après être

être accouchées : ces ſortes de douleurs ſont différentes de celles qui peuvent ſurvenir dans toute la region du ventre : car elles ne ſe font ſentir que dans la region de la matrice, & elles prennent par épreintes, comme celles de l'accouchement, laiſſant des intervales de repos de l'une à l'autre. Elles commencent quelques heures après que la femme eſt accouchée, & ne finiſſent que le deux ou troiſiéme jour : preſque toutes les femmes en ſont tourmentées dans toutes leurs couches, excepté dans leur premier accouchement.

Il eſt vrai qu'il y a quelques femmes qui dès leur premier enfant en ont été tourmentées ; mais comme cela arrive rarement, on n'en doit point faire une règle générale ; c'eſt pourquoi ſans nous arrêter à diſputer là-deſſus, nous dirons que toutes les femmes ſont ſujettes aux tranchées, hors dans leur premiére couche, & nous tâcherons d'en connoître la cauſe.

Nous ne conviendrons pas des quatre cauſes que Mauriceau nous en rapporte. La premiére, il la cherche dans des vents contenus dans les inteſtins ; alors c'eſt une colique, & non pas des tranchées. La ſeconde, à des caillots de ſang qui ſe forment dans la matrice ; c'eſt pour lors une perte de ſang, dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent. La troiſiéme, à la ſuppreſſion des vuidanges, ce qui ne peut point être, parce qu'elle n'arrive que quelques jours après l'accouchement, & les tranchées commencent immédiatement auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti : Et enfin la quatriéme, à l'extenſion violente des ligamens de la matrice ; les douleurs cauſées par les ligamens, ſe font ſentir dans la région des reins, & celles des tranchées dans la matrice même : il faut donc la chercher

ailleurs, & tâcher d'en trouver une caufe q foit plus vrai-femblable.

Il y a bien plus d'apparence de croire que l orifices des vaiffeaux par où fortent les vuida ges dans une premiére groffeffe, étant ouver cette premiére fois, ils les laiffent échaper fa douleurs; mais que s'étans bouchez, & com me cicatrifez après la couche; & dans une fe conde étans obligez de fe rouvrir, les vuida ges les forcent de leur donner paffage, ce q caufe à méfure qu'elles fortent, ces douleu qu'on appelle des tranchées, qui ne durent qu les premiers jours, parce que les vuidanges s'étant une fois ouvert le chemin, elles forter enfuite fans douleurs.

La plus grande partie des femmes, principa lement celles qui ont eu plufieurs enfans, fouf frent patiemment ces fortes de douleurs, parc qu'elles favent qu'elles ne font que paffagères & qu'y ayant déja paffé, elles font fûres pa leur propre expérience qu'elles ne font poi dangereufes, & qu'elles n'intereffent point l vie. Il y en a beaucoup qui croyent fe précau tionner contre ces tranchées, en prenant auffi tôt qu'elles font accouchées une potion fait d'égales parties d'huile d'amandes douces, & de fyrop de capillaires : & d'autres qui ont beau coup de foi à un bouillon fait d'une vieille per drix, & de poireaux, qu'elles font faire pou le prendre après être accouchées.

Mais il y en a beaucoup d'autres qui impa tientes de fouffrir, demandent du fécours; & quoique l'on fache qu'il ne fera pas auffi promp qu'elles le fouhaitent, il ne faut pas leur réfu fer. On leur mettra des ferviettes chaudes fu le ventre, qu'on renouvellera fouvent. On leu fera une embrocation fur le ventre avec de

l'huile

l'huile d'amandes douces bien chaude, ou avec de l'huile de noix; on pourra auſſi leur mettre ſur le ventre une grande omelette faite avec des œufs & de l'huile de noix ; on les empêchera de boire trop frais; & on leur fera donner pluſieurs lavemens doux & anodins, faits avec les herbes émollientes, auſquels on ajoutera l'huile & le beurre frais. Pendant qu'on fera ces petits remèdes, qui ne laiſſent pas que de convenir à la maladie, les deux ou trois jours ſe paſſeront, & les tranchées finiront.

CHAPITRE VI.

Des contuſions & déchiremens à la matrice.

C'Eſt une loi indiſpenſable aux femmes de ne pouvoir point accoucher ſans douleurs, les unes en reſſentent plus, les autres moins, ſelon la diſpoſition naturelle des parties qui doivent donner paſſage à l'enfant; mais en général le premier accouchement eſt le plus douloureux de tous, parce que ces parties ayant une fois ſouffert la diſtantion néceſſaire pour livrer ce paſſage, elles n'ont pas la même peine à s'étendre dans les autres accouchemens : il n'eſt pas ſeulement le plus douloureux, il eſt encore ſouvent ſuivi d'accidens fâcheux ; car quand l'enfant eſt fort & vigoureux, & qu'il fait de violens efforts pour ſortir promptement, il cauſe des contuſions, & des déchiremens à ces parties, auſquels il faut remédier.

Deux choſes contribuent encore à meurtrir ces parties, l'une eſt quand la tête de l'enfant eſt trop groſſe, & qu'elle les preſſe contre les os qui l'environnent; l'autre quand ces mêmes os qui ferment le baſſin par où doit paſſer l'en-

 fant,

tant, ſont trop ſerrez naturellement, ce qui rend ce paſſage plus étroit qu'il ne devroit être, de maniére que l'enfant pour ſortir fait des contuſions & des écorchures, qui ſeroient ſuivies de l'inflammation, & ſouvent d'abſcès, ſi l'on n'y apportoit du remède.

Les cataplaſmes anodins y ſont excellens les premiers jours, faits avec du lait, la mie de pain, les jaunes d'œufs, & l'huile d'amandes douces. En renouvellant chaque cataplaſme, on lavera la partie pour la nettoyer des immondices de la couche, avec une décoction faite d'orges, de mauves, guimauves, violiers & graines de lin. Les huiles d'hypéricon & d'œufs tirées ſans feu, y ſont fort bonnes : & s'il y a des écorchures, on les baſſinera avec la décoction d'orges & d'aigremoine, dans laquelle on aura mis du miel de Narbonne, pour les déterger & mondifier ; & enfin ſi malgré ces remèdes ces contuſions viennent à ſupuration, & qu'elles forment quelques abſcès aux grandes lèvres, on y procedera comme à ceux des autres parties, en les ouvrant quand ils ſeront venus à maturité.

Ce qui a fait donner le nom de fourchette à la partie inférieure de l'orifice externe de la matrice, c'eſt qu'elle reſſemble aux Fourchettes dont les Soldats anciennement ſe ſervoient pour appuyer leurs mouſquets, afin de tirer plus juſte, & qu'elle en a le même uſage en appuyant la verge de l'homme quand il veut tirer ſon coup. Il y a ſi peu d'eſpace entre cette partie & l'anus, que quelquefois par un violent accouchement elle ſe déchire, & pour lors des deux ouvertures il n'y en a plus qu'une : c'eſt une incommodité affreuſe tant pour le mari que pour la femme, de laquelle on ne peut guérir que par

la

la future. J'ai montré la maniére de la faire dans le Cours d'Operations que j'ai donné au Public, & j'en ai encore parlé dans le Chapitre XXVII. du troisiéme Livre de ce Traité.

La vessie qui a son ouverture à l'entrée du col de la matrice, par droit de voisinage souffre aussi dans un violent accouchement, principalement quand la tête de l'enfant, par son extrême grosseur, demeure trop long-tems dans le passage; car pour lors elle presse tellement le col de la vessie contre l'os pubis, qu'elle le meurtrit; & qu'après l'accouchement, il y survient une inflammation qui cause la difficulté d'uriner: on y remédie par la sonde, avec laquelle pendant quelques jours on tire l'urine de la vessie, jusqu'à ce qu'on ait appaisé l'inflammation par des remèdes convenables.

CHAPITRE VII.

De la descente de la matrice, de la rélaxation de l'anus, & des hémorroïdes.

IL faut différencier la descente d'avec la chûte de la matrice. La premiére est lorsque le fond descendant de sa place, tombe jusqu'à l'entrée du vagin; & la seconde, c'est lorsque ce même fond tombant plus bas, sort entiérement dehors; desorte que la descente n'est proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chûte en est une précipitation.

On fait deux sortes de descentes de matrice, l'une quand le fond de la matrice ne descend que jusques sur les caroncules; & alors on sent une pésanteur dans le vagin: & l'autre quand descendant plus bas, l'orifice interne paroît à l'extérieur de la partie honteuse.

Les chûtes ou précipitations de la matrice sont aussi de deux sortes ; l'une quand la matrice tombe dehors sans que son fond soit renversé : on voit alors son orifice interne à l'extrémité d'une grosse masse ronde & charnue qui est le corps de la matrice ; l'autre est quand cette partie n'est pas seulement tombée dehors, mais que le fond est entiérement renversé ; en sorte qu'elle semble n'être qu'un gros morceau de chair sans glante qui pend entre les cuisses de la femme.

C'est toûjours une rélaxation des ligamens larges de la matrice, qui lui permet de descendre, ou de tomber , & jamais une rupture de ces ligamens , comme quelques-uns se sont imaginez. Il y a plusieurs accidens qui causent ces relâchemens , dont les principaux sont des suites d'accouchemens laborieux.

Ces indispositions ont souvent d'autres causes que des suites de couches , puisqu'on voit des filles qui sont incommodées , non seulement des descentes, mais encore des chûtes de matrice. Mauriceau cite plusieurs filles à qui il a remis la matrice dans sa place , après en être sortie pendant plusieurs années.

Il y a encore une autre cause dont aucun Auteur n'a parlé jusqu'à présent , parce que l'on ignoroit le véritable usage des ligamens ronds de la matrice, & qu'on leur en donnoit un tout opposé à celui qu'ils ont. Tous les Anciens vouloient qu'ils empêchassent le fond de la matrice de monter trop haut, & au contraire nous sommes sûrs que ce sont eux qui le tirent em-bas. Dans mon Anatomie j'ai fait voir que ces ligamens étoient creux , & par conséquent capables de distantion ; & qu'en s'étendant ils s'accourcissoient , & obligeoient le fond de la ma-

matrice de s'approcher de la verge pour en recevoir la ſémence dans le moment de l'éjaculation. Le fond de la matrice eſt tellement attaché à ſon col, qu'il ne peut pas s'en éloigner. Il n'avoit donc pas béſoin de ligamens pour l'en empêcher? mais il falloit que dans le tems de l'action il s'approchât pour recevoir la ſémence; c'eſt ce qu'ils font, & c'eſt-là leur véritable uſage. Or étant certain que ce ſont eux qui amènent le fond de la matrice en embas, aux filles & aux femmes qui ont trop d'ardeur, ils le peuvent faire ſi ſouvent, & avec tant de précipitation, qu'il leur en arrive des deſcentes de matrice.

Dans ces maux les femmes reſſentent de la douleur à la région des reins & des lombes. Elles ſe plaignent d'une grande péſanteur au bas du ventre, ſouvent accompagnée de la difficulté d'uriner; & elles ont béſoin d'être promptement ſécourues, ſi elles veulent guérir; car plus ces infirmitez vieilliſſent, plus il eſt difficile d'en obtenir la cure, qui ne conſiſte qu'en deux points: le premier, de remettre la matrice dans ſa place naturelle; & le ſecond de l'y contenir, & de l'y affermir.

Les ſimples deſcentes de matrice ne demandent pas une grande operation, il faut avant toutes choſes en examiner la cauſe. Si l'uterus eſt ſeulement gonflé par la ſuppreſſion des ordinaires, ce qui le rend péſant, il en faut procurer l'évacuation; & ſi c'eſt par la foibleſſe de ſes ligamens qu'il deſcend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens aſtringens & corroboratifs, bouillis dans du gros vin, dont on en trempera des compreſſes qu'on appliquera ſur les reins & ſur le ventre, après avoir fait remonter la matrice à ſa place; ce qui s'ac-

complit quelquefois en faiſant ſimplement cou-
cher la femme ſur le dos, ou en appuyant la paume de la main ſur ſon bas ventre, en pouſſant la matrice en enhaut, ou bien en introduiſant dans le vagin une bougie faite en forme de canule marquée △, on la remet ainſi en un inſtant dans ſon lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie, mais ils ſe trompent; car la ſimpatie qu'il y a entre les parties de l'homme & celles de la femme, fait qu'elles ne ſe quittent pas volontiers; la verge à la vérité pouſſe le fond de la matrice où il doit être; mais auſſi-tôt qu'elle ſe retire, il la ſuit, & il rétombe même un peu plus-bas qu'il ne faiſoit avant cette action.

Dans les chûtes de matrice où le fond n'eſt pas renverſé, le plus difficile n'eſt pas de la remettre en ſa place; mais c'eſt de l'y retenir étant remiſe : le moyen le plus ſûr pour empêcher qu'elle ne retombe, c'eſt de ſe ſervir d'un peſſaire, qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en ſoutenant le fond de ce viſcère, il le tienne dans ſa ſituation naturelle. J'en ai fait graver de pluſieurs figures dans la Planche du Chapitre XXVII. du troiſiéme Livre de ce Traité, afin que l'on puiſſe choiſir celui qui conviendra à la nature de la deſcente.

La matiére dont on fait les peſſaires, eſt communement de liege pour être plus légers : on les trempe dans la cire fondue pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne bleſſent point. On en peut faire d'argent, ils en ſeroient plus propres. On leur donne deux différentes figures, les uns ſont ovalaires, tel qu'eſt celui que vous voyez marqué *G.* qui eſt fait comme un œuf. Sa groſſeur & ſa longueur ſont propor-
tionnez

tionnez au col de la matrice dans lequel il doit entrer, & demeurer après y avoir été introduit. Il a un cordon *H.* qui a deux uſages, l'un pour le retirer quand on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui eſt autour du corps pour l'empêcher de tomber à terre, en cas qu'il vînt à ſortir en marchant, à quoi ils ſont ſujets, particuliérement dans le tems des menſtrues. Il y a des peſſaires formez autrement, les uns ſont circulaires, tel qu'eſt celui qui eſt repréſenté *I.* & les autres ovalaires, comme celui qui eſt marqué par *K.* ayant la figure d'un petit bourlet. Ils ſont dans leur milieu percez d'un trou aſſez grand, qui donne paſſage aux ordinaires; & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité, l'appuyent & le retiennent. Ils ſont un peu larges, afin qu'entrant avec un peu de force, ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui ſert à le retirer quand on veut; à l'autre il n'y en a point, parce que quelques-uns le trouvant inutile, prétendent que le doigt ſuffit pour le faire ſortir.

Ces peſſaires étant une fois placez, ne ſe doivent point retirer pour les néceſſitez naturelles, parce qu'étant trouez, les excretions de la matrice peuvent ſortir librement. Et s'ils ſont bien-faits, ils n'incommodent point, & n'empêcheront point la femme qui les porte de voir ſon mari, & même de devenir groſſe, comme il eſt arrivé à pluſieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la ſémence éjaculée. Au moyen de ces peſſaires percez, on peut faire avec cette ſéringue à femme *M.* dont le tuyau *N.* eſt courbé pour faciliter à la malade de ſe ſéringuer elle-même des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice; de maniére que pour toutes ces raiſons, ces derniers ſont préferables à l'ovalaire.

Dans les chûtes de matrice où le fond est absolument renversé, comme on feroit une bourse en la retournant, il faut promptement le repousser en dedans ; & comme cet accident arrive très-souvent par la faute des Sage-femmes, qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriére-faix, attirent en dehors le fond de la matrice qui y est encore adhérent. Aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a suivi l'arriére-faix, il faut qu'elles l'en séparent, & remettent ce fond en le repoussant dans sa place ; ce qui se fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extrêmement dilaté pour laisser sortir l'enfant : mais si la Sage-femme diffère, cet orifice se resserre peu à peu ; & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer ce fond dans son lieu ; & souvent une femme meurt avant que d'être sécourue, comme je l'ai vû arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit appellé assez tôt pour remédier à un renversement total de la matrice qu'il connoîtra en voyant entre les cuisses une espèce de scrotum sanguinolent ; il la fera coucher à la renverse, les fesses plus élevées que la tête, puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiéde tout ce qui est sorti, il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est destiné. Si ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces, ce qui en aidera la reduction, en rendant les fibres de cet organe plus souples, & plus extensibles ; mais si malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remise, soit à cause qu'elle sera trop tumefiée, soit à cause qu'on aura trop attendu, elle est en danger de se gangrener en peu de tems. Il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper, & qui nous assurent qu'ils en

ont

ont vû qui en ont guéri. Pour moi je croirai l'extirpation de la matrice mortelle, jusqu'à ce que j'en sois desabusé par quelque expérience.

Sur les indispositions qui arrivent tant aux orifices qu'au col de la matrice, il ne faut pas que le Chirurgien s'en rapporte aux femmes qui souvent n'en font pas des recits fidèles, il faut qu'il les connoisse par lui-même, & qu'il tâche de les voir par le moyen de ce petit dilatatoire *O.* qui étant introduit dans le vagin, en écartera les lèvres, & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce fourreau; on peut encore se servir de cet autre dilatatoire à deux branches marqué *P.* ou bien du troisiéme *Q.* qu'on appelle *speculum matricis*, miroir de la matrice; il a trois branches, lesquelles jointes ensemble, sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la vis marquée *R.* elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles, permettent qu'on voye distinctement l'orifice interne, ce qui assure de la nature des maux qu'il peut y avoir, & qui facilite les moyens d'y porter les remèdes nécessaires.

Dans les grandes douleurs du travail, souvent les excremens contenus dans les boyaux sont poussez dehors, quelque soin que la femme prenne pour les retenir; c'est pourquoi on doit toujours donner un lavement au commencement du travail, pour éviter cette incommodité. Il arrive encore que dans ces mêmes douleurs, l'intestin se dispose à sortir; quand le Chirurgien s'en apperçoit, il faut qu'il recommande à la mere de moderer ses cris & ses efforts, & qu'il tienne pendant la douleur un linge ployé en plusieurs doubles sur l'anus, pour l'empêcher de sortir; mais si malgré ses précau-

tions

tions le boyau est poussé dehors, il ne faut point qu'il entreprenne de le remettre en sa place qu'après l'accouchement, pour plusieurs raisons; mais aussi-tôt qu'il est fait, il faut qu'il lave le boyau avec du vin tiéde, & qu'il en fasse la reduction, observant à celles à qui cet accident est arrivé, de ne leur point donner pendant leurs couches aucuns lavemens forts & piquans, dans la crainte que les épreintes qu'ils causeroient en les rendant, ne le fassent retomber.

Les femmes qui sont sujettes aux hémorroïdes, ne manquent pas d'en être fort incommodées durant le cours de leurs grossesses, & encore davantage les premiers jours de leurs couches, par les efforts du travail qui les font grossir, ce qui les rend encore plus douloureuses que dans un autre tems. Cette maladie à la femme en couche, ne demande point d'autres remèdes que ceux qu'on a coutume de faire pour en appaiser la douleur; il n'y a qu'une observation à faire, qui est que si on est obligé d'y appliquer les sangsues pour les dégorger, il ne faut s'en servir que le huit ou dixiéme jour de la couche, dans la crainte que l'évacuation qui se feroit par les hémorroïdes, ne détourna celle des vuidanges.

CHAPITRE VIII.

Des vuidanges qui coulent pendant les couches.

ON a donné le nom de vuidanges aux impuretez qui sortent de la matrice après l'accouchement. C'est une nécessité à toutes les femmes de vuider toutes les immondices dont la matrice a été abreuvée pendant la grossesse; quand une femme ne vuide point, ou très-peu, il

il eſt impoſſible qu'elle puiſſe ſe bien porter, parce que les humeurs retenues cauſent des incommoditez qui ont ſouvent des ſuites très-fâcheuſes.

Les Auteurs qui nous ont dit que les vuidanges durent plus long-tems dans un accouchement d'une fille, que dans celui d'un garçon, ſe ſont trompez, puiſque l'on ne voit point de différence de l'un à l'autre de ces accouchemens. Il eſt vrai qu'il y a des femmes à qui elles durent plus de tems qu'à d'autres, mais cela dépend de la diſpoſition de la mere, de l'état où elle ſe trouve dans ſa couche, ou de ſa plénitude, ou de ſa foibleſſe; c'eſt pourquoi on ne peut pas preſcrire le tems de leur durée, on peut ſeulement dire qu'il y a des femmes à qui elles ne durent que quinze ou vingt jours, & d'autres qui les ont des cinq & ſix ſémaines; & enfin qu'on ne peut pas dire qu'une femme ſoit abſolument purifiée, que les quarante jours ne ſoient paſſez.

Pour raiſonner juſte ſur la nature des vuidanges, & pour y apporter du remède lorſqu'elles ſe dérangent, il faut examiner deux choſes, leur quantité, & leur qualité.

Sur la quantité des vuidanges on ne peut rien ſtatuer de ſûr, non plus que ſur leur durée, les unes en ont plus, les autres en ont moins, cela dépend de leur temperâment, & de leur bonne ou mauvaiſe ſanté; & la même femme en aura plus dans une couche que dans une autre. Ce que l'on peut dire de certain, c'eſt qu'elles coulent en plus grande abondance les premiers jours, & que par la ſuite elles vont toûjours en diminuant, juſqu'à ce qu'elles ſoient entiérement ceſſées. Mauriceau veut qu'elles ſoient plus abondantes quand l'enfant eſt gros; la rai-

ſon eſt que l'arriére-faix ayant auſſi plus de groſ-ſeur, & les vaiſſeaux qui le joignent à la matrice étant auſſi plus gros, lorſqu'il vient à s'en ſéparer, ils verſent plus de ſang. On convient de ce fait, qui eſt que la perte de ſang en eſt plus grande; mais ce ſang perdu par cette ſéparation, n'eſt pas regardé comme vuidanges; qui ne ſont proprement priſes que pour ce qui s'écoule pendant les couches. On obſerve que les femmes qui ont eu des pertes de ſang pendant leurs groſſeſſes, ou leurs accouchemens, ont leurs vuidanges en moindre quantité : donc contre le ſentiment de Mauriceau, celles qui ont verſé beaucoup de ſang au tems de la ſéparation de l'arriére-faix, doivent auſſi les avoir en moindre quantité.

La qualité des vuidanges diverſifie ſuivant les tems de la couche : dans le moment de la couche, le reſte des eaux qui n'étoit pas ſorti par la rupture des membranes, ſuit l'enfant; & après par la ſéparation de l'arriére-faix, il ſort plus ou moins de ſang, ſelon la groſſeur des vaiſſeaux qui le joignoient à la matrice; enſuite la matrice reprenant ſon volume ordinaire, ces vaiſſeaux ne verſent pendant deux jours qu'une ſéroſité ſanglante, & qui peu à peu devient blanchâtre, il s'y mêle une humidité qui ſuinte & tranſude de la ſubſtance de la matrice, ce qui fait qu'elle diminuë en groſſeur à méſure qu'elle ſe débaraſſe des humiditez dont elle étoit abreuvée. Enfin ces vuidanges ſont preſque toutes blanches, & ſemblables à du lait trouble. L'opinion reçûe de tout le monde, eſt que ces derniéres vuidanges ſont véritablement du lait, qui à celles qui ne veulent point être nourrices, prend ſon cours par la matrice. Mauriceau prétend que ceux qui ſont dans cette opinion,

ſont

ſont dans l'erreur, parce qu'il n'y a point de chemin qui puiſſe conduire le lait des mammelles à la matrice. Si on prétendoit que tout le lait que la femme vuide pendant ſes couches, dût paſſer par les mammelles pour venir à la matrice, il auroit raiſon. On ſait bien qu'il n'y a point de vaiſſeau qui puiſſe l'y porter, & que ces anaſtomoſes de la veine mammaire avec l'épigaſtrique, ſont imaginaires; mais il faut qu'il convienne auſſi que le lait peut être porté à la matrice par la voye de la circulation.

C'eſt en vain que pluſieurs Anatomiſtes dont j'ai été du nombre, ſe ſont efforcez de chercher un chemin qui alla des mammelles à la matrice, il n'y en a point, & il ne doit point y en avoir, pour des raiſons que je rapporterai ailleurs. Voici comment cela ſe fait, peu de tems après l'accouchement la matiére chileuſe & laiteuſe mêlée avec le ſang, ſe porte par la circulation aux mammelles, lieu deſtiné pour la recevoir; elle les emplit juſqu'au troiſiéme jour; alors étant très-pleines, elle cauſe une fiévre qu'on appelle fiévre de lait; & la matiére laiteuſe ne pouvant plus y être reçûe étant trop pleines, elle regorge dans la maſſe du ſang, & circulant avec elle, & trouvant les glandes & les poroſitez de la matrice encore ouvertes, elle s'échape, & ſort par les vuidanges, & ne ſe ſépare plus par les glandes des mammelles. Cette évacuation dure autant que les poroſitez de la matrice lui permettent de s'échaper; & elle finit quand elles ſont entiérement fermées. Le lait contenu dans les mammelles s'y reſout par la chaleur, & ſe diſſipe peu à peu par la tranſpiration: une partie de la ſéroſité s'échape quelquefois par le mammelon, & le plus groſſier cauſe ſouvent des abſcès pour peu qu'on y ſente du froid.

Quand

Quand on est obligé d'ouvrir une femme morte étant grosse, on trouve tous les vaisseaux qui arrosent la matrice pleins d'un sang noir & grossier, qui ayant de la peine à remonter à la masse par sa pésanteur, y séjourne plus de tems qu'il ne devroit. Ce sang n'est pas celui que la femme perdoit tous les mois par les menstrues, comme quelques-uns se le sont imaginez, c'est celui qui revient de l'enfant, dont le plus subtil & le meilleur a été employé pour sa formation & sa nourriture, & qui emplissant ces vaisseaux, se dégorge avec abondance dans le moment que l'arriére-faix se détache de la matrice.

De toutes les saignées que l'on fait pendant la grossesse, le sang n'en est jamais beau, parce que l'enfant consommant le plus pur, il ne reste plus dans les vénes que la lie & la boue du sang; mais quand pendant les couches les vuidanges ont eu leurs cours ordinaire, ce même sang se trouve purifié de toutes sortes d'immondices, & rétabli dans son état naturel. Ce qui prouve ce que je dis, c'est que si on est obligé de saigner une femme deux mois après ses couches, le sang qu'on lui tire est vermeil, & de bonne consistance, & très-différend de celui qu'on lui a tiré pendant sa grossesse.

Les utilitez que les femmes tirent des vuidanges, sont considérables, puisqu'elles purifient leur sang, & qu'elles les mettent en état de jouïr d'une bonne santé : & l'on voit beaucoup de femmes qui se portoient beaucoup mieux quand elles faisoient un enfant tous les ans, qu'elles n'ont fait quand elles ont cessé d'en faire. C'est une espèce de coutume de purger les femmes six sémaines après leurs couches, mais elle ne doit pas être générale; celles dont les vuidanges n'ont pas suffisamment coulé, & qui

qui d'ailleurs ont quelques infirmitez, doivent être purgées ; mais celles qui les ont eues en quantité suffisante, & qui se portent bien, peuvent éviter la purgation.

Quand j'ai dit que les vuidanges doivent couler pendant quinze ou vingt jours, & quelquefois davantage, j'entens des femmes qui sont accouchées à terme, & non pas de celles qui ont avorté à deux, trois & quatre mois, celles-là n'en doivent avoir qu'à proportion de la grosseur de leur enfant, parce qu'ayant moins séjourné dans la matrice, il a moins alteré la masse du sang, en ayant moins pris pour sa nourriture.

On finit cet article par un conseil qu'on donne aux femmes, de ne point s'abandonner si-tôt aux caresses de leurs maris, parce que cette action mettant en mouvement la matrice, qui n'est pas encore affermie, peut causer des pésanteurs & des descentes de matrice ; & de plus, c'est que si elle devenoit grosse, n'étant pas parfaitement purifiée, l'enfant qu'elle feroit auroit le sort de ceux qui sont formez dans le tems des ordinaires, qui est d'être infirme & galeux, c'est pourquoi toutes les femmes, tant pour leur propre interêt, que pour celui des enfans qui pourroient venir, doivent s'éloigner de leurs maris jusqu'à ce qu'elles soient entiérement quittes de leurs vuidanges.

CHAPITRE IX.

De la suppression des vuidanges.

AUtant de bien que l'évacuation des vuidanges fait aux femmes nouvellement accouchées, autant de mal leur arrive-t-il quand elles sont supprimées. Tout le monde convient,

& on le voit en effet, que la suppression des vuidanges est l'accident le plus dangereux qui puisse arriver à la femme après son accouchement, principalement si dans les premiers jours qui est le tems où elles doivent couler abondamment, elles s'arrêtent entiérement.

Il est certain que la suppression des ordinaires aux femmes, est une maladie très-fâcheuse mais celle des vuidanges est plus dangereuse : parce qu'elle est plus pressante, & que les accidens qu'elle cause sont plus violens, & qu'elle demande d'être plus promptement secouruë. L'inflammation & la tension du bas ventre survient, causées par ces humeurs retenues qui s'échaufent & se corrompent : la fiévre, le mal de tête, la douleur aux mammelles, la difficulté de respirer, les palpitations de cœur, les sincopes, les convulsions, & beaucoup d'autres accidens, sont des effets de la suppression des vuidanges, qui ne manqueroient pas de donner la mort, si une femme, dans un si misérable état, n'étoit promptement sécourue.

C'est ordinairement quelque forte passion qui cause cette suppression, un emportement, une peur, un saisissement, une tristesse causée par quelque nouvelle qu'elle aura apprise, peut supprimer les vuidanges; c'est pourquoi on ne doit jamais rien dire de fâcheux à la femme en couche. Si son enfant meurt quelques jours après sa naissance, s'il arrive quelque malheur dans la famille, on ne doit point lui apprendre qu'après ses couches. On prétend que les odeurs sont pernicieuses dans ce tems-là; c'est ce qui fait que chez les Princesses & les Dames de qualité, on ne permet point d'entrer dans la chambre de l'accouchée à celles qui sont parfumées. Chez Madame la Dauphine, l'Huissier avoit or-

ordre de ſentir toutes les Dames qui ſe préſenteroient pour entrer, & de renvoyer celles qui avoient des odeurs, ou des fleurs.

Il n'eſt pas facile de procurer l'évacuation des vuidanges auſſi-tôt que l'on voudroit, mais voici la conduite qu'on doit tenir : Il faut que la femme obſerve un grand repos, qu'elle parle le moins qu'elle pourra, qu'elle ſoit couchée ſur le dos, & couverte juſques ſous le menton, qu'elle ſe plaigne plûtôt du chaud que du froid, qu'on lui donne quelque potion faite avec le ſyrop de capillaires, l'huile d'amandes douces, & le jus d'oranges bigarades ; qu'elle ne vive que de gelée & de bouillons, que ſa ptiſane ſoit apéritive, faite avec des racines de chicorée, de chien-dent & d'aſperges, qu'elle ne la boive point froide, que de tems en tems on mette dans un verre de ſa ptiſane une once de ſyrop de capillaires, qu'on lui donne ſouvent des lavemens qui puiſſent attirer les humeurs par embas, dans leſquels entrera le miel mercurial, qu'on lui étuve les parties baſſes d'une décoction émolliente & apéritive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'aſperges, & la graine de lin, que de cette décoction on en faſſe des injections dans la matrice, que du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les pouvoir paſſer par le tamis, on en faſſe un cataplaſme, auquel on ajoûtera l'axonge de porc, qu'on le mette chaudement ſur le bas ventre, en le rechauffant de tems en tems dans la même décoction ; qu'on faſſe de fortes frictions le long & en dedans des cuiſſes & des jambes ; & enfin qu'on applique de groſſes ventouſes ſur le plat des cuiſſes, le plus haut que faire ſe pourra.

Tous ces remèdes ſont bons, mais la ſaignée

eſt

eſt le plus puiſſant de tous, parce qu'elle évacue en un inſtant une partie du ſang & des humeurs qui font tous ces deſordres : c'eſt donc par où il faut commencer, & la réïterer autant de fois que la maladie le demandera. L'uſage ordinaire eſt de ſaigner du pied dans ces ſortes d'occaſions. Si un Accoucheur avoit autrefois propoſé la ſaignée du bras, tout le monde ſe ſeroit revolté contre lui, dans l'opinion où on étoit, que c'étoit vouloir faire mourir une femme que de la ſaigner du bras dans ſes couches; mais Mauriceau plus hardi que les autres, la propoſe, & prétend qu'il faut débaraſſer les parties ſupérieures avant que d'aller aux inférieures. Il faut donc que la ſaignée du bras précède celle du pied, & il en rapporte pluſieurs raiſons auſquelles je vous renvois; mais comme l'intention & l'effet qu'on attend de la ſaignée, n'eſt que pour diminuer la plénitude, ſoit du bras, ou ſoit du pied, il la faut faire, & la réïterer autant de fois qu'il en ſera béſoin.

Comme il n'y a point de règle générale qu'elle n'ait ſon exception, on a vû des femmes qui n'ont eu pendant leurs couches que très-peu de vuidanges, & qui n'en ont pas été notablement incommodées. Quand il ſurvient un cours de ventre, ou des ſueurs en abondance pendant la couche, ces évacuations peuvent ſuppléer à celle des vuidanges; c'eſt ce qui fait que celles-là les ont en moindre quantité que les autres.

CHAPITRE X.

De l'inflammation de la matrice.

NOus avons dit dans le Chapitre précedent que l'inflammation de la matrice étoit un des

des accidens causé par la suppression des vuidanges, & il est vrai ; mais la matrice peut s'enflammer par plusieurs autres causes, qu'il faut examiner pour pouvoir y apporter le remède convenable. Une chûte, un coup qu'elle aura reçû, un mauvais travail, ou un morceau de l'arriére-faix resté dans la matrice, peut y causer une inflammation. Si la Garde par trop de compresses a trop pressé la matrice, ou qu'un enfant trop gros, en poussant pour sortir, l'ait meurtri, il s'en ensuit une inflammation, qui doit être regardée comme une maladie très-dangereuse. Ceux qui croyent à la simpatie, ne veulent pas qu'on jette l'arriére-faix derriére le feu ; il est aisé de les satisfaire, & on le doit, car s'il arrivoit inflammation à la matrice, quand même on en verroit la véritable cause, ils n'en accuseroient point d'autre.

L'inflammation de la matrice ne se fait que trop connoître par la fiévre, & par la douleur; la pésanteur & la tension qui se font sentir à cette région, & qui se communiquent aux parties voisines, comme à la vessie par la difficulté d'uriner qu'elle y cause, & au rectum, en empêchant la sortie des excremens ; elle est souvent accompagnée de hoquets, vomissemens, délires, & plusieurs autres accidens qui quelquefois conduisent à la mort.

C'est une règle générale de guérir toutes les maladies par leurs contraires. A celles où il y a de la chaleur il y faut des remèdes rafraîchissans : elle ne vivra que de bouillons peu nourrissans, faits avec veau & volailles, dans lesquels on mettra les herbes rafraîchissantes, savoir la laitue, le pourpier, la chicorée, la bouroche, & l'oseille : elle ne boira que de la ptisane faite avec les racines de chicorée, fraisiers, chien-

 dent,

dent, orge & reglisse : on mettra de tems en tems une once de syrop de nenuphar dans un verre de sa ptisane ; & on pourra lui faire prendre quelques verres d'émulsions faites avec les sémences froides, l'eau d'orge, & le syrop violat. Il faut lui tenir le ventre libre par des lavemens simplement anodins, & lui faire observer un grand repos.

La saignée est un puissant remède pour appaiser l'inflammation de la matrice, c'est pourquoi c'est par elle qu'il faut commencer, & la réïterer sans perdre beaucoup de tems. Mauriceau veut que l'on saigne du bras une ou deux fois, avant que d'en venir à celle du pied ; mais comme l'intention pour laquelle on saigne, n'est que pour ôter la plénitude du sang & des humeurs, l'une ou l'autre la vuident également. En France on saigne toûjours du bras, & rarement du pied ; & en Espagne toutes les saignées ordinaires se font du pied, & il faut être à l'extrémité quand on saigne du bras. Les uns & les autres ont leurs raisons pour la pratiquer ainsi, & ils s'en trouvent bien.

Le principal point pour parvenir à la cure de cette maladie, c'est de tenir un milieu entre les remèdes dont on se sert. Il ne faut point se servir de remèdes qui ont de l'astriction, parce qu'ils pourroient supprimer les vuidanges qui coulent toûjours un peu, & qui ne laissent pas que de dégager la partie. Les remèdes rafraîchissans y sont bons, mais il ne faut pas qu'ils le soient par excès, car ils pourroient trop répercuter, & ils empêcheroient la transpiration. Les remèdes qu'on donne ordinairement pour provoquer les vuidanges n'y conviennent point, car l'affluence des humeurs à la matrice, en augmenteroit encore l'inflammation.

On

On défend ſur-tout les purgatifs, non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans toutes celles où la matrice eſt attaquée, parce qu'on a remarqué qu'au lieu de vuider les humeurs qui cauſent l'inflammation, ils en déterminent d'autres à ſe jetter ſur la partie. Et s'il eſt vrai que la ſaignée ne puiſſe point faire de mal aux femmes qui approchent du tems de leurs menſtrues, & que les purgatifs leur ſont très-préjudiciables, à plus forte raiſon doit-on les éviter dans une maladie de la matrice; c'eſt pourquoi il faut avoir recours à la ſaignée qui peut ſoulager, & non pas à la purgation qui peut nuire.

CHAPITRE XI.

Le moyen de faire tarir le lait à celles qui ne veulent pas être nourrices.

SI les femmes rempliſſoient bien leur devoir, elles ſeroient toutes nourrices pour pluſieurs raiſons que je dirai à la fin du ſixiéme Livre de ce Traité; mais aujourd'hui non-ſeulement les Dames de qualité, mais encore les Bourgeoiſes, & les femmes des moindres Artiſans, ont perdu l'habitude de nourrir leurs enfans; c'eſt ce qui les oblige d'avoir recours aux remèdes pour faire évader leur lait, dont le meilleur eſt de n'en point faire; c'eſt de tenir chaudement le ſein, en le garniſſant de pluſieurs linges ou petits matelas, qui empêchent qu'il ne ſoit frapé ni de l'air, ni du froid.

Rien ne peut empêcher le lait de ſe porter aux mammelles après l'accouchement: c'eſt une loi naturelle dont aucune femme ne peut être diſpenſée. Dès le premier jour de la couche le ſein commence à faire de la douleur, &

à groſſir par le lait qui y vient ; & le troiſiém jour il s'y porte en telle abondance qu'il donn la fiévre ; & c'eſt un abus de croire qu'un ling trempé dans quelque liqueur appliqué ſur l ſein, ſoit capable de changer le cours ordinair de la nature ; néanmoins quoique le Chirurgien ſoit perſuadé du peu d'effet de ces remèdes, i ne peut pas ſe diſpenſer d'en faire pour contenter les femmes entêtées, qui s'imagineroient qu'on les néglige, & qui ſe plaindroient hautement du Chirurgien, ſi dans la ſuite il leur arrivoit quelque accident au ſein ; c'eſt pourquoi il pourra ſe ſervir du cerat & du populeum par égales parties mêlées enſemble, dont il couvrira un morceau de papier brouïllart, & qu'il appliquera ſur le ſein. La lie de gros vin en forme de cataplaſme y convient ; & le commun uſage des Sages-femmes, eſt de tremper un linge dans du verjus tiéde où l'on aura mis une pincée de ſel commun, & de l'appliquer ſur le ſein.

Quelque ſoin que l'on prenne pour empêcher que le lait ne ſe porte aux mammelles avec trop d'abondance, & quelque remède que l'on faſſe pour faire évader celui qui s'y eſt porté, on ne peut pas toujours y réüſſir ; ſouvent une partie du plus ſéreux s'échape par les poroſitez du mammelon, ou ſe diſſipe par la tranſpiration ; & le plus groſſier reſtant dans les glandes, rend le ſein dur & douloureux ; ce qui cauſeroit un abſcès ſi l'on ne faiſoit des remèdes capables de réſoudre & diſſiper ce lait endurci & arrêté dans les mammelles. On ſe ſervira d'abord de cataplaſmes anodins faits avec le lait, la mie de pain, les jaunes d'œufs & le ſafran, enſuite on y mettra les quatre farines à la place de la mie de pain, & on y ajoutera le miel. Il y en a qui font un petit cataplaſme avec le miel, les jau-

nes

nes d'œufs, & le gros vin. J'en ai vû de bons effets ; mais le meilleur de tous, c'est de faire cuire de la cigue dans l'urine, la mettre sur le sein, & le couvrir d'une compresse trempée dans cette urine. J'ai vû avec ce remède fondre des glandes endurcies, qu'on soupçonnoit être des cancers. Pendant l'usage de ces remèdes il faut tenir le ventre libre, procurer l'évacuation des vuidanges, observer un grand repos, & un régime de vivre très-exact, ne prenant ni bouïllons, ni potages, & ne mangeant qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas mourir de faim.

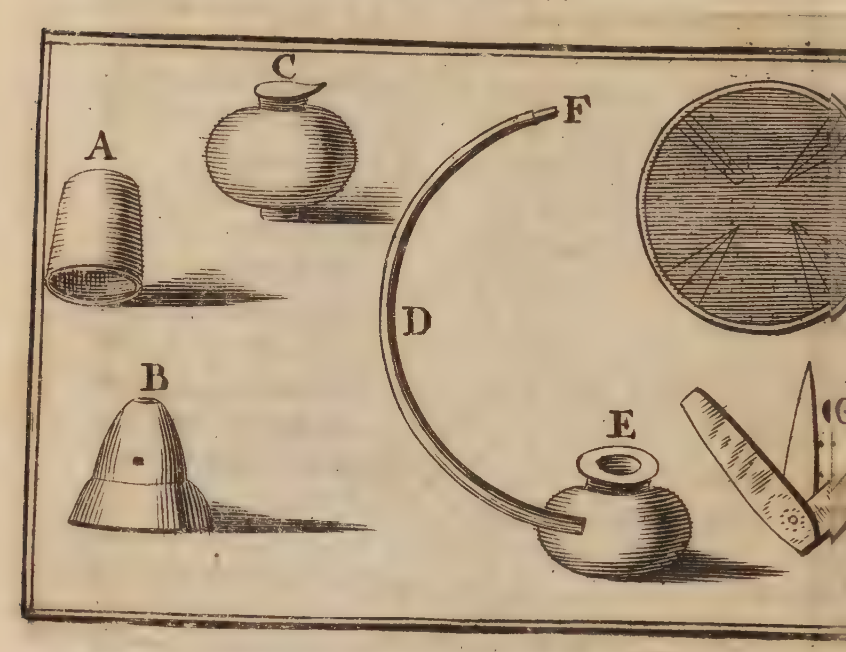
La plus grande partie des femmes ne sont pas plûtôt délivrées de cette incommodité, qu'elles ne font plus de réflexion sur le bonheur d'en être guéries ; elles se chagrinent au contraire de voir leur sein flasque & molasse, & elles demandent des remèdes pour l'affermir, & lui rendre sa premiére fermeté, ne prévoyant pas que les remèdes astringens, dont il faut se servir pour cet effet, y peuvent être très-préjudiciables en empêchant la transpiration; c'est pourquoi il ne faut pas trop condescendre à leur impatience & à leur volonté ; il ne faut leur permettre que des remèdes qui ne puissent pas préjudicier à leur santé, comme la friction d'huile de gland, à laquelle toutes les Gardes d'Accouchées ont beaucoup de foi ; on peut aussi leur ordonner de tremper des linges dans de l'eau de mirthe, & les mettre sur le sein, qui est un remède innocent, & qui répond à leur intention.

Parlant ici des maladies qui arrivent quelquefois aux mammelles, nous avons trouvé à propos de rapporter dans le Chapitre suivant, partie de ce que nous en avons déja dit dans notre Cours d'Operations de Chirurgie, afin de n'être

n'être pas obligé de recourir à deux différens
Livres en traitant d'un même sujet.

CHAPITRE XII.

Du mammelon écorché, & des apostêmes des mammelles.



LEs mammelles qui sont un des principaux ornemens de la femme, & qui sont si nécessaires pour la nourriture de l'enfant, ne sont pas plus exemptes de maladies, & ne sont pas moins soumises à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il est souvent obligé d'y faire des operations très-cruelles.

On distingue les maladies qui y arrivent, & les operations qu'elles demandent en deux, savoir en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon est cette éminence qui sort du mi-

milieu de la mammelle, où aboutissent tous les tuyaux lactez, qui versent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon est trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre, & ne fait que chifoner; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant, & il a de la peine à le succer; mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noisette, & un peu plus long, afin que l'enfant le tenant entre son palais & sa langue, en puisse recevoir le lait avec plus de facilité, pour le peu qu'il le succe. Les pertuits par où sort le lait ne peuvent être trop ouverts pour laisser sortir le lait, avant que l'enfant ait bésoin de teter; ni trop serrez, ou trop petits, ce qu'on appelle être de dur trait, pour ne pas fatiguer l'enfant par les efforts qu'il feroit pour en exprimer le lait; il faut que ces trous soient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant aussi-tôt qu'il a lancé le teton, on voye le lait rayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un arrosoir. Quand le lait sort de cette maniére, l'enfant ne fait qu'avaler sans avoir la peine de teter. Ces qualitez jointes à beaucoup d'autres, font une bonne nourrice.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices, le mammelon a de la peine à se former; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient, il le lâche aussi-tôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes appellent n'avoir pas encore la corde rompue, parce qu'il semble être retenu par une petite corde. Le moyen de le former, c'est de faire teter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né, embouchera mieux le mammelon; ou bien de la faire teter par la Garde, ou

ou par une de ces femmes qui ſont dans l'habitude de faire les bouts aux nouvelles accouchées. On mettra enſuite ce petit chaperon marqué *A.* fait de buis, & figuré comme un dez que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre; cave dans ſon milieu pour recevoir le mammelon, & percé dans ſon bout & à ſes côtez, pour laiſſer ſortir le lait qui ſe peut échaper. Ce chaperon qu'on ôte ſeulement dans le tems qu'on veut donner à teter, eſt propre pour former le mammelon. Cet autre marqué *B.* eſt encore plus commode, parce qu'il a un bord comme un chapeau qui empêche qu'il ne bleſſe la mammelle.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas du lait ſuffiſamment pour les nourrir, ſuccent le mammelon avec tant de violence, qu'il y vient des fentes & des crevaſſes à la baſe, où il ſemble ſe vouloir ſéparer de la mammelle. Ce malheur eſt arrivé à pluſieurs des Nourrices du feu Roi; à celles qui n'avoient pas aſſez de lait pour contenter ſa faim, il leur mordoit les bouts jusqu'au ſang; & comme elles ne pouvoient pas y réſiſter, on étoit obligé d'en changer ſouvent. Heureuſement il ſe trouva Madame Ancelin, native de Monteſſon, qui ayant du lait en abondance, s'eſt trouvée la ſeule qui ait pû ſatisfaire au grand appetit de ce Prince. Elle l'a nourri pendant ſeize mois, & juſqu'à ce qu'il ait été en état d'être ſevré : ainſi c'eſt elle qui a donné le fondement à cette forte ſanté qu'il a preſque toûjours eue pendant le cours de ſa vie.

Souvent après les couches le lait ſe porte avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit; ce qui peut venir de ce que la femme aura ſenti du froid, ou de ce qu'elle aura trop

tôt

tôt découvert ſon ſein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop preſſée ; c'eſt en quoi les femmes ne ſauroient trop ſe précautionner. Il faut qu'elles tiennent leur ſein bien couvert de linges matelaſſez, parce que la chaleur empêche le lait de ſe grumeler, & lui ouvre les routes qu'il doit prendre pour ſortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il y a obſtruction dans les glandes du ſein, quand elles auront été trop long-tems ſans donner à teter, ou quand le froid les aura ſaiſies, elles diſent pour lors qu'elles ont le poil ; & cette indiſpoſition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures, & plus. Lorſque le mal vient d'obſtruction, il faut faire un liniment ſur le ſein d'huile d'amandes douces, & ſe ſervir de petits cataplaſmes anodins & émolliens : ſi c'eſt de l'exceſſive quantité du lait, il y faut remédier par la ſaignée, & par la diéte ; ſi le froid en eſt la cauſe, il faut par la chaleur réparer le deſordre qu'il a fait.

C'eſt au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le ſein, où par ſon ſéjour il ne manqueroit pas de cauſer un abſcès. Il y a deux maniéres pour l'en faire ſortir, ou inſenſiblement, ou ſenſiblement.

Inſenſiblement, c'eſt-à-dire, par réſolution, en ſe ſervant de cataplaſmes doux, émolliens & réſolutifs : ſi ces premiers ne réüſſiſſent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines, & la terre cimolée cuite dans l'hydromel, y ajoutant l'huile roſat.

Senſiblement en faiſant ſortir le lait par le mammelon. On propoſe pour cela trois moyens ; l'un de ſe ſervir d'une petite ventouſe de terre

C. dont l'ouverture n'en sera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon. On la plonge dans de l'eau boüillante, d'où on la retire quand elle est échauffée pour l'appliquer sur le sein ; le mammelon étant dans son ouverture, elle s'y attache, & après qu'on la couverte d'un linge bien chaud, on la laisse emplir de lait, & on la lève ensuite pour la vuider, & la remette autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expédient est de se faire teter par une femme saine & nette, qui ayant rempli sa bouche de lait, le crache pour recommencer à le succer ainsi jusqu'à ce que le sein soit vuide. Le troisiéme moyen est de se teter soi-même avec cet Instrument *D.* appellé *tetine.* Si une femme trouve que la petite ventouse n'est pas commode, ou que la teteuse lui fait trop de douleur, elle se pourra teter avec cet Instrument de verre appliqué sur le mammelon, par son extrémité la plus large *E.* la femme ayant dans sa bouche le bout du col marqué *F.* de la même machine ; de cette maniére elle se fera moins de douleur, & elle continuera jusqu'à ce que le sein soit entiérement desempli.

Si malgré tous ces expédiens le lait séjournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d'abscéder, à quoi il est d'autant plus sujet, que peu de changement suffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette *G.* aussitôt qu'on y sent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cause du desordre dans une partie aussi délicate & aussi sensible.

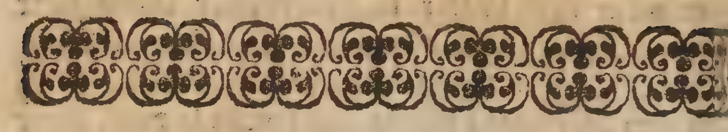
C'est une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du sein. On trouve des femmes assez obstinées pour ne le vouloir pas souffrir ; il les faut

faut pour lors laiſſer ſe gouverner ſelon leur caprice. Elles payent ſouvent bien cher leur entêtement, car outre qu'elles ſouffrent plus longtems en attendant que le pus ronge la peau pour ſe donner iſſue, c'eſt qu'au lieu d'un trou que feroit la lancette, il s'en fait quelquefois cinq ou ſix qui mettent un ſein dans un pitoyable délabrement ; & alors elles ont lieu de ſe répentir de leur obſtination.

Mais quand une femme eſt ſoumiſe à ſon Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette envelopée d'une petite bande de linge, qui ne laiſſe de découvert de la lame qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour faire l'inciſion, laquelle ne doit être que deux fois longue comme celle d'une ſaignée, pour évacuer ſeulement la matiére. On ne ſe ſert point de tentes à ces ſortes d'abſcès, il ſuffit de l'emplâtre *H.* coupé en croix de Malthe, qu'on relève autant de fois qu'il y a de nouvelle matiére à faire ſortir. Pour moi après que l'ouverture eſt faite, j'uſe toujours d'un pareil emplâtre, que je compoſe avec l'onguent divin étendu ſur un morceau de cuir, dont je couvre tout le ſein, & je m'en ſuis très-bien trouvé. La malade ſe peut panſer elle-même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'eſſuyer, & le rechauffant avant que de le remettre. Trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems, amoliſſoient les duretez, & conduiſoient à une parfaite guériſon.

Fin du quatriéme Livre.

TRAI-



TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS

LIVRE CINQUIE'ME.

Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nez

NOus avons jusqu'à présent employé tou nos soins pour conserver la mere ; dan le second Livre de ce Traité nous avon dit comment il falloit qu'elle se gouverna dan sa grossesse, pour la conduire heureusement jus qu'au moment que l'Auteur de la Nature lui impose pour son accouchement : dans le tro siéme nous avons montré comment il falloit l sécourir dans tous les différens accouchemens soit naturels, soit laborieux ; & dans le quatrié me nous l'avons instruite des moyens de se ga rantir des malheurs qui accompagnent ordina rement les couches ; ainsi nous n'avons rie oublié de ce qu'il y avoit à faire devant, du rant & après l'accouchement.

Il faut à présent sécourir l'enfant qui n'en pas moins bésoin que sa mere en avoit dans l tems de ses douleurs. Par les cris qu'il jett aussi-tôt qu'il est né, il demande du sécours ; i

y auroit de la cruauté à lui réfuser ; & il périroit bien-tôt après sa naissance, si on l'abandonnoit dans le triste état où il se trouve. Il faut donc le sécourir, & après avoir délivré sa mere, & la laissant goûter le repos dont elle a bésoin après avoir long-tems souffert, donner toute son attention à l'enfant : c'est ce que nous allons montrer dans ce cinquiéme Livre, qui dans les quatorze Chapitres qu'il contient, nous instruira des plus pressantes nécessitez dont il a bésoin d'être sécouru, pour pouvoir jouïr en bonne santé d'une vie qu'il vient de recevoir du Créateur.

CHAPITRE PREMIER.

Comment il faut lier & couper le cordon.

UN enfant n'est pas plûtôt né qu'il doit un tribut à la Chirurgie ; il faut qu'il souffre d'abord une de ses operations, sans quoi il seroit en danger de périr peu de jours après sa naissance. A peine voit-il le jour, qu'il implore le sécours du Chirurgien, afin qu'il lui lie & lui coupe le cordon umbilical. Le bésoin que nous avons d'une telle operation en venant au monde, prouve la néceffité de l'art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle, aussitôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligez de rendre incontinent après les derniers soûpirs.

Tous les Accoucheurs ne conviennent pas du tems qu'il faut faire cette ligature ; les uns veulent qu'on délivre la femme avant que de la faire, prétendant que si l'on diffère, la matrice commençant à se resserrer aussi-tôt que l'enfant est sorti, on a pour lors plus de peine

à avoir l'arriére-faix. Ceux qui font cette ligature avant que de délivrer la mere, allèguent pour leurs raisons, que par la séparation de l'arriére-faix d'avec la matrice, l'enfant pourroit perdre beaucoup de sang, si on n'en arrêtoit promptement le cours par cette ligature. Les raisons des uns & des autres sont bonnes, mais on ne peut pas prescrire positivement lequel des deux partis on doit prendre; car si après l'enfant sorti l'Accoucheur s'apperçoit que l'arriére-faix soit détaché, il faut qu'il l'ait au plutôt; mais s'il le sent encore attaché, il faut qu'il fasse la ligature du cordon sans differer.

La raison qui doit déterminer à ne point perdre de tems pour faire cette ligature, c'est que l'Anatomie nous apprend que le sang est porté de la mere à l'enfant par la véne umbilicale, & qu'il retourne de l'enfant à la mere par les artères du même nom; ce qui est manifeste par le battement qu'on sent à ces artères tout le long de ce cordon, & qui répond aux mouvemens du cœur de l'enfant : ainsi par le retardement de la ligature, l'enfant pourroit perdre tout son sang, parce que les artères le portant sans cesse vers le placenta, d'où il se peut échaper par les mêmes embouchures par où il repassoit à la mere, & n'en recevant plus de nouveau par la véne umbilicale pour remplacer celui qui se vuideroit, il ne faudroit pas que cette issue restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette operation qu'on nomme *Embriouskie* dérive d'Embryon, qui signifie *enfant*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître. Cette operation quoique des plus simples de la Chirurgie, demande néanmoins toute l'application de celui

qui

qui la fait, parce qu'elle eſt accompagnée de circonſtances eſſentielles qui ſont très-délicates, puiſqu'on a vû mourir pluſieurs enfans faute de l'avoir bien faite. Voici la maniére de s'en bien aquiter.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou ſix doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir enſemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faiſant la ligature. De ces fils ainſi apprêtez on lie le cordon à deux travers de doigts près le nombril de l'enfant; & on fait un double nœud d'abord, puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un ſemblable nœud, qu'on recommence une troiſiéme fois pour plus grande ſûreté, enſuite on coupe avec des ciſeaux ce cordon à un doigt en deça de ſa ligature; enſorte qu'il ne reſte de ce cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigts.

Cette ligature doit être médiocrement ſerrée; car ſi elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin; c'eſt pourquoi on prend ordinairement du gros fil. Il ne faut pas auſſi qu'elle ſoit trop lâche, de crainte que le ſang ne s'échape, ce qui cauſeroit la mort à l'enfant avant qu'on ſe fût apperçû de cet écoulement, parce qu'alors il ſe trouve emmaillotté: & cela n'eſt arrivé que trop ſouvent. On obſerve donc un milieu entre ces deux extrémitez, & on examine après la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne ſort point de ſang, ce qui prouve que l'operation eſt bien faite.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beurre frais pour en enveloper circulai-

rement ce reſte de cordon lié, puis le relevant en haut, on le couche ſur une petite compreſſe dont on aura garni le ventre de l'enfant, on en met une ſeconde ſur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigts, qui fait le tour du corps de l'enfant.

Quelquefois ce cordon venant à ſe deſſecher, fait que la ligature n'eſt pas aſſez ſerrée, & qu'il en ſort quelques gouttes de ſang par les différentes impulſions de celui de ces artères qui fait toujours des efforts pour reprendre ſon ancienne route; en ce cas il faut reſſerrer la ligature; c'eſt pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiére fois couper les fils proche des nœuds, au contraire il les laiſſera aſſez longs pour en faire encore quelques-uns quand la néceſſité le requerera.

Lorſque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reſte à la Nature qui aura ſoin de ſéparer ce cordon, ce qu'elle achève en ſept ou huit jours; & on doit toujours le laiſſer tomber de lui-même, & ne pas le tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop fort, & avant que ſes artères ſoient entiérement réünies & fermées, il n'y arrive une perte de ſang.

Il n'y a ſur cette operation que trop d'erreurs vulgaires, auſquelles le Chirurgien ne doit faire aucune attention. Quelques Sages-femmes prétendent qu'avant de faire la ligature de l'umbilic, il faut repouſſer dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon; cette pratique eſt pernicieuſe, & on ne doit point la ſuivre, vû que ce ſang refroidi par l'air, étant ordinairement grumelé, ſeroit capable de faire des obſtructions, & de ſe corrompre dans le corps de l'enfant. Il y en a d'autres

tres qui assurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il se rencontre de nœuds le long de ce cordon ; & elles ajoutent que de ces nœuds, ceux qui sont rouges marquent les garçons, & les blancs les filles ; mais comme ces nœuds ne sont faits que pour la dilatation des vaisseaux qui sont plus pleins de sang en un endroit qu'en un autre, c'est un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme doit avoir, puisqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme accouchée à quarante-cinq ans, qu'à celui du premier enfant d'une autre accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on fasse la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'est une fille, & très-éloignée quand c'est un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du rapport avec ce cordon, & qu'elles seront dans la suite proportionnées à la mésure qu'on lui donne alors ; mais on ne doit avoir aucun égard à ces sortes d'opinions qui n'ont aucun fondement.

CHAPITRE II.

Comment l'enfant doit être nettoyé & emmailloté.

QUand un enfant vient au monde, il sort d'un lieu qui n'est pas fort propre. Pendant les neuf mois qu'il a séjourné dans la matrice, il s'est amassé une crasse blanchâtre, dont tout son corps est presque couvert, & qui mêlangée avec du sang sorti pendant l'accouchement, fait une saloperie fort dégoûtante, ce qui ne rend pas un enfant agréable dans cet état.

Aussi-tôt que la ligature de l'umbilic a été faite, on enveloppe l'enfant dans une couche qu'on a chauffée pour cet effet, & la Sage-femme ou la Garde, si c'est un Chirurgien qui a fait l'accouchement, le prend & le porte auprès du feu pour l'y nettoyer de toutes les immondices qu'il a apporté en naissant, & pour l'emmailloter.

On prend environ une chopine de vin qu'on fait chauffer dans un poëlon, on y met un peu de beurre frais qu'on fait fondre avec le vin, & de ce vin tiéde avec un morceau de linge, ou une petite éponge fine, on lave tout le corps de l'enfant ; on commence par la tête, non seulement parce que c'est le lieu où il y a plus de crasse, où elle s'amasse à cause des cheveux, mais parce que c'est la partie la plus sensible au froid, & celle qu'il faut couvrir la premiére, & aussi-tôt qu'elle est décrassée, il faut la couvrir d'un béguin & d'un bonnet de laine, avant que de songer à nettoyer le reste du corps.

Cette crasse n'est proprement que la bourbe ou le limon des eaux dans lesquelles l'enfant nage pendant neuf mois, qui s'attachant à sa peau, s'y épaissit par la chaleur du corps de l'enfant : elle n'est point produite par les alimens que la mere a mangé, ni causée par les sémences tant de l'homme que de la femme, qui ne peuvent pas aller toucher le corps de l'enfant, puisqu'il est envelopé dans ses membranes.

Après avoir bien nettoyé l'enfant de toute cette crasse, dont il y en a toujours beaucoup dans les aînes & sous les aisselles, on examinera avant que de l'emmailloter toutes les parties de son corps, pour savoir si elles sont bien proportionnées, s'il n'a apporté avec lui quelque défaut naturel, & si les ouvertures tant de

l'anus

l'anus que des autres parties, sont comme elles doivent être. Il y a beaucoup de femmes qui veulent qu'on frotte le visage & la gorge de l'enfant avec de l'huile de noix tirée sans feu, elles assurent qu'il en a pendant toute sa vie le teint plus beau, & la peau plus fine. En effet j'ai vû des enfans à qui on avoit fait cette céremonie, qui avoient le teint fort beau; mais je n'assurerai pas que ce secret soit immanquable.

Je n'entrerai point dans le détail de tous les linges nécessaires pour emmailloter un enfant, ni de la maniére de s'en servir, il n'y a point de femme qui n'en soit instruite; je dirai seulement qu'on doit prendre garde de lui mettre les bras & les jambes en ligne directe; qu'on ne doit point trop serrer ses bandes à l'endroit de la poitrine, pour lui laisser la liberté de la respiration; que la bride de son béguin ne soit point serrée, & que sa têtiére soit droite pour ne lui pas faire pancher la tête plus d'un côté que de l'autre.

Il y a un céremonial que les Gardes n'oublient point, & qu'elles ne manquent pas de pratiquer aussi-tôt que l'enfant est emmailloté, c'est de mettre deux pois au bas des joues, vers les angles de la bouche, & de les y appuyer, pour y former deux petits trous, qu'elles disent y demeurer toute la vie, quand on le fait au moment de la naissance, lorsque les chairs sont encore tendres; ce qui est un trait de beauté, aux filles principalement. Mais ce qui est de plus avantageux pour les Gardes, c'est qu'elles ont la coutume de demander au Pere de l'enfant un écu d'or pour lui en froter les lèvres, afin qu'elles soient vermeilles pendant toute sa vie; & de fait elles en frottent les lèvres de l'enfant, & elles mettent ensuite l'écu d'or dans leur poche, qu'elles disent être un droit attaché à leur Charge.

Il faut aussi-tôt que l'enfant est accommodé le coucher, car il a bésoin de repos après avoir fait autant d'efforts pour sortir de sa prison, & après avoir essuyé toutes les fatigues que la Garde lui a causé en l'emmaillotant; il ne faut pas le coucher sur le dos, parce qu'il seroit contraint d'avaler la pituite qui se porte à sa bouche; mais sur le côté, afin qu'elle puisse sortir par un des côtez de sa bouche. Il y en a qui lui font prendre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, ou de syrop de capillaires, pour aider à la pituite de sortir; mais cela ne fait que dégoûter l'enfant, & le procurer à vomir : il faut mieux lui donner de tems en tems un peu de vin sucré, tant pour la pituite, que pour fortifier son estomac, & le disposer à bien digerer la nourriture qu'on lui donnera.

Il y en a qui veulent qu'on donne à teter à l'enfant dès le premier jour de sa naissance; & d'autres qui prétendent qu'on doit differer quelques jours; cela dépend de la disposition où l'enfant se trouve. S'il est gros & gras, qu'il soit tranquille, & qu'il ne demande rien, il faut differer; mais s'il est foible, & qu'il cherche de la nourriture, ce qu'on connoît par les mouvemens de ses lèvres & de sa langue, & aussi par ses cris, il faut lui donner le teton. Il y auroit pour lors de la cruauté à lui réfuser, ou à lui retarder ce dont il a tant de bésoin.

Il s'amasse dans les intestins de l'enfant pendant qu'il est dans le ventre de sa mere, une humeur qui est de la couleur de la poix, & semblable en consistance à de la casse mondée, qu'on appelle *meconium*, & qu'il vuide peu de tems après sa naissance. Mauriceau veut que cette humeur soit une superfluité du sang qui se décharge journellement par le canal hépatique

dans

dans les inteſtins, & qu'elle y ſéjourne juſqu'à ſa naiſſance. Cette opinion qui a ſes difficultez, a de la peine à être reçûe; d'autres en cherchent l'origine ailleurs, & diſent qu'elle eſt néceſſaire pour entretenir les boyaux ouverts pendant qu'ils ne font aucune fonction. Cette idée n'eſt pas mieux fondée que l'autre; il y a plus d'apparence que ce ſont les glandes du méſentère deſtinées pendant toute ſa vie à ſéparer les impuretez du ſang, & à le verſer dans les boyaux, qui commencent à en ſéparer le peu qu'elles en trouvent dans le ſang qu'il reçoit pour ſa nourriture, parce qu'il a été épuré chez la mere avant que de venir chez lui, & à verſer ce peu d'impuretez dans les inteſtins de l'enfant où elles ſéjournent, & s'épaiſſiſſent par la chaleur du lieu.

Je ne puis pas m'empêcher de condamner l'impatience de quelques-uns, qui ne voyant pas ce meconium ſortir auſſi-tôt qu'ils le ſouhaitent, courent aux remèdes pour en procurer l'évacuation. Les uns mettent de petits ſuppoſitoirs dans le fondement de l'enfant, & d'autres lui font prendre des purgatifs, comme de la caſſe mondée. Ont-ils peur que le meconium ſe conſomme dans les boyaux, & qu'il n'en veuille jamais ſortir? qu'ils attendent quelque tems, les excremens de la nourriture qu'il prendra le pouſſeront dehors malgré lui; & s'il n'a point porté de préjudice à l'enfant pendant pluſieurs mois qu'il a ſéjourné dans ſes boyaux, en y demeurant encore un jour ou deux, il ne lui fera pas plus de mal. Enfin je trouve un pauvre enfant bien malheureux qui tombe entre les mains de gens qui le ſoumettent aux remèdes de ſi bonne heure, & qui lui en font prendre avec ſi peu de néceſſité.

CHAPITRE III.

Comment il faut couper le filet de dessous la langue.

ON coupe le filet de dessous la langue aux enfans en deux différentes occasions ; l'une quand il y a un filet supernumeraire ; & l'autre quand celui qui y est naturellement, est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naissent souvent avec une petite membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au de-là des lèvres, ni exécuter ses mouvemens ordinaires. Les Sages-femmes se veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toujours exempt de fâcheuses suites, parce qu'elles ne peuvent pas rompre ainsi cette pellicule qui est assez forte, sans faire beaucoup de douleur, & sans attirer souvent sur la partie une fluxion, qui ôtant à l'enfant le moyen de teter, le priveroit bien-tôt de la vie ; c'est pourquoi elles ne doivent point entreprendre ni de la déchirer, ni de la couper, cette operation n'étant point de leur ressort, mais de celui du Chirurgien, à qui il est très-facile de s'en bien aquiter, en ne négligeant aucune des circonstances essentielles.

Si le filet supernumeraire est petit, il pourra ne pas nuire ; mais quand il est grand, & qu'il va jusqu'au bout de la langue, l'enfant ne sauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter ; & tous ses efforts lui seront inutiles pour serrer le mammelon, parce que ce frein qui est sous la lan-

langue le retient, & ne lui permet pas de presser le bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le lait. Cette enfant périroit donc faute de teter, si le Chirurgien ne venoit à son sécours.

Pour le sécourir il faut qu'il prenne de la main gauche une petite fourchette, & de la droite des ciseaux, puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on lui soulevera la langue, qu'on tient élevée avec la fourchette, dont les deux fourchons embrassent le filet, & avec les ciseaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement. On pourroit au défaut de la fourchette, se servir de deux doigts qui feroient le même effet. Les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment; car ils font que le filet se présente plus à découvert. Aussi-tôt que cette bride est coupée, on met dessus un peu de sel, & on y passe souvent le doigt, non pas comme quelques-uns le disent, afin d'empêcher qu'il ne se reprenne; car les mouvemens continuels de la langue s'opposent à cette réunion; mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusques dans son fond, le doigt déchira le reste, ce qui se fait fort aisément; & la nourrice donnant incontinent après à teter à son enfant, il s'appaisera aussi-tôt.

La facilité avec laquelle on le voit teter, fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie, par le bésoin que l'homme a quelquefois de cet Art dès sa naissance. Il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang; car si la partie saignoit beaucoup, ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à une des deux vénes qui sont sous la langue; mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remédiera en arrêtant le sang, soit par poudres astringentes, soit en tenant

nant le doigt ſur l'ouverture pendant quelqu
tems, ou bien en la couvrant d'une petite com
preſſe trempée dans l'eau ſtiptique; quand un
de ces vénes eſt ouverte, & qu'on s'en apper
çoit, on a peu de choſe à craindre, parce qu'il
eſt aiſé d'en arrêter le ſang; mais ſi on n'y re
médioit point, le mal pourroit devenir plus im
portant, comme nous l'avons vû arriver à Pa
ris il y a quelques années.

Un des plus fameux Chirurgiens de Paris
coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu
avec impatience, & reçû avec joye, comme un
riche héritier; mais cette conſolation ne dura
guères de tems, l'enfant n'ayant pas long-tems
joüi de la lumiére, parce que le Chirurgien ne
croyant pas avoir ouvert une des canules en
lui coupant le filet, s'en alla auſſi-tôt qu'il l'eût
vû teter avec facilité; & la nourrice ayant re
mis ſon enfant dans le berceau après qu'elle
l'eût ſuffiſamment allaité, il continua de mou
voir ſes lèvres comme s'il tetoit encore, à quoi
on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a beaucoup
d'enfans qui par habitude font ces mouvemens
en dormant, c'étoit néanmoins le ſang qui ſor
toit de la véne ouverte, qu'il avaloit à méſure
qu'il le ſentoit dans ſa bouche. La ſortie de ce
ſang étant encore excitée par le ſuccement qu'il
fit juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de ſang dans ſes
vaiſſeaux; on ne s'en apperçût que par la pâ
leur & la foibleſſe de l'enfant, qui mourut peu
d'heures après. On l'ouvrit, & on trouva qu'il
avoit avalé tout ſon ſang, & que ſon eſtomac
en étoit tout rempli. Je ne cite cette obſerva
tion que pour avertir les Chirurgiens de ne pas
tomber dans une pareille inadvertence.

Si le frein ordinaire de la langue ſe trouvoit
trop gros, il ne faudroit point héſiter de le cou

per. On voit ſouvent des enfans qui begayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de ſe remuer pour articuler, & prononcer diſtinctement; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciſeaux en différens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de ſe promener dans toute la bouche. On connoît que c'eſt ce filet qui la retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de ſa bouche; & on n'a pas lieu de rien appréhender en coupant cette bride, pourvû qu'on évite de piquer les canules.

CHAPITRE IV.

Des contuſions & meurtriſſures que l'enfant aura reçû en venant au monde.

IL n'eſt pas ſurprenant de trouver des meurtriſſures & des contuſions à un enfant qui vient de naître, quand il a été obligé de demeurer long-tems au paſſage, ou que l'accouchement a été laborieux, on devroit au contraire être étonné de ne lui en point trouver, quand par des efforts réïterez il a été contraint de forcer une barriére qui s'oppoſoit à ſa ſortie; la délicateſſe de l'enfant, dont les chairs ſont pour lors très-tendres, fait que ſon petit corps eſt plus facilement meurtri par l'étroiteſſe du paſſage qu'il doit franchir, ou parce qu'il aura fallu le retourner dans le corps de ſa mere.

De toutes les parties du corps de l'enfant, celle qui ſouffre le plus dans l'accouchement, c'eſt la tête, parce que c'eſt elle qui doit ouvrir le paſſage à tout le reſte du corps. Il faut donc qu'elle ſe préſente la premiére, & que

pouſ-

poussant contre l'orifice interne, elle le contraigne de s'ouvrir peu à peu, & de lui livrer passage; mais elle trouve quelquefois tant de résistance de la part de cet orifice, principalement aux femmes qui accouchent de leur premier enfant, étant déja avancées en âge, que ne pouvant l'obliger de se dilater assez tôt, elle s'allonge; & il se fait une tumeur au sommet de la tête qui entre dans cet orifice, qu'on appelle pour lors le couronnement, & y étant serrée y est meurtrie & très-contuse si elle y reste long-tems; de maniére que l'enfant à force de pousser des pieds contre le fond de la matrice pour faire avancer la tête dans le passage, & l'ayant enfin fait sortir, il vient au monde avec une tumeur sur le haut de la tête, qui est quelquefois de la grosseur d'un œuf.

Il y a apparence que cette tumeur est causée par le sang qui étant porté par les artères à cette partie, ne peut pas remonter par les vénes, parce qu'elle est trop comprimée, ce qui la tumefie, de maniére qu'on a de la peine à sentir les os du crane, & qu'on ne pourroit pas distinguer la partie qu'on touche, si les cheveux ne faisoient connoître que c'est la tête.

Pour résoudre ces tumeurs; aussi-tôt que l'enfant sera né on les étuvera avec du vin chaud, ou de l'eau de vie, y trempant ensuite une compresse en plusieurs doubles pour la mettre dessus. Toutes les Sages-femmes n'y mettent qu'une compresse trempée en l'huile rosat, & vin mêlez ensemble, qu'elles renouvellent souvent; mais si la tumeur est de telle nature que le sang qui la forme ne puisse pas se résoudre, & qu'on ne puisse pas empêcher qu'elle ne vienne à supuration; on traitera pour lors cet abscès comme on fait ceux des autres parties du corps, &

on

on fera l'ouverture avec sa lancette aussi-tôt qu'on y sentira de la fluctuation.

Si l'enfant est meurtri en quelque autre partie de son corps, qu'il ait une jambe ou un bras tumefié, en l'envelopant pareillement de compresses trempées dans du vin, dans lequel on aura fait bouillir les herbes aromatiques, comme les roses & les fleurs de camomille & de mélilot.

Quelquefois les garçons viennent au monde avec le scrotum plus gros & plus enflé qu'il ne doit, ce qui peut arriver ou parce qu'il y aura de l'eau contenue dans ses membranes, ou parce qu'il aura été contus & pressé dans le tems de l'accouchement; que ce soit par l'une ou par l'autre de ces deux causes, on l'envelopera de compresses trempées dans le vin aromatique, qu'on appliquera chaudement, après l'avoir bassiné de ce même vin.

On a vû des enfans naître avec le visage tout meurtri & livide, le nez écrasé, les lèvres bouffies, & ressembler à celui d'un mort; cela arrive à ceux qui ont eu long-tems la tête en embas, arrêtée & pressée dans le passage, parce que le sang qui y étoit porté par les artères, étoit obligé d'y rester ne pouvant pas remonter par les vénes qui étoient trop pressées. On leur bassinera le visage avec de l'eau de vie ou du vin chaud, prenant garde qu'il n'en entre dans les yeux, ce qui causeroit à l'enfant une cuisson insupportable.

Il est tel accouchement, que le Chirurgien voulant retourner l'enfant dans le ventre de sa mere, il lui aura disloqué ou rompu un bras ou une jambe; mais que ce soit par sa faute, ou soit qu'il n'ait pas pû faire autrement, quand ce malheur est arrivé, il faut qu'il y remédie

en remettant les parties dans leur place, & les y contenant avec bandages convenables, jusqu'à ce qu'elles y soient bien affermies.

CHAPITRE V.

Des sutures de la tête trop ouvertes.

L'Endroit le plus mol & le plus humide de la tête qui se desseche, & se referme le dernier, est appellé la fontaine de la tête; la suture sagittale qui vient du sommet de la tête aboutir aux enfans à la racine du nez, & la suture coronale qui va d'un des côtez de la tête à l'autre, séparent la fontaine de la tête en quatre parties, c'est-à-dire aux enfans seulement; car avec le tems cette partie s'ossifie comme les autres os du crane, & aux adultes on ne connoît plus la fontaine de la tête. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusqu'à trois ans, & même davantage, ce qui marque la foiblesse de leur chaleur naturelle; car elle doit être ordinairement fermée au bout de deux ans; ce qui se fait néanmoins un peu plûtôt ou un peu plus tard, selon que les enfans sont ou plus robustes, ou plus humides.

Il n'y a point de remèdes qui puissent faire avancer l'ossification de ces os, c'est un pur ouvrage de la Nature, c'est pourquoi il faut lui abandonner, & s'en rapporter à elle. Il faut se contenter de mettre sur cette partie une compresse qui la tienne chaudement; il y en a qui se servent d'un morceau d'écarlate, prétendant qu'il est plus capable de la fortifier que le linge; mais il n'importe dequoi on se serve, pourvû qu'on la préserve des injures externes, & particuliérement du froid.

Il

Il arrive ſouvent que les enfans qui ſont nés avant terme, n'ayans pas encore aquis toute leur perfection, & ceux qui ſont foibles & humides de leur nature, ont la fontaine de la tête, & les ſutures trop ouvertes par la diſtance & ſéparation des os les uns des autres, ce qui fait qu'elle eſt toute mollaſſe & ſans ſoutien, parce que ces os n'ayant pas aquis leur fermeté naturelle, ils vacillent aiſément.

Il ne faut pas entreprendre de vouloir rapprocher ces os les uns des autres en les ſerrant fortement, on comprimeroit tellement le cerveau, qu'on lui ôteroit la liberté de ſon mouvement, ce qui feroit que ſes fonctions ſeroient dépravées, & qu'elles s'aboliroient entiérement par la ſuite ; & de plus, c'eſt que les os de la tête étant trop ſerrez l'un contre l'autre, venant à s'oſſifier ainſi, feroient que la tête ſeroit trop petite, ce qui pourroit faire un tort conſidérable à l'enfant ; car on dit que les petites têtes tiennent un peu de la folie. Il faut donc ſe contenter de tenir ces os ſujets par un petit bandage molet, & ſimplement contentif, & attendre que la Nature repare ce qu'elle n'a pas encore fait, en joignant ces ſutures peu à peu, ce qui affermira les os de la tête, & lui donnera la figure qu'elle doit avoir.

Aux enfans qui naiſſent avec une hydrocephale, les ſutures de leur tête ſont toujours très-écartées, & elles ſe reprennent fort tard, parce qu'elles ſont abreuvées des eaux qui ſont cette maladie.

L'éthimologie d'hydrocephale vient d'*hydres*, qui veut dire *eau*, & de *cephale* qui ſignifie *tête*; de maniére que c'eſt une eſpèce d'hydropiſie où la tête eſt ſi pleine d'eau, qu'elle en eſt toute inondée.

On fait de deux ſortes d'hydrocephales, ſçavoir d'externes quand les eaux ſont ſous le cuir chevelu, ou d'internes quand elles ſont renfermées dans le crane. Nous ne parlerons point de ces derniéres, parce qu'elles ſont incurables; nous nous contenterons de dire ce qu'il faut faire aux externes, parce qu'elles ſont guériſſables.

Ces maladies qui ſont particuliéres aux enfans, viennent de cauſe interne, comme toutes les autres hydropiſies; car ce ſont toujours des ſéparations d'une lymphe qui des glandes par les vaiſſeaux lymphatiques, ſe dégorge dans quelque partie ou une abondance exceſſive de ſéroſitez dans les humeurs qui les produit. Elles peuvent avoir auſſi une cauſe externe, comme un rude accouchement dans lequel la tête de l'enfant aura été trop preſſée, & ſe ſera allongée pour ſortir, ou bien ſi après l'accouchement la Sage-femme voulant faire la capable, ſe ſera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend aſſez de lui-même ſa figure naturelle, & que ſa ſubſtance glanduleuſe eſt ſi molaſſe, que peu de violence ſuffit pour en rompre le tiſſu.

Toutes les eſpèces d'hydrocephales demandent la main du Chirurgien pour donner iſſue aux eaux qui font cette maladie: les Anciens appliquoient deux cautères potentiels, l'un ſur le commencement de la ſuture ſagitale, l'autre ſur la pointe de la ſuture lambdoïde: les écarres étant tombez, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux parties; & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le péricrane, ils l'ouvroient à ces deux endroits, qui pouvoient tenir lieu d'égoût; ils ſe ſervoient extérieure-

ment des remèdes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huiles de camomille, de mélilot & d'anis, & par ce moyen ils prétendoient guérir ces ſortes de maux.

Je préfère les ſcarifications aux parties déclives de la tête, par où les eaux dont elle eſt abreuvée peuvent ſuinter & ſortir peu à peu, mieux que par les cautères qu'on met trop proche des parties ſupérieures de la tête. Il y a douze ans qu'un enfant nâquit avec une hydrocephale, je fus appellé, & je lui fis deux petites taillades à la partie poſtérieure & inférieure de la tête, par où toutes les eaux diſtilèrent goute à goute; je les fis en cet endroit, parce que l'enfant étant couché, les eaux avoient la liberté de s'écouler. Je faiſois mettre par la nourrice une bonne compreſſe ſur la tête de l'enfant, trempée dans du vin chaud, qu'on renouvelloit ſouvent. Cet enfant en guérit, & il s'eſt toujours bien porté depuis.

CHAPITRE VI.

Du fondement clos en naiſſant.

QUelques Auteurs diſent que le fondement peut être clos en deux maniéres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde ſans y avoir d'ouverture, ou accidentellement quand par négligence on aura laiſſé les bords ulcerez de cette partie ſe coller & ſe cicatriſer enſemble. J'ai vû des enfans avoir en naiſſant le fondement clos; mais je n'en ai point trouvé à qui il ſe fût fermé par accident, & même je le croi impoſſible, parce que les gros excremens qui ſortent par là tous les jours, l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer paſſage, ne

ne donneroient pas le tems aux côtez de l'ulcère qui s'y seroit formé, de se joindre ensemble ; c'est pourquoi regardant cette espèce de clôture comme imaginaire, je ne vous parlerai que de celle qui est naturelle.

On ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naissance, que l'enfant ait ce défaut ; mais le deuxiéme ou le troisiéme quand il ne se salit point, on en doit chercher la cause. Il faut que le Chirurgien y remédie aussitôt qu'on s'en est apperçû, parce que l'enfant périroit, si on ne donnoit promptement issue aux excremens retenus. Ces mêmes excremens facilitent quelquefois l'operation, car en poussant la membrane qui leur sert de barriére, ils découvrent l'endroit où on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane est mince, on la perce aisément ; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ai vû à un enfant où la marque de l'anus ne paroissoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou nécessaire. On peut pour cela se servir de la lancette ou du bistouri, & l'enfoncer jusqu'à ce qu'on voye sortir une matiére noire, appellée meconium, que les enfans rendent immédiatement après leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entre-croiseront où doit être le milieu de l'ouverture du fondement, ce qui le disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de se vuider, on mettra une tente de charpie enduite d'un jaune d'œuf battu avec un peu d'huile ; on doit proportionner la grosseur & la dureté de la tente, ensorte qu'elle ne puisse faire que peu de douleur, & qu'elle laisse la liberté à de nouveaux excremens de la pousser dehors

hors en cas qu'il y en eût à ſortir. On mettra enſuite un plumaceau, un emplâtre & une compreſſe, le tout retenu par la bande faite en T.

Il eſt inutile de ſe ſervir d'une tente canulée, comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point appréhender que la réunion ſe faſſe. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture aſſez ample, ni de la figure qu'elle doit être, il faudroit la réformer le lendemain; & pour perfectionner cette operation, on débridera avec la pointe du biſtouri chaque pli de la circonférence de l'anus, en découpant en forme de roſette la membrane qui en faiſoit la clôture, afin qu'il ne reſta rien qui pût dans la ſuite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excremens le demanderoient pour ſortir, & de ſe fermer exactement après leur ſortie.

Cette operation n'a pas béſoin qu'on en prépare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à ſoulager l'enfant qui ſouffre, & que le tems qui ſe paſſe néceſſairement entre l'operation & le panſement, pour donner le moyen à l'enfant de vuider le meconium, & les excremens retenus, eſt ſuffiſant pour cette préparation.

S'il arrivoit, comme cela n'eſt pas impoſſible, que le conduit de l'urine, tant des garçons que des filles, fut clos & bouché d'une petite membrane qui empêcheroit la ſortie de l'urine, on y fera au plûtôt une ouverture avec la pointe de la lancette, pour donner iſſue à cette urine retenue, & lui ouvrir un chemin que la Nature avoit oublié de lui donner. On ne doit point ſuivre le conſeil de ceux qui veulent qu'on y introduiſe une petite tente canulée faite de plomb, afin de tenir ce paſſage ouvert juſqu'à

ce que l'incision qu'on y a faite soit cicatrisée car l'urine qui passe continuellement par ce conduit pour sortir, ne lui permettra pas de se reboucher.

CHAPITRE VII.

Des tranchées ou douleurs de ventre des petits enfans.

UNe des premiéres incommoditez qui attaquent les enfans nouveaux nez, ce sont des douleurs qu'ils ressentent dans le ventre, ausquelles on donne le nom de tranchées; de maniére qu'ils ne sont pas plus exempts de douleurs que leurs meres, puisqu'aussi-tôt qu'ils commencent à joüir de la lumiére, il faut qu'ils s'y soumettent, ce qui justificie cette Sentence qui dit *que l'homme ne vient au monde que pour souffrir.*

On s'est efforcé de chercher la cause de ces douleurs; autant d'Auteurs qui en ont parlé, ce sont autant de différens sentimens. Je vais ici rapporter ceux qui paroissent les plus vrai-semblables, entre lesquels on prendra celui qu'on croira le véritable.

Les uns en attribuent la cause à la nourriture que la mere aura donnée à son enfant pendant qu'il étoit enfermé dans son ventre. Et si elle a eu pendant sa grossesse quelque appetit dépravé, ce qui est assez ordinaire aux femmes grosses, & qu'elle ait mangé quelque chose d'extraordinaire, on ne manque pas de lui en imputer la faute.

Les autres croyent en mieux trouver la cause dans le changement de nourriture, disant que pendant qu'il étoit dans la matrice, il étoit nourri

ri d'un ſang épuré, & qu'en étant ſorti on lui donne un autre aliment auquel ſon eſtomac a de la peine à s'accoutumer.

D'autres prétendent que pour peu qu'il y ait eu d'impuretez dans le ſang de la mere, que l'enfant en aura retenu une partie; qu'après ſa naiſſance ces mêmes ſéroſitez étant ſéparées de ſon ſang par les glandes du méſentère, & verſées dans les inteſtins pour être conduites dehors, elles picotent & irritent les boyaux, ce qui lui fait faire des contorſions, & crier juſqu'à ce qu'elles ſoient ſorties.

Quelques-uns diſent que c'eſt le changement de ſituation de l'enfant; qu'étant dans le ventre de ſa mere, il étoit dans un lieu chaud également, où il ne ſentoit aucun froid, qu'en étant ſorti il eſt expoſé à l'air extérieur, & aux inégalitez du tems; & que pour peu qu'il ait été frapé du froid, cela eſt capable de lui donner des coliques, & des douleurs dans le ventre, qu'on appelle des tranchées.

Il y en a qui croyent que ce ſont des vents qui roulent dans les boyaux, ils diſent que ſi la nourrice n'a pas aſſez de lait pour contenter l'appetit de l'enfant, ou ſi elle eſt de dur trait, l'enfant faiſant des efforts pour en avoir, qu'il avale pour lors plus de vent que de lait, & que ce ſont ces vents qui lui cauſent ces tranchées.

D'autres ſoutiennent que c'eſt la qualité du lait qui fait ce deſordre; que quand la nourrice eſt bonne, & que le lait eſt doux & de bonne conſiſtance, l'enfant dort tranquillement après en avoir pris ſa ſuffiſance; mais quand le lait eſt échauffé, âcre & piquant, il cauſe dans l'eſtomac & les boyaux, des irritations & des douleurs qui tourmentent le pauvre enfant juſqu'à ce qu'on lui ait donné une autre nourrice, dont le lait lui ſoit plus convenable.

Je ne croi point que ce ſoit le meconium qui puiſſe cauſer ces tranchées, parce qu'ordinairement il eſt tout ſorti dans les trois premiers jours, & ces douleurs continuent quelquefois des mois entiers; & ſi quelque partie de cet excrement en étoit retenu & endurci, comme on veut nous le faire croire, l'enfant ne ſe vuideroit point, parce qu'elle boucheroit les chemins des matiéres fécales, & l'on voit au contraire qu'après un accès de tranchées, l'enfant fait une ſelle.

On ne doit point accuſer l'enfant d'avoir des vers, il eſt encore trop jeune pour en avoir; c'eſt de l'aliment dont ils ſont engendrez, & à peine a-t-il commencé d'en prendre : mais en tout cas ſi c'étoient des vers, on en verroit ſortir quelques-uns, & pour lors étant certain de la véritable cauſe de cette maladie, on y apporteroit les remèdes qui lui conviennent.

Pour bien remédier à ces ſortes de douleurs dans le ventre, il faut tâcher d'en reconnoître la véritable cauſe, avant que de ſe déterminer ſur les remèdes dont on doit ſe ſervir, parce qu'il y a tel remède qui conviendroit à une eſpèce de ces douleurs, dont il ne faudroit pas ſe ſervir à une autre. Il faut plus d'application pour guérir un enfant qu'une grande perſonne; l'un ne peut vous inſtruire que par ſes cris qui font voir qu'il ſouffre, & l'autre par le récit qu'il fait de ſon mal, peut vous indiquer le remède qu'il lui faut faire.

Il ne faut pas pourtant abandonner l'enfant à ſes douleurs, il faut tâcher de le ſoulager, ce que l'on ne peut que par des remèdes appliquez extérieurement, comme par des frictions d'huile de noix, de camomille, de rhue, de violettes, & d'huile d'amandes douces mêlez

en-

ensemble, dans lesquelles on trempera un linge qu'on lui mettra chaudement sur le ventre. Il faut ne lui faire prendre par la bouche que quelque cuillerée de syrop adoucissant; on peut lui mettre dans l'anus un petit suppositoire pour l'exciter d'aller à la selle, ou lui donner quelque petit lavement fort anodin; & si la douleur continue, on fera une omelette avec des œufs & de l'huile de noix, qu'on lui mettra sur le ventre, & qu'on renouvellera de tems en tems. Mais sur-tout on tiendra l'enfant chaudement; car la chaleur est le meilleur remède qu'il y ait dans ces sortes de douleurs, & qui seule les peut guérir.

Il ne faut pas croire que tous les enfans ayent des tranchées, la règle n'est pas générale; nous en voyons qui étans nés de meres saines, & de bon temperamment, ne demandent qu'à teter & à dormir, ce qui prouve qu'ils ne souffrent point.

CHAPITRE VIII.

Du nombril qui sort trop en dehors.

LOrsqu'il survient une grosseur au nombril, cela s'appelle l'*exomphale*, ce mot est dérivé de *ex* ou *extra*, qui signifie *dehors*, & d'*omphales* qui veut dire *ombilic*, dautant que cette maladie est une élevation de l'ombilic qui se pousse en dehors plus qu'il ne doit.

Le mot exomphale qui convient à toute élevation de l'ombilic, se réduit sous deux genres différens, dont l'un est des tumeurs qui se forment des parties; & l'autre résulte d'un amas d'humeurs; & ces sortes de maladies reçoivent différens noms, par rapport à la différence des par-

parties ou des humeurs qui les causent. Je n
prétens pas ici traiter en général des exompha-
les, je me renferme à vous parler seulement de
ces petits exomphales qui viennent aux enfans
nouveaux nés, qu'il ne faut pas négliger dans
leur commencement, pour empêcher qu'elles
ne grossissent, comme elles ne manquent pas
de faire quand on les abandonne.

Tous les Auteurs nous disent que ces tu-
meurs sont formées ou par dilatation, ou par
ruption du nœud de l'ombilic; pour moi je n'en
reconnois qu'une cause, qui est la ruption, j'en-
tens des exomphales faites de parties; car la di-
latation que les Anciens & quelques Modernes
admettent, me paroît impossible à l'égard de
l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette
partie après la ligature du cordon, ne peut non
plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cica-
trice de quelque playe de la peau, & pour con-
venir de ce que je dis, il n'y a qu'à remarquer
que le nombril est fermé par la réunion des vais-
seaux ombilicaux, qui après la naissance se re-
trécissent, & en se desséchant dégenèrent en
ligamens dont les extrémitez étant unies avec
la peau & le péritoine en cet endroit, forment
ensemble un petit corps semblable à un nœud
incapable de s'allonger en aucune maniére.

On ne manque jamais quand ce malheur ar-
rive, d'en imputer la faute à l'Accoucheur, ou
à la Sage-femme, disant que c'est qu'il n'a pas
bien noué le cordon; mais soit qu'il en ait fait
la ligature ou plus près, ou plus éloignée du
ventre, cela est indifférent; la séparation du
cordon se fait toujours au même endroit, &
c'est la Nature qui l'a fait, l'Accoucheur & la
Sage-femme n'y ont aucune part.

La véritable cause de cette rupture, ce sont

les

les cris de l'enfant, causez par des tranchées & des douleurs qu'il ressent dans le ventre, ou bien si peu de tems après que le cordon est tombé, & que le nœud du nombril n'est pas encore bien affermi, il survient un rhume qui oblige l'enfant de faire beaucoup d'efforts en toussant, cela est capable de faire rompre ce nœud, & de causer une élevation qui est d'autant plus fâcheuse, que si on la négligeoit, elle grossiroit tous les jours, & deviendroit incurable.

Quoiqu'on y apporte toute l'attention nécessaire, on ne peut pas répondre de guérir ces sortes de tumeurs; & si elles sont curables, c'est lorsqu'on y remédie dès leur commencement, en mettant sur l'élevation un emplâtre *contra rupturam*, une compresse assez épaisse, & un bon bandage circulaire qui comprime la tumeur; & encore faut-il que l'enfant soit tranquille, car s'il est cruel, il est impossible que la rupture se puisse réunir.

Il n'y a point d'operation à faire aux exomphales de ces petits enfans, & on ne doit point en entreprendre, parce qu'elles sont très-dangereuses, & que l'on n'en a point vû qui ayent réussi : il ne faut donc point esperer de soulagement que par le bandage, auquel on mettra dans son milieu une petite élevation faite en forme de champignon, qui appuyant sur l'élevation, empêche qu'elle ne grossisse.

CHAPITRE IX.

Des rougeurs des aînes & des fesses des petits enfans.

IL arrive souvent des rougeurs & des cuissons aux aînes, aux fesses & aux cuisses des enfans,

fans, causées quelquefois par la paresse de nourrice, qui ne remuera pas son enfant auta de fois qu'il en a bésoin, ou parce qu'elle l'a ra emmailloté dans ses couches relavées, q ne seront pas blanches de lessive, ou par l'ac monie des excremens, & de l'urine de l'enfa qui par leur trop long séjour sur la peau l'enfant encore tendre & délicate, l'échauffe & la corrodent, & y font des impressions q lui faisant de la douleur, le contraignent de tourmenter, & le rendent cruel.

La propreté est un grand baume pour les e fans, après le bon lait, c'est ce dont ils ont plus de bésoin; & il ne faut pas être surpris s' vient à un enfant des rougeurs en plusieurs pa ties de son corps, quand la nourrice le lais trop long-tems croupir dans ses ordures, c qu'elle éviteroit par la propreté. La nourri pour son interêt, doit le tenir propre, car lor que l'on voit un enfant échauffé, on ne man que point d'en accuser son lait, & c'est souve ce qui fait qu'on la change.

Une nourrice bien affectionnée pour son en fant, qui connoît que c'est l'acreté de son urin qui lui cause ces rougeurs, doit par un bon ré gime de vivre travailler à la corriger; c'est pour quoi il ne faut point qu'elle mange de tout c qui la peut échauffer, au contraire il faut qu'el le ne prenne que des alimens rafraîchissans, & qu'elle use pendant quelque tems de bouillons faits avec un morceau de veau, & les herbes ra fraîchissantes: donc les deux principales atten tions que la nourrice doit avoir pour éviter les rougeurs de son enfant, c'est de faire de sa part tout ce qui est nécessaire pour ne lui donner que de bon lait, & de le tenir proprement.

Ces deux préceptes généraux sont pour em pêcher

pêcher qu'il ne vienne des rougeurs à l'enfant ; mais quand elles ſont venues, & qu'elles ſont même accompagnées d'excoriations, il faut les guérir, ce qui s'exécute par des remèdes deſſicatifs qu'on applique ſur les parties affligées, comme l'eau de plantain, l'eau vulneraire, ou l'eau de chaux fort moderée : ſi ces remèdes faiſoient de la douleur à l'enfant, on ſe contentera les premiers jours de baſſiner les parties malades avec du lait tiéde, enſuite le blanc de Rhaſis, ou le Pompholix étendu ſur un morceau de linge y ſont fort convenable. La plûpart des nourrices ſont dans l'uſage de mettre dans les aînes écorchées des enfans, de la poudre de bois remoulu, ce qui les deſſeche en peu de tems. Enfin s'il y avoit de ces rougeurs entre les cuiſſes, on aura ſoin de mettre un linge fort doux entre deux, pour éviter qu'elles ne ſe touchent, & empêcher par ce moyen que la douleur ne s'augmente.

CHAPITRE X.

Des douleurs cauſées par la ſortie des dents.

LEs dents ſont de petits os durs, blancs & polis, qui ſont articulez aux mâchoires par gomphoſe, elles ſervent à mâcher & broyer les alimens, & à la prononciation de certaines ſyllabes.

Les dents ſont faites de la liqueur ſéminale de l'œuf, comme toutes les autres parties de la premiére conformation ; on les trouve dans les cavitez des alveoles, même aux fœtus qui n'ont pas encore neuf mois accomplis. Il eſt bien vrai qu'elles n'y ont pas leur perfection, puiſqu'alors on n'y remarque que la premiére partie d'une

d'une petite table, ou cône oſſeuſe, qui en e
comme le fondement ; mais on trouve dan
chacune de ces alveoles mêmes, une mucoſi
ou eſpèce de gelée contenue dans un ſac gla
duleux, où elle tient lieu de germe, & ſe cou
vre peu à peu d'une matiére tartareuſe & fibreu
ſe, qui s'augmentant & ſe deſſechant avec l'a
ge, pouſſe le corps de la dent au dehors, à me
ſure qu'elle en forme la racine qui l'enfonc
dans la mâchoire, ayant pour cet effet une figu
re pyramidale.

Le tems n'eſt pas déterminé pour la ſorti
des dents ; il y a des enfans qui en ont eu dè
le ventre de la mere, & d'autres dès les pre
miers mois, d'autres à ſept ou huit mois qui e
le terme ordinaire, & d'autres enfin qui n'on
commencé d'en avoir qu'à un an ou deux.

Les dents ne ſortent pas toutes à la fois, c
ſont les inciſives de la mâchoire ſupérieure qu
percent les premiéres, parce qu'étant les plu
petites de toutes, elles ont plûtôt aquis leu
perfection ; & qu'ayant leurs tablettes trancha
tes, elles ont plûtôt coupé la gencive qui cou
vre toutes les dents au commencement de leu
génération, enſuite ce ſont les inciſives de l
mâchoire inférieure qui paroiſſent, puis les ca
nines, & enfin les molaires.

Comme la ſortie des dents cauſe de grande
douleurs aux enfans, & quelquefois des inflam
mations, des fluxions, & d'autres fâcheux ac
cidens. La Nature les pouſſe les unes après le
autres, ou tout au plus deux à la fois, parce
que ſi elles ſortoient toutes enſemble, les en
fans ne pourroient pas ſupporter les convulſion
qui leur arriveroient, ſans en être extrême
ment malades, ou ſans en mourir, comme on
l'a ſouvent vû dans ceux à qui il en perçoi
ſeu

ſeulement trois ou quatre en même tems.

Lorſque les dents ſont parvenues au nombre de vingt, les autres ne paroiſſent point de pluſieurs années, néanmoins on ne laiſſe pas de dire que l'enfant a toutes ſes dents, ce qui ſe doit entendre de celles qu'il doit avoir à ſon âge, dont le nombre eſt pour l'ordinaire de vingt, quand il a vingt-cinq mois : c'eſt dans ce tems-là qu'il faut ſevrer les enfans, & non pas plûtôt, parce que la nourriture du lait eſt propre non-ſeulement à la formation des dents, mais encore à humecter les gencives, principalement lorſque les derniéres dents ſortent : je dis les derniéres, parce qu'ayant leurs tablettes & leurs baſes plus larges & plus plattes, elles percent plus difficilement que les premiéres.

Lorſque les dents ſe diſpoſent à ſortir, on attache au col des enfans un hochet, tant pour les divertir par le bruit des grelots qui y ſont attachez, que pour les exciter à le porter à leur bouche, & à ſe procurer par ce moyen deux avantages, dont l'un eſt de rafraîchir leurs gencives qui ſont enflammées par les irritations que cauſent aux fibres nerveuſes les dents qui percent, à qui remédie le froid du criſtal qui eſt au bout du hochet ; & l'autre eſt de faciliter la ſortie d'une dent qui eſt prête à percer ; ce qui ſe fait par l'enfant, qui ſentant de la douleur, & preſſant le criſtal du hochet entre ſes gencives, procure par cette preſſion le moyen aux dents de les couper plûtôt.

C'eſt donc une néceſſité abſolue aux dents, lorſqu'elles ont aquis leur perfection dans les alveoles, de ſortir ; & pour cet effet, il faut qu'elles percent les gencives, ce qui ne peut pas ſe faire ſans douleur, & ſans mettre quelquefois l'enfant en danger de ſa vie : ce qui fait qu'on

qu'on ne doit guères compter sur un enfant que quand il a toutes ses dents.

Il y a des signes certains qui marquent que les dents veulent sortir : l'enfant a les joues, les gencives rouges & enflées ; il sent une grande douleur, & une démangaison qui lui fait souvent porter ses doigts dans sa bouche pour les froter : il distille beaucoup d'humiditez de sa bouche, qui y affluent à cause de la douleur qu'il y ressent. En lui donnant à teter sa nourrice sent sa bouche beaucoup plus chaude, & il est alteré plus que de coutume ; il crie à chaque moment, & a de la peine à s'endormir : en lui ouvrant la bouche, on voit la gencive mince & blanche à l'endroit de la dent qui se présente pour sortir.

Il n'y a personne qui puisse mieux, dans ces sortes d'occasions, soulager l'enfant que la nourrice, premiérement en usant d'un bon régime de vivre, afin d'avoir du bon lait, & en quantité, pour en fournir à l'enfant autant qu'il en a de bésoin, & qui pour lors étant fort alteré tarit sa nourrice en peu de tems. Il ne faut point qu'elle mange ni poivré, ni salé, ni d'aucun ragoût ; il faut qu'elle prenne force bouïllons rafraîchissans, afin d'avoir un lait bien temperé qui puisse calmer l'ardeur de la fiévre, en cas qu'elle survienne à l'enfant, ce qui arrive très souvent.

Il faut que la nourrice mette souvent son doigt dans la bouche de l'enfant, & qu'elle lui en frotte les gencives, ce qui peut l'attenuer & l'amincir, & par conséquent plûtôt donner jour à la dent : l'enfant souffre volontiers cette friction, & il semble la demander, parce qu'elle appaise & engourdit la douleur qu'il sent en cet endroit. Il y en a qui veulent que quand la dent

diffère trop à paroître, qu'avec la pointe du Biſtouri on faſſe une petite ouverture à la gencive à l'endroit où on croit que la dent veut percer. Je ne conſeillerai point cette operation, qui ſouvent n'a d'utilité que pour contenter l'impatience des Peres & Meres, parce que la dent n'en pouſſe pas plûtôt, & qu'il peut arriver une fluxion à la gencive déja enflammée, à laquelle on fait encore une inciſion. Tout ce que l'on peut permettre de faire, c'eſt de grater doucement avec l'ongle l'endroit où on croit que la dent veut percer.

Si les Peres & les Meres ont de l'impatience de voir des dents à leurs enfans, la nourrice n'en a pas moins pour ſon interêt particulier; car auſſi-tôt que la premiére dent a jour, elle ne manque pas d'en avertir les Parens, afin d'en recevoir le préſent attaché à la premiére dent.

CHAPITRE XI.

Des ulcères qui viennent dans la bouche des enfans.

IL vient ſouvent dans la bouche des enfans de petits ulcères blanchâtres, auſquels on a donné le nom de chancres, qui ſont cauſez par la mauvaiſe qualité du lait de la nourrice, qui étant trop échauffé ou trop âcre, ulcère & excorie la membrane intérieure de la bouche de l'enfant, qui eſt pour lors très-délicate, & y fait de petits eſcarres, qui ſont comme autant de petites brûlures. Le lait d'une nourrice trop amoureuſe, yvrogneſſe ou vieille, eſt capable de produire ces ulcères, & on le voit arriver tous les jours. Quelquefois auſſi quoique le lait

n'ait aucune mauvaiſe qualité de ſoi, il peut ſe corrompre dans l'eſtomac de l'enfant par quelque diſpoſition particuliére ; ou au lieu de ſe bien digerer, il aquiert une acrimonie, dont il s'élève des vapeurs qui forment une craſſe viſqueuſe qui s'attache dans la bouche, & y produit ces ſortes d'ulcères ; deſorte qu'ils viennent ſouvent par le méchant lait, & ſa mauvaiſe digeſtion.

De ces ſortes d'ulcères ou chancres on en fait de deux ſortes, les uns ſimples & bénins, qui ſe guériſſent facilement ; & d'autres rebels & malins qui ont de la peine de ceder aux remèdes.

Les ſimples ſont ceux qui ſont cauſez de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accès de fièvre, ceux-là ſont ſuperficiels, & de peu de durée, cedant facilement aux remèdes.

Les rebels & malins ſont ceux qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du ſcorbut, leſquels ſont putrides, corroſifs & ambulans, & qui n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & la langue, mais qui ſe communiquent aux parties internes de la gorge, & qui y font des eſcarres.

Si l'on veut guérir ces ulcères lorſqu'ils ſont petits & ſans aucune malignité, il faut commencer par temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, lui faiſant obſerver un bon régime de vivre, & la ſaigner & purger s'il eſt béſoin ; il faut laver la bouche de l'enfant avec de l'eau d'orge, de plantain, ſyrop de roſes ſéches, ou miel roſat, y mêlant un peu de verjus, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs

viſ-

viſqueuſes qui s'attachent dans la bouche, que pour rafraîchir ces parties qui ſont fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un linge bien doux, entortillé au bout d'un brin de balet, qu'on trempera dans ce remède pour en laver doucement ces ulcères, prenant garde de ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant, il ne ſurvienne une inflammation, ce qui augmenteroit la maladie. Un remède qui y convient fort, c'eſt le jus de citron qui nettoye & déterge ces ulcères en peu de tems; mais le meilleur de tous les remèdes avec lequel j'en ai guéri beaucoup, c'eſt de toucher ces ulcères avec la pointe d'une pierre de vitriol; elle y fait un petit eſcarre qui emporte tout le blanc de l'ulcère, ce qui les guérit infailliblement.

Si ces ulcères venoient de quelque malignité, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'humeur, & empêcher qu'ils n'augmentent davantage, il faudra uſer de remèdes topiques, qui faſſent leur operation promptement, & preſqu'en un inſtant, parce que ne pouvant demeurer long-tems ſur ces parties, leur effet & leur vertu ſeroient empêchées, ou beaucoup diminuées par les humiditez de la bouche. Ces remèdes doivent être de ceux qui font eſcarre; c'eſt pourquoi on mêlera quelques goutes d'eſprit de vitriol, avec un peu de miel roſat, & avec un petit linge au bout d'un petit bâton, trempé dans ce miel, on en frottera un peu rudement ces ulcères, afin que le remède puiſſe pénetrer, & emporter tout ce qu'il y aura de corrompu : il faut enſuite laver la bouche de l'enfant avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle il y aura un peu de miel roſat : il faut réïterer de toucher & laver ces ulcères autant de fois qu'on le jugera à propos,

 &

& jusqu'à ce qu'on ait remarqué qu'ils n'ambulent plus. Je me suis toujours servi de ce remède, & avec un heureux succès ; car il ne m'a jamais manqué.

CHAPITRE XII.

De la galle qui vient à la tête & au visage des petits enfans.

JE ne prétens parler ici que des galles qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées de la seule superfluité de quelques humeurs, qui pour être simplement échauffées, sont facilement portées à la tête & au visage de l'enfant, où y étant elles y font des pustules humides, dans lesquelles ces humeurs séjournant, se corrompent & se convertissent en sanie, qui ronge ensuite, & ulcère la simple superficie de la peau, après quoi cette sanie en découle, & se desseche autour du lieu d'où elle sort, s'endurcit & fait ces croutes que nous appellons galles. Il se voit des enfans qui en ont une si grande quantité à la tête, qu'ils paroissent avoir une calotte, & le visage si couvert, qu'ils semblent avoir un masque, n'y ayant que les yeux & le bord des lèvres qui en soient exemts.

Les sentimens sont différens sur la cause de la galle ; les uns disent que ces galles, aussi-bien que la rougeole & la petite verole, sont causées de quelques superfluitez, & du résidu du sang menstruel, dont l'enfant se purge après qu'il est né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, est ainsi chassé au dehors, afin d'être rejetté comme chose inutile. D'autres en attribuent la cause à la mauvaise nourriture, pré-

tendant

tendant que si l'enfant prend plus de lait que son estomac n'en peut digerer ; ou que si le lait n'est pas de bonne qualité, il engendre quantité d'humeurs vicieuses & corrompues qui causent cette galle, laquelle vient le plus souvent à la tête & au visage, parce que ce sont ces parties qui abondent le plus en humiditez, que tout autre partie qui soit au reste du corps, principalement aux enfans. Enfin d'autres croyent que l'enfant aura été formé pendant les menstrues de la mere, ou dans un tems qu'elle n'aura pas été entiérement purifiée de sa derniére couche. Toutes les femmes sont persuadées que cette cause est la véritable, & elles n'en veulent point admettre d'autres.

Le Chirurgien connoîtra que ces galles ne sont pas malignes, si elles sont superficielles, si elles sont humides, & de couleur jaunâtre, & si leurs croutes étant levées, la peau paroît rouge & vermeille, sans être ulcerée profondement.

Mauriceau s'accorde avec les Auteurs, quand il dit qu'on ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en voulant les repousser au dedans, parce que leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fâcheuses maladies ; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps est long-tems purgé de telles superfluitez, s'en portent beaucoup mieux après qu'ils ont jetté toute cette espèce de gourme ; desorte que la galle a ses utilitez, parce que par son moyen la Nature purge le corps de l'enfant en poussant dehors ces excremens. C'est pourquoi on se contentera seulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs ; pour lequel sujet on lui donnera une nourrice bien saine, dont le lait soit

parfaitement purifié, & bien rafraîchi.

Mais on ne s'accorde pas avec lui, sur ce qu'il dit qu'il faut tenir libre le ventre de l'enfant, le saigner & le purger, afin d'empêcher que les humeurs ne se portent trop abondamment à la tête; car si en voulant en détourner une partie, ces humeurs prenoient une autre route, & si elles se jettoient sur quelque partie, elles feroient une maladie pire que la premiére, ce qui mettroit l'enfant en danger de mourir; c'est pourquoi dans la galle, comme dans la petite verole, il ne faut point détourner la Nature de son ouvrage, par des purgatifs, dans le tems qu'elle est occupée à pousser au dehors les impuretez dont elle est accablée. On convient que les purgatifs sont utiles pour faire sortir le reste des humeurs qui peuvent être restées; mais c'est après que la Nature aura fini son ouvrage. Mauriceau se contredit lui-même; car dans le même Chapitre, il dit qu'il faut se contenter de donner à l'enfant une bonne nourrice; donc il ne faut pas les purger?

Il faut tâcher de donner une libre issue à la sanie qui est retenue sous les galles, de crainte qu'elle ne ronge & corrode la peau, & n'y fasse des ulcères; c'est pourquoi on fera tomber ces croutes, en les frottant de crême, ou de beurre frais, en mettant dessus des feuilles de poirée, qu'on rechangera deux ou trois fois le jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez qui en sortent. On doit continuer ces remèdes jusqu'à ce que l'enfant soit tout-à-fait guéri; & il ne le faut point changer, parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles, ils n'attirent seulement que les humeurs superflues, qu'on ne doit point retenir au dedans. Après l'évacuation desquelles les parties

se

ſe deſſecheront, & ſe guériront d'elles-mêmes.

Il faut avoir ſoin de tenir les mains de l'enfant attachées, de peur qu'il ne ſe gratte, & qu'il n'écorche ces galles, ce qui ne manqueroit pas de faire par la démangeaiſon qu'il reſſent à ces parties: ſi on lui laiſſoit la liberté de ſe gratter, il ſe mettroit le viſage tout en ſang, & il exciteroit à ces parties en les irritant, une inflammation, & un nouveau dépôt, & en s'écorchant ſouvent, il pourroit en être marqué.

CHAPITRE XIII.

Les moyens d'empêcher que les enfans ne ſoient louches ou boſſus.

IL ne ſuffit pas qu'un accouchement ait été heureux, ni d'avoir reçû un enfant qui paroît en bonne ſanté, il faut encore tâcher qu'il ne ſoit point contrefait en aucune partie de ſon corps. Si après l'avoir viſité attentivement, on en trouve quelqu'une qui ne ſoit pas dans ſa conformation naturelle, il faut chercher les moyens de la corriger, ce qui eſt plus facile immédiatement après la naiſſance, à cauſe que les parties étant encore molles & tendres, elles prennent la figure qu'on veut leur donner.

Un des plus grands défauts des enfans, c'eſt d'être louches: il y en a qui le ſont naturellement, quand ils apportent ce vice en naiſſant; & d'autres par accident, pour avoir été couchez dans un faux jour, où la lumiére leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours ſituer le berceau, enſorte qu'ils ayent les pieds tournez vers les fenêtres durant le jour, & le ſoir à la chandelle vis-à-vis d'eux; car ils ne man-

manquent jamais de tourner leur vûe du côté de la lumiére, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lit, la méchante habitude aûx muscles, de tirer le corps de l'œil inégalement.

Soit que les enfans ayent apporté ce défaut au monde, ou soit qu'ils l'ayent contracté par une mauvaise habitude, il y faut mettre ordre par des besicles qui dirigent leurs yeux, & les accoutument à regarder chaque objet au devant d'eux, en se tenant dans une situation paralelle, l'un par rapport à l'autre. Les besicles sont des instrumens faits d'ébene, creux dans leur milieu, du côté qui regarde les yeux, & percé d'un petit trou, où quelquefois on met un verre qui conserve encore ces organes, qu'on doit munir de besicles jour & nuit pendant quelques années, si on veut redresser sûrement une vûe qui aura été long-tems tournée de travers.

C'est un grand vice de conformation aux enfans que d'être bossus, c'est pourquoi il faut y donner son attention, & mettre en usage tous les moyens pour empêcher qu'ils ne le deviennent. L'épine du dos est composée de trente os, posez les uns sur les autres, qui ne tiennent ensemble que par des cartilages, & qui par conséquent ont beaucoup de disposition à se courber, ou d'un côté, ou de l'autre; c'est ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à lui conserver cette figure droite qu'elle doit avoir pour être de belle taille.

Je n'entrerai point ici dans le détail des espèces & des causes de la gibbosité, & je ne vous parlerai point de celles qui arrivent après la naissance, j'ai traité cette matiére dans mon Cours d'Operations où je renvoi; je me contenterai de vous faire observer que l'enfant étant

dans

dans le ventre de sa mere, il y est comme une boulle, & par conséquent qu'il y a l'épine en rond, & que venant au monde il a de la disposition à être bossu ; c'est pourquoi il faut l'emmailloter de maniére qu'il soit en ligne directe, & il faut le coucher sur le dos le plus qu'on pourra, la tête guères plus haute que le corps.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre absolument droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu ; il ne peut par ses soins, & par toute sa bonne conduite, qu'empêcher ce vice d'augmenter jusqu'au dégré de difformité où il seroit parvenu si on n'y avoit point apporté de sécours ; c'est pourquoi il ne promettra point aux Parens plus qu'il ne doit accomplir, comme font les Couturiéres, les Tailleurs, & les Fabricateurs de corps de baleine, ou de fer, qui pour tirer de l'argent, promettent de donner une taille aussi droite que si on l'avoit eue naturellement.

On ne peut pas prescrire positivement & en particulier le bandage, & les moyens dont on doit se servir, cela dépend de la nature de la difformité, on peut seulement dire en général, que si l'épine se jette en dehors, il faut coucher l'enfant sur un matelas un peu dur, l'y tenir sur le dos, & sans chevet, afin que la tête & l'épine soient au même niveau, & que si elle se jette à droit ou à gauche, il faut par le moyen des compresses & des bandages, comprimer doucement l'endroit qui pousse ; c'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combatre la difformité, & de la corriger autant que faire se peut, prenant garde surtout de ne point presser les parties contenues dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir

trop

trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

Pour conserver aux bras & aux jambes de l'enfant la rectitude qu'ils doivent avoir, la nourrice aura soin de l'emmailloter dans une situation bien droite, lui étandant également les bras & les jambes, & tournant ses bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de peur que le bandant toujours d'une même maniére, les parties ne soient trop tournées d'un même côté.

Une circonstance à laquelle on ne prend pas garde, & qui est pourtant essentielle, c'est que si la nourrice s'accoutume à porter toujours son enfant sur un même bras, en lui serrant sans cesse les genoux du même côté, cela leur fait prendre une mauvaise figure, & les rend tortues; c'est pourquoi pour éviter cette difformité, il faut qu'elle le porte un jour sur un bras, & le lendemain sur l'autre.

CHAPITRE XIV.

De la nourriture & du gouvernement des enfans.

C'Est une loi générale imposée par la Nature, aux femmes, aussi-bien qu'à tous les animaux, qu'aussi-tôt qu'elle est accouchée, il se porte à ses mammelles du lait pour nourrir l'enfant, au défaut du sang qu'elle lui donnoit lorsqu'il étoit enfermé dans ses entrailles; il seroit à souhaiter que ce fût la mere qui voulût être la nourrice, mais aujourd'hui presque toutes les femmes en ont perdu l'habitude, elles abandonnent le soin de nourrir leurs enfans à des femmes qui n'ont de l'amitié & de la tendresse pour eux, qu'autant que leur interêt &

l'ar-

l'argent qu'on leur donne les obligent d'en avoir.

Quoique l'enfant ait un béſoin abſolu de teter pour ſe nourrir après qu'il eſt ſorti du ventre de ſa mere, il ne faut pas néanmoins lui préſenter le teton immédiatement après ſa naiſſance, il faut differer de quelques heures, aux uns plus, aux autres moins, ſelon qu'ils paroîtront en avoir un béſoin plus preſſant; car s'il eſt tranquille, & qu'il ne demande rien, on peut differer juſqu'au lendemain; mais ſi par ſes cris il paroît affamé, & ſi par les mouvemens de la langue & de ſes lèvres, on voit qu'il cherche de la nourriture; & même en lui mettant un doigt dans la bouche, ſi on ſent qu'il le ſerre, c'eſt ſigne qu'il demande à teter.

Aux enfans chargez de flegmes & de pituite, il ne faut pas leur donner du lait auſſi-tôt qu'aux autres, il faut à ceux-là leur donner quelques cuillerées de vin chaud & ſucré, & les coucher ſur le côté, pour laiſſer dégorger par leur bouche cette pituite dont ils ſont abreuvez, & même en differant on donne le tems à leur eſtomac de conſommer ce qui peut y en être tombé.

Il ſéjourne pendant les derniers mois de la groſſeſſe un lait qui s'y aigrit, & qui en ſe mêlant avec le nouveau lait qui y afflue après l'accouchement, fait un méchant lait capable de faire beaucoup de mal à l'enfant qui le tete, ſi ce n'eſt par celui dont la nourrice eſt accouchée; mais ſi c'eſt ſon propre enfant par qui elle ſe fait teter, au lieu de mal il lui fera du bien, il lui ſervira de purgatif en lui faiſant vuider le meconium, & les autres impuretez amaſſez dans les boyaux de l'enfant, pendant le ſéjour qu'il a fait dans le ventre de ſa mere; ainſi ce premier lait qui ſeroit un poiſon à un

au-

autre enfant, devient salutaire à celui de la nou velle accouchée. Et les femmes sont tellemen persuadées de ce fait, qu'il n'y en a pas une qu voulût prêter son enfant pour dégorger de ce premier lait les mammelles d'une autre qui vou droit être nourrice, & dont l'enfant seroit mort. Celles-là sont obligées de se servir d'une tetin de verre pour se teter elles-mêmes, ou de se faire teter par un petit chien jusqu'à ce que leu lait soit tout-à-fait épuré.

Tous les animaux dans le commencemen ne donnent point à leurs petits, quoiqu'ils en ayent plusieurs, d'autre nourriture que le lait à plus forte raison celui d'une nourrice qui n'a qu'un enfant, doit suffire pour le nourrir pen dant les trois ou quatre premiers mois. Si c'est la mere qui nourrit son enfant, il ne lui en fau pas une aussi grande quantité pour le conten ter, que quand c'est une nourrice étrangere. Il y a des enfans échauffez & affamez qui vou droient être toujours pendus au teton, à qui il en faut une plus grande quantité pour satisfaire leur appetit, qu'à d'autres qui sont paisibles, & qui dorment aussi-tôt qu'ils ont teté ; c'est pourquoi on ne peut mésurer ce qu'il faut de lait pour la nourriture de l'enfant ; on ne peut pas aussi prescrire combien de fois il lui faut don ner à teter chaque jour ; si on pouvoit le regler à ne teter que de deux en deux heures dans la journée, & une fois ou deux pendant la nuit, cela suffiroit ; mais une mere laissera-t-elle crier son enfant, sa tendresse maternelle ne lui per met pas de lui rien réfuser ? c'est pourquoi elle lui en donne autant de fois qu'il lui en deman de, & quelquefois trop souvent, car son esto mac en étant trop chargé, & ne le pouvant pas digerer, il est obligé de le rejetter à demi caillé.

Il

Il n'y a point de femmes qui ne ſachent faire de la bouillie, mais elles ne ſe donnent pas toutes la peine de faire cuire la farine dont elles la font, qui eſt pourtant une circonſtance eſſentielle, afin qu'elle ſoit bonne : il faut auſſi que le lait ſoit nouvellement trait de la vache, & ne la point faire trop épaiſſe, de peur qu'elle ne charge trop l'eſtomac de l'enfant. Il ne faut, quand on commence à en faire manger à l'enfant, lui en donner que très-peu, & une fois par jour pour y accoutumer ſon eſtomac. On peut enſuite lui en donner le matin & le ſoir, & plus ou moins, ſelon que ſon eſtomac en demande, & qu'il eſt capable de la digerer. Après que l'enfant aura mangé ſa bouillie, il faut lui donner à teter, afin que le lait délayant ſa bouillie dans l'eſtomac, elle en ſoit plus facilement digerée.

Autrefois les Dames de qualité ne permettoient pas qu'on donna de la bouillie à leurs enfans ; elles vouloient qu'ils fuſſent nourris ſeulement du lait de la nourrice, & elles en changeoient juſqu'à ce qu'elles en euſſent trouvé une qui en eut ſuffiſamment pour le nourrir ſans bouillie ; mais à préſent elles ſont revenues de cette opinion, parce qu'elles ont connu qu'elle étoit néceſſaire, tant pour ſatisfaire à la groſſe faim de l'enfant, que pour accoutumer ſon eſtomac à une nourriture plus ſolide que n'eſt le lait.

On ne peut pas regler le dormir d'un enfant, il faut qu'il dorme tout autant qu'il en aura envie. Ceux qui dorment le plus, ſont ceux qui ſe portent le mieux ; car s'il ſentoit de la douleur, il ne ſeroit pas dans ſon pouvoir de dormir ; mais comme il ne peut pas toujours dormir, il faut qu'elle faſſe enſorte qu'il ſoit éveil-

lé

lé dans la journée, & de repos pendant la nui
car si on n'y prend garde, il dormiroit pendan
tout le jour, & seroit éveillé la nuit, ce q
seroit une méchante habitude qu'il ne manqu
roit pas de contracter.

On a de coutume de bercer un enfant pou
l'endormir ; on ne condamne pas cet usage,
mais il ne faut pas l'y accoutumer, & ne
faire que le moins qu'on pourra ; quand on n
peut pas s'en dispenser, il le faut bercer dou
cement, & non pas avec trop de vîtesse, d
crainte de faire floquer dans son estomac le la
qu'il vient de teter, ce qui pourroit l'obliger
le vomir.

On a vû tant de fois des enfans étouffez pa
leurs meres, ou par leurs nourrices pour le
avoir mis coucher avec elles, que c'est ave
juste raison qu'on leur défend de les y mettre
Une nourrice fatiguée & bien endormie, peu
se rouler sur son enfant, & l'étouffer sans s'e
appercevoir ; c'est pourquoi pour éviter ce mal
heur, elle doit le coucher dans un berceau pla
cé auprès de son lit, pour le pouvoir prendr
& remettre avec facilité toutes les fois qu'ell
est obligée de lui donner à teter pendant l
nuit.

Quand une nourrice prend son enfant pou
le faire teter, elle doit être bien éveillée, &
elle ne doit lui donner le teton qu'étant assi
à son séant, parce que si elle lui donnoit étan
couchée, elle pourroit se rendormir, & suffo
quer son enfant ; c'est pourquoi elle doit un
peu laisser crier l'enfant, plûtôt que de se pres
ser de le fairè teter étant encore toute endor
mie.

Je n'entrerai point dans le détail des circon
stances nécessaires pour emmailloter un enfan

c'e

c'eſt l'affaire des Gardes d'Accouchées, qui ont ſoin de le montrer aux nourrices, je dirai ſeulement qu'il faut que le linge ſoit bien blanc & bien ſec, & qu'il faut le remuer auprès du feu, pour le préſerver du froid qui lui eſt pernicieux. Pour ce qui eſt du tems qu'on doit le remuer, on ſait que c'eſt ordinairement deux fois par jour, & quelquefois trois, quand il s'eſt ſali, ou que par ſes cris il demande à être changé.

Il ne faut pas oublier de bien garnir la tête de l'enfant, ſur-tout à l'endroit de la fontaine, où les os n'étant pas encore formez, il eſt plus ſuſceptible du froid; & même il faut faire attention que l'eau qu'on verſe en cet endroit en batiſant les enfans, eſt capable de les enrumer ſi c'eſt en hiver, & qu'elle ſoit trop froide; c'eſt ce qui faiſoit qu'aux Enfans de France qu'on ondoyoit auſſi-tôt après être nés, on avoit ſoin de la faire un peu chauffer, & qu'on en verſoit en petite quantité.

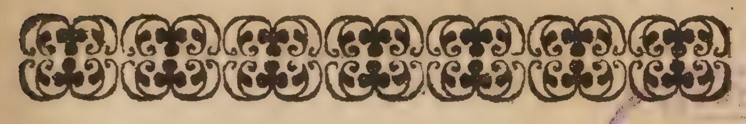
On prétend qu'il eſt avantageux à un enfant de crier, & on a raiſon, parce que ſes cris lui tiennent lieu d'exercice, & qu'ils obligent ſa poitrine & les autres parties de s'étendre, & que les petites contorſions qu'il fait en criant, donnent de la force & de la vigueur aux muſcles de ſes bras & de ſes jambes, ne faiſant aucun exercice d'ailleurs; mais il faut que ſes cris ſoient moderez, car s'ils étoient trop violens, ils pourroient lui cauſer des hernies & des exomphales; c'eſt pourquoi il faut tâcher de l'appaiſer en lui donnant à teter, en le promenant, ou en le remuant ſouvent, tant pour le nettoyer que pour le mettre à ſon aiſe, en délivrant d'une ſituation contrainte où quelque partie de ſon corps ſe pût trouver, qui le fait ſouffrir & crier.

Je me ſuis reſtraint dans ce cinquiéme Li-
vre à ne vous parler que des indiſpoſitions les
plus preſſantes qui arrivent aux enfans nouveaux
nés, & particuliérement de celles qui deman-
dent la main du Chirurgien ; je ne vous entre-
tiendrai point d'une infinité d'autres maladies
qui lui ſurviennent pendant le cours de ſon en-
fance, parce qu'elles ſont du reſſort de la Mé-
decine.

Fin du cinquiéme Livre.







TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.



LIVRE SIXIE'ME.

Du choix de l'Accoucheur, de la Nourrice, & de la Garde.

QUoique ce sixiéme & dernier Livre ne traite d'aucune maladie, & qu'il ne parle d'aucune operation, il n'est pas moins utile que les cinq précedens, puisqu'il donne à la femme qui est dans l'usage de faire des enfans, des préceptes généraux sur le choix de la personne qui la doit accoucher, qu'il lui enseigne les bonnes & les mauvaises qualitez de la Nourrice à qui elle va confier la vie de son enfant, & que même sur la Garde il lui prescrit d'en prendre une qui soit dans l'usage de gouverner des femmes en couches.

On finit ce Traité par un conseil qu'on donne aux meres de nourrir leurs enfans; on sait que ce conseil sera mal reçû, & qu'il ne sera pas suivi, parce qu'elles s'aiment plus que leurs enfans; mais on se croit obligé en conscience de leur rapporter les raisons qui les doivent en-

gager à les nourrir ; & on leur en donnera d
si bonnes, qu'il y aura peut-être quelque mere
qui se laissera persuader.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez requises au Chirurgien-Accoucheur.

SI tous les Chirurgiens en général doivent être gens de bonnes mœurs, savans & habiles dans leur profession ; à plus forte raison ceux qui pratiquent les Accouchemens doivent-ils posseder toutes ces bonnes qualitez par préference à tous autres. On pardonne une impolitesse à un Chirurgien d'Armée, à celui qui travaille dans le Public, ou dans les Hôpitaux; mais au Chirurgien-Accoucheur on ne lui passe rien, parce qu'il exerce son Art sur des femmes qui se piquent plus de délicatesse que les hommes, & qui croyent que de la moindre faute, ou que d'une seule parole échapée mal à propos, la bienséance ou la pudeur en est offensée.

Celui qui embrasse les Accouchemens doit être bienfait de sa personne, n'ayant aucun défaut corporel, ni rien de choquant dans son visage, il faut qu'il soit fait de maniére qu'une femme puisse se mettre entre ses mains sans aucune répugnance, & que ne trouvant rien qui lui repugne, elle s'y abandonne avec toute la confiance que doit avoir une personne qui croit mettre sa santé & sa vie en de bonnes mains.

Il ne doit point être ni trop jeune, ni trop vieux, ces deux extrémitez ne conviennent point à un Accoucheur, il faut qu'il soit dans la vigueur de son âge, & qu'il ait de la force pour

pou-

pouvoir faire un accouchement laborieux, qui le met quelquefois tout en ſueur, & qui lui donne autant de peine qu'il fait de douleur à la femme qu'il accouche. Il faut qu'il ait la main longue & menue, pour pouvoir l'introduire avec facilité lorſqu'il eſt queſtion de retourner un enfant dans le ventre de la mere ; car une main groſſe & courte eſt un défaut eſſentiel dans un Accoucheur.

Celui qui ſe jette dans les Accouchemens doit être de la Compagnie des Maitres Chirurgiens de la Ville où il s'établit, pour deux raiſons, l'une pour y apprendre la ſcience Chirurgicale, qui doit toujours préceder celle des Accouchemens; l'autre pour y aquerir le privilége de les pratiquer ; car il faut être Maitre Chirurgien pour être en droit d'accoucher, cette operation étant du reſſort de la Chirurgie.

Il n'eſt pas aiſé de s'inſtruire de l'Art d'Accoucher, parce qu'il n'y a point d'Ecoles publiques où on puiſſe l'apprendre, & que dans les Démonſtrations qui ſe font publiquement des operations de Chirurgie ; on ne démontre point celle-là comme on fait toutes les autres. Un Maitre mene ordinairement ſon Garçon avec lui chez ſes malades ; mais lorſqu'il va faire un Accouchement, il ne peut pas le mener avec lui, parce que les femmes qui ont ordinairement de la pudeur, ne veulent point voir un viſage nouveau, & ne prétendent pas que d'autres s'inſtruiſent à leurs dépens.

Pour aquerir la Théorie des Accouchemens, il faut lire les bons Auteurs qui en ont écrit, comme Guillemau, Mauriceau, & quelques autres; pour la pratique, on ne la peut obſerver qu'en cherchant toutes les occaſions d'accoucher le plus que faire ſe pourra. L'Hôtel-

Dieu de Paris est le lieu où il se fait plus d'ac
couchemens, parce qu'on y reçoit toutes ce
les qui s'y présentent, & que c'est l'endroit seu
où on peut se rendre habile en peu de tems :
faut encore dans tous les cas extraordinair
consulter les Experts dans cet Art, qui com
muniqueront des lumiéres au jeune Chirurgien
qu'il ne pourroit point aquerir sans leur se
cours.

Quand l'Accoucheur est appellé, il ne fau
pas qu'il se présente devant la femme avec un
visage allongé & triste, car il paroîtroit annon
cer quelque malheur ; ni avec un visage gai &
enjoué, ce qui choqueroit une femme qui souf
fre, & qui s'attend de souffrir de plus grandes
douleurs. Il faut donc qu'il ait un air sérieux
qu'il écoute tranquillement le récit de l'état ou
elle se trouve, qu'il lui fasse esperer un accou
chement heureux, & qu'il ne l'allarme point
quand même il y auroit sujet de craindre, que
la suite en dût être fâcheuse.

Il ne faut point qu'un Accoucheur témoigne
aucune impatience sur la durée de l'accouche
ment : quand il est auprès d'une femme, il doit
oublier toutes les autres, & y demeurer jusqu'à
ce qu'elle soit accouchée. Il ne doit point l'en
tretenir des autres qui sont prêtes d'accoucher,
& qu'il attend, de crainte que s'il arrivoit quel
que chose de fâcheux, elle ne croye qu'il ait
avancé son travail, & que par inquiétude il n'ait
précipité l'accouchement.

Un Accoucheur ne doit point se proposer le
gain, ni l'interêt pour but de ses peines, quand
il est auprès d'une femme dont il n'espereroit
qu'une légère récompense, il doit lui rendre
service avec le même zèle & la même affec-
tion, que s'il en attendoit une plus forte : & s'il
quit-

quittoit une femme pour aller à une autre dont il croiroit être mieux payé, il pécheroit contre la charité, & il manqueroit aux Loix du Chrifianisme.

S'il se trouvoit auprès d'une femme qu'il croiroit en danger de mourir par l'état dangereux où elle pourroit être, il faut qu'il dise au mari ou aux parens, le péril où elle est, & qu'il travaille à la sécourir, & ne pas l'abandonner comme quelques-uns ont fait, qui par une cruauté sans exemple ont mieux aimé laisser mourir la mere & l'enfant, que de risquer leur réputation, ne voulant pas qu'il fût dit qu'une femme soit morte entre leurs mains.

Une des principales qualitez d'un Accoucheur, c'est la discretion; il ne faut point qu'il s'entretienne des perfections ou des défauts qu'il aura remarqué à une femme en l'accouchant, parce que celle à qui il parle est en droit de croire qu'il fera ailleurs des plaisanteries sur elle, comme il en fait sur les autres; il faut donc qu'il soit discret, & qu'il garde le silence sur tout ce qui se passe dans les accouchemens.

Enfin un Accoucheur doit être un parfait honnête homme, & se conduire suivant les règles de la Religion, qui lui doit servir de guide dans toutes ses actions; il faut donc qu'il soit vertueux, doux, affable, & compatissant aux douleurs que les femmes souffrent en accouchant, & sur-tout qu'il ne soit point interessé, se contentant du salaire honnête qu'on voudra bien lui donner.



CHAPITRE II.

Des qualitez nécessaires dans une Sage-femme.

IL ne faut pas seulement que les Sages-femmes ayent toutes les bonnes qualitez qu'on demande dans un Chirurgien-Accoucheur, mais il faut encore qu'elles se défassent de plusieurs défauts attachez à leur sexe & à leur profession; elles sont ordinairement commères & babillardes, s'imaginans qu'on les croira plus savantes, & plus habiles, après qu'elles auront fait mille contes surprenantes, ou qu'elles récitent plusieurs faits extraordinaires qu'elles donnent pour véritables, quoique souvent ce ne soient que des fables, qui n'ont d'autre fondement que de les avoir entendu dire à d'autres.

La jeunesse est un défaut dans une Sage-femme, parce qu'elle ne peut pas avoir encore aquis cette expérience en quoi consiste tout leur savoir faire; car pour la Théorie, elles n'en ont qu'autant qu'elles sont capables d'en avoir; mais comme leur principal talent consiste dans la pratique, elle ne peut l'aquerir qu'après avoir fait des accouchemens pendant un tems considérable; desorte qu'il faut qu'elle ait au moins trente ans avant que de pouvoir passer pour habile Sage-femme.

Il faut néanmoins en excepter les filles de Sages-femmes, qui n'ont entendu parler que d'accouchemens par leurs meres; celles-là qui ont été élevées dans cette profession, & qui ont été mises dans la pratique de bonne heure, peuvent devenir habiles avant le tems que nous venons de prescrire; celles-là encore qui ont

été Gardes d'Accouchées, & qui embraſſent la profeſſion de Sages-femmes, peuvent en moins de tems s'y perfectionner, que celles qui n'avoient point entendu parler d'accouchemens.

Pour être Sage-femme il faut être mariée; il ſiéroit mal à une fille de vouloir entreprendre d'accoucher les autres, elle qui doit ignorer toutes les circonſtances néceſſaires pour faire un enfant. Et de plus c'eſt qu'elle trouveroit pluſieurs femmes qui ne voudroient pas s'y fier. Il y en avoit une à Saint Germain en Laye qui accouchoit, mais il y avoit peu de femmes qui s'y vouluſſent confier, & elle ne faiſoit des accouchemens qu'au défaut de ſa mere.

Il y a de meilleures Sages-femmes à Paris qu'en aucune Ville du Royaume, parce qu'il y a l'Hôtel-Dieu où il ſe fait une infinité d'accouchemens, & où elles ſont reçûes en apprentiſſage. Elles y demeurent pendant trois mois; les premiéres ſix ſémaines elles ſont à regarder les accouchemens que fait celle qui eſt avant elle; & les autres ſix ſémaines elles font tous les accouchemens qui ſe préſentent pendant ce tems, & elle les fait tous en préſence de la Maîtreſſe Sage-femme, qui eſt choiſie entre les plus habiles de Paris.

Il ne ſuffit pas qu'elle ait fait ſon apprentiſſage à l'Hôtel-Dieu pour avoir la permiſſion de travailler publiquement, il faut encore qu'elle ſoit reçûe par les Maîtres Chirurgiens de Saint Coſme. Elle s'y trouve les jours qu'on lui a marqué, accompagnée d'une autre Sage-femme, qui eſt la conductrice: & là elle y eſt interrogée pendant deux après-midi par ſix Maîtres Chirurgiens, ſur tout ce qui concerne les accouchemens; & étant trouvée capable, il lui eſt permis de ſervir le Public, & de poſer une

Enſeigne qui inſtruit de ſon nom & de ſa demeure.

Il faut qu'une Sage-femme ſoit vertueuſe, & ſe conduiſe de maniére qu'elle ne donne point d'atteinte à ſa réputation : elle doit être gracieuſe dans ſa perſonne, n'avoir point de défaut naturel qui puiſſe choquer la femme qui ſe met entre ſes mains : elle ne doit point être trop libre en diſcours, & ne point rapporter de ces rebus, de ces dictons facétieux, ni de ces mots à deux ententes qui peuvent offenſer la pudeur.

Elle ne doit point avoir trop bonne opinion d'elle-même, ſe croyant plus habile qu'une autre ; il faut au contraire qu'elle ſe méfie de ſa ſcience & de ſes forces, & qu'elle appelle du ſécours lorſqu'elle y voit le moindre danger : il ne faut pas qu'elle croye être deshonorée pour avoir demandé du conſeil ; les plus habiles en demandent ſouvent, & au lieu d'en être blâmée, on la loue de ne s'être pas fiée à ſes propres lumiéres, en expoſant une femme au péril qui la ménaçoit.

Une Sage-femme doit être toujours en garde ſur les remèdes que des filles ou des femmes lui demandent pour leur procurer leurs ordinaires ; car ſi c'eſt par une groſſeſſe qu'elles ſont arrêtées, ce qu'elles auront ſoin de lui taire, elle auroit grand tort de leur en donner avant que d'avoir bien examiné qu'elle eſt la cauſe qui les empêche d'être reglées.

S'il n'eſt pas permis de donner des remèdes pour faire venir les ordinaires, qu'après être certain qu'il n'y a point de groſſeſſe, il eſt encore plus ſévèrement défendu d'en donner pour faire avorter. C'eſt un crime autant puniſſable de mort de tuer un enfant dans le ventre de ſa me-

mere, comme si on lui ôtoit la vie après être venu au monde. Il y a quelques années qu'une Sage-femme se laissa gagner à force d'argent pour faire avorter une fille de qualité; mais malheureusement la mere & l'enfant moururent du remède dont elle se servit. Elle fut mise entre les mains de la Justice, qui la condamna à mort, & la fit exécuter à la Croix du Tiroir.

Quand une Sage-femme est appellée par les Juges pour décider sur une grossesse, elle ne doit prononcer qu'après être absolument certaine de l'état où la femme se trouve; il vaut mieux qu'elle fasse un prognostique douteux, que d'hazarder de se tromper, comme fit une Sage-femme du Châtelet, qui après avoir visité une Servante condamnée à être pendue, qui se disoit grosse, assura M. le Lieutenant Criminel qu'elle ne l'étoit point. En faisant une Anatomie publique du corps de cette fille, on lui trouva dans la matrice un enfant de quatre mois. La Sage-femme fut condamnée à une grosse amende, & interdite de l'exercice de sa profession. Ces cruels exemples font voir avec quelle circonspection elle doit se gouverner, parce qu'elle ne peut pas faire de petites fautes, & que les moindres peuvent faire périr la mere ou l'enfant, & quelquefois tous les deux.

Les rapports qu'une Sage-femme est obligée de faire quand une femme grosse se sera batue, ou qu'elle aura été maltraitée, elle les doit faire en conscience; elle ne doit ni augmenter, ni diminuer le mal pour faire plaisir à l'un ou à l'autre, parce que les Juges n'ordonnent des provisions & des dédommagemens que suivant les rapports qu'on leur donne.

Une Sage-femme ne peut pas décider sur la virginité d'une fille, parce qu'il n'y en a pas des

des ſignes certains; elle doit renvoyer cette déciſion aux habiles Anatomiſtes, qui eux-mêmes conviennent qu'ils n'en peuvent pas parler affirmativement. On a vû des filles libertines & débauchées, vendre leur pucelage à des quinze & vingt perſonnes différentes qui tous croyoient en être les vainqueurs. Ce n'étoit néanmoins qu'un manege avec lequel elles trompoient leurs amans. Et puiſque des Experts en l'Art ont été les dupes de ces filles, il n'eſt pas impoſſible que des Sages-femmes qui vont de bonne foi, ne puiſſent l'être auſſi.

Quand une fille malheureuſement ſe trouve groſſe, elle ſe met pour accoucher chez une Sage-femme qui la fait bien payer, comme de raiſon; mais quand elle lui a donné l'argent dont elles ſont convenues, la choſe doit être étouffée comme non-avenue; la Sage-femme ne doit point prendre un empire ſur cette fille, ni exiger d'elle des préſens de tems en tems, ſous prétexte que ſachant ſon ſecret, elle peut la perdre de réputation.

Enfin la diſcrétion eſt une des principales qualitez que doit avoir une Sage-femme; & il ne faut pas qu'elle s'entretienne, ni qu'elle faſſe des hiſtoires des circonſtances arrivées dans les autres accouchemens qu'elle aura fait, ni qu'elle réponde aux queſtions de ces femmes curieuſes, qui veulent ſavoir ce qui ſe paſſe ailleurs; car l'Accouchée peut tirer une conſéquence infaillible qu'étant babillarde, dès le lendemain elle redira à ſa voiſine ce qui ſe ſera paſſé dans ſon accouchement.

CHAPITRE III.

Les raiſons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes.

CE Chapitre & les deux ſuivans contiennent un Plaidoyer dans les formes; celui-ci parle en faveur des Sages-femmes ; le ſuivant défend la cauſe des Accoucheurs, & le troiſiéme prononce ſur le choix qu'on doit faire d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme.

Celui qui le premier a écrit en faveur des Sages-femmes, eſt un Prêtre, Néveu des Dames de la Marche, qui étoient Sages-femmes de l'Hôtel-Dieu de Paris, il y a environ quarante ans, & toutes deux habiles dans leur profeſſion.

Ce bon Prêtre qui paroît n'avoir aucune teinture de la Médecine, mais qui parle en bon Théologien, ne prend point un ton de Maître; il n'employe que la voye du conſeil, pour tâcher de perſuader, en rapportant tous les Paſſages des Peres de l'Egliſe, où il eſt parlé des Sages-femmes, dont il tire une conſéquence, que n'étant point parlé d'hommes dans ces occaſions, il n'y avoit point pour lors d'Accoucheurs, & que les Sages-femmes ſeules pratiquoient les Accouchemens.

Il cite un paſſage de Saint Jerôme, en parlant de l'accouchement de la Sainte Vierge, qui dit qu'elle n'eut point de femme pour l'aider, ni de Sage-femme pour l'accoucher, marque, dit-il, que de tous tems c'étoient des femmes, & des Sages-femmes qui ſécouroient les autres.

Pour prouver qu'on ne doit ſe ſervir que de femmes pour les accouchemens, il dit que ſe ſer-

ſervant d'Accoucheurs, une femme met ſa con-
ſcience en danger, en s'expoſant à perdre des
vertus ſur leſquelles elle doit faire une atten-
tion continuelle pour ſe les conſerver. Il rap-
porte cinq vertus qu'elle peut perdre en ſe ſer-
vant des hommes, qui ſont la pudeur, la pu-
reté, la fidélité du mariage, le bon exemple
& la mortification.

Pour la pudeur, il prétend qu'elle eſt offen-
ſée lorſqu'une femme s'expoſe à la vûe, & au
toucher d'un homme, en la préſence duquel
elle doit toujours avoir de la retenue; & que
le moyen de conſerver la pudeur eſt de n'être
touchée ni vûe que par une perſonne de ſon
ſexe. Il cite ſaint Jerôme, qui dit que la pudeur
eſt une fleur délicate qui ſe ternit par le moin-
dre attouchement, & qui ne ſe conſerve qu'au-
près de ſes ſemblables; & il n'oublie pas les
éloges que S. Zenon Martyr lui donne, qui ap-
pelle la pudeur le bonheur des vierges, la fidé-
lité des femmes, la force des veuves, la pureté
des Prêtres, la richeſſe des pauvres, le tréſor
des riches, l'honneur des petits, la gloire des
Grands, la gardienne de tous les Etats.

Pour la pureté, il dit qu'elle eſt quelquefois
lezée quand une femme ſe laiſſe toucher par un
homme; que cela peut faire tomber cet hom-
me dans quelqu'impureté, ou procurer cet in-
convenient blâmable à une femme, lorſqu'elle
n'eſt pas dans les douleurs attachées à l'enfan-
tement, il prétend en avoir trouvé des preu-
ves dans les ſentimens des Peres qu'il rapporte.
Saint Iſidore dit qu'en touchant la chair, com-
me on gagne des maladies corporelles, on en
contracte auſſi de ſpirituelles. Saint Jerôme,
qu'entre les perſonnes du ſexe différent, l'at-
touchement eſt en quelque façon contagieux

&

& véneneux ; Thomas à Kempis, qu'il faut bien garder ſes ſens, & en particulier celui du toucher, ſi on veut avoir la pureté du corps, & la paix du cœur ; l'Abbé Rupert, que ce ſens eſt une porte qui donne entrée à la mort & du corps & de l'ame.

Pour la fidélité du mariage, il dit que comme ce ſont des jeunes femmes qui ſont en état d'avoir des enfans ; que l'uſage d'un Accoucheur leur eſt dangereux par la vivacité de leurs imaginations, la chaleur de leurs paſſions, & la tendreſſe de leur complexion ; que cet uſage les accoutume à ſe laiſſer approcher & familiariſer avec les hommes étrangers, ce qui ſouvent n'eſt pas ſans danger, & peut avoir des ſuites juſqu'à donner aux jeunes femmes quelques occaſions d'être après cela infidèles ; que l'on a remarqué que celles qui ne veulent que des hommes, ſont ordinairement plus libres que celles qui ſe ſervent des femmes. Que S. Chriſoſtome vouloit que les femmes fuſſent toujours en crainte avec tout autre homme que leur mari ; & que les Peres de l'Egliſe diſent que l'immodeſtie volontaire, & la facilité de montrer & laiſſer toucher ſa chair, eſt une eſpèce d'adultère de l'eſprit, & un préjugé ou ſigne d'infidélité future.

Pour le bon exemple, il veut que les femmes ſe le donne les unes aux autres, parce que comme l'on fait aiſément ce que l'on voit faire ; celle qui ſe ſera ſervie d'un Accoucheur, autoriſera une autre de ſuivre ſon exemple. Il dit qu'il eſt de conſéquence d'éviter les Accoucheurs pour l'éducation des filles de Familles, à qui on doit inſpirer la crainte de toute approche & liberté des hommes ; que ce ſeroit en vain qu'on leur inſpireroit cette crainte, ſi elles

les voyoient des hommes approcher de celles qui leurs doivent commander de les fuir ; que cela produit des curiositez dans l'esprit des filles, des diminutions de crainte dans leur cœur, des matiéres de conversations secrettes avec leurs compagnes, & un fond d'assurance tacite contre les repréhensions qui leur sont faites de leur communication avec les hommes. Il ne croit pas faire tort à ce sexe, en le faisant souvenir qu'il est fragile, & lui disant qu'il a plus de dangers à éviter que l'autre ; qu'il doit non-seulement fuir le mal, mais même son ombre, c'est-à-dire, tout ce qui peut être suspect ; & il lui conseille de prendre une maniére d'agir sûre pour le fond de sa conscience, & édifiante pour l'extérieur & le bon exemple.

Pour la mortification, il veut qu'on éloigne les Accoucheurs, parce qu'il établit pour constant, qu'outre les personnes de sexe différent, il y a une correspondance naturelle qui fait que les femmes n'ont point d'aversion pour les hommes, au lieu d'appréhender d'avoir avec eux quelque communication ; de façon qu'il dit qu'il est juste, & même nécessaire que les femmes mariées se mortifient de cette inclination naturelle ; & que pour cet effet elles se servent de Sages-femmes dans leurs accouchemens, que par ce moyen elles auront de la pudeur, elles vivront dans la pureté, elles seront fidèles à leurs maris, elles donneront bon exemple, & elles suivront les pratiques de la mortification chrétienne.

Ce petit Livre est composé de quatre Articles, dont voici les Titres : 1°. Autant qu'il est possible dans les Accouchemens, il faut se servir de Sages-femmes. 2°. Il est très-raisonnable de se servir de femmes dans les Accouchemens.

mens. 3°. Il eſt de fait que la pratique des Accouchemens a été uſitée de tous tems par le miniſtère des femmes, & que ce droit leur appartient d'antiquité. 4°. Ce ſont les réponſes qu'il fait aux objections qui peuvent faire les Partiſans des Accoucheurs qu'il réduit à dix.

Après avoir répondu à ces objections, toujours en faveur des Sages-femmes, il finit en aſſurant qu'il n'a point fait cet Ecrit, ni par interêt, ni par paſſion, mais par principe de conſcience, en déclarant devant Dieu qu'il l'a fait, premiérement, pour le bien de la vérité; ſecondement, pour le repos & l'aſſurance des conſciences; troiſiémement, pour le ſalut de pluſieurs perſonnes; quatriémement, par-deſſus tout, pour la gloire de Dieu.

Il a paru dans l'année 1708. un autre petit Livre ſur la même matiére, qui a pour titre, *De l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, imprimé à Trevoux, qui ſe vend à Paris chez Jaques Etienne, Libraire, rue S. Jaques, au coin de la rue de la Parcheminerie.

Quoique l'Auteur ne ſoit pas nommé, on ne doute point que ce ne ſoit du même Médecin de la Faculté de Paris, qui a donné au Public un Traité des Diſpenſes du Carême. Ce petit Livre eſt rempli de figures de Réthorique qui tendent toutes à entraîner le Lecteur dans l'opinion qu'on s'y efforce de prouver.

Dans la Préface l'Auteur fait un plan du combat qu'il entreprend de livrer aux Accoucheurs: il dreſſe toutes les batteries qu'il croit capables de les accabler; & il n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à lui faire remporter une victoire qu'il tient déja pour aſſurée. Cette Préface étant comme ſon corps de troupes avancé, qui eſt ordinairement ce qu'il y a de meilleur,

j'ai crû devoir en donner un extrait, afin que le Lecteur fût informé de l'ordre de la bataille qui doit écraser & détruire les Accoucheurs.

Il commence par dire que quelques Dames chrétiennes, pour ne se laisser pas séduire par l'usage presque établi aujourd'hui de se faire accoucher par des hommes, ont demandé à s'instruire sur cette coutume qui blessoit leur pudeur, & offensoit leur piété, qu'elles ont proposé leurs doutes aux personnes qui les conduisoient; & que c'est pour soulager les consciences des uns, & regler les sentimens des autres qu'il a entrepris ce petit Ouvrage.

Ce Prélude nous apprend que ce sont des Dames qui l'ont consulté, que c'est à elles à qui il va répondre; & que c'est à ces mêmes Dames qu'il va s'efforcer de prouver qu'il leur est indécent de se faire accoucher par des hommes.

Il examine s'il fût jamais, ou s'il s'est fait depuis une profession d'Accoucheurs. Il creuse cette matiére en tâchant de faire voir que ni l'Antiquité, ni le Paganisme n'ont jamais autorisé un Art qui répugne à la Nature même. Il montre ensuite que les Hébreux étoient dans l'usage de se servir de Sages-femmes: usage auquel d'ailleurs toutes les Nations qui sont venues après, se sont conformées.

Il essaye encore de prouver que l'Ecriture & les Peres n'ont rien établi qui excuse la pratique d'aujourd'hui; que les Princes ne l'ont point confirmée par leurs Edits; que les Magistrats ne l'ont point reconnue; qu'il ne s'est jamais fait de Corps ni de Communauté d'Accoucheurs, comme on en voit de toutes les Professions que la Religion permet, & que l'utilité publique autorise: & enfin il examine les rai-

sons

ſons de convenance qui pourroient rendre aujourd'hui tolerable une profeſſion dont les Anciens n'auroient peut-être pas aſſez bien connu la néceſſité.

Il répond auſſi à tout ce que l'on dit contre les Sages-femmes ſur ce ſujet, touchant leur peu de capacité, leur ignorance naturelle, leur peu de génie pour la Chirurgie, & ſur ce qu'on leur réproche que c'eſt des hommes qu'elles tiennent le peu qu'elles ſavent des Accouchemens. Il écoute là-deſſus tout ce que les Accoucheurs peuvent alleguer de plus raiſonnable, & il y répond de ſon mieux.

Il tire enfin cette conſéquence qu'on peut ſe paſſer d'Accoucheurs, & que les femmes ſeules ſuffiſent pour une profeſſion qui leur appartient de droit, qui n'eſt point au-deſſus de leur portée, que l'interêt ſeul leur a enlevé, & dont l'injuſtice des hommes les prive encore aujourd'hui.

Il conclut que l'Art d'Accoucher appartient uniquement aux femmes, & que la profeſſion d'Accoucheuſe eſt auſſi ancienne que le Monde, puiſque la plus ſainte des anciennes Religions, qui eſt celle des Juifs, en a donné l'exemple, que tous les ſiécles ſuivans l'ont adoptée, que la Religion Chrétienne le veut, que les Princes & les Magiſtrats l'ont confirmée par leurs Edits, & par leurs Reglemens.

Après un auſſi beau diſcours, & des raiſons auſſi ſpécieuſes qu'il croit inconteſtables, l'Auteur s'applaudit par avance d'avoir remporté la victoire ; & l'on voit qu'il goûte déja la joye du triomphe, en diſant que les Accoucheurs ne s'attendoient pas à une concluſion ſi accablante pour eux, qu'ils la trouveront dure, ruineuſe, & peut-être injuſte. Car dequoi, continue-t-il, n'eſt point capable le reſſentiment de

se voir déchû d'une profession qui s'accrédit[...] dans le monde, dont elle auroit pû avec le tem[...] s'assujettir, & captiver la plus belle moitié.

Il paroît ensuite se radoucir en faveur d[...] Accoucheurs, en leur disant que pour peu qu'[...] puissent oublier leur interêt pour écouter cell[...] de la Religion, & se soumettre aux règles de [...] raison, de la modestie & de la bienséance. Il[...] conviendront que ce n'est point par passio[...] qu'on les attaque, mais un conseil qu'on le[...] donne d'abandonner une profession que la seu[...] nécessité peut excuser en eux, & dont il ne le[...] est pas permis de faire un métier. On a d'a[...] leurs, poursuit-il, reclamé de tems en tem[...] contre cet usage abusif, de permettre les acco[...] chemens les plus ordinaires aux hommes; c[...] sans parler de la Loi naturelle qui y répugn[...] sans rapporter les plaintes continuelles que [...] sages Directeurs font contre cet abus, d'hab[...] les Médecins s'y sont opposez; & la vérité qu[...] leurs Ecrits défendent, n'en est ni moins re[...] pectable, ni moins puissante pour avoir été n[...] gligée.

Il rapporte ici la plainte qu'un habile Méd[...] cin de la Faculté de Paris, forma contre l[...] Dames Françoises, qui se livrent avec trop d[...] facilité aux yeux & aux mains des Accoucheur[...] Il cite un Ecrit qu'il dit être digne d'un M[...] decin, ou d'un Théologien, intitulé, *Disser[...] tation sur les Accouchemens*, par un Auteur ano[...] nime, qui est le même dont je viens de parle[...] Il dit que le hazard qui lui a fait recouvrer c[...] petit Ouvrage dans le tems qu'il travailloit [...] celui-ci, n'a pas peu servi à le faire continue[...] & à le finir, qu'il a été ravi de s'y voir heureu[...] sement prévenu dans plusieurs des faits & de[...] raisons qu'il avoit ramassées, & que le zèle d[...]

cha[...]

charité qui regne dans cet Ouvrage, a animé l'Auteur de celui-ci.

Il avoue cependant qu'il avoit pensé d'abord qu'il auroit suffi de réimprimer cette Dissertation sans rien écrire de nouveau là-dessus, mais qu'il a été conseillé d'achever ce qu'il avoit commencé, parce que le progrès qu'avoit fait depuis dans le monde la profession d'Accoucheur, demandoit de nouvelles réflexions, outre qu'il avoit des faits à y ajouter, qui étoient échapez à l'exactitude de l'Auteur anonime.

Il finit sa Préface en laissant aux jeunes Accouchées à réfléchir sur les obligations, où elles seront doresnavant, si ce qu'on dit n'est fondé sur les principes de la Religion & de la Médecine ; & si par conséquent ce qu'on leur demande de leur pudeur, ne peut interesser ni leur santé, ni leur vie, espérant que sagement inspirées elles se remettront en règle, qu'elles édifieront le monde Chrétien, & qu'elles rendront aux personnes de leur sexe la justice & l'ancienne confiance qu'elles leurs doivent, dont elles ne les trouveront pas indignes : & enfin il exhorte les Accoucheurs eux-mêmes de n'offrir plus aux femmes que des sécours nécessaires & indispensables, persuadez que la Providence récompensant la piété des meres, facilitera la naissance de leurs enfans, & affranchira leur sexe, du moins en ce point, de la dépendance des hommes.

Après une Préface aussi pathétique, l'Auteur commence son Ouvrage, qu'il divise en huit Chapitres, dans lesquels il s'efforce de prouver que les hommes ne doivent point travailler aux Accouchemens; que cette profession doit être uniquement exercée par les femmes, comme leur appartenant de droit, & en étant les plus

capables. Voici les Titres des Chapitres.

Chapitre I. Que la profession d'Accoucheur étoit inconnue dans l'Antiquité, & qu'elle est encore aujourd'hui nouvelle sans titres & sans autoritez.

Chap. II. Que toutes les Nations, à commencer par le peuple Hébreu, se sont servis de Sages-femmes, dont la profession est aussi ancienne que le monde, & autorisée par les Loix.

Chap. III. Faits & histoires qui prouvent qu'il a été inouï dans tous les tems que des femmes se soient servies d'hommes dans leurs couches, ou en cas semblables.

Chap. IV. Que les maximes de la Religion Chrétienne sont contraires à la profession d'Accoucheur.

Chap. V. Que la profession d'Accoucheur est rarement nécessaire.

Chap. VI. Que la coutume de se servir d'Accoucheur, est moins une usage à recevoir, qu'une entreprise à réprimer.

Chap. VII. Que les femmes sont aussi capables de pratiquer les Accouchemens que les hommes.

Chap. VIII. Où l'on répond au reste des objections qu'on fait contre les Sages-femmes.

Pour prouver le contenu de ces Chapitres, l'Auteur fait fléches de tout bois, c'est-à-dire, qu'il employe tout ce qu'il croit convenir à son sujet; il remonte jusqu'au commencement du Monde; il va chercher chez les Hébreux, les Juifs, les Romains, de quoi autoriser son entreprise. Il consulte les Peres de l'Eglise; il fait parler les Devots, les Directeurs & les Payens. Il se sert de la Fable, du Paganisme, & du Christianisme à tour de rôles, & selon qu'il a besoin de leur sécours, & que les autres preuves lui manquent.

Il entreprend de persuader aux Dames de s'exposer plûtôt à la mort, que de se laisser toucher par un Chirurgien ; il en cite des exemples, qu'il appelle des martyrs de la pudeur ; il ne prétend pas que ce soit seulement sur les Accouchemens qu'elles doivent ne point se servir de Chirurgiens, mais encore sur toutes les maladies qui arrivent à ces parties, les assurant que la même Providence qui les a mises en cet état, les en retirera. Il renvoye aussi les Chirurgiens à la Providence, leur faisant espérer que de la perte qu'ils feront en quittant la profession d'Accoucheur, comme il leur conseille, ce sera la Providence qui les en récompensera.

Il finit son Livre par une déclaration qu'il fait, qu'il ne prétend point attaquer la Chirurgie, mais les Accoucheurs, qu'il appelle un genre nouveau d'Operateurs inconnu à nos Peres, une Secte d'Amphibie mal-aisée à définir, & une profession douteuse. Il dit qu'un Accoucheur ne se donne plus pour Chirurgien, qu'il se croit au dessus, & qu'il lui ordonne ; desorte que s'il faut saigner, operer, panser, un autre Chirurgien que l'Accoucheur exécutera, tandis que lui raisonnera, consultera, ordonnera ; qu'il ne convient pas aux Chirurgiens d'approuver une telle conduite, & de se donner de tels Maîtres, qui souvent en savent moins qu'eux. L'Auteur ne peut souffrir que les Accoucheurs s'ingèrent de traiter des maladies qui arrivent aux femmes grosses & accouchées ; il demande à quelle école, & sous quels Maîtres ils ont appris à traiter de ces maladies : il dit qu'ils ne doivent point prétendre à cette science en qualité de Chirurgiens, tandis que leurs Confrères, plus habiles hommes qu'eux en Chirurgie, ne s'en occupent pas. Mal à pro-

pos donc les Accoucheurs prétendront mêler leurs interêts avec ceux de la Chirurgie; ils ne méritent plus sa protection, puisqu'ils en ont secoué le joug, & qu'ils se veulent élever au-dessus d'elle. Rien au contraire ne relevera plus la gloire & le mérite de la Chirurgie, que de faire appercevoir que ses Eleves cessent d'être habiles dès qu'ils s'éloignent de ses vûes, & qu'ils sortent de ses règles.

CHAPITRE IV.

Les raisons de ceux qui prennent la défense des Accoucheurs.

ON prie le Lecteur d'en user ici comme il feroit en entendant plaider une cause par deux Avocats. Il suspend son jugement jusqu'à ce qu'il les ait entendu parler l'un & l'autre; car s'il décidoit après le plaidoyer du premier, il ne manqueroit de lui donner gain de cause; mais souvent après que le second a parlé, on trouve que ses raisons ont détruit celles du premier, & on lui fait gagner son procès. Il en pourroit bien arriver ici la même chose. On vient d'entendre dans le Chapitre précedent plaider la cause des Sages-femmes, il semble que le bon droit soit de leur côté; mais après avoir entendu dans ce Chapitre les raisons des Accoucheurs, je ne doute point qu'ils ne gagnent leur procès.

De ces deux furieux ennemis declarez contre les Accoucheurs, l'un les attaque avec les armes que la Religion lui met en main; l'autre avec ce que la Médecine a de plus fort; le moyen de résister à des puissances aussi redoutables. Si l'on en croyoit ces deux Adversaires, leur perte se-

ſeroit inévitable; mais le ſervice qu'ils rendent tous les jours à l'Etat, en ſauvant la vie aux enfans, & conſervant celle des meres, ſera leur défenſeur : ces enfans & ces meres ſeront autant de trompettes qui feront taire ceux qui déclament contre eux.

Quoique leurs actions parlent aſſez hautement pour eux, il n'eſt pas juſte de les abandonner en proye à leurs aggreſſeurs ; ils ſont attaquez, il faut les défendre; c'eſt ce que j'entreprens de faire aujourd'hui. Puiſqu'il a été permis à ces Ecrivains de parler en faveur des Sages-femmes, je dois auſſi avoir la permiſſion de prendre le parti des Accoucheurs mes Confrères ; je le fais dans l'eſpérance que la diverſité des opinions qui ſe trouvent entre eux & moi, n'alterera point l'eſtime que doivent avoir les uns pour les autres ceux qui travaillent à exceller dans leur profeſſion.

J'ai crû qu'il étoit néceſſaire de raſſurer les femmes épouvantées par deux Docteurs, l'un en Théologie, qui leur crie que leur ſalut eſt en danger; l'autre en Médecine, qui leur dit que leur vie courre des riſques ſi elles ſe font accoucher par des hommes; peut-on les laiſſer dans cet état d'incertitude & de crainte, il faut les tirer de cet embarras, en leur faiſant connoître que la peur qu'on a voulu jetter dans leur eſprit, eſt beaucoup plus grande que le mal n'eſt en effet.

Ces Auteurs ont exageré le mérite des Sages-femmes, il falloit que quelqu'un fit connoître celui des Accoucheurs; c'étoit une juſtice qu'on leur devoit & qui étoit auſſi dûe au Public, afin qu'il en jugeât avec connoiſſance.

Je diviſerai cette réponſe en huit Chapitres, comme a fait l'Auteur de l'Indécence, que je

ſuivrai les uns après les autres ; je n'employer[ai]
point ce ſtile figuré & impérieux qu'on voit da[ns]
ſon Livre , je ne le pourrois pas , car il n'e[st]
pas permis à tout le monde d'être auſſi ſavan[t] ;
je les écrirai en Chirurgien qui fait un réc[it]
fidèle & ſuccint des faits qui ſont venus à [sa]
connoiſſance, avec toute la ſimplicité que de-
mande un pareil ſujet.

Chapitre I. Que la profeſſion d'Accoucheu[r]
a toujours été pratiquée par les Chirurgiens,
& par conſéquent qu'elle n'eſt point nouvelle,
& qu'elle n'a point béſoin ni de titres, ni d'au-
toritez.

Chap. II. Que dans toutes les Nations il y [a]
eu des hommes & des femmes qui ont pratiqu[é]
les Accouchemens.

Chap. III. Faits & hiſtoires qui prouvent que
dans tous les tems les femmes ſe ſont servie[s]
d'hommes dans leurs couches.

Chap. IV. Que les maximes de la Religion
Chrétienne ne ſont point contraires à la pro-
feſſion des Accoucheurs.

Chap. V. Que la profeſſion d'Accoucheur eſt
toujours néceſſaire.

Chap. VI. Que la coutume de ſe ſervir d'Ac-
coucheurs eſt un uſage à conſerver, & non pas
une entrepriſe à réprouver.

Chap. VII. Que les femmes ne ſont pas auſſi
capables de pratiquer les Accouchemens que
les hommes.

Chap. VIII. Où l'on dit ſon ſentiment ſur les
objections & les réponſes de l'Auteur du Livre
de l'Indécence.

Les titres de ces Chapitres étant oppoſez à
ceux du Livre de l'Indécence , & étant prou-
vez, détruiront tout ce que l'Auteur s'eſt effor-
cé de nous prouver dans ſon Livre. J'en ai fait
une

une ample Dissertation qui seroit trop longue à rapporter ici. Je vais seulement donner un extrait de chaque Chapitre, qui en fera connoître le plan, & qui ne laissera pas de convaincre le Lecteur de la nécessité absolue d'avoir des Accoucheurs.

On ne convient point du titre de ce Livre; c'est aux femmes qu'il doit être adressé; c'est elles qu'il tâche de persuader de ne plus se faire accoucher par des hommes : le titre doit donc être, *de l'Indécence aux femmes de se faire accoucher par les hommes.* Chap. I.

L'Auteur de l'Indécence s'amuse à vouloir faire de la différence entre le mot d'*Accoucheur*, & celui d'*Accoucheuse*, comme si l'un & l'autre ne signifioient pas la même chose, & qu'ils ne differoient qu'en ce que l'un est masculin, & l'autre féminin. Il ajoute que la profession d'Accoucheuse a des Statuts, & qu'elle est autorisée par les Magistrats, & que celle d'Accoucheur n'en a point. Il devroit avant que d'avancer cette proposition, savoir que l'accouchement étant une operation du ressort de la Chirurgie, il ne falloit point d'autre autorité pour l'exercer que la qualité de Maître Chirurgien; mais qu'aux femmes qui n'avoient point de droit de faire aucune operation de Chirurgie, il leur falloit des Statuts & des Reglemens, pour leur permettre de pratiquer les Accouchemens, & cette tolerance s'est introduite, parce qu'il y a eu des femmes qui par une pudeur outrée aimoient mieux s'exposer d'accoucher seules, que d'avoir recours aux hommes.

On convient que la pudeur est une vertu naturelle aux femmes, & qu'elles ne doivent rien faire dont elle pût être offensée; mais on ne con-

convient pas que cette même vertu soit blessée pour avoir été accouchée par un Chirurgien, ni que cette pratique repugne à la nature même, comme le veulent ceux qui poussent la délicatesse sur la pudeur jusqu'à l'excès, & qui disent que le mariage ne seroit qu'un honteux commerce, si la nécessité de peupler le monde n'en excusoit l'usage ; encore ne se l'accorde-t-on cet usage, qu'à la dérobée & dans le secret, comme pour dissimuler à la pudeur ce que la nécessité ordonne. Ils ajoutent qu'en croyant garder toutes les mésures, & tous les égards possibles pour ne rien accorder contre la modestie, & pour se préserver contre la médisance, on ne laisseroit pas de pécher contre la pudeur si on l'exerçoit sans nécessité ; qu'on n'est pas toujours maître de son esprit & de son cœur dans une occasion si propre à séduire l'un & l'autre, & à laquelle on s'expose sans nécessité ; que quand bien même on pourroit répondre de soi, on ne peut pas s'assurer de l'imagination des autres, qui ne penseront pas toujours comme l'Accoucheur, qu'il faut convenir que le danger est du moins très-proche ; que tandis qu'on s'étudie à sauver les dehors de l'honnêteté par ses paroles & par ses maniéres ; on s'échape à soi-même, & on se laisse véritablement aller à des choses peu honnêtes. Que dans ces occasions la bouche n'est pas toujours le fidèle interprete du cœur, qu'alors le sentiment peut démentir l'expression ; & qu'enfin la fonction d'Accoucheur est constâment messéante à un homme, mais embarassante, pour ne rien dire de plus, à une femme, & dangereuse pour tous les deux.

On ne peut pas plus ingénieusement défendre la pudeur contre tout ce qui en peut dimi-

nuer

nuer la pureté, ni pénetrer mieux jufques dans les moindres chofes qui peuvent falir l'imagination; mais la maniére dont fe paffent les accouchemens, empêche que ces idées ne s'emparent de l'efprit; & toutes les circonftances qui les accompagnent, tant de la part de l'Accoucheur que de l'Accouchée, & des affiftans, détruifent ces craintes, & font voir qu'elles ne font que frivoles & imaginaires.

Ceux qui déclament contre cet ufage, & qui difent qu'une femme ne doit point s'expofer à la vûe & à la main d'un Accoucheur, font voir qu'ils n'ont jamais été préfens à aucun accouchement; ils fauroient que la vûe n'y a aucune part, que le tout fe paffe fous la couverture, & qu'il n'y a que la main du Chirurgien qui va recevoir l'enfant; & nous avons pour exemple M. Desforges l'aîné, qui étant devenu aveugle, ne laiffoit pas d'accoucher auffi-bien que quand il avoit deux yeux. On pardonne ce manque de connoiffance à ce bon Prêtre, qui peut ignorer ce qui s'y paffe; mais un Médecin n'eft pas excufable d'avancer ce qu'il ne fait pas: lui qui pratique la Médecine dans Paris depuis quarante ans, & qui par devotion entreprend de réprimer un abus qu'il ne connoît pas.

Perfonne ne met en conteftation que l'Art des Accouchemens ne foit auffi ancien que le monde, puifque de tous les tems on a fait des enfans; & par conféquent il a fallu accoucher; mais on ne convient pas que ce foient les femmes qui les premiéres & les feules l'ayent pratiqué. *Chap.II.*

Les deux Auteurs qui ont écrit en faveur des Sages-femmes, cherchent dans l'Antiquité la plus reculée ce qui peut leur être avantageux:

ils

ils diſent que Rachel, Thamar & Ruth furent ſécourues dans leurs accouchemens par des femmes, quoiqu'elles fuſſent les premiéres Dames de leur tems ; d'où ils concluent que n'étant point parlé d'hommes, il n'y en avoit point pour lors qui pratiquaſſent les Accouchemens; mais cette conſéquence n'eſt pas infaillible, puiſ qu'il peut y avoir eu des Accoucheurs, quoi que l'Hiſtoire n'en parle pas. En voici un exemple.

Ceux qui ont fait l'Hiſtoire des Accouchemens de Marie-Thereſe d'Autriche, Reine de France, & femme de Louis XIV. ne parlent point qu'il y eût eu des hommes; & néanmoins Boucher, célèbre Accoucheur, étoit dans une Garde-robe à côté de la chambre où elle accouchoit, pour la ſécourir en cas de néceſſité; & même à la naiſſance de Monſeigneur, il examina en quel état étoit l'enfant, ſans que la Reine s'en apperçût. On uſa de cette précaution pour contenter la Reine qui étant Eſpagnole, ne voulut point ſe ſervir d'Accoucheurs. Mais aujourd'hui elles ne ſont plus ſi ſcrupuleuſes, puiſque les Reines d'Eſpagne & de Sicile s'en ſont ſervies.

On ne peut donc pas diſconvenir que de tous tems il y ait eu des Accoucheurs & des Sages-femmes; mais on ne peut pas réfuſer aux hommes le droit d'ancienneté, puiſqu'Eve étant groſſe, il n'y avoit point d'autres femmes dans le monde pour la ſécourir, & que ce fut Adam ſon mari qui l'accoucha, non-ſeulement de ſon premier enfant, mais des autres qu'elle eut enſuite : c'eſt donc un homme qui le premier a fait la fonction d'Accoucheur.

Ces Auteurs prétendent faire l'éloge des Accoucheuſes, en diſant que Socrate étoit fils d'u-

ne

ne Sage-femme; il eſt vrai que Socrate a été un des plus grands hommes de ſon tems; mais cela ne prouve pas que Phanocle ſa mere ait excellé dans ſa profeſſion. On voit tous les jours des hommes illuſtres ſortir de pere & de mere d'un très-petit génie. Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, étoit fils d'un Boucher; le Maréchal Faber, d'un Libraire de Sedan; Jaques Amiot Grand Aumônier de France, d'un Taneur de Melun; & ainſi de beaucoup d'autres.

L'Auteur de l'Indécence prétend par des faits hiſtoriques, prouver qu'il a été inouï dans tous les tems que les femmes ſe ſoient ſervies d'hommes dans leurs couches, il en rapporte trois: 1°. Ce qui ſe paſſoit chez les Payens. 2°. L'hiſtoire d'Agonice chez les Atheniens. 3°. Il cite l'uſage de l'Hôtel-Dieu de Paris; je n'employerai que ces trois mêmes faits, pour détruire la propoſition qu'il avance. *Ch. III.*

On a été ſurpris de voir qu'un Auteur auſſi devot, ait été fouillé juſques dans le Paganiſme, pour chercher des preuves de ce qu'il avançoit: Il dit que les Payens avoient aſſigné des Divinitez féminines pour préſider aux Accouchemens; d'où il conclut que les femmes ſeules ſont en droit de les faire; comme ſi une Loi Payenne devoit être une règle pour le reſte de l'Univers. Il nomme ces Divinitez, il leur aſſigne à chacunes leurs offices; & il admire la prévoyance des Payens, de n'avoir pas donné cet emploi à des Divinitez maſculines, parce que tout ce qui reſſembloit à un homme, ne devoit point être appellé aux ſecrets des couches. On lui répond que puiſque les Romains ont nommé des Dieux mâles, pour préſider aux

Ac-

Accouchemens, dont on en voit encore dan
le Capitole à Rome, & qu'Ovide en a parlé
On eſt en droit de dire que c'eſt aux homme
à ſécourir les femmes dans leurs couches.

Chez les Athéniens les hommes & les fem-mes pratiquoient également la Médecine & le Accouchemens; mais l'Aréopage trouva à pro-pos d'en interdire la fonction aux femmes, & de la laiſſer aux hommes. Une fille nommée Agonice, s'habilla en homme, & alla à l'E-cole d'Hérophile y apprendre l'une & l'autre de ces ſciences, & les pratiquoit dans Athénes. Elle fut découverte, & prête à être punie pour avoir contrevenu aux Loix. Les Dames Athé-niennes coururent au Senat pour demander ſa grace, & la caſſation de cette Loi, qu'elles trouvoient trop dure. L'Aréopage leur accor-da ce qu'elles demandoient; & il leur fut per-mis de pratiquer la Médecine & les Accouche-mens, comme elles faiſoient avant cette dé-fenſe, & non pas à l'excluſion des hommes. Cette hiſtoire ne prouve pas ce que l'Auteur a avancé, qui eſt qu'il a été inouï que de tous tems les hommes ayent pratiqué les Accouche-mens.

Ce qui ſe paſſe à l'Hôtel-Dieu de Paris le prouve encore moins, puiſque le récit qu'en font ces deux Auteurs n'eſt pas véritable. Ils avancent que les Adminiſtrateurs par une pru-dence particuliére, n'admettent que des fem-mes pour y apprendre l'Art d'Accoucher; & que les hommes en ſont exclus. Il eſt vrai que toutes les Sages-femmes y vont faire leur ap-prentiſſage; mais il eſt vrai auſſi qu'il y entre des hommes. Portail, Mauriceau, Defrades, Dionis, & tant d'autres qui ont excellé dans cet Art, y ont travaillé, & y ont demeuré pen-

dan

dant un tems considérable, & la Maîtresse Sage-femme est obligée d'appeller à son sécours, dans les Accouchemens laborieux, le Chirurgien qui y gagne sa Maîtrise. On s'étonne de ce qu'un Médecin qui a passé toute sa vie à Paris, est si mal informé de ce qui s'y fait; & puisqu'il ignore ce qui se passe sous ses yeux, on a lieu de douter de tous les autres faits qu'il rapporte dans son Livre.

Si les maximes de la Religion Chrétienne étoient contraires à la profession des Accoucheurs, elles ne le seroient pas moins à celle des Chirurgiens; il faudroit qu'ils renonçassent à toutes les operations de Chirurgie qu'ils sont obligez de faire sur les femmes, puisqu'il est impossible de les faire sans voir, ni sans toucher: ces Auteurs sont si scrupuleux & si délicats sur ces deux sens, qu'ils prétendent qu'on ne peut voir ni toucher une femme, sans s'exposer au péché. Et ils trouvent les femmes si dangereuses, qu'ils citent des passages des Peres, qui défendent de les regarder. Mais les femmes d'aujourd'hui, s'écrient ces Auteurs, en sont-elles quittes pour se laisser voir à leurs Accoucheurs, elles se trouvent encore indignement soumises à l'action de leurs mains; Ils ajoutent que c'est une honteuse pratique qui choque la pudeur Chrétienne. Et ils veulent qu'un attouchement sur un sexe différent, soit une sémence de crime. *Ch. IV.*

Ils disent que de tous les sens, le toucher est le plus dangereux, parce qu'il est le plus séducteur; qu'il ne séduit si puissamment, que parce qu'il agit plus universellement sur le corps, parce qu'il est le sens universel, le sens des sens, qui se rencontre dans tous les autres, & qui affecte & remue tous les organes.

Après avoir averti les femmes de se méfier des Accoucheurs, parce que ce sont des hommes par qui une femme vertueuse doit craindre de se laisser voir & toucher, quoique gens sages, d'une probité connue, & au dessus du soupçon, & de la médisance ; ils entreprennent de jetter de la crainte dans l'esprit des Accoucheurs, en leur conseillant de se méfier d'eux-mêmes, fondez sur un passage rapporté par un des Peres de l'Eglise, qui avertit les hommes de craindre les femmes jusques dans leur propre mere.

Suivant les maximes de ces Auteurs, il faudroit que non-seulement les Accoucheurs, mais encore les Chirurgiens, renonçassent à leurs professions, parce que ne pouvant panser les femmes sans les voir, & sans les toucher, ils s'exposeroient à devenir criminels ; mais comme ils ont outré la matiére, & qu'ils ont poussé le scrupule jusqu'à l'excès, laissons les dire, donnons du sécours à tous ceux qui en ont bésoin, & qui nous en demandent, & soyons persuadez que les maximes de la Religion ne sont point opposées à la profession des Accoucheurs, ni à celle des Chirurgiens.

Ch. V. Je ne conviens point des deux propositions que l'Auteur de l'Indécence avance dans ce Chapitre, & qui en font tout le sujet, dont la premiére est que la profession d'Accoucheur est rarement néceſsaire, même inutile & dangereuse. La seconde, que les Chirurgiens-Accoucheurs ne connoissent point les maladies qui arrivent aux femmes grosses, ni celles qui surviennent aux Accouchées, & par conséquent qu'ils sont incapables de les en traiter.

Il prétend qu'on ne doit appeller un Accoucheur

cheur que dans les cas de néceſſité, qui ſont quand une mere ou un enfant ſont en danger de perdre la vie; & il dit que ces cas de néceſſité ſont ſi rares, qu'il n'en arrivera qu'un de mille Accouchemens. Les femmes ne ſeroient pas ſi à plaindre qu'elles le ſont, ſi de mille Accouchemens il ne s'en trouvoit qu'un de mauvais; mais comme de mille il s'en trouvera au moins huit cens qui auront béſoin d'être ſécourus; ce cas de néceſſité ne ſera donc point ſi rare qu'il le publie. S'il avoit été préſent à mille Accouchemens, il n'auroit pas avancé une propoſition auſſi extraordinaire; & il n'auroit pas entrepris de les vouloir conſoler comme il fait, en leur diſant qu'elles doivent ſe confier à la Providence, que puiſqu'elle a permis qu'elles ſoient en cet état de ſouffrance, que la même Providence les en tirera. Sur ce principe on n'auroit pas plus béſoin de Médecins que d'Accoucheurs; on n'auroit qu'à dire à un homme à l'extrémité, qu'il ne faut pas qu'il s'impatiente, ni qu'il faſſe des remèdes, qu'il ſera guéri par la même Providence qui l'a rendu malade.

Eſt-il permis en conſcience à cet Auteur, de ſe déchaîner contre les Accoucheurs, d'entreprendre de les perdre de réputation, en les accuſant d'être des ignorans; & de remplir ſix pages dans ſon Livre d'Invectives, & de raiſons, toutes plus fauſſes les unes que les autres, pour leur ôter la confiance publique, & de leur ſuppoſer des crimes pour être en droit de faire leur procès; ne s'apperçoit-il pas qu'il manque de charité chrétienne, lui qui veut perſuader qu'il n'a pris pour règle dans ſon Livre, que les maximes du Chriſtianiſme, en s'efforçant de convaincre les Accoucheurs d'ignorance. Il de-

 voit

voit du moins en exempter Guillemeau Chirurgien du Roi; la Cuisse, Boucher, Mauriceau qui en a fait un Livre estimé de tout le monde, & qui sert d'instruction à toutes les Sages-femmes, dont il vante tant le mérite. C'est accuser toutes les femmes qui ont de la confiance & du discernement; & c'est condamner le procedé de tant d'habiles Médecins, qui sur les maladies des femmes grosses & accouchées, suivront le conseil des Accoucheurs. Et j'ai vû que Messieurs Daquin, Fagon, & Moreau l'un premier Médecin du Roi, l'autre de la Reine, & l'autre de Madame la Dauphine, n'ordonnoient rien dans les grossesses de ces Princesses que de concert avec l'Accoucheur; d'où il faut conclure qu'ils ne sont pas des ignorans comme l'Auteur de l'Indécence veut nous le persuader: & qu'enfin la profession d'Accoucheur est toujours nécessaire.

Ch. VI. Il est certain que la coutume de se servir d'Accoucheurs est un usage à conserver, & non pas une entreprise à réprimer, quoique les protecteurs des Sages-femmes déclament contre cette coutume, en disant que rien n'a tant de pouvoir sur l'esprit du monde, que la coutume qui en règle les actions, & les maximes en souveraine.

On leurs demande si nous pouvons rien faire de mieux, que de suivre une coutume reçûe dans le pays où nous vivons; si c'est à nous à réformer ce que nous avons vû faire à nos Peres; & si c'est à une jeune femme qui aura vû sa mere heureusement secourue par un Accoucheur, à condamner son procedé; peut-elle se dispenser de suivre son exemple? peut-elle s'imaginer que sa mere qui ne lui aura donné d'ailleurs que des

des exemples de ſageſſe & de vertu, peut avoir manqué aux devoirs de la bienſéance & de la pudeur, en ſe livrant entre les mains d'un Chirurgien : c'eſt donc à nous à regler nos actions & notre conduite, ſuivant la coutume que nous trouvons établie, & principalement lorſqu'elle eſt auſſi raiſonnable & auſſi utile pour la Patrie qu'eſt celle-ci.

Il eſt vrai que ſi cette coutume étoit contre le droit naturel, ce ſeroit moins un uſage à conſerver qu'une action à réprimer ; mais avant que d'entreprendre de la détruire, il faut faire voir que ceux qui la ſuivent ſont oppoſez à la vérité, & dépourvûs de raiſon. Les Reines, les Princeſſes du Sang Royal, toutes les Dames de la premiére qualité ſont dans cet uſage ; les Magiſtrats conſentent, & même obligent leurs femmes de ſe ſervir de Chirurgiens dans leurs couches ; & cependant toutes ces perſonnes ſont raiſonnables : cette coutume ſe peut donc accorder avec la raiſon.

Quelle raiſon peut avoir l'Auteur de l'Indécence, de vouloir que les Juges prononcent contre cette coutume ; perſonne ne les en requiert ; les femmes, qui ſont les ſeules intereſſées, ſont contentes ; les Chirurgiens ne les prient de rien ; les Sages-femmes ne ſe plaignent point ; il ne peut pas imputer aux Accoucheurs aucune malverſation ; pourquoi donc vouloir qu'on faſſe des Reglemens, & que les Juges donnent des Arrêts quand il n'y a perſonne qui ſe plaigne ; il eſt le ſeul qui intervienne dans cette affaire, lui qui n'y a aucun interêt, parce qu'il n'eſt pas marié, quand il aura une femme, il la fera accoucher par telle Sage-femme qu'il jugera à propos. Il s'eſt donné la peine d'écrire un Livre qui a révolté tou-

tes les femmes contre lui, pour avoir voulu s'ériger en Legislateur contre une coutume qui subsistera, & à laquelle on ne changera rien.

Ch. VII. Il est facile de prouver que les femmes ne sont pas aussi capables de pratiquer les Accouchemens que les hommes, quoique l'Auteur de l'Indécence entreprenne de le faire voir. Pour y parvenir, il dit tant de choses en faveur des femmes, & tant d'autres au desavantage des hommes, qu'il paroît se persuader à lui-même, qu'elles en sont encore plus capables; mais il aura de la peine à faire passer cette opinion dans l'esprit du Public; car tout ce qu'il dit est tellement exageré, qu'il n'y aura personne qui puisse s'en laisser convaincre.

Il commence par demander d'où vient aux femmes cette prétendue incapacité, si ce seroit de la délicatesse de leurs corps, de leur peu de force, ou de la foiblesse de leur esprit, ou de l'ignorance de leur sexe. On lui répond que ces raisons peuvent y contribuer, mais que quoiqu'il en soit, le Public est persuadé par les preuves qu'il en voit tous les jours, qu'elles ne sont pas si habiles que les Chirurgiens; ainsi l'Auteur doit s'adresser au Public, pour le dissuader de ce que l'expérience lui a persuadé.

Dans tout le cours de ce Chapitre le mérite des femmes est exageré, & l'Auteur n'a rien oublié de tout ce qui se peut dire à leur avantage. Il le finit en disant qu'il paroît donc prouvé qu'une femme a plus d'esprit, de force & de science pour pratiquer avec succès les Accouchemens. Le mot de *plus* qu'il employe est trop significatif, il devoit se contenter de dire, les femmes ont *assez* d'esprit, de force & de science pour pratiquer avec succès les Accouchemens.

mens. Encore faut-il entendre les ordinaires & les naturels, car pour les difficiles & les laborieux, ils ſont au deſſus de leur eſprit, de leur force, & de leur ſcience.

L'Auteur ſe fait ici à lui-même les objections qu'il croit qu'on pourroit lui faire en faveur des Accoucheurs; il les réduit à ſept, quoiqu'on en pourroit faire plus de cent. Il n'a choiſi que celles qui lui devoient fournir les traits picquans qu'il méditoit de lancer contre les Accoucheurs, pour parvenir au but qu'il s'étoit propoſé, qui eſt de relever le mérite des Sages-femmes, & de détruire celui des Accoucheurs. Les voici, *Chap. VIII.*

1°. Il demande s'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Accoucheur, déja exercé dans l'Art d'Accoucher, mettra moins les femmes en danger, & qu'il ſera plus habile qu'une Sage-femme.

2°. Mais d'où viennent donc tant de malheurs entre les mains des Sages-femmes; pourquoi tant d'ignorance & d'impéritie, ne ſont-ce point de ſuffiſans motifs pour donner droit aux hommes d'entreprendre les Accouchemens, préferablement aux Sages-femmes.

3°. On ajoute qu'on eſt fait aux Accoucheurs, & que le monde n'y trouve point à redire.

4°. Perſonne n'ignore combien de choſes on peut ſe permettre pour la ſanté, & les égards qu'on lui doit exemptent bien des inconveniens.

5°. On demande en quoi la pudeur a plus à ſouffrir quand une femme eſt accouchée par un homme, que quand une femme, une fille, une Religieuſe ſe livre à un Chirurgien pour ſouffrir quelque operation à des parties ſecrettes.

6°. Le progrès que l'Art d'Accoucher a fait entre les mains des hommes, le ſuccès qu'il a

 déja

déja dans le Public, les Livres & les Traités que les Accoucheurs ont mis au jour, que les femmes non lettrées n'étoient pas capables de faire, prouve la néceſſité, & donne la préference aux Accoucheurs.

7°. Les Accoucheurs eſſayeront ſans doute d'intereſſer les Chirurgiens dans leur cauſe, prétendant qu'elle a ſes principes & ſes lumiéres qui éclairent, & qui inſtruiſent ceux qui s'y ſont rendus habiles.

Les réponſes qu'il fait à toutes ces objections, ſont ſi foibles, qu'elles ne méritent pas être rapportées ici ; & au lieu de nous perſuader en faveur des Sages-femmes, comme il le prétendoit, elles nous prouvent la néceſſité qu'il y a d'avoir des Accoucheurs.

CHAPITRE V.

Lequel doit être préferé ou le Chirurgien, ou la Sage-femme.

DAns l'un des deux Chapitres précedens, on a rapporté les raiſons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes ; & dans l'autre celles de ceux qui défendent les Chirurgiens-Accoucheurs ; il s'agit à préſent de décider, & de donner la préference à l'un ou à l'autre. Si on en fait les Juges ces deux Auteurs anonimes qui ont écrit en faveur des Sages-femmes, les Accoucheurs perdront leur procès ; ſi d'un autre côté on écoute les raiſons des Chirurgiens, les Accoucheurs auront ſûrement la préference ; c'eſt pourquoi ce n'eſt point à l'un ni à l'autre des parties à conclure, ne pouvant pas être Juge dans ſa propre cauſe ; c'eſt aux femmes intereſſées à prononcer, c'eſt-à-dire,

à celles qui font dans l'ufage de faire des enfans.

Les Princeffes, & toutes les Dames de qualité, choififfent des Accoucheurs, les bonnes Bourgeoifes fuivent leurs exemples, & l'on entend dire aux femmes des Artifans & du menu peuple, que fi elles avoient le moyen de les payer, qu'elles les préfereroient aux Sages-femmes. Ce parti que prefque toutes les femmes prennent aujourd'hui, fait voir qu'elles croyent leur vie plus en fûreté entre les mains d'un Accoucheur, qu'entre celles d'une Sage-femme.

Quantité de meres ont voulu infinuer à leurs filles, étant mariées & groffes, de les imiter, & de fe fervir de Sages-femmes, leur répréfentant qu'elles s'en font bien trouvées; que ce font elles qui les ont reçûes au monde, & que puifqu'elles n'en font pas mortes, il ne leur en arrivera pas pis qu'à elles-mêmes; & qu'enfin fi par malheur leur accouchement étoit laborieux, on appelleroit des Accoucheurs pour les fécourir. Ces raifons à la vérité pouvoient en perfuader quelques-unes; mais beaucoup d'autres fe fervant des mêmes raifons, répondoient que pouvant fe trouver dans leurs accouchemens des difficultez qui demanderoient le fécours du Chirurgien, elles aimoient mieux l'avoir préfent pour y remédier, que de s'expofer qu'on lui annonça que la Sage-femme demandoit du fécours; qu'alors la peur les faififfant, elles fe croiroient en danger de mort; qu'elles évitoient cet inconvenient, qu'elles avoient l'efprit en repos, & qu'elles fe croyent en fûreté entre les mains d'un Accoucheur.

Par les fentimens où toutes les femmes fe trouvent aujourd'hui, il paroît que la Differtation fur les Accouchemens, que ce bon Prêtre

donna au Public il y a plus de trente ans, n'a pas produit le fruit qu'il en esperoit. Il paroît encore que le Livre de l'Indécence qui contenoit de fortes raisons qui avoient échapé à l'Auteur anonime, n'a pas arrêté le progrés de cette méchante coutume, de se faire accoucher par des hommes. En effet que pouvoit-il attendre d'un Livre plein d'invectives contre les Chirurgiens de Paris, eux qui ont élevé la Chirurgie au dégré de perfection où elle est, & dont les Livres qui sortent de leurs mains, sont traduits dans toutes les langues de l'Europe. S'il se croyoit obligé en conscience, comme il le dit d'écrire en faveur des Sages-femmes, il le pouvoit, mais avec douceur & charité, & ne pas croire que pour relever leur mérite, il fallut déclamer & se déchaîner contre les Chirurgiens, en les traitans d'ignorans, & dire qu'à peine savent-ils placer une incision.

Tout bien consideré, nous conclurons ce Chapitre en disant que Paris est le lieu où sont les plus habiles Chirurgiens, non-seulement de la France, mais encore de toute l'Europe; qu'il est aussi l'endroit où les Sages-femmes peuvent devenir capables d'exercer leur profession, par un Hôtel-Dieu où elles y font leur apprentissage, & par l'Ecole de S. Cosme où elles sont instruites, & reçûes Maîtresses, avant que de pouvoir travailler pour le Public; c'est pourquoi nous laissons la liberté aux femmes de choisir un Chirurgien ou une Sage-femme pour les accoucher.



CHA-

CHAPITRE VI.

Toutes les meres devroient nourrir leurs enfans.

C'Eſt beaucoup entreprendre que de vouloir perſuader aux meres qu'elles ſont obligées de nourrir leurs enfans. Tant d'autres ont écrit ſur cette matiére, qui n'y ont rien gagné, que je ne croi pas y pouvoir réüſſir. Elles en ont tellement perdu l'habitude, que les Médecins n'ont plus la peine de le défendre à celles qu'ils trouvoient trop délicates, & qui s'obſtinoient à vouloir être nourrices; mais comme ceci eſt un Traité général des Accouchemens, & que la nourriture des enfans en eſt une dépendance, je n'ai pas pû me diſpenſer d'en parler. Faſſe le Ciel que quelques-unes ſe laiſſant toucher des raiſons que je vais rapporter, elles puiſſent ſervir d'exemples aux autres, & que toutes les femmes ne ſe contentant pas d'être meres, elles veuillent encore être meres-nourrices.

Toutes les femmes ſont deſtinées à être meres, la Nature en les formant leur a donné tous les organes néceſſaires pour produire des enfans; elles doivent donc toutes en avoir, puiſque c'eſt une loi impoſée par l'Auteur de la Nature, dont elles ne peuvent pas s'écarter; pour en être perſuadé, il n'y a qu'à obſerver ce qui ſe paſſe chez toutes les femmes.

Auſſi-tôt qu'une femme eſt parvenue à l'âge de pouvoir être mere, la Nature forme en elle plus de ſang qu'il ne lui en faut pour ſa conſervation. Ce ſang ſuperflu eſt deſtiné pour la nourriture des enfans qu'elle doit avoir; c'eſt pourquoi il ſe porte tous les mois à la matrice,

lieu

lieu destiné pour la production des enfans ; quand il n'y en trouve point, il s'échape, & sort dehors pendant quelques jours, c'est ce qu'on appelle les ordinaires ; mais lorsqu'il y a un germe, ce sang sert à le déveloper & le nourrir pendant les neuf mois qu'il séjourne dans la matrice ; & l'enfant n'en est pas plûtôt sorti, que ce sang, ou le chyle qui forme ce même sang, se porte aux mammelles, où étant fait lait, il est destiné pour nourrir l'enfant, jusqu'à ce qu'il puisse être nourri par des alimens plus solides ; d'où il faut conclure qu'une mere qui met son enfant en nourrice, le prive de ce qui lui appartient de droit naturel, en lui réfusant son lait, qui n'est fait que pour lui.

Il est tellement vrai que ce lait appartient à l'enfant qui vient de naître, que si on le laissoit en liberté coucher auprès de sa mere, par un instinct naturel il en chercheroit les mammelles, qu'il en teteroit le lait comme font tous les animaux, qui aussi-tôt qu'ils sont nés cherchent les tetons de leurs meres, & les succent, sans qu'il soit besoin de leur présenter.

Il est encore tellement vrai que ce lait n'est fait que pour lui, c'est que si on faisoit teter ce premier lait par un autre enfant, il l'incommoderoit, & en seroit malade, pendant que l'enfant nouveau né s'en accommode & s'en nourrit ; desorte que ce qui est bon à l'un, devient un poison pour l'autre ; & cela est si vrai, qu'on ne trouve point de meres qui veuillent prêter son enfant pour teter ce premier lait ; & que celles dont le sein est engorgé, & dont l'enfant sera mort, sont obligées de se faire teter par leurs Gardes, ou par de petits chiens.

Il est encore vrai de dire que le lait de la mere convient mieux à son enfant qu'aucun autre, c'est

c'eſt qu'avec une moindre quantité du lait de ſa mere, il s'élevera mieux qu'avec une plus grande de celui d'une autre ; deſorte qu'avec un demi-ſeptier du lait maternel par jour, l'enfant ſe portera mieux qu'avec une pinte de celui d'une nourrice étrangère, quelque bonne qu'elle ſoit.

Ce qui prouve encore que le lait de la mere eſt fait pour l'enfant, c'eſt que leur eſtomac s'en accommode, & s'en nourrit ; on ne leur voit point jetter le lait maternel, comme ils font ſouvent celui d'une nourrice étrangère. Il y a tant de différentes qualitez dans les laits, & ſouvent ſi oppoſez les uns aux autres, que tous les eſtomacs ne peuvent pas s'en accommoder. On voit des enfans languir entre les mains de certaines nourrices, quoiqu'en apparence très-bonnes, pendant que d'autres ſe portent bien avec des nourrices moins excellentes ; cela dépend des bonnes ou mauvaiſes qualitez du lait. Il en eſt comme des plantes qui dans un terrain viennent à merveille, & qui périſſent dans un autre. Mais ſans faire courre le riſque à leurs enfans de trouver un bon ou un mauvais lait, les meres ne devroient pas leur réfuſer ce qui leur conviendroit le mieux, & qui leur appartient naturellement.

Si l'on fouille dans l'Antiquité la plus éloignée, on trouvera que toutes les meres nourriſſoient leurs enfans. Eve a nourri les ſiens, les femmes des premiers habitans du monde ne ſe ſervoient point de nourrices. On crut en donner une à Moïſe, mais c'étoit ſa mere, qui après l'avoir expoſé ſur les eaux ne le perdoit point de vûe, & qui s'offrit de le nourrir à la Princeſſe qui le fit retirer du naufrage. Chez les Nations les plus barbares & les plus éloignées,

les meres allaitoient leurs enfans ; & chez les Chinois une femme étoit deshonorée qui réfusoit de le faire, disant que celles-là tenoient plûtôt du caractère d'une maîtresse ou d'une courtisane, que celui d'une honnête femme.

Dans les Ecrits des Peres de l'Eglise il est souvent parlé de l'obligation aux meres de remplir ce devoir ; on y donne des louanges à celles qui s'en aquittent, & on blâme celles qui prétendent s'en dispenser : il y en a qui les appellent des marâtres, des inhumaines, & des impies. Et on y ajoute qu'un enfant qui n'a point succé le lait de celle qui l'a mis au monde, ressemble aux enfans trouvez qui n'aiment & ne distinguent plus leurs meres, parce qu'ils ont pris des idées étrangères dans un lait étranger. Et un Auteur moderne a traité ces meres d'adultères, parce qu'elles font une espèce d'infidélité ; car si, selon lui, dans l'adultère ordinaire, la femme donne à ses enfans un autre que son mari pour Pere, dans celui-ci elle donne aux enfans de son mari une autre qu'elle pour mere ; ce sont donc dans l'un des enfans d'emprunt, & dans l'autre des meres empruntées.

La Sainte Vierge qui doit servir de modèle à toutes les femmes chrétiennes, a allaité le Sauveur du Monde, les Reines, les Princesses, & les Dames du premier rang, anciennement nourrissoient leurs enfans, elles s'y croyoient engagées par les Loix divines & humaines. Ces mêmes Loix n'ont point changé aujourd'hui. Elles devroient suivre de si bons exemples, & ne pas priver leurs enfans d'un lait que la Nature leur a destiné.

Ce n'est qu'après la naissance d'un enfant qu'une mere peut lui donner des marques de

fa

ſa tendreſſe maternelle ; car avant qu'il voye le jour qu'a-t-elle fait pour lui, elle s'eſt prêtée à ſon mari, & ſouvent par un autre motif que par celui de faire un enfant. Elle l'a porté pendant neuf mois dans ſes entrailles, où elle l'a nourri de ſon ſang par une diſpoſition naturelle qu'elle étoit obligée de ſuivre, & qu'elle ne pouvoit pas changer ; elle n'a donc rien fait pour lui juſqu'au moment de ſa naiſſance, & ce n'eſt qu'après qu'il eſt né qu'elle peut lui donner des preuves de cet amour maternel qu'il attend d'elle. Or que peut-elle faire de mieux que de lui continuer ſa même nourriture, en lui donnant ce lait que la Nature envoye à ſes mammelles, qui eſt deſtiné pour lui, & qui de droit naturel lui appartient.

Si elle lui réfuſe ce lait, & qu'elle le mette entre les mains d'une nourrice étrangère, l'enfant ne lui a aucune obligation, & elle le livre à une infinité de fâcheux inconveniens qui en peuvent arriver : eſt-on ſûre de trouver un lait qui ait de la convenance avec celui dont on le prive ; & il y a tant de différentes qualitez dans le lait, qu'il eſt rare d'en trouver dont l'eſtomac de l'enfant s'accommode auſſi-bien que de celui qui eſt fait du même ſang dont il a été nourri dans le ventre de ſa mere ; de là viennent tant de tranchées, de coliques, de chaleurs, de cris, de rougeurs, qui font maigrir l'enfant, & qui le jettent dans une langueur qui le fait périr, & dont la mere devient la meurtriére.

Si la tendreſſe maternelle, & ſi les inconveniens où une mere expoſe ſon enfant en lui donnant une nourrice, ne ſont pas aſſez puiſſans pour la perſuader de le nourrir elle-même, peut-être qu'en lui faiſant entre-voir les maladies & les

les infirmitez qui lui en peuvent arriver, cel
pourra l'y déterminer ; c'eſt ce qui m'oblige
lui repréſenter une partie des malheurs qui lu
peuvent ſurvenir quand elle réfuſe ſon lait :
ſon enfant.

Quand une femme prend la réſolution de n
point nourrir ſon enfant, elle entreprend d
changer le cours des liqueurs ; elle s'oppoſe au
volontez du Créateur, qui a impoſé la loi à l
Nature, & elle condamne la Providence ; d
là tant d'incommoditez fâcheuſes, tant de ma
ladies, tant de rhumatiſmes, & tant d'abſcès
de chires & de cancers ; parce que le plus ſubt
du lait ayant pris ſon cours par ailleurs, le plu
groſſier ſe grumelle, & cauſe ces cruelles ma
ladies ; & quand heureuſement pour la mere ce
maux ne ſurviendroient pas, que de ſoins n
faut-il pas qu'elle ait pour les éviter ; il faut qu
continuellement attentive ſur elle-même, ell
ſoit en garde contre une infinité d'accidens qu
peuvent ſurvenir ; & enfin les incommoditez d
nourrir un enfant ne ſont point comparable
aux malheurs qu'elle ſe prépare, quand ell
veut s'en diſpenſer.

On remarque que les meres qui nourriſſen
leurs enfans, ne font pas des enfans ſi ſouven
que celles qui ne les nourriſſent pas. Les fem
mes ont ordinairement un enfant tous les ans
& les nourrices ſont deux ou trois ans ſans de
venir groſſes, quoiqu'elles ne ſoient pas ſépa
rées de leurs maris. Ce ſeroit encore une ra
ſon qui devroit induire les meres d'être nour
rices, parce que l'on compte beaucoup plus d
maladies qui attaquent les femmes groſſes, qu'i
n'y en a qui ménacent les nourrices : En u
mot on voit ſouvent mourir des femmes gro
ſes ou accouchées, mais rarement des nourri
ces.

S

Si une mere se veut faire aimer de son enfant, il faut qu'elle le nourrice; en suçant son lait, il en prendra les mêmes inclinations; desorte que la mere sera sûre que son enfant n'en aura que de bonnes, quand il n'y aura qu'elle qui l'aura nourri; & la mere l'ayant allaité par tendresse maternelle, l'enfant l'en aimera toute sa vie par reconnoissance.

On demande à laquelle un enfant doit être plus redevable ou à sa mere, ou à sa nourrice; on ne balance point sur la décision. On prétend qu'il doit davantage à sa nourrice qu'à sa mere, parce qu'elle ne l'a nourri que pendant les neuf mois de sa grossesse, & encore ne pouvoit-elle pas s'en dispenser, & que sa nourrice l'a élevé & alimenté pendant des années entiéres. L'action que fit ce jeune Romain, prouve qu'il étoit dans ce sentiment, car revenant de l'Armée, sa mere & sa nourrice allèrent au devant de lui: il embrassa sa nourrice la premiére, & lui fit un plus gros présent qu'à sa mere.

Il ne faut pas s'étonner si la nourrice s'empare de l'amitié de l'enfant préférablement à sa mere; il n'y a qu'à examiner la différence dont elles agissent envers lui. La mere aussi-tôt qu'il est né le met en nourrice, & ne le voit que rarement. La nourrice en a soin jour & nuit; elle le nettoye, le berce, le chante, & lui donne ses nécessitez; aussi-tôt qu'il crie, elle lui découvre son sein, & lui mettant son mammelon dans la bouche, elle lui donne de quoi contenter sa faim; dès qu'il commence à avoir de la connoissance, il la distingue des autres femmes, il rit & il gazouille avec elle, il ne se trouve point mieux qu'entre les bras de sa nourrice qui le caresse & qui le baise mille fois dans un jour; il entend sa voix, & ne pou-

vant parler, il lui répond par ſes geſtes, & par les ris. Enfin c'eſt un amour des plus tendres, que la mere poſſéderoit tout entier ſi elle avoit voulu ſe donner la peine de le nourrir.

Si les meres étoient bien perſuadées de l'ef-fet que produit un lait étranger ſur un jeune enfant, elles ne s'expoſeroient pas à tous les inconveniens malheureux qui en peuvent arri-ver. Toutes celles qui ſe louent pour nourri-ces, ſont ordinairement des payſannes ou fem-mes de baſſe condition, que le béſoin oblige de prendre ce parti. On veut croire qu'il y a beaucoup de ces femmes-là qui ſont vertueu-ſes, mais comme il s'en trouve dont les mœurs ne ſont pas bien reglez, & qui ont plus de vi-ces que de vertus, une mere en mettant ſon enfant en nourrice, riſque de lui en donner une de ces derniéres; il ne faut pas qu'elle s'aſ-ſure ſur les informations qu'elle en aura fait faire, car tous les jours on y eſt trompé.

S'il eſt vrai, comme on n'en doute pas, & comme l'expérience le fait voir, que l'enfant tete avec le lait les bonnes & les mauvaiſes qua-litez de la nourrice; & ſi par hazard une mere croyant donner une bonne nourrice à ſon en-fant, elle lui en donne une vicieuſe, n'en eſt-elle pas reſponſable devant Dieu? cet enfant qui auroit été honnête homme ſi ſa mere l'a-voit allaité, devient quelquefois un emporté, un ſcélérat, un débauché, un vicieux, parce qu'il aura ſuccé avec le lait de ſa nourrice, tous ſes vices & tous ſes défauts. Si la nourrice ai-me le vin, l'enfant ſera un yvrogne; ſi elle eſt bilieuſe & prête à ſe mettre en colère, il ſera prompt & violent; ſi elle eſt libertine & débau-chée, il ne le ſera pas moins. Et c'eſt ſur cet article qu'une mere doit faire attention, prin-

cipa-

cipalement quand c'eſt une fille, afin qu'elle ne reſſemble pas à ſa nourrice.

On voit ſouvent dans une famille de pluſieurs enfans, qu'il y en a qui meurent jeunes, & d'autres qui vivent long-tems, que les uns ſont infirmes, qui ménent une vie languiſſante, pendant que d'autres ſe portent fort bien. Il n'en faut pas chercher d'autre cauſe que dans les différens laits dont ils ont été allaitez, ſi la mere les avoit tous nourris, ils auroient tous une même ſanté. Mais l'impreſſion que fait un mauvais lait ſur un enfant, ne ſe contente pas d'attaquer le corps & la ſanté, elle paſſe encore juſqu'à l'eſprit, & aux mœurs, d'où vient ſouvent tant de deſunion dans les familles entre freres & ſœurs; ce ſont les différens laits qui forment ces différens ſentimens; car s'ils n'avoient teté qu'un même lait, le même eſprit & l'union regneroient dans la famille, comme je l'ai obſervé dans celle d'un Officier du Roi, dont la mere avoit ſept enfans qu'elle avoit tous nourris de ſon lait, ils jouïſſoient, & jouïſſent encore d'une ſanté parfaite, & vivent dans une union ſans pareille.

Je finis ce Chapitre en avertiſſant les meres qu'il eſt arrivé que des nourrices ont rapporté des enfans contrefaits & eſtropiez, pour n'en avoir pas eu aſſez de ſoin, ou pour les avoir laiſſé tomber; que d'autres ont étouffé des enfans pour les avoir couchez avec elles, & que d'autres n'ont point fait de ſcrupule de ſubſtituer leurs enfans propres à la place du nourriſſon qu'on leur avoit donné; d'où je conclus que pour éviter ce malheur, toutes les meres devroient nourrir leurs enfans.

CHAPITRE VII.

Qualitez d'une bonne Nourrice.

J'Ai prouvé par de bonnes raisons dans le Chapitre précedent, que toutes les meres étoient obligées de nourrir leurs enfans, mais cette règle n'est pas si générale qu'elle ne reçoive quelqu'exception. Il est de certains cas où elles ne le doivent, ou ne le peuvent pas faire: il en est de même que de l'abstinence de la viande & du jeûne que la Loi commande aux Chrétiens de pratiquer, il survient quelquefois des indispositions qui les ont empêché, & comme c'est aux Directeurs & aux Médecins à prononcer sur ces dispenses; je n'entrerai point dans le détail des maladies qui empêchent un Chrétien de jeûner, ni de celles qui dégagent une mere de l'obligation de nourrir son enfant; je suppose donc qu'elle en a une cause légitime, & qu'il lui faut une nourrice, je vais dans ce Chapitre lui marquer les qualitez que doit avoir une bonne nourrice, afin que lui donnant telle que je la dépeins, elle donne à son enfant un bon lait, qui supplée au défaut du sien, que la Providence n'a pas permis qu'elle pût lui donner.

L'âge le plus convenable d'une Nourrice, est depuis vingt-deux ans jusqu'à trente; pour nourrir les Princes, on n'en vouloit point ni au dessous, ni au dessus de cet âge, parce que c'est le tems où une femme est dans sa force & sa vigueur; son lait doit être entre deux & trois mois, parce que plus jeune il peut n'être pas encore épuré, & la nourrice peut n'être pas encore nette des vuidanges de ses couches, &

plus

plus âgée elle pourroit ne pas nourrir l'enfant jusqu'au tems qu'il le faudroit sevrer.

Beaucoup de Dames font difficulté de choisir une Nourrice qui le seroit de son premier enfant, parce qu'elles prétendent que n'en ayant point encore élevé, elles ignorent la maniére dont il les faut gouverner; & de plus c'est qu'on veut qu'elles ayent fait quelques nourritures; ce qui prouve la bonté de leur lait. Et de deux Nourrices dont l'une aura nourri son enfant, & l'autre l'enfant d'autrui, on doit préferer la derniére, parce qu'on est sûre que son lait est convenu à un enfant étranger, & qu'on ne peut pas répondre que le lait de celle qui n'a nourri que ses enfans, soit propre à d'autres.

Les meilleures nourrices sont celles qui sont d'un temperament sanguin, & qui ont les cheveux noirs, ou d'un châtain brun; les mauvaises sont celles qui sont d'un temperament bilieux ou mélancolique, qui ont les cheveux blonds ou roux, & qui ont des tâches de rousseurs répandues sur le visage. Il faut qu'une bonne Nourrice soit d'une constitution forte & robuste, pour résister aux veilles & aux fatigues d'une nourriture, qu'elle soit plûtôt grasse que maigre, qu'elle ait bon appetit, & qu'elle ne soit point délicate sur le boire & sur le manger; qu'elle soit gaye & de bonne humeur, ayant toujours le mot pour rire; qu'elle ne soit point sujette à aucune incommodité; qu'elle n'ait ni menstrues, ni fleurs blanches; qu'elle ne sente point mauvais ni de la bouche, ni des aisselles, ni des pieds; qu'elle n'ait point de dents gâtées, & qu'elle les ait toutes; qu'elle ait la peau blanche & nette, sans galles ni gratelles; enfin qu'elle ait tous les signes d'une bonne santé.

Il y a des Dames qui veulent que les Nourrices qu'elles choisissent ayent quelques traits de beauté, plûtôt que de laideur ; qu'elles soient gracieuses dans leur parler, n'en voulant point de tout à fait grossiéres ; qu'elles soient bien-faites dans leurs tailles, n'étant ni trop grandes, ni trop petites ; ni bossues, ni boiteuses ; & qu'elles n'ayent pas même l'accent de leurs pays, parce qu'elles pourroient le communiquer au nourrisson lorsqu'il commenceroit à parler.

Il ne suffit pas qu'une femme ait toutes ces bonnes qualitez pour être parfaitement bonne nourrice, mais il faut encore que celles des mammelles & du lait y répondent, & qu'elles les accompagnent, parce qu'elles en sont les principales.

Pour former une belle gorge, il faut que les mammelles soient rondes, dures, fermes, attachées à la poitrine, médiocrement élevées, & non pendantes ; mais ce ne sont pas celles-là qui font une bonne nourrice, il faut au contraire qu'elles ne soient pas si fermes, ni si attachées à la poitrine, qu'elles s'avancent en dehors en forme de poire, qu'elles n'ayent besoin d'être soutenues, & qu'elles soient raisonnablement grosses pour contenir plus de lait. Un petit sein & charnu ne peut pas faire une bonne Nourrice, car il est impossible qu'une petite bouteille puisse contenir autant de liqueur qu'une grosse, il faut que le mammelon ne soit point trop gros, parce qu'il empliroit trop la bouche de l'enfant ; il faut qu'il ait la figure & la grosseur d'une noisette, & qu'il soit percé de plusieurs petits trous pour laisser échaper facilement le lait, afin que l'enfant n'ait pas beaucoup de peine à le succer.

Tous les laits ne ſont pas également bons, quand il eſt ſéreux, il s'échape trop facilement, & ne nourrit pas aſſez l'enfant ; s'il eſt trop épais, il a de la peine à ſortir, & il eſt difficile à digerer ; s'il eſt acre, il donne des tranchées à l'enfant ; s'il eſt jaune, c'eſt qu'il y a trop de bile ; s'il eſt chaud, il donne des échauboulures à l'enfant, & ainſi des autres qualitez qu'il peut avoir. Il faut qu'il ſoit de bonne conſiſtance, blanc, doux, & un peu ſucré ; & qu'en ayant fait tirer ſur ſa main, on ne le ſente point trop échauffé, & qu'il ne s'y attache point trop, ni qu'il ne s'en écoule point avec trop de facilité ; & il faut auſſi que l'enfant ayant commencé à teter, en le retirant du teton, on voye ſortir le lait du mammelon par pluſieurs rayons, comme feroit l'eau d'un arroſoir.

Après avoir trouvé dans une Nourrice toutes ces bonnes qualitez dont nous venons de parler, il en eſt encore une qui eſt la principale, c'eſt qu'elle ſoit de bonne vie & de bonnes mœurs ; car s'il eſt vrai qu'elle puiſſe communiquer ſes vices à l'enfant, il faut tâcher d'en trouver une qui n'en ait aucun, & qui ſoit au contraire ſage, prudente, ſociable & joyeuſe. Il ne faut point qu'elle ſoit ni emportée, ni querelleuſe, & qu'elle n'aime point trop ni le vin, ni les hommes ; & pour cet effet il faut s'en informer avant que de la retenir ; & voici comme on en uſoit à l'égard des Nourrices pour les Enfans de France.

De toutes les Nourrices qui ſe préſentoient deux mois ou ſix ſémaines avant que la Reine dût accoucher, on en choiſiſſoit les quatre meilleures, dont on retenoit les noms & les demeures : enſuite le premier Médecin envoyoit une perſonne de confiance pour en faire les infor-

mations des vie & mœurs. Cette personne s'adressoit au Curé, dont il prenoit un Certificat qu'elle étoit de la Religion Catholique, qu'elle servoit bien Dieu, & qu'elle fréquentoit les Sacremens. Il en prenoit un autre de son Chirurgien ordinaire, qui assuroit qu'il n'avoit point connu qu'il y eût aucunes maladies contagieuses, comme écrouelles, épilepsie dans toute sa famille. Il assembloit ensuite ses voisins, qui lui certifioient qu'elle étoit de bonne conduite, & qu'elle avoit toujours bien vêcu avec son mari & ses voisins. Sur ces bons témoignages on les mettoit chez la Gouvernante des Nourrices, où elles avoient chacune une chambre, & nourrissoient chacune leurs enfans en attendant que la Reine accoucha. Elle n'étoit pas plûtôt accouchée que les Médecins alloient visiter ces Nourrices, & ils choisissoient des quatre celle qui pour lors étoit la meilleure, & les trois autres restoient chez la Gouvernante, pour n'en pas manquer, en cas qu'on fût dans la nécessité d'en changer.

Je trouve à propos d'agiter ici deux questions, lesquelles on n'a point encore décidées positivement; la premiére est de savoir, s'il est plus avantageux pour l'enfant, que la Nourrice ait ses ordinaires, ou qu'elle ne les ait point: la seconde, s'il est plus à propos qu'une femme vive avec son mari, ou qu'elle en soit séparée pendant qu'elle est Nourrice.

C'est le sentiment de toutes les Dames, que les femmes ne doivent point être reglées pendant qu'elles sont nourrices, c'est ce qui fait qu'elles les changent aussi-tôt qu'il leur paroît quelque chose, prétendant que ce sang qui s'échape tous les mois, est autant de nourriture dérobée à l'enfant. Ce sentiment est vrai-sem-

blable,

blable, mais il n'eſt pas toujours vrai, puiſqu'il faut faire une diſtinction, ſi dans le tems qu'une Nourrice à ſes ordinaires, ſon lait diminue, & qu'il ſoit jaune, âcre & ſéreux, il faut la changer; mais ſi elle a autant de lait, & que la qualité en ſoit auſſi bonne, il faut la continuer, parce que cette évacuation qui s'eſt faite de ce ſang, n'en marque que la plénitude, & non pas la mauvaiſe qualité; il n'eſt pas ſurprenant qu'une payſanne ou la femme d'un artiſan, qui ſe trouve dans une bonne maiſon où elle eſt bien nourrie, ne faſſe plus de ſang que ſi elle étoit chez elle réduite à un très-petit ordinaire; deſorte que ce ſang qu'elle fait de plus, doit néceſſairement s'évacuer par les voyes ordinaires, quand d'ailleurs il en reſte ſuffiſâment pour nourrir l'enfant.

Chez toutes les Dames du premier rang, on a ſoin de ſéparer la Nourrice de ſon mari; on lui donne une Gouvernante qui la garde à vûe, pour empêcher que le mari n'en approche, dans la crainte qu'elle ne devienne groſſe, & qu'elle ne donne du mauvais lait à l'enfant. Cette précaution eſt un bien ſi la Nourrice eſt d'un temperament tranquille, & indifférente aux careſſes des hommes; mais c'eſt un mal ſi elle eſt d'une complexion amoureuſe, & ſenſible aux plaiſirs de l'amour; car quand cette paſſion s'eſt emparée de ſon cœur, & qu'elle a de l'ardeur de revoir ſon mari, elle devient inquiéte, de méchante humeur, elle dort peu, & elle n'a plus tant d'appetit, & par conſéquent ſon lait diminue, & le peu qu'elle en a devient ſéreux & échauffé, ce qui oblige de les changer. Et on a vû des Nourrices des Princes avoir tant de fureur de revoir leurs maris, qu'elles préferoient d'en ſortir aux égards qu'elles devoient

avoir pour leurs fortunes. On demande s'il ne faudroit pas mieux laisser la liberté aux Nourrices de voir leurs maris, tant pour le repos des Nourrices, que pour le bien de l'enfant. On prétend que cela remettroit le calme dans les humeurs de la Nourrice, qu'elle en seroit plus tranquille, & qu'elle attendroit avec moins d'impatience le tems de sevrer son nourrisson ; & on dit aussi que son lait en seroit meilleur, parce que les particules de la sémence retenue pendant le tems qu'elle ne voit point son mari, ne se mêleroient point avec son lait, étant évacuée d'ailleurs, ce qui ne rendroit point son lait âcre & échauffé, comme il arrive de tems en tems. On cite mille exemples de meres qui ont nourri tous leurs enfans, & dont les maris ne se séparoient point d'elles, & qui cependant ont fait de très-belles nourritures.

On étoit autrefois si rigide sur la séparation des maris, qu'on ne pardonnoit pas à une Nourrice qui auroit seulement parlé à son mari. En voici un exemple, une des premiéres Nourrices du Dauphin, qui a été depuis Louïs XIV. Roi de France, étoit de Poissy; la Cour étoit pour lors au Château-neuf de S.Germain. Louïs XIII. ravi d'avoir un fils, l'alloit voir tous les jours, & s'entretenoit avec la Nourrice, qui lui contoit plusieurs avantures amoureuses, arrivées entre les Dames de Poissy & les Mousquetaires qui y étoient en quartier, ce qui fut cause que le Roi en fit quelques réprimendes à leur Commandant, en lui ordonnant de mieux veiller sur leur conduite. Le mari de la Nourrice impatient de voir sa femme, rodoit autour du Château, la Nourrice qui l'apperçût descendit un moment pour lui parler sur une des terrasses du Jardin; le Mousquetaire qui étoit en

sen-

ſentinelle ſur cette terraſſe l'apperçût, & ne laiſſa pas perdre cette occaſion de ſe vanger des diſcours qu'elle avoit tenue au Roi ſur leurs avantures, il l'a dénonça, & elle fut changée.

CHAPITRE VIII.

Du choix d'une Garde d'Accouchées.

LA fonction de Garde d'Accouchées n'eſt pas un métier où il faille faire apprentiſſage pour l'apprendre, c'eſt proprement une routine qui s'aquiert à force de garder des femmes en couches; deſorte que celles qui doivent être les plus habiles, ſont celles qui en ont le plus gardé.

Cet emploi quoiqu'il ne paroiſſe pas beaucoup difficile, n'y ayant qu'à exécuter ce que l'Accoucheur ou la Sage-femme ordonnent, demande néanmoins un certain ſavoir-faire pour s'en bien aquiter. Une jeune perſonne ne doit point embraſſer cette fonction, parce qu'elle ne pourroit s'attirer cette confiance néceſſaire, il faut qu'une femme ſoit dans la force de ſon âge, & qu'elle ait au moins trente ans pour pouvoir avoir aquis l'expérience du monde; il ne faut pas qu'elle ſoit trop âgée, car elle ne pourroit réſiſter aux fatigues qu'il faut eſſuyer dans cet emploi, ni veiller l'Accouchée dans les maladies qui lui peuvent ſurvenir.

Il faut qu'une Garde ait un extérieur gracieux, qu'elle ait de l'eſprit & de la politeſſe pour entretenir agréablement l'Accouchée dans le tems qu'elle ſe trouve ſeule avec elle, & pour faire les honneurs des viſites que reçoit l'Accouchée, & dont la Garde eſt la maîtreſſe des céremonies; il ne faut pas qu'elle ſoit babillar.

billarde, & rapporteuſe de tout ce qui ſe paſſe dans le domeſtique, principalement de ce qui pourroit fâcher l'Accouchée; il faut qu'elle ſoit fidèle ſur le récit qu'elle fait à l'Accoucheur ou au Médecin, de ce qui s'eſt paſſé depuis leur derniére viſite, & qu'elle ſoit exacte à exécuter ce qu'ils auront ordonné; car il y en a qui prévenues d'une bonne opinion d'elles-mêmes, se donnent la liberté de traiter les Accouchées à leur mode, ce qui eſt un grand défaut dans une Garde, quand elle ſe croit plus habile que les autres, parce que ſouvent les pauvres Accouchées en ſouffrent, & ſont les victimes de leur ignorance.

Il ne faut point encore qu'elle croye toutes les erreurs populaires qui ſe ſont répandues ſur les Accouchemens, elle ne doit point en entretenir l'Accouchée, de crainte que cela ne faſſe quelque impreſſion fâcheuſe ſur ſon eſprit. Elle doit être ſobre ſur le boire & le manger, & ſurtout éviter de ſe prendre de vin, parce qu'étant trop endormie, elle manqueroit au ſervice qu'elle doit rendre à l'Accouchée aux heures reglées.

Il eſt du devoir de la Garde d'être chez la femme groſſe quelques jours avant qu'elle accouche, d'examiner s'il ne manque rien aux linges néceſſaires tant pour la mere que pour l'enfant, de tenir prêt tout ce qui convient à l'accouchement, & pendant que la femme eſt en travail, d'être à portée pour donner tout ce qu'on lui demande.

C'eſt la Garde qui doit nettoyer l'enfant auſſitôt qu'il eſt venu au monde, & l'emmaillotter de maniére qu'aucune des parties de ſon corps ne ſoient gênées ou incommodées; c'eſt elle qui doit veiller la nuit juſqu'à ce qu'il ait été batiſé, dans la crainte qu'il ne lui arrive quel-

qu'

que accident avant que d'avoir reçû ce Sacrement ; elle doit en avoir auſſi un très-grand ſoin juſqu'à ce qu'il ait été mis entre les mains de ſa Nourrice.

Il faut enſuite qu'elle donne tous ſes ſoins à l'Accouchée avec une exactitude continuelle, qu'elle n'employe dans les lavemens qu'elle lui donnera, ni dans les décoctions dont elle baſſinera les parties, aucuns remèdes extraordinaires, parce que les plus ſimples ſont les meilleurs; & que s'il en falloit quelqu'un de particulier, elle ne le feroit que de l'avis du Médecin & de l'Accoucheur ; il ne faut point qu'elle faſſe la Charlatane en voulant perſuader à l'Accouchée qu'elle a des remèdes pour raffermir le ſein, pour effacer les rides du ventre, & pour retrecir les parties trop dilatées par l'accouchement, ce ſont tous ſecrets qui ne tendent qu'à tirer de l'argent, & qui ne produiſent aucun des effets qu'elles promettent, la Nature a donné à ces parties des reſſorts capables de les dilater pour laiſſer ſortir l'enfant, & de les reſſerrer lorſqu'il eſt ſorti.

Les principales fonctions de la Garde, ſont de donner tous les jours à l'Accouchée un lavement fait avec une décoction d'herbes émollientes, quelque cuillerée d'huile d'amandes douces, & un peu de miel, s'il convient d'en donner, de baſſiner deux fois le jour les parties avec une décoction d'orge & de cerfeuil, de changer de chauffois autant de fois qu'ils ſont ſalis, de ne point trop ſerrer ſes bandages, pour vouloir la rendre de belle taille, de lui donner ſa nourriture à heures reglées, de ne la point trop preſſer de manger, de ne la point laiſſer parler beaucoup, de ne point permettre qu'elle ſorte de ſon lit avant que les neuf jours ſoient paſ-

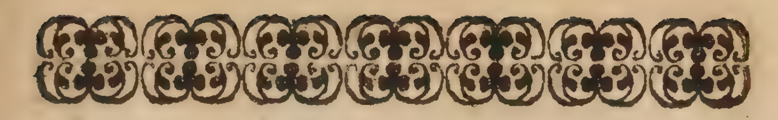
passez, de ne point recevoir ses visites que le plus tard qu'elle pourra, & d'empêcher que les femmes qui ont de la poudre parfumée, ou qui sentent quelque odeur, n'approchent de son lit.

Avec une pareille conduite une couche ne peut pas manquer d'être heureuse ; & lorsque l'Accouchée a rétabli ses forces, & qu'elle est en état de sortir, elle doit aller à l'Eglise pour en remercier Dieu, & faire la céremonie de s'y faire relever par un Prêtre ; c'est l'usage que la Garde l'y accompagne, qu'elle y porte un cierge & un pain, sur lequel le Prêtre jette de l'Eau-benîte, & y donne la bénédiction. Ensuite la Garde ayant reçû son salaire, elle prie Dieu que dans un an elle puisse lui rendre le même service.

Je finis en faisant observer que les Dames chrétiennes les plus reguliéres, ne doivent point approcher de leurs maris avant que d'avoir été rendre ce devoir à Dieu & à l'Eglise. Et comme la Loi ancienne ne permettoit point aux femmes accouchées d'aller au Temple qu'après les quarante jours expirez, qui étoit le terme marqué pour leur purification. Ce terme paroissoit trop long aux maris & aux femmes qui s'aimoient d'un amour mutuel ; & c'étoit à la vérité mettre leur continence à une rude épreuve ; l'Eglise comme une bonne mere, n'oblige plus les femmes d'observer cette Loi, elle ne leur marque point le tems, & aujourd'hui elle les y reçoit lorsqu'elles s'y présentent.

Fin du sixiéme & dernier Livre.





TABLE

ALPHABETIQUE DES MATIERES.

A.

Ar-

B.

C.

F.

G.

Q.

Sang

S.

Tran-

Quan-

Fin de la Table des Matiéres.

CATALOGUE

DES LIVRES EN MEDECINE,

Qui se trouvent à vendre à Bruxelles, chez SIMON T'SERSTEVENS, *Imprimeur & Libraire, près les RR. PP. Dominicains.*

Dionis Operations de Chirurgie avec figures.
Pratique de Médecine par Theodore Turquet.
Trésor de la Médecine par Darach de la Riviere. 2. vol.
Chymie de l'Emery. Neuviéme édition.
Chymie de Glaser avec figures.
Blegny Secrets de Médecine. 2. vol.
. . . . des Maladies Vénériennes.
Verduc Pathologie de Chirurgie. 2. vol.
L'Emery Traité des Alimens.
. . . . de l'Antimoine.
. . . . . . Secrets de la Nature. 2. vol. fig.
Venette Génération de l'Homme. fig.
Tauvry des Maladies aigues. 2. vol.
. . . . . Traité des Médicamens. 2. vol.
Les Oeuvres d'Hyppocrate en 2. vol.
Le Chirurgien de l'Hôpital par Belloste.
La maniére de Tailler dans les deux Sexes pour l'extraction de la Pierre, par Fr. Jaques le Bourgognon.
Anatomiæ Verheyen. 2. vol.
Nucleus Belgicus Materiæ Medicæ, per D. de Kinder & de Wint.
Jackson Enchiridion Medicum cum Appendice de Lue Venerea. 1718.

Et plusieurs autres.

Plates (2)
1 pl. opp p. 28
1 " " " 38

Opnis Accouchement

Clay (M d

the 6

